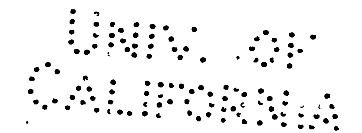

UC-NRLF
$B 59 471



ESSAI

SUR

L'ORIGINE DES DÉNÉS

R.P. A.-G. MORICE, O.M.I., M.A.

ESSAI

SUR

L'ORIGINE DES DÉNÉS

DE

L'AMÉRIQUE DU NORD

EXTRAIT DE *La Nouvelle-France*



QUÉBEC
IMPRIMERIE DE «L'EVÉNEMENT»
1915

AVANT-PROPOS

On peut remarquer sans crainte de se tromper que peu de questions ont autant passionné les ethnographes, réels ou supposés, occasionné un aussi grand nombre de systèmes fantastiques et donné lieu à une masse de conclusions aussi contradictoires, et même saugrenues, que celle de l'origine des Indiens d'Amérique. L'avalanche de théories qui en est résultée n'est rien moins que merveilleuse, et, dans une foule de cas, la ténacité de leurs promoteurs a été à peu près sans pareille. De fait, les discussions qui s'en sont suivies ont parfois été si acrimonieuses que cette question a été frappée d'une espèce de tabou par certains cercles scientifiques tels que, par exemple, le Congrès international des Américanistes qui réunit tous les deux ans, alternativement en Amérique et en Europe, les savants qui s'intéressent à tout ce qui touche aux aborigènes du Nouveau-Monde.

C'est pourquoi, bien que n'écrivant point pour ce docte corps, je sens le besoin, au début de cette petite étude, de déclarer mon intention de ne point ajouter ma propre pierre à la tour de Babel élevée par les tenants des différentes opinions concernant cette question. Mon but est plus humble et, je crois, non moins utile. Je voudrais, dans les pages qui vont suivre, me restreindre autant que faire se pourra à l'examen critique de faits bien avérés et à la comparaison de données dont l'authenticité est au-dessus de tout soupçon. Si certaines conclusions découlent naturellement de mes inves-

---

1—Une étude de ce genre en anglais doit paraître sous peu dans le Bulletin d'une société savante de Toronto. Ceux qui pourraient l'avoir lue avant que le présent essai ait été imprimé en entier sont priés de ne point prendre les pages qui vont suivre pour une simple traduction du travail anglais. Elles contiennent beaucoup plus de matière ; de nouvelles considérations y trouvent place, des faits nombreux y ont été ajoutés, et des questions que je n'ai pas même effleurées dans la monographie anglaise y sont traitées à fond. En sorte qu'on peut, je crois, considérer le présent essai comme un nouveau travail, que je recommande à la bienveillante attention des lecteurs anglais aussi bien que français.

tigations, elles seront, je crois, d'autant plus irrésistibles que je ne les aurai point cherchées.

Le fait que, malgré des invitations réitérées, j'ai attendu jusqu'aujourd'hui pour aborder ce sujet et n'ai osé le traiter avant d'y avoir consacré trente-deux ans d'études sérieuses contribuera peut-être à me préserver de l'accusation de témérité, et pourra même convaincre certains lecteurs que je n'ai point de parti pris à défendre ni de théorie toute faite à soutenir.

En outre, mes recherches n'auront point pour objet toute la race américaine—si tant est qu'il y en ait une—mais porteront presque exclusivement sur ces Indiens parmi lesquels j'ai vécu si longtemps et dont j'ai étudié les langues, l'archéologie et la technologie, les mœurs et les coutumes avec une satisfaction qu'il faut avoir ressentie pour pouvoir la comprendre, je veux dire les Dénés de l'Amérique du Nord.

ESSAI

SUR

L'ORIGINE DES DÉNÉS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE I

DIFFÉRENTES OPINIONS SUR L'ORIGINE DES INDIENS

Toutes disparates que soient les parties componentes de l'édifice élevé par ceux qui se sont préoccupés de l'origine des aborigènes de l'Amérique, nous pouvons, si nous les étudions avec soin, les réduire à un certain nombre de classes. Il y a tout d'abord la théorie de leur origine hébraïque, qui a captivé un grand nombre d'intellects, et d'après laquelle nos Indiens ne sont autres que les tribus perdues d'Israël. Bien que déjà ancienne, la tribu de ceux qui ont embrassé cette opinion n'est ni perdue ni éteinte. Elle a compté des partisans aussi ardents que capables, tels que le Suisse Spizelius, Lescarbot dans son "Histoire de la Nouvelle France", Thomas Thorowgood, Kingsborough, Garcia, Mme Simon, James Adair, Israël Worsley, E. Howitt, le Dr. Bourinot, Lafitau en ce qui regarde les Hurons, et, de nos jours, le P. E. Petitot, qui paraît avoir tant de foi dans cette théorie qu'il n'a pas craint de changer le nom national de la famille ethnique appelée athapaskaine par l'Institution Smithsonienne de Déné, sa véritable forme, en Danite, en l'honneur d'une des tribus juives.

Cette opinion est combattue par James Kennedy qui termine un travail sérieux sur "La Question des Tribus d'Israël supposées perdues," en déclarant que "la supposition d'après laquelle il y aurait aujourd'hui des gens qui formeraient un peuple représentant les

dix tribus est une hallucination sans fondement, indigne de l'époque pendant laquelle elle a obtenu tant de vogue" (1).

Il y a, en second lieu, la théorie chinoise, qui eut de zélés défenseurs dans de Guigues, Foster, du Pratz et le grand de Humboldt. Selon ce dernier, les Aztèques qui colonisèrent le Mexique n'étaient autres que les Hiongnous que les annales chinoises nous représentent comme ayant émigré sous Puno et qui se perdirent dans le nord de la Sibérie (2).

La première hypothèse est basée sur les coutumes des aborigènes américains, surtout celles qu'observent leurs femmes; la seconde se fonde sur leur apparence physique non moins que sur certaines bribes d'histoire asiatique.

Une troisième opinion, qui s'appuie surtout sur les mêmes analogies physiques et des abordages en Amérique dus à l'action des courants sous-marins, abordages dont l'authenticité est incontestable, voit au moins dans les tribus de la côte nord-ouest du Pacifique des reliques du pays de Nippon. De Quatrefages, un M. Brooks, Viollet-le-Duc et d'autres en ont peut-être été les plus fermes et les plus capables défenseurs.

On a de plus cité comme les ancêtres de nos Indiens les Tartares, les Egyptiens et les Tyriens du temps jadis. Georges Jones a été le héraut des prétentions à ce titre de la dernière nation dans sa *History of Ancient America* (3), mais cette opinion a été partagée par John Ledyard et bien d'autres. Alexandre Lenoir compare les anciens monuments des Mexicains avec ceux de l'Egypte, de l'Inde et du reste du monde.

Quant aux Tartares, Thomas Morton, qui écrivait en 1637, était tout aussi certain qu'ils ne pouvaient être les parents des aborigènes américains, bien qu'un John Josselyn, dont l'ouvrage fut publié l'année suivante, déclarât sans hésiter que la langue des Mohawks est "un dialecte du tartare" (4).

Le Dr. Heinius, membre de l'Académie de Berlin, pensait que le

---

1—*Op. cit.*; Londres, 1855.
2—"Essai politique", p. 350.
3—Londres, 1843.
4—Voyages, p. 124.

péruvien dérive directement de l'hébreu (5). La Condamine trouvait aussi des ressemblances entre ces deux langues, bien qu'il ne citât que six mots hébreux ayant avec le péruvien des rapports plus ou moins éloignés (6). Court de Gebelin en trouvait cinquante-quatre, qu'il énumérait rien qu'à la lettre A (7). S'il faut en croire un voyageur plus rapproché de nous, un nommé Castelnau, un Israélite de Santarem, sur l'Amazone, lui aurait indiqué plus de cinquante termes empruntés aux idiomes du pays et tout à fait semblables à l'hébreu (8).

D'un autre côté, les Carthaginois n'ont pas été oubliés. Ils ont trouvé de vigoureux champions dans la personne de nombre de moines et d'ecclésiastiques plus remarquables par leur érudition que par leur jugement, ainsi que chez des écrivains de caractère plus populaire, tels que Campimanes et d'autres.

La plupart des auteurs qui ont soutenu une pareille opinion relativement à l'origine des Indiens d'Amérique ont cru nécessaire d'avoir recours, pour étayer leur fragile édifice, à la fameuse théorie de l'Atlantide, qui suppose l'existence dans des âges bien reculés d'une immense île ou continent, entre l'Europe et l'Amérique. Des esprits supérieurs, comme sir Daniel Wilson et le célèbre abbé Brasseur de Bourbourg, crurent plus ou moins à cette terre que beaucoup regardent comme fabuleuse.

Mais "l'Amérique c'est l'île Atlantique des anciens", déclare Stephens Blackett. "Elle occupe la même position sur la surface du globe, sa division en trois parties, l'Amérique septentrionale, centrale et méridionale, correspondant à la division de l'Atlantide d'après Marcellus, et ses rives étant entourées d'un océan portant le même nom que celui qui a été donné à l'île Atlantique" (9).

Sur la foi de leurs langues, les naturels du Nouveau-Monde furent comparés par Barton et Vater aux Mantchous, aux Tongouses,

---

5—Cité par Pelloutier, "Mémoire sur les Rapports des Celtes et des Américains" ;Berlin, 1749.

6—" Rapport sur les Monuments du Pérou au Temps des Incas"; Berlin, 1746.

7—"Monde primitif", vol. VIII, p. 525.

8—"Voyage dans l'Amérique méridionale", vol. IV.

9—Congrès international des Américanistes, p. 124; Copenhague, 1884.

aux Mongols et aux Samoyèdes, tandis que d'autres éléments dans leur parler portaient les mêmes auteurs à les assimiler aux Celtes et, le croirait-on, aux indigènes du Congo (10) !

Selon Malte-Brun, les premiers habitants du Groënland et du Chili devaient appartenir aux familles finnoise, ostiaque, permienne et caucasienne, tandis que quelques-uns de ceux du Mexique sont apparentés aux Japonais, aux Chinois et aux Kouriliens; ce qui n'empêche pas que d'autres soient alliés par le sang aux Tougouses, aux Mantchous et aux Mongols (11). Un auteur moins connu, Siebold, s'efforça d'assimiler au moyen de leur vocabulaire les Japonais aux Moscas, ou Muyscas, importante nation aborigène de l'Amérique latine (12).

D'un autre côté, feu le Dr. Daniel-G. Brinton croyait que "les ancêtres de la race américaine ne pouvaient être venus que de l'Europe occidentale, ou de cette partie de l'Eurafrique [qu'il] représentait comme le site le plus probable du berceau de l'espèce" (13).

A.-H. Keane parle formellement de deux routes comme ayant été suivies par les émigrés d'Amérique, à savoir une espèce de continent, pas l'Atlantide des anciens, qu'il suppose avoir uni l'Europe occidentale au Groënland et au Labrador—supposition que partageait Brinton—et le détroit de Behring ou les îles Aléoutiennes. Cette hypothèse, prétend-il, explique l'existence des tribus à longue tête de l'est et des peuplades mongoloïdes de l'ouest (14).

Croyant donner la véritable raison de l'état politique des nations européennes, un autre savant de renom, Horatio Hale, qui de son vivant me fit l'honneur d'une correspondance assez suivie, imagina l'hypothèse d'une migration d'Europe en Amérique par les peuples que nous appelons aujourd'hui Peaux-Rouges. Là où l'élément aryen s'est substitué à l'élément ibéro-américain, pense-t-il, le despotisme a prévalu (Grecs, Slaves). Là, au contraire, où l'élément

---

10—*Untersuchung uber Amerikas Bevolkerung aus dem alten Continente;* Leipzig, 1810; Mithrid, p. 340.

11—*Apud* Wiseman, *Twelve Lectures on the Connexion between Science and revealed Religion;* Londres, 1842.

12—"Mémoire relatif à l'Origine des Japonais" (*in* Nouveau Journal Asiatique, juin 1829, p. 400).

13—*The American Race*, p. 32 ; Philadelphie, 1901.

14—*Ethnology*, p. 362; Cambridge, 1909.

ibéro-américain a pris le dessus, notamment chez les Celtes, l'amour de la liberté s'est exalté jusqu'à la défiance morbide de toute autorité.

Cette opinion ouvre la porte à des restrictions qui la feraient se confondre avec celle qu'ont soutenue J. Vinson et d'autres. En effet, il y a dans l'Europe occidentale une population dont la langue, le basque, présente le caractère complexe et polysynthétique qui distingue les idiomes américains. Donc... Mais encore un autre savant, dont l'autorité est au moins aussi grande, Lucien Adam, se prononce violemment contre pareille solution du problème de l'origine des Américains, qu'il va jusqu'à qualifier de monstrueuse (15).

Louis Figuier est moins positif dans sa *Human Race.* Il admet franchement que, dans son opinion, "il est impossible de remonter à la source de la race qui a peuplé l'hémisphère occidentale" (16). Tel est, en pratique, le sentiment du P. Venegas dans son ouvrage sur les premiers temps de la Californie qui est devenu comme un classique pour les historiens de cette partie de l'Amérique (17).

D'autres auteurs furent en faveur de l'hypothèse d'une immigration scandinave au Nouveau-Monde, et certains investigateurs allèrent même jusqu'à voir dans telle et telle tribu de ce continent des descendants des Gallois, des Ecossais et des Irlandais, pendant que d'autres en faisaient remonter l'origine jusqu'aux Chananéens!

On dériva la prétendue origine galloise de certaines tribus américaines de témoignages de voyageurs reputés véridiques, comme, par exemple, un capitaine Isaac Stuart, qui affirma en 1782 que, de compagnie avec un Gallois nommé John Davey, il était tombé sur une tribu d'Indiens à teint clair, dont l'habitat était la vallée d'un petit cours d'eau qui se jetait dans la rivière Rouge, Indiens dont son compagnon comprenait la langue sans l'avoir jamais apprise. A en croire le dit capitaine, ces Indiens prétendaient que leurs ancêtres étaient venus d'un pays étranger et avaient abordé à ce qui est aujourd'hui la Floride occidentale. Toujours d'après lui ils montraient comme preuve de cette prétention des rouleaux de parchemin

---

15—Congrès intern. des Américanistes, p. 124; Copenhague, 1884.
16—*Op. cit.*, p. 106; Londres, 1872.
17—*History of California*, p. 60. Cet ouvrage fut d'abord publié en espagnol à Madrid en 1758.

dont Stuart ne pouvait pas plus lire les caractères que son compagnon gallois, qui était d'ailleurs parfaitement illettré.

On a depuis prétendu trouver d'autres races blanches "à une très grande distance de la Nouvelle-Orléans ; elles étaient de teint différent de celui des autres Indiens, pas si basané, et elles parlaient gallois" (18). Mais on ne connaît de nos jours aucune tribu qui réponde à cette description, et il y a tout lieu de présumer que celles dont on vient de parler n'ont jamais eu une existence plus réelle que les diverses nations et les différents personnages mentionnés dans le livre de Mormon, bien que le fameux peintre de la vie indienne, Georges Catlin, ait voulu voir dans les Mandanes, aujourd hui éteints comme tribu aborigène, une colonie galloise établie par le prince Madoc (19).

Pour en venir aux théories qui ont suscité moins d'adhérents, nous voyons que Frederick Wright fait remonter les peuples indiens d'Amérique aux Tamouls de Ceylan (20) ; Charles de Wolf Brownell opine pour une origine scandinave,du moins en ce qui regarde une portion de cette race (21); Paul Gaffarel soutient qu'au moins les nations civilisées de l'Amérique centrale descendent des Phéniciens (22) ; Lassen vit des Bouddhistes asiatiques dans les premiers adorateurs du Mexique (23), tandis que le Dr Hyde Clarke croyait à une population originelle de pygmées, qui émigrèrent par le détroit de Behring et furent plus tard remplacés par une immigration de Sumériens, peuple qu'il prétend avoir été de descendance accadienne (24).

Un philologue français, dont le nom a déjà été mentionné, Julien Vinson, compare les langues américaines à l'idiome basque des Pyré-

---

18—S.-G. Drake, *The aboriginal Races of North America*, p. 53; New-York, 1880.

19—*Letters and Notes on the Manners, Customs and Conditions of the North American Indians*, vol II, Appendix A; Philadelphie, 1859.

20—*Origin and Antiquity of Man*, pp. 84, 131 et 133; Oberlin, 1912.

21—*The Indian Races of America*; Boston, 1855.

22—"Les Phéniciens en Amérique" (Compte-rendu du Congrès internat. Américanistes, vol. I, p. 93; Nancy, 1875). Un enthousiaste français nommé le Plongeon, après avoir étudié sur place les monuments cyclopéens qu'on trouve dans cette région, n'en était pas moins sûr qu'ils n'avaient pas été érigés par d'autres que les enfants de Caïn !

23—*Indische Alterthumskunde*, vol. IV, p. 749 *et seq.*

24—"Les Origines des Langues, de la Mythologie et de la Civilisation de l'Amérique, dans l'Ancien Monde" (Compte-rendu Cong. int. Américanistes, vol. I, p. 157 *et seq.*).

nées (25), ce en quoi il marche sans le savoir sur les traces d'un vieux traiteur de fourrures, Noël Jérémie (26); le Dr Latham vit des analogies frappantes entre les premières et celles de la grande famille indo-européenne (27); Prescott était pour une origine mongole en ce qui regarde la première civilisation mexicaine (28), opinion qui a été étendue par un grand nombre à la plupart des tribus de l'Amérique du Nord.

J.-G. Swan ne va pas tout à fait si loin pour trouver les parents des Haidas et autres Indiens de la côte du Pacifique septentrional. Il les compare simplement aux Kamtchadales (29), bien que Dixon et d'autres aillent jusqu'au pays des Maoris pour trouver leurs ancêtres (30); Bradford prétend que "la race rouge peut être retrouvée au point de vue physique, et avec certaines modifications, dans l'Etrurie, l'Egypte, Madagascar, l'ancienne Scythie, la Mongolie, la Chine, l'Hindoustan, la Malaisie, la Polynésie et l'Amérique" (31). Il affirme plus loin qu'elle "ne paraît venir d'aucune nation aujourd'hui en existence" (32).

Quant au Pérou et au Mexique, un auteur à l'imagination fertile, qui répondait au nom de Ranking, alla jusqu'à inventer de toutes pièces une histoire complète de la conquête de ces deux pays par les Mongols. D'après lui, Manco Capac n'était autre que le fils du fameux Kublai Khan, qui fut envoyé par son père à la tête d'une grande flotte destinée à l'envahissement du Japon. Une tempête ayant dispersé cette Armada, elle ne put retourner en Mongolie, mais fut, au dire de Ranking, poussée vers les rives de l'Amérique, où le commandant se constitua chef d'un empire embryonnaire (33).

D'autres voudraient que Manco Capac ait été originaire du Thibet

---

25—"Le Basque et les Langues américaines" (C.-R. Cong. int. Américanistes, vol. II, p. 46; Nancy, 1875).

26—"Relation sur la Baie d'Hudson"; Saint-Boniface,1912 (réimpression).

27—*Opuscula, passim.*

28—*History of the Conquest of Mexico*, p. 644 et *passim*; Londres, 1878.

29—*The Haidah Indians of Queen Charlotte Islands*, p. 12 et *passim* (*Smithsonian Contributions to Knowledge*, 2161).

30—V. *The Coast Indians of Southern Alaska*, par A.-P. Niblack, p. 385 (*Report of National Museum*, 1888).

31—*American Antiquities and Researches into the Origin and History of the Red Race*, p. 431; New York, 1843.

32—*Ibid.*, p. 434.

33—*Ap.* Wiseman, *op. cit.*, p. 89.

ou de la Tartarie, et appuient leur opinion sur la religion des anciens Péruviens et Mexicains, ainsi que sur la nature des monuments qu'ils élevèrent.

Un Dr. Williamson, qui écrivit l'histoire de la Caroline du Nord, n'en dit pas moins qu'on "ne peut guère douter que les Indiens de l'Amérique du Sud qui appartiennent incontestablement à la même race ne soient descendus d'une classe d'Hindous originaires des parties méridionales de l Asie" (34).

D'autre part, si nous devons en croire F. Ameghino, le paléontologue de l'Amérique du Sud, son pays aurait été le berceau non seulement de la race américaine, mais du genre humain tout entier. L'homme, pense-t-il, se différencia en espèces sur ce continent, d'où il se répandit en Afrique et en Europe, et finalement une portion de la branche qui peupla l'Afrique, puis l'Asie, émigra en Amérique du Nord (35).

J. Kollmann est non moins original : d'après lui, une race de nains aurait précédé la race indienne en Amérique (36) !

De son côté, Francis-A. Allen déclare qu'une "chaîne non interrompue d'antiquités.... relie les continents asiatique et américain par la Polynésie" (37), et mon ami, le professeur Charles Hill-Tout, est tenté de comprendre les Séliches de la Colombie Britannique et des Etats nord-ouest de l'Union américaine dans ce qu'il appelle une classification océanique des peuples (38).

Quant à Josiah Priest il voit "une grande probabilité que, très peu après le déluge, non seulement les nations asiatiques, mais encore, à différentes périodes dans la suite des temps, des races diverses d'hommes telles que les Polynésiens, les Malays, les Australiens, les Phéniciens, les Egyptiens, les Romains, les Israélites, les Tartares, les Scandinaves, les Danois, les Norvégiens, les Gallois et les Ecossais ont colonisé différentes parties du continent " (39).

34—*History of North Carolina*, vol. I, p. 216.
35—*El Tetraprothomo Argentinus;* Buenos Ayres, 1907.
36—*Die Pygmaen;* Basle, 1902.
37—Compte-rendu du Congrès internat. des Américanistes, p. 247; Copenhague, 1884. Le Dr. Richard King paraît de la même opinion (*Narrative of a Journey to the Shores of the Arctic Ocean*, vol. II, p. 33 ; Londres, 1836).
38—*Royal Anthropological Institute*, p. 134 ; Londres, 1911.
39—*American Antiquities*, Préface, p. IV ; Albany, 1838.

Voilà qui n'est guère compromettant. Tel est le nombre de contrées que cet auteur croit avoir contribué au peuplement de l'Amérique qu'il ne serait vraiment pas chanceux s'il n'était tombé au moins sur une qui ait eu quelque chose à faire avec cette opération mystérieuse.

Il est moins prudent lorsqu'il s'avise de démontrer que "l'Amérique fut peuplée avant le déluge, et qu'elle était le pays de Noé et la région où l'arche s'arrêta" (40).

Sans vouloir se prononcer d'une manière catégorique, Lucien Adam était enclin à croire que si l'Amérique a été peuplée du dehors, ce serait bien plutôt par la Polynésie que par l'Europe et même que par l'Asie (41). A cela un savant italien répond implicitement, (car il n'avait peut-être jamais lu la déclaration de l'anthropologue français publiée onze ans auparavant) qu'on ne devrait jamais plus mettre à l'ordre du jour la question des rapports entre les langues américaines et les langues polynésiennes, vu qu il "est demontré qu'il n'y a pas d'affinités grammaticales entre les deux groupes de langues" (42).

Un de mes amis québecois, M. Alphonse Gagnon, a étudié les origines d'une partie seulement de ce continent et consigné le résultat de ses recherches dans un livre intéressant et bien documenté, *L'Amérique précolombienne*. Il est bien trop intelligent pour y remonter jusqu'au temps du déluge. Après une inspection minutieuse des monuments préhistoriques de l'Amérique centrale, il se montre très porté à y voir l'œuvre d'un peuple kouchite ou égyptien (43).

Quant aux aborigènes de l'Amérique méridionale, une Dame Marcella-J. Wilkins hasarde, dans une communication au Congrès international des Américanistes de 1879, une théorie d'après laquelle ils "seraient venus d'un continent, aujourd'hui depuis longtemps submergé, mais dont les pics montagneux sont encore visibles à la surface des eaux, où ils forment ces îles et ces groupes d'îles qui sont éparpillées dans l'océan Pacifique" (44).

40—*Ibid.*
41—C.-R. Congrès int. des Américanistes, vol. II, pp. 572-73 ; Bruxelles, 1879
42—*Ibid.*, p. 535 ; Paris, 1880.
43—"L'Amérique précolombienne" ; Québec, 1908.
44—C.-R. Cong. Int. Américanistes, vol. II, pp. 281-82 ; Bruxelles, 1879.

Elle se base, pour étayer sa thèse, sur l'existence en Amérique et dans ces îles du bananier qui ne vient jamais, dit-elle, à l'état sauvage et ne se propage que par bouture (45).

J'ai réservé l'opinion de Cotton Mather pour la bonne bouche. Le Dr. Mather était un zélé missionnaire protestant chez les Indiens de la Nouvelle-Angleterre, qui bataillait avec autant d'acharnement contre le paganisme qu'ils devaient au démon que contre les suppôts du Pape, qu'il croyait fermement être le fils aîné de Sa Majesté Satanique. Le savant docteur écrivit donc relativement à ses gens: "Les naturels du pays aujourd'hui sous la domination des blancs de la Nouvelle-Angleterre avaient été des païens abandonnés et malheureux depuis le temps de leur premier attroupement ici; et, bien que nous ne sachions point quand ou comment ces Indiens s'y prirent pour habiter ce puissant continent, il y a tout lieu de penser que probablement le diable attira ici ces misérables sauvages, dans l'espoir que l'évangile du Seigneur Jésus n'y viendrait jamais détruire ou troubler son empire absolu sur eux" (46).

Comme on le voit, si le perspicace écrivain ne veut pas se compromettre en assignant une origine précise aux Indiens, il ne s'en prononce pas moins catégoriquement sur l'identité de celui qui les fit aborder aux plages américaines, ainsi que sur le motif qui l'animait en leur faisant prendre cette mesure.

Je vais maintenant terminer ma petite revue, que je pourrais facilement rendre plus complète, en mentionnant trois auteurs par lesquels j'aurais dû commencer si j'avais voulu suivre un ordre chronologique quelconque. Leurs conclusions ont droit à d'autant plus de considération qu'elles sont le résultat d'un examen approfondi de la question.

Le premier est Hugo Grotius, qui écrivit dès 1542. Nous avons ensuite Petrus Albinus, dont l'essai fut publié en 1598, et Georgius Hornius dont le livre parut en 1669. Tous les trois écrivirent en latin—d'où leurs noms de baptême; mais seul mon exemplaire d'Hornius est dans l'idiome original et contemporain de l'auteur, tandis que les deux autres sont représentés dans ma bibliothèque par des traductions modernes.

45—*Ibid., ibid., p. 283.*
46—*Magna Christi Amer.*, livre I.

Le petit ouvrage de Grotius est intitulé "De l'Origine des Races aborigènes de l'Amérique" (47). C est un plaidoyer en faveur de l'origine chinoise des Péruviens. Sans la moindre hésitation l'auteur assigne à cette race Manco Capac, qu'il appelle naïvement Mancacapus (48). Quant aux indigènes de l'Amérique du Nord il ne voit en eux que des Norses (49), tandis que les Indiens stationnés au sud de Panama sont venus, d'après lui, de Java ou de Gilotus (50), quel que puisse être le pays qu'il désigne ainsi.

Albinus est moins particulier. Dans son traité sur les langues étrangères et les îles inconnues, il identifie la plupart des nations américaines avec les Ethiopiens. Quant à Hornius, il traite le sujet d'une manière bien plus adéquate. Au lieu d'une simple dissertation sous forme de brochure, il écrivit un livre de 503 pages, intitulé *De Originibus Americanis*, dans lequel il se montre manifestement en faveur des Phéniciens comme ancêtres des tribus américaines.

Ce serait peut-être ici le moment de parler d'un livre en cinq volumes, "Essai sur cette question : Quand et Comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux?", par E.-B. d'E. qui, publié à Amsterdam en 1767, ne contient presque rien sur le sujet qui nous occupe. A peu près tout ce que j'y puis trouver qui se rapporte réellement à cette question est la mention suivante : "Il ne s'agit plus de faire passer les hommes par les mêmes endroits qu'on assigne ordinairement pour leur passage, je veux dire la partie de l'Asie la plus Septentrionale d'un côté, et la Groenlande de l'autre. Ils ont pu aborder en Amérique à peu près de tous les côtés du Nord. Il y a apparence que la Norvège, les Isles Britanniques, les Orcades, l'Islande la prétendue Frislande, et d'autres Isles, ont été jointes à l'Isle de Terreneuve, au Canada, ou à l'Acadie. On trouve ample matière à réflexion lorsqu'on voit qu'en se roidissant contre toutes les difficultés qui naissent du système reçu, on tâche de fortifier celui-ci quant à la migration des anciens peuples en Amérique, ou par des raisons moins que faibles, ou par des faits entièrement controuvés,

---

47—Edimbourg, 1884.
48—*Ibid.*, p. 19. Un autre auteur fait du même personnage le fils de Kublai Khan, le célèbre empereur mongol (*Apud* Wiseman, *Twelve Lectures*, p. 86).
49—P. 10.
50—P. 18.

comme font les auteurs de la grande Histoire universelle. Ils veulent bien douter si l'Amérique n'est pas contiguë à l'Asie, quoique de nos jours il n'y ait plus aucun écolier en Géographie qui ne sache rendre raison du contraire; ils trouvent des rapports entre certaines nations du Nouveau-Monde et les Tartares, et ils en concluent que ceux-là descendent de ceux-ci, ce qui peut être vrai dans un sens, tout comme on peut dire que nous descendons d'Adam, ce qui ne prouve rien pour le reste, vu qu'un peuple séparé des autres depuis quantité de siècles doit devenir sauvage et barbare" (51).

Ainsi qu'on peut le voir, le lecteur n'en sait guère plus long après qu'avant.

Enfin, écœurés apparemment de tant d'opinions contradictoires soutenues par leurs prédécesseurs dans le champ de la science ethnographique, un assez grand nombre de savants et d'historiens modernes, parmi lesquels je nommerai Hubert-H. Bancroft (52), Nott et Gliddon (53), voudraient trancher la question en en éliminant les éléments, et prétendent que les Indiens d'Amérique en sont tout simplement autochtones, c'est-à-dire qu'ils sont originaires du pays qu'ils occupent actuellement. A mon avis, pareille assertion soulève des problèmes si complexes que je préfère ne point m'y arrêter. Je ferai seulement remarquer ceci: on pourrait lui attacher plus d'importance et prendre la peine de la refuter si les expériences de Pasteur relativement à la possibilité de la génération spontanée n'avaient point reçu une solution négative—à moins, pourtant, de regarder le continent américain comme le berceau du genre humain, hypothèse qu'on peut à peine soutenir avec plus de chance de succès que l'autochtonéité de nos Indiens.

Personnellement, et lors même que je devrais être le seul de mon opinion, je ne puis voir la moindre vraisemblance dans pareilles théories. Pour moi, les premiers habitants de ce continent sont des émigrés dont la race eut son origine sous d'autres cieux. Ce n'est pourtant point mon intention de montrer dans leurs tribus des parents ou descendants de n'importe quelle nation existant dans un monde connu depuis plus longtemps. Je me bornerai à comparer quelques-unes des familles dans lesquelles ces aborigènes sont divi-

51—*Op. cit.*, vol. I, pp. 17-18.
52—*The Native Races*, vol. V, p. 129 ; San-Francisco. 1883.
53—*Types of Mankind.*

sés, en particulier les Dénés de l'Amérique du Nord, avec les habitants actuels du nord-est de l'Asie, qui sont comme leurs voisins, et j'essaierai de voir s'il y a entre eux des points de ressemblance sur lesquels on puisse baser un argument ethnographique.

Je sais fort bien que même une tâche si peu prétentieuse est grosse de difficultés. Le simple fait que tant de théories bizarres ont bruyamment proclamé leurs droits à la considération des savants, et les excès commis par leurs promoteurs, ne peuvent que militer même contre de simples essais de comparaisons. Mais je me propose de produire des faits plutôt que d'avancer des théories.

CHAPITRE II

LES TRIBUS DÉNÉES ET LEURS CARACTÉRISTIQUES

Une condition indispensab'e de succès dans toute comparaison, c'est la connaissance aussi exacte que possible des deux points qui doivent en être l'objet. Des notions générales sur le sujet auquel se rattachent ces points ne peuvent naturellement que faciliter leur parfaite compréhension. Quelques mots sur les tribus dénées, leur habitat actuel et leurs principales caractéristiques, tant physiques que morales, ainsi que sur leur organisation sociale, leurs mœurs et leurs coutumes, seront donc bienvenus du lecteur.

Les Dénés ("hommes"), que des savants américains s'obstinent à appeler du nom impropre d'Athapaskains, qui convient uniquement à l'une de leurs tribus, forment l'une des principales familles ethniques de l'Amérique du Nord (1). On peut les diviser en trois groupes principaux : les Dénés septentrionaux, les Dénés intermédiaires, ou du Pacifique, et les Dénés méridionaux.

L'habitat des premiers est délimité par une ligne qui, partant de la baie d'Hudson, à l'est, suit la hauteur des terres entre les fleuves Churchill et Nelson, puis coïncide avec le premier presque jusqu'au lac Froid. De là, cette ligne continue jusqu'au col de la Cache Tête-Jaune, dans les montagnes Rocheuses, et, se dirigeant vers le sud, va au lac Quesnel, à l'est du Fraser, qu'elle traverse ensuite pour descendre aux monts Lillouet, par 51° 30′ environ.

Toute la région au nord de cette ligne, y compris l'Alaska, mais à l'exception d'une lisière de terre le long du Pacifique, où sont cantonnés quatre stocks hétérogènes, et le long de la mer Glaciale, où résident les Esquimaux, appartient à cette grande famille linguistique. Les Iles Britanniques, la France et l'Italie, l'Espagne et le Portugal,

---

1.—En 1848, Henry R. Schoolcraft les appela Arctides dans un livre, *The Indian and his Wigwam*, qui est un véritable pot-pourri de toutes sortes de renseignements sur les aborigènes américains. Inutile d'ajouter que ce vocable qui pouvait paraître approprié il y a 67 ans, alors que l'étendue de la race dénée n'était point encore connue, est loin de l'être aujourd'hui qu'il est de notoriété publique parmi les ethnologues que, numériquement parlant, la majeure partie de sa population se trouve bien loin du cercle arctique—de fait, dans le sud des Etats-Unis, ainsi qu'on ne tardera pas à le voir.

la Suisse et la Belgique, l'Allemagne et l'Autriche pourraient facilement tenir dans son périmètre.

Une trentaine de tribus qui, au point de vue numérique, ne sont plus guère aujourd'hui qu'une ombre de ce qu'elles étaient autrefois, se partagent cet immense territoire. La plus importante comme nombre et habitat est celle des Loucheux, ainsi nommés à cause d'un strabisme assez commun dans l'une de leurs subdivisions. Celles-ci sont au nombre de quatorze, et forment autant de sous-tribus qui se distinguent par de légères différences dans la langue ainsi que dans les dispositions, mœurs et coutumes.

Les Loucheux peuplent à leur manière l'Alaska, le Youkon et le Bas-Mackenzie, à l'exception des côtes, et forment un total de quelque 5,300 âmes. Ce sont les aborigènes connus des Anglais sous le nom de Kutchin, par lequel on voudrait représenter la finale (*kut'qin* avec explosion linguale) des mots qui désignent leurs sous-tribus. C'est l'équivalent de gens de, peuple de (tel ou tel pays), le -iens de Parisiens, le -ois de Québecois. Ils sont en général grands et bien proportionnés, bons chasseurs et passionnés pour la verroterie et tout ce qui peut rehausser l'éclat de leur costume. Ce dernier était, il n'y a pas encore longtemps, remarquable par la forme pointue de sa partie inférieure.

Les voisins immédiats des Loucheux sont les Peaux-de-Lièvre, qui doivent leur nom à la matière de leurs anciens vêtements non moins qu'à leur timidité naturelle. Ils ne comptent guère que 600 âmes, et passent leur vie à errer des steppes qui s'étendent à l'ouest du grand lac des Ours jusqu'aux confins des Esquimaux.

Les Esclaves chassent, au nombre d'environ 1,100, près du grand lac qui porte leur nom, du fort Simpson au fort Norman. Leur grande timidité ainsi que leurs revers passés sont responsables de l'épithète peu flatteuse sous laquelle ils sont aujourd'hui connus. Ils se subdivisent en cinq groupes distincts.

Les Plats-Côtés-de-Chien, ou Flancs-de-Chien (les *Dog-Ribs* des Anglais), ne sont pas difficiles dans leur généalogie. Ils croient humblement descendre d'un père de race canine, et forment une population nomade de 1,150 âmes, gens tranquilles pour la plupart et destinés à être plutôt victimes que bourreaux. Leur territoire s'étend de celui des Peaux-de-Lièvre à la rivière de Back.

Les Couteaux-Jaunes, qui tirent leur nom d'une mine de cuivre natif dont ils faisaient autrefois toutes sortes d'armes qu'ils troquaient avec les tribus avoisinantes, sont plus agressifs, et leurs mœurs n'ont jamais été bien pures. Leur population ne dépasse pas aujourd'hui le chiffre de 500 et a pour habitat la triste région qui sépare le grand lac des Esclaves de la rivière du Cuivre (*Coppermine*) inclusivement.

Les Montagnais, qu'il ne faut pas confondre avec la tribu algonquine du même nom, dont la plupart des Canadiens de l'est ont plus ou moins entendu parler, sont les Chippewayans des Anglais. C'est une tribu importante, de caractère doux et de dispositions au progrès assez marquées. Avec les Athabaskains, elle ne compte pas moins de 4,000 âmes. Ses membres chassent du lac Athabaska au pays des Cris, et ils ont toujours été une source de consolations pour les missionnaires qui s'en sont occupés.

Les Mangeurs-de-Caribou, dont le nom trahit le menu et l'occupation ordinaires, vont et viennent sur les terribles Terres Stériles, ou *Barren Grounds*, qui s'étendent presque de l'extrémité orientale du lac Athabaska à la baie d'Hudson, ou peu s'en faut. Ils constituent un groupe de 1,700 nomades moins prompts à adopter les mœurs et coutumes, ainsi que la religion, des étrangers. Les cariboux, ou rennes, traversent annuellement leurs terres de chasse en troupeaux excessivement nombreux.

Affiliés depuis peut-être deux siècles à la confédération des Pieds-Noirs, tribu algonquine et par conséquent étrangère aux Dénés, sont en outre les Sarcis, rejeton de la tribu nomade et aussi primitive que possible des Castors dont l'habitat est juste à l'est des montagnes Rocheuses. La tribu de ces derniers n'est elle-même, en tant qu'entité ethnique, que le résultat d'une scission dans les rangs des Sékanais. Bien que classés ci-dessous parmi les Dénés de l'ouest, les Sékanais n'en occupaient pas moins originairement le versant oriental aussi bien que le versant occidental des montagnes Rocheuses. Tout en conservant leur langue au sein de la confédération pied-noire, les Sarcis ont adopté la plupart des coutumes, et beaucoup de la mentalité, des Indiens dont ils partagent maintenant la bonne comme la mauvaise fortune.

Au nord de Sékanais et Castors, quelques bandes dénées, généralement assez peu populeuses mais très sauvages, se partagent en outre les deux versants des montagnes Rocheuses. Aucune d'elles n'est importante, excepté en ce qu'elles représentent ce qu'on pourrait peut-être appeler le prototype de la nation dénée: gens simples, même naïfs, par conséquent superstitieux à l'excès, moraux à leur manière, passionnés pour les jeux de hasard et, au point de vue social, de véritables anarchistes, ou peu s'en faut.

En Colombie Britannique, les principales tribus dénées sont, du nord au sud: les Nahanais, ou Gens du Soleil Couchant, dans le voisinage de la Stickine et au pays Cassiar; population: à peu près un millier d'âmes; les Sékanais, gens simples et honnêtes, non loin des montagnes Rocheuses, d'où ils tirent leur nom, jusqu'à la fourche du lac Tatla (450 âmes); les Babines, grands parleurs et ennemis de toute innovation dans les coutumes qu'ils tiennent de leurs ancêtres; ils peuplent les environs du lac auquel ils ont donné leur nom, ainsi que la vallée de la Bulkley, au nombre de 530; les Porteurs, gens progressifs et plus ou moins orgueilleux, dont l'habitat s'étend de la fourche du lac Tatla au fort Alexandre, sur le Fraser (970 âmes), et les Tchilkotines, ou Chilcotins, dont les bandes ne forment plus qu'une population de 450 âmes et sont maintenant établies dans la vallée de la rivière qui porte leur nom, mais chassent à une grande distance au nord et au sud.

Les Dénés de l'ouest sont un excellent exemple de l'évolution que subissent au contact de peuples psychologiquement supérieurs des tribus plus simples et de force de volonté inférieure. Chilcotins, Porteurs, Babines et Nahanais occidentaux ont depuis longtemps adopté à peu près toute la sociologie, et une bonne partie de la mythologie, de leurs voisins de la côte, Tsimpsianes, Haidas et autres. Les Chilcotins se sont, en outre, laissés considérablement influencer par leurs voisins hétérogènes du sud, les Chouchouapes—ce qui ne veut pourtant pas dire qu'aucune de ces tribus n'a conservé de caractéristiques de la race dénée.

Ainsi les Babines doivent leur nom à la proéminence de la lèvre inférieure qui résultait, chez leurs femmes, de l'introduction entre les dents et la lèvre d'un labret, morceau de bois dur ou d'os dont elles étaient "ornées" depuis l'âge de quinze ans ou à peu près. Cette

coutume, empruntée aux Tsimpsianes de la côte, avait cours autrefois tout le long du littoral du Pacifique nord.

Les Porteurs sont plus originaux et c'est une coutume qui leur est propre qui leur a valu leur nom distinctif. Chez eux la crémation des cadavres était en honneur, et les veuves *portaient* continuellement pendant au moins deux ou trois ans, dans de petits sacs en écorce de bouleau, les quelques restes calcinés des ossements de leur défunt mari qui avaient résisté aux ravages des flammes.

Il va sans dire que toutes ces tribus, dont l'agrégat ne dépasse pas aujourd'hui 19,390 âmes, étaient autrefois bien plus populeuses, sans pourtant avoir jamais eu une population proportionnée à l'étendue de leur territoire. Quelques-unes d'entre elles comptaient avant l'arrivée des blancs quatre ou cinq fois plus de membres qu'aujourd'hui. Ainsi l'une d'elles, celle des Babines, avait encore en 1812 au moins 2,000 âmes dans une partie de son territoire qui n'en compte plus que 274 (2), et cette remarquable diminution n'est pas due à un déplacement de la sous-tribu, mais à des causes naturelles.

La division des Dénés intermédiaires n'est guère importante, excepté en ce qu'elle constitue comme une série de jalons qui trahissent la marche qu'ont probablement suivie les tribus méridionales pour atteindre leur habitat actuel. Les plus en vue parmi les groupes qui la composent sont les Umquas et autres bandes apparentées dans l'Orégon, qui ne comptent aujourd'hui pas plus de 280 individus; les Houpas, sur la rivière Trinité, Californie, qui sont encore 450, sans compter quelques autres restes de tribus plus ou moins disséminés dans le même territoire.

Bien que ne comprenant guère que deux tribus, la division méridionale des Dénés est de beaucoup supérieure en nombre aux deux autres réunies ensemble. De fait, je ne crois pas me tromper en affirmant que l'une de ces deux tribus, celle des Navajos, est la plus populeuse de toutes les tribus aborigènes au nord du Mexique, puisque, à elle seule, elle ne compte pas moins de 28,500 individus dans les limites de sa réserve ou à côté. Cette réserve s'étend surtout dans l'Arizona et le Nouveau-Mexique. Elle prend aussi une petite partie de l'Utah.

2—D.-W. Harmon, *A Journal of Voyages and Travels in the Interior of North America*, pp. 218-19 de l'édition originale.



INTÉRIEUR D'UNE YOURTE DE KORIAKS SÉDENTAIRES

Les Navajos sont par nature religieux à leur manière; je dirais même qu'ils manifestent des tendances au mysticisme. Mais il ne faut point perdre de vue que, de concert avec les Dénés intermédiaires, ils ont adopté la plupart des coutumes des familles hétérogènes qui les entourent. Leur mentalité se ressent aussi de leur voisinage, bien que, sous plusieurs rapports, elle trahisse encore des caractéristiques communes à toute la race dénée.

Les superbes couvertures tissées à la main par leurs femmes et les pièces d'argenterie ouvrée qui sont dues au talent des hommes les ont rendus fameux parmi les stocks aborigènes des Etats-Unis. Ils ont eu un passé assez orageux et plus d'un démêlé avec les autorités américaines—ce qui, comme on le sait, ne veut pas nécessairement dire qu'ils aient toujours été dans leur tort. Quoi qu'il en soit, ils mènent aujourd'hui une vie pastorale assez paisible et paraissent satisfaits dans l'immense région, où le sable alterne avec les montagnes, qui est devenue leur aride patrimoine.

D'humeur plus tapageuse sont leurs frères, les Apaches, que l'on a pourtant réussi à parquer dans des réserves à quelque distance du Mexique, c'est-à-dire dans les Etats du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et de l'Oklahoma. Leur population actuelle est de 6,068 âmes. Leur réputation de sauvagerie est assez connue pour qu'il ne soit pas nécessaire de la rappeler.

Une dernière tribu des Dénés méridionaux que quelques-uns regardent comme se rattachant à celle des Apaches, bien qu'elle ait eu une existence séparée, est la tribu des Lipanes qu'on peut regarder aujourd'hui comme éteinte en tant qu'entité ethnique. Après bien des vicissitudes, de nombreux déplacements et des misères dues à leur peu de respect pour le droit d'autrui, les restes de cette tribu ont fini par s'amalgamer avec des congénères ou même des bandes indigènes étrangères à leur stock.

Le grand total pour toute la famille dénée, telle que nous la connaissons aujourd'hui, est de 53,700 âmes.

Ces Indiens ne se ressemblent pas beaucoup plus au point de vue physique qu'en ce qui est de la mentalité. Ainsi, pour ne mentionner que deux tribus à territoire contigu, les Porteurs de la Colombie Britannique sont en général brachycéphales et quelquefois légèrement prognathes, tandis que les Sékanais, leurs voisins de l'est, sont

plutôt dolichocéphales et aussi sveltes que les Porteurs sont corpulents. De leur côté, les Chilcotins sont courts et trapus, tandis que certaines femmes nahanaises sont remarquables par un teint qui, sans être jamais aussi clair que celui des blanches, est cependant beaucoup moins bistré que celui de leurs congénères du même sexe.

Tous partagent quand même les caractéristiques générales de la race américaine: cheveux grossiers, plats et très noirs, yeux de même couleur, mains et pieds petits, teint plus ou moins basané et pommettes généralement assez saillantes. Leurs sens, surtout celui de la vue et la mémoire locale, sont considérablement plus developpés chez eux que parmi les races qui vivent moins en contact avec la nature.

Vous voyagez avec l'un de leurs chasseurs, par exemple, dans les profondeurs de la forêt arctique, ou dans les bois touffus de la Colombie Britannique. Tout à coup, sans mot dire, vous voyez votre compagnon se baisser par terre et examiner le sol que vous foulez. Un brin d'herbe ou deux, légèrement recourbés à des distances régulières, ont attiré son attention. Un caribou, ou un ours, a passé par là il y a tant de temps, vous dira-t-il alors. Vous vous étonnez et demandez du regard une explication; elle ne tarde pas à venir. Les rares brins d'herbe foulés aux pieds sur le sol presque nu de la forêt lui ont révélé ce passage, et la forme et le degré plus ou moins grand de fraîcheur de la piste, que seul son œil d'Argus peut percevoir, determinent pour lui et la nature de l'animal et le temps qui s'est écoulé depuis qu'il vous a précédé à travers bois.

Plus loin, votre guide pourra vous dire : Cette branche d'arbre n'était point cassée lorsque je passai par ici la dernière fois, il y a cinq ou six ans; cette entaille dans le tronc de ce tremble a également été faite depuis mon dernier voyage dans ces parages. Puis, si vous débouchez dans la montagne, vous le verrez soudain coucher en joue une marmotte ou même un animal plus petit, que vos yeux se refusent absolument à vous laisser apercevoir. Rien n'échappe aux siens, et il n'oubliera jamais ce qu'il a vu une fois.

Au point de vue psychologique, si nous comparons les Dénés avec leurs voisins hétérogènes, nous pouvons, dans l'immense majorité des cas, affirmer qu'ils sont de nature plus religieuse, moins ancrés dans les préjugés de leur éducation pré-européenne, très honnêtes entre eux, passionnés pour les jeux de hasard et, étant donné leurs

lumières, d'une moralité au-dessus de celle des autres tribus américaines. Mais ce qui les distingue surtout est une simplicité d'esprit qui ne permet de voir même dans leurs hommes faits autre chose que de grands enfants. Ce qui, je le répète, n'empêche nullement que chaque tribu ait quelque caractéristique spéciale qui la distingue des autres.

Par nécessité autant que par goût, la plupart des Dénés sont, ou étaient il y a cinquante ans, de purs nomades, courant constamment après le gros gibier, tel que le caribou et l'orignal, qui sert à leur subsistance, ainsi que les différents animaux à fourrure qu'ils se procurent au moyen de pièges et lacets, ours, loups, renards, lynx, martres, etc. Dans l'Extrême-Est, ainsi que nous l'avons vu, le renne joue un rôle tout à fait prépondérant dans l'économie domestique de ces Indiens.

Ceux qui fréquentent les grands lacs du nord s'adonnent en outre à la pêche, et l'on peut même dire que, dans l'Extrême-Ouest, le saumon est pour le Chilcotin, le Porteur et le Babine ce que le blé est pour le blanc, le riz pour le Chinois, le veau marin pour l'Esquimau et ce que le bison était il y a cent ans pour le naturel des grandes prairies américaines. Ils le prennent en immenses quantités, l'éventrent et le tailladent, puis le font sécher au soleil et à la fumée, et s'en servent ensuite en guise de pain quotidien, même lorsqu'ils se livrent à la chasse aux animaux à fourrure.

Cette chasse se fait par les familles, ou les groupes de familles appelés clans (qu'on ne trouve qu'à l'ouest des montagnes Rocheuses et dans le sud), sur des territoires dont les limites déterminées par les ancêtres sont scrupuleusement gardées. Étant pour la plupart condamnés à une vie de déplacements continuels, ces Indiens n'avaient point originairement de chefs proprement dits (3). A l'est des montagnes Rocheuses, le système patriarchal prévalait, c'est-à-dire qu'un père de famille vivait dans les bois et les montagnes à la tête de ses enfants et petits-enfants, mariés ou célibataires. S'il était actif, généreux et quelque peu autoritaire, il s'adjoignait souvent d'autres familles ou individus qui le regardaient plus ou moins comme leur supérieur. Il acquérait ainsi une certaine influence et pouvait passer pour ce que nous appelons chef, sans en avoir jamais les prérogatives réelles telles que nous les concevons. Car son autorité restait

toujours plutôt morale que coërcitive, pour la raison bien simple que ses ordres n'étaient jamais accompagnés d'aucune sanction.

Dans l'ouest, du moins chez les Porteurs, les Babines et une partie des Nahanais, l'organisation de la société se conformait au système matriarchal, c'est-à-dire que la succession aux titres et aux propriétés foncières suivait la ligne féminine. Ainsi ces tribus avaient ce qu'on pourrait appeler des nobles héréditaires, qui possédaient seuls les terres de chasse et jouissaient dans leur clan ou le village—car bien que chasseurs une bonne partie de l'année, ils avaient aussi des villages—d'une considération proportionnée à la générosité dont ils faisaient preuve dans les grandes fêtes publiques appelées *patlaches*, qui sont communes à toutes les tribus de la côte nord-ouest.

Celles-ci consistaient dans la distribution avec grand apparât d'immenses quantités de provisions, peaux tannées et autres effets à des multitudes d'Indiens de clans étrangers à celui du donateur. Or parmi ces peuplades les titres et les privilèges qui en découlaient descendaient, non pas de père en fils, mais d'oncle à neveu maternel. C'est ce que les sociologues appellent la matriarchie.

Pour comprendre ce système, il faut se bien pénétrer de trois points essentiels : 1° on ne pouvait se marier dans son clan, d'où l'institution connue sous le nom d'exogamie; 2° les enfants suivaient le clan de la mère, et le père était pour eux comme un étranger, parce que de clan différent, et 3° les titres et les biens-fonds qui leur étaient attachés, comme les terres de chasse, ne pouvaient s'aliéner, c'est-à-dire passer à un autre clan.

Il résultait de cette dernière loi fondamentale que l'héritier devait être un descendant maternel, c'est-à-dire le fils de la sœur du chef, ou "noble", qui était naturellement du même clan que lui parce que fils de sa sœur, tandis que le propre fils de ce chef appartenait au

---

3—C'est là un point de plus de ressemblance entre les sociétés primitives américaine et asiatique, que je pourrais mettre en relief dans les pages qui vont suivre. Qu'il me suffise en ce moment de citer un voyageur anglais au territoire des Tchouktchis, d'après lequel "un Korai..... était le chef d'Oumwaidjik, ou plutôt c'était un notable, car il n'y a point de chef parmi les Tchouktchis" (H. de Windt, *Through the Gold-Fields of Alaska to Bering Straits*, p. 195; Londres, 1898).

clan de sa mère qui, comme épouse, devait être étrangère à celui de son mari.

A cette organisation sociale, non moins qu'au système religieux des Dénés, se rattachaient des totems, ou génies protecteurs et symboles visibles d'une parenté tout artificielle, dont j'aurai l'occasion de parler dans les pages qui vont suivre. Je serai aussi maintes fois amené à traiter plus au long des mœurs et coutumes de ces peuplades au cours d'excursions sociologiques dans lesquelles le lecteur voudra bien m'accompagner, dès que j'aurai brièvement esquissé l'habitat et les principales caractéristiques des populations asiatiques avec lesquelles nous serons appelés à les comparer.

CHAPITRE III

PEUPLADES SIBÉRIENNES

Comme dans le cas des sauvages dénés, les quelques renseignements ethnographiques et sociologiques que je vais maintenant offrir au lecteur seront complétés au fur et à mesure que l'occasion s'en présentera au cours de cet essai. L'essentiel, en ce moment, est d'avoir quelque idée de l'habitat de ces nations. Or j'avoue qu'il est assez difficile à donner d'une manière précise, et cela pour deux raisons: d'abord parce qu'aucune classification systématique de ces peuples n'a jamais encore été tentée, que je sache, et, en second lieu, à cause des déplacements assez fréquents de groupes ethniques qui n'ont, pour la plupart, aucun centre fixe. D'aucuns ont même, durant les dernières cinquante années, empiété notablement sur le territoire de leurs voisins.

D'un autre côté, je ne prétends aucunement donner une liste complète des peuplades sibériennes. Je m'efforcerai seulement de n'omettre aucune de celles qui devront être mentionnées dans cette petite étude.

En commençant par le sud-est, nous avons les Golds, gens assez avancés au point de vue de la civilisation, qui vivent dans la vallée de l'Amour et tout près des Chinois, auxquels ils ont emprunté beaucoup des principes d'art qu'ils mettent à exécution dans leurs broderies, la confection de leurs paniers, etc. Le principal centre de la peuplade est Khaborovsk et ses environs. Comme ces indigènes ne paraissent pas avoir eu beaucoup à faire avec le peuplement de l'Amérique, je n'en dirai pas plus long sur leur compte.

Vient alors la tribu des Gilyaks, que Richard-J. Bush, auteur d'un intéressant volume sur la Sibérie, appelle Gilaks. Ces aborigènes habitent le delta de la rivière Amour et le nord de l'île Saghalin, juste au sud de la mer d'Okhotsk. Ils sont, comme les Tongouses, apparentés aux Mongols. On les dit très habiles dans l'art de sculpter le bois, et les Chinois les connaissent comme les "habillés en peaux de poisson". Leur population est estimée à 8,000. Dans la mer d'Okhotsk se trouvent certaines îles qui sont aussi peuplées de Gilyaks ou Giljakes, ainsi que S. Muller écrit leur nom.

Viennent ensuite les Kamtchadales, ou habitants du Kamtchatka. Leur population ne paraît pas dépasser aujourd'hui le chiffre de 2,000, ce qui est insignifiant pour un si grand pays. Ils sont obligeants, doux et hospitaliers. A l'instar des Dénés occidentaux, ils ont généralement deux résidences par famille: l'une pour l'hiver, et l'autre pour la pêche du saumon, à quelque cinq milles l'une de l'autre. Le saumon est, comme parmi les Indiens de la Colombie Britannique, le pain quotidien de cette petite peuplade. Des débris de poterie préhistorique ont été récemment découverts chez eux, côte à côte avec des pièces de monnaie japonaise. Un certain élément kourile se fait parfois remarquer dans l'Extrême-Sud de leur territoire, indice d'infiltration ethnique facile à comprendre.

La grande majorité des auteurs appellent Kamtchadales ou Kamschadales les habitants de ce territoire. F.-A. Golder, dans un volume qui vient de paraître, *Russian Expansion on the Pacific* (1), écrit pourtant leur nom Kamchadels, et Elie Boudinot, le fameux partisan de l'origine hébraïque de nos Indiens, en parle comme des Kamtschatkians. Israel Worsley est le seul à appeler leur pays Kampschatka.

Juste au nord des Kamtchadales proprement dits et dans la partie septentrionale du Kamtchatka, nous avons les Koriaks, ou Koryacks (les Koraks de Bush, Sarytschew et Kennan; les Koriacs de Coxe, les Karaikees de Dobell, les Koraekis de Wrangell, les Kareaks de Whymper et les Korjaks de Muller). Ces indigènes ont d'immenses troupeaux de rennes, variant entre cinq et dix mille par famille aisée. Ils sont divisés en Koriaks sédentaires et en Koriaks nomades. Les premiers vivent autour du golfe Penzhinsk; les seconds, qui forment une quarantaine de bandes séparées, errent sur les grandes steppes qui s'étendent entre les 58e et 63e degrés de latitude nord. Leur frontière méridionale est la colonie de la rivière Tigil, sur la côte occidentale, où ils vont chaque année faire la traite des fourrures. On les trouve rarement au nord du village de Penzhina, à deux cents milles de l'extrémité de la mer d'Okhotsk.

Ils sont si nomades qu'ils campent rarement plus d'une semaine à la même place.

1—Cleveland, 1914.

Cette inconstance apparente est pour eux une véritable nécessité, attendu qu'au bout de ce temps leurs troupeaux ne trouvent plus rien à manger. Ils sont hardis et de nature indépendante. Ils ont pour guide, ou chef, le propriétaire d'une des plus fortes bandes de rennes. Cet homme exerce sur eux une certaine autorité en ce qui regarde les mouvements du groupe auquel il préside, mais rien de plus. Il n'est point chef dans notre sens du mot.

Par ailleurs, ces nomades sont de véritables socialistes, qui n'ont pas plus de respect pour le Czar, leur souverain nominal, que pour le plus pouilleux de leur tribu si celui-ci est en état de leur rendre service.

Ils offrent souvent des sacrifices de chiens à l'Etre Suprême, qu'ils appellent parfois Celui-qui-est-en-haut, équivalent du *Yuttœre* des anciens Porteurs de la Colombie Britannique. Ils ne font point partie de la grande famille ouralo-altaïque, pas plus que les Tchouktchis, les Gilyaks, les Kamtchadales, les Youkaghirs, les Ostiaks et les Kots du Yeniséi. Pour différencier ce groupe ethnique, on a récemment donné à ceux qui le composent le nom de Palæo-Asiatiques, ou anciens Asiatiques.

Une cinquième peuplade de la Sibérie orientale consiste dans un certain nombre d'Esquimaux, qui fréquentent la baie d'Anadyr, ainsi que le côté asiatique du détroit de Behring. Ils s'appellent Onkilons, et ont toutes les mœurs et coutumes de leurs congénères américains, dont ils partagent, du reste, la vie pauvre et souffreteuse.

Viennent ensuite les Tchouktchis, dont le nom bizarre a beaucoup exercé l'ingénuité des voyageurs. Les auteurs de langue anglaise les donnent pour la plupart comme les Chuckchees; Georges Simpson écrit leur nom Tchucktchis; pour William Coxe ce sont les Tschutskis, et pour Daniel Wilson les Tschuktchis; Ferdinand de Wrangell voit en eux des Tchuckches, Bush des Tchuktchus, Muller des Tschuktschians, Gawrila Sarytschew des Tschukschens, et Peter Dobell des Tchooktchees.

Les Tchouktchis forment deux classes bien distinctes, celle des pêcheurs et celle des pasteurs ou bergers. Les premiers, qui sont plus ou moins sédentaires, peuplent le littoral du détroit de Behring et de la partie de l'océan Arctique immédiatement à l'ouest jus-



UN YOUKAGHIR.

qu'à la baie Tchaun. Ils passent pour les gens les plus sales qui existent sous le soleil (2)—titre que les Mongols leur disputent de très près.

Les Tchouktchis pasteurs sont ainsi nommés à cause des grands troupeaux de rennes qu'ils élèvent et au contact journalier desquels ils passent leur vie nomade, errant immédiatement au sud de leurs congénères, c'est-à-dire de la baie d'Anadyr à celle de Tchaun.

Les premiers forment une population d'environ 2,000 âmes; les seconds, qui sont de véritables sauvages, grands et forts gaillards, sont évalués à 12,000 ou 13,000. Ce sont les mêmes aborigènes que le lieutenant W.-H. Hooper appelle Tuskis dans son intéressant ouvrage, *The Tents of the Tuski* (3).

A l'ouest des Tchouktchis, se trouve l'habitat des Youkaghirs (les Yukahiris de Latham, les Iukahirs de Wrangell, les Jukagirens de Sarytschew, que la carte de Shestakof (1727) appelle indifféremment Oukagorys et Yukagorys, et les Yukaghirs des auteurs anglais en général). Ce stock est aujourd'hui bien réduit, mais moins qu'on pourrait le croire à première vue, si l'on ne comptait que les indigènes qui parlent la langue originelle de ce groupe. Un nombre assez considérable de gens qui lui appartiennent en réalité ont perdu leur langue maternelle pour adopter le russe, le tongouse ou le yakoute. Ceux qui se sont russianisés ont pour habitat actuel la vallée inférieure de la rivière Omoldon et de la Kolyma, ainsi que les bords des deux Anui. Les Youkaghirs qui se sont faits Tongouses occupent la tundra (4) qui se déroule entre l'Indigirka et la Yuna, et ceux qui parlent aujourd'hui le yakoute sont établis sur la tundra qui s'étend entre ce dernier cours d'eau et la Léna.

Les Youkaghirs qui ont conservé leur individualité nationale ont maintenant deux dialectes, celui de la Kolyma et celui de la Tundra. Le premier est restreint au territoire de la Yassachna et du Kor-

---

2—V. H. de Windt, *Through the Gold-Fields of Alaska to Bering Straits*, p. 201, et la plupart des auteurs qui ont traité de ces aborigènes.

3.—Londres, 1853.

4—On entend par *tundra* une plaine inculte légèrement ondulée, couverte de mousse et de lichen et par endroits assez humide et même marécageuse. Ces plaines se trouvent surtout en Russie et en Sibérie, bien qu'on en trouve aussi en Alaska, où le nom (qui est un mot russe) est d'autant plus approprié que ce pays fut, comme on le sait, originairement sous la juridiction du gouvernement moscovite.

dokon, et le second a cours entre le grand lac Tchouktchi et la rivière Alaseya. L'habitat des tribus qui parlent ces dialectes se trouve bien avant sous le cercle polaire. On les dit un peu moins immorales et plus propres que les peuplades qui les entourent.

Il y avait en outre autrefois les Chuwantzys, Tchuwanzes ou Chelagis, ainsi que les Omokis, nations aujourd'hui disparues, dont au moins la première parlait un dialecte du youkaghir, et se trouvait à l'est de la Kolyma. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Les Yakoutes (Yakutis de Geo. Simpson, Jakuts de Sarytschew, Iakuts de Wrangell, Jakuhtis de Muller, Yakoutys de la carte de Shestakof, et Iakhuts de Whymper) sont d'origine turque selon certains auteurs, qui vont jusqu'à dire que leur langue pourrait être comprise dans les faubourgs de Constantinople. Si l'on admettait cette descendance, on pourrait vraisemblablement mettre à son compte le manque de sens moral qui caractérise cette peuplade.

Mais, s'il faut en croire des explorateurs consciencieux qui les ont étudiés sur place et ont pris connaissance de leurs traditions, comme P. Dobell, John Ledyard, Ferdinand de Wrangell et Markham, ils sont de purs Tartares. Ce dernier va même jusqu'à assurer qu'ils sont les descendants de quinze mille familles tartares qui, conduites dans les solitudes hyperboréennes de la Sibérie par Sheibani Khan, petit-fils du grand Genghis Khan, gagnèrent graduellement l'océan Arctique, après s'être établis dans un pays où d'autres habitants les avaient précédés pour disparaître ensuite, ainsi que l'attestent de nombreuses yourtes abandonnées sur les bords de la Kolyma et de l'Anadyr—nouveau témoignage en faveur de l'existence à une époque assez reculée des peuplades que nous avons déjà mentionnées comme disparues (5).

D'après Wrangell, les traces de ces nations préhistoriques se retrouvent jusqu'au détroit de Behring et au cap Chelagskoi, ce dernier ainsi nommé en souvenir d'elles (6). Ces yourtes étaient des demeures souterraines, telles qu'on en voyait il y a peu de temps encore dans l'Amérique du Nord, notamment chez les Chouchouapes et les Chilcotins, tandis que les Yakoutes logent dans des demeures en peaux.

5—Nous voulons parler ici des Chelagis et des Omokis.
6—*Narrative of an Expedition to the Polar Sea*, p. 372 ; Londres, 1844.

Wrangell dit rapporter leurs traditions lorsqu'il nous apprend que leur premier ancêtre fut un Tartare nommé Sachalar qui, ayant abandonné son propre pays de l'autre côté des montagnes, s'établit à Kirenga, sur la Léna, où il prit une Tongouse pour femme. Le fait que les Yakoutes s'appellent eux-mêmes Sachalary semblerait confirmer cette tradition (7).

Quoi qu'il en soit de leur origine, on trouve maintenant les Yakoutes tout le long de la Léna, à partir de sa source presque jusqu'à son embouchure dans la mer Glaciale. Du temps de Wrangell, c'est-à-dire il y a près de cent ans, ils erraient aussi dans la vallée de l'Indigirka, juste à l'ouest de la Kolyma. On les dit les plus industrieux des aborigènes de la Sibérie orientale. Ils s'adonnent à l'agriculture et travaillent l'ivoire et le fer. Ils passent aussi pour former la tribu la plus populeuse de l'est de la Sibérie.

A l'ouest des Yakoutes sont les Tongouses (les Tungus ou Tunguses de la plupart des écrivains anglais qui prononcent l'*u* comme notre *ou*, les Tongusees de P. Dobell, les Tunguzes d'Erman, les Tungusis de Coxe, les Tungusians de Bush, les Tungus de Brinton et de quelques autres, les Toungouz d'Atkinson et les Tungusiis de Muller). Ces indigènes forment un groupe de population si important qu'on le fait souvent constituer une famille ethnique distincte. A l'instar des Koriaks, mais en moins grand nombre, ils élèvent des rennes, dont ils tirent encore meilleur parti, puisqu'ils s'en servent comme de bêtes de somme. Leur habitat a pour limite septentrionale la mer Glaciale entre le 110e et le 140e degré de longitude, c'est-à-dire l'immense presqu'île au nord-est de l'embouchure de la Jana et le pays qui s'étend au sud. Du moins, tel était il y a cent cinquante ans leur patrimoine ancestral, qui a quelque peu diminué depuis. Ils ont pour voisins méridionaux la grande famille mongole.

Ils sont divisés en Tongouses sédentaires et en Tongouses nomades. Ces derniers, qui sont aussi connus sous le nom de Lamoutes (Lamuts, Lamoots ou Lamutkis), sont peut-être les moins immoraux des aborigènes sibériens et ont, en général, un caractère paisible et doux. Quelques-unes de leurs bandes se sont établies dans le Kam-

7—*Ibid.*, p. 23.

tchatka depuis une cinquantaine d'années. Les Tongouses de la Léna sont agriculteurs aussi bien que pasteurs. Ils passent pour très industrieux.

Au point de vue de l'art, on prétend que les Tongouses qui vivent dans les vallées de l'Amour et de l'Ussuri sont sans rivaux en ce qui est de la décoration des paniers en écorce de bouleau.

Une tache sur l'écusson national des Tongouses consiste dans leur habitude de mettre à mort ceux des leurs qui sont devenus infirmes par suite de l'âge ou de toute autre cause. Mais loin de considérer cette pratique comme inhumaine, ils la croient au contraire la meilleure preuve de sympathie qu'ils puissent donner à ceux qui souffrent. Du reste, ces derniers sont généralement les premiers à demander pareille "faveur." En grande cérémonie et au milieu d'une foule d'amis réunis pour la circonstance, on les étrangle donc délibérément; mais dans le cas de ceux qui sont particulièrement chers, on a soin au préalable, et pour leur éviter toute souffrance, de leur faire respirer une substance qui les insensibilise.

Cette pratique était aussi en honneur chez plusieurs tribus de l'Amérique du Nord avant l'arrivée des blancs.

Le terme Tongouse sert parfois à désigner les Mantchous qui conquirent la Chine, ainsi que d'autres peuplades sibériennes qui ne sont, en réalité, que leurs proches parents. D'aucuns, parmi lesquels je citerai le Dr. D.-G. Brinton, veulent que ce nom ne soit autre que le mot tartare *tongus*, cochon, qui indique suffisamment ce que pensent des manières de ceux qui le portent les nomades des grandes plaines asiatiques, qui ne sont pourtant pas eux-mêmes des parangons de propreté.

A propos de nom, une similitude qui peut avoir sa valeur au point de vue ethnologique consiste dans le sens qui s'attache à celui que portent ces aborigènes, de concert avec d'autres peuples tant asiatiques qu'américains. Ainsi que nous l'avons vu, *Déné* signifie "hommes" dans la langue des sauvages qui s'en servent pour désigner leur nation. Tandis que les consonnes qui entrent dans la composition de ce vocable restent immuables (*d* et *t* ne diffèrent point à leurs yeux), les voyelles varient légèrement suivant les dialectes. Ainsi les Castors s'appellent *Dané*, les Montagnais et d'autres *Déné*, les

Mauvais-Monde *Diné*, les Plats-Côtés-de-Chien *Duné*, les Porteurs *Tœnè*, les Babines et les Chilcotins *Tœni*.

Or les Tongouses se donnent à eux-mêmes le nom de *Donki*, qui a la même signification, et l'on doit en dire autant du mot *Innuit* par lequel les Esquimaux se connaissent entre eux. Tel est en outre le sens en aléoutien du mot *Yakoute*, qui désigne l'importante peuplade dont nous avons déjà parlé; tel aussi celui des deux qualificatifs *Hasovo* et *Nyenecb* dont se parent les Samoyèdes, nation assez à l'ouest des Tongouses que nous décrirons à son tour par ordre géographique.

Immédiatement à l'ouest des Tongouses, se trouvent les Yéniséens ou habitants de la vallée du Yéniséi, agrégat de chasseurs et de pêcheurs qui ont des huttes mobiles, faites de quelques perches recouvertes d'écorce de bouleau. Ils s'occupent aussi quelque peu d'ouvrages de forge et, en ce qui est de leurs idées religieuses, peuvent être représentés comme ayant gardé leur paganisme primitif.

Nous avons maintenant les Ostiaks, que certains ethnographes considèrent comme une division de la nation décrite au paragraphe suivant. De même que les Yéniséens, ce sont des chasseurs et des pêcheurs généralement d'assez petite stature. Il se trouvent, au nombre de 18,840, dans le gouvernement de Tobolsk; mais le district de Beresov, dans la vallée de l'Obi, où ils confinent à ces derniers, est leur principal territoire. On leur assigne une population totale d'environ 100,000 âmes.

Leurs voisins de l'ouest sont les Samoyèdes (les Samoyads de G. Jackson, les Samoèds de Bush, les Samojeds de Muller et les Samoides de l'explorateur Thomas Simpson). Ces indigènes occupent un vaste territoire. De fait, on les trouve en Europe aussi bien qu'en Asie. Ils paraissent avoir occupé autrefois presque toute la région entre les monts Altaï et l'océan Glacial.

Aujourd hui on les divise habituellement en Samoyèdes du sud et Samoyèdes du nord. Les premiers sont aussi connus sous le nom de Soiots. On les trouve dans la région de l'Ulrsa, sur le versant septentrional des monts Saian et à l'extrémité sud-ouest du lac Baikal. Les seconds s'appellent eux-mêmes Hasovos et se subdivisent en Youraks, dont l'habitat est entre Mezèn et la vallée du Yéniséi,

et les Tawgis, qui peuplent la contrée désolée entre le Yéniséi et la rivière Khatanga, à l'est de la grande péninsule septentrionale de l'Asie.

Malgré une dépopulation remarquable due aux maladies contagieuses et à l'abus des boissons fortes, ils passent pour compter encore environ 20,000 âmes, chiffre que l'Encyclopédie Catholique réduit à 11,931. Ce sont de rudes sauvages vêtus de peaux de bêtes, qui pêchent et chassent avec des outils en pierre ou en os.

Quant aux Kirghiz, ou Kirghis, appelés aussi Kasakkirghizes et Kirghiz-Kazaks, ils forment une nation de race turque qui, au nombre de 2,500,000, peuple l'immense territoire qui s'étend entre le Volga, en Russie, et l'Irtish, Sibérie occidentale, le Turkestan chinois, les monts Alatau, le Syr-Daria et la mer Caspienne. Ils sont remarquables par leur amour de la liberté et du grand air. C'est dire qu'ils sont de purs nomades. Ils ont des pâturages à plus de 10,000 pieds d'altitude, dans un pays qu'on appelle quelquefois la Tartarie indépendante.

Les Kirghiz sont très hospitaliers, et, à chaque visite d'étrangers qu'ils reçoivent, ils tuent non pas le veau gras, qu'ils n'ont point, mais un mouton engraissé, que possède toute famille aisée, coutume qui ne peut qu'encourager l'oisiveté et le manqûe d'industrie chez une certaine classe de leurs compatriotes. Ils sont exclusivement carnivores ; de moins, ils ne touchent jamais aux fruits de toute espèce, petits et gros, qui croissent à profusion dans leur pays. "Les légumes et les fruits sont faits pour les oiseaux et les animaux," disent-ils, "et ceux-ci servent à la nourriture de l'homme" (8).

A l'instar des Tartares, qui passent la majeure partie de leur vie à cheval, les Kirghiz sont en outre des cavaliers émérites, et aucun accident ne semble capable de les séparer de leur monture.

Nous venons de mentionner les Tartares. Ce que l'ethnologue Latham appelle de ce nom n'est ni la grande famille turque, ni les Mongols, pas plus que les Mantchous pris séparément, mais ces trois groupes ensemble.

8—Mme Atkinson, *Recollections of Tartar Steppes and their Inhabitants*, p. 149 ; Londres, 1863.

Pour ne pas être accusé d'affectation, je me sers dans le cours de ces pages de l'expression consacrée par l'usage français pour désigner cette nation. Chacun sait que son vrai nom est Tatare, et qu'il fut changé en Tartare par un certain Pape auquel des représentants de cette race étaient présentés. A la vue de la mine sauvage et des traits grossiers de ses visiteurs, on dit en effet que le Pontife ne put s'empêcher de s'écrier : *Non quidem Tatari, sed Tartari,* ce ne sont pas des Tatares, mais des Tartares (ou des citoyens de l'enfer).

Par Mongols on entend communément l'agrégat des tribus apparentées qui errent à partir de la grande muraille de la Chine jusqu'aux frontières des groupes septentrionaux que nous avons déjà passés en revue. Ceux de la Sibérie forment deux classes distinctes: les Mongols de la frontière chinoise, qui comprennent les Bouriates (ou Buriats, qu'Erman appelle Buraets), indigènes qui confinent aux Tongouses, et, dans la vallée de l'Ili et du lac Tenghiz, les Olotes, qui sont les voisins des Kirghiz. Les premiers passent pour former une population de pas moins de 288,589 âmes.

Sur le Volga et dans l'Asie occidentale nous avons les Kalmouks (Kalmucks), gens de proportions aussi athlétiques que d'apparence écœurante: horriblement sales et de mine féroce, avec des cheveux d'un noir d'ébène, un nez camus, d'énormes oreilles et des pommettes très saillantes; en un mot, de véritables sauvages qui vont à moitié nus. Quoique nomades, ils ont, de concert avec les Kirghiz, ce qu'on pourrait appeler des villages ambulants connus dans leur pays sous le nom d'*aouls*. Avec leurs congénères soumis aux Chinois, ils forment une population de plusieurs millions divisée en un grand nombre de tribus (9).

9—Les renseignements contenus dans le présent chapitre ont été puisés aux meilleures sources, tant anciennes que modernes, et j'ai pris soin de contrôler les premières par les dernières. On peut donc les considérer comme exacts. J'ai parlé de déplacements notables comme ayant été le fait de plusieurs des peuplades ci-dessus énumérées. On pourra s'en rendre compte en comparant avec les habitats décrits au cours de ce chapitre les limites territoriales suivantes que j'emprunte à la "Carte des Découvertes russes" publiée par l'Académie Royale des Sciences de Saint-Pétersbourg, et reproduite en anglais à la fin des *Voyages from Asia to America* de S. Muller, dont la seconde édition fut imprimée à Londres en 1764.

A l'époque où parut ce document, les Gilaki (Gilyaks) avaient leur habitat juste à l'embouchure de la rivière Amour, ou Sagalin, et les Kamtschadali (Kam-

Comme nous n'aurons guère l'occasion de les mentionner dans les pages qui vont suivre, cette brève mention suffira. Nous pouvons maintenant procéder à la comparaison de ces différentes peuplades avec nos Dénés d'Amérique.

---

tchadales) dans l'extrémité sud du Kamtchatka, dont la partie septentrionale, entre les rivières Ilar et Anadyr, est représentée comme peuplée alors de Korjaks (Koriaks). A ceux-ci appartenaient aussi les tundras qui s'étendent immédiatement à l'ouest de la baie Penschinskaja. Le territoire assigné sur cette carte aux Jukagiri (Youkaghirs) se trouve juste au nord et au nord-ouest, ayant pour limite la rivière Jana, où il confine à celui des Jakuti, ou Yakoutes. L'habitat des Tchouktchis, "dont l'étendue n'est point encore connue," déclare l'antique document, est marqué comme étant sur les bords de la mer, à l'extrémité nord-ouest de la Sibérie, et aucune mention d'Esquimaux n'y est faite.

Cette vieille carte représente les Yakoutes comme habitant depuis le confluent de l'Aldan avec la Léna, jusqu'à l'embouchure de cette dernière, ainsi que sur la Kolyma, au sud de la partie orientale de la nation youkaghire.

La part faite aux Tungusi (Tongouses) sur le document russo-anglais est des plus généreuses. Nous les voyons, en effet, non seulement près de la mer d'Okhotzk, dans le voisinage d'Okhotzkoi Ostrog, mais encore au sud-ouest de ce village, peuplant la région arrosée par les sources de l'Aldan, et jusque dans la "Tartarie Chinoise," vers le 54e degré de latitude nord. De là ils se répandent au sud du lac Baikal (au nord duquel cette carte met les Buriati, ou Bouriates). Puis, loin, bien loin dans le nord-ouest, nous les retrouvons dans la vallée du Haut-Yénisêi, sur la rive droite de ce fleuve, où ils ont pour voisins les Ostiaki (Ostiaks), à l'ouest de ce fleuve, et les Samojads (Samoyèdes), à l'est et à l'ouest de son embouchure, c'est-à-dire jusqu'à la rivière Anabara, à l'est, et la baie Obscaia, à l'ouest.

Ce serait peut-être rendre service à ceux qui voudraient se livrer à des études spéciales sur ces pays et les peuplades qui s'y meuvent—en même temps que donner quelque idée des dépenses encourues pour mener à bonne fin un travail comme celui-ci—que de les prévenir que le modeste ouvrage qui contient cette précieuse carte, un volume de XLII-76 pages seulement, se vend aujourd'hui au prix modéré de cinq livres sterling et cinq chelins. Heureux encore est le collectionneur qui parvient à mettre la main sur l'un des très rares exemplaires qui sont parfois offerts par les bouquinistes d'Europe!

CHAPITRE IV

INSUCCÈS RELATIF DE LA PHILOLOGIE DANS LA SOLUTION DU PROBLÈME

"Nous pouvons conclure sans faire preuve de partialité que l'Amérique a reçu sa population du nord-est de l'Asie", écrit un auteur américain, John McIntosh, à la p. 81 de son livre sur l'origine des Indiens de l'Amérique du Nord (1). Il compte sur la philologie pour prouver son assertion. Malheureusement d'autres ont eu recours à cet expédient sans trop de succès. Car, ainsi que je l'écrivais moi-même il y a quinze ans, "la philologie est une arme à double tranchant, d'autant plus que, entre les mains d'un investigateur peu judicieux, elle peut ne produire que des résultats futiles et imaginaires" (2).

McIntosh donne, il est vrai, trois pleines pages de mots algonquins, sioux et autres qui sembleraient corroborer son dire. Mais je répète que des comparaisons linguistiques sous la plume d'un amateur sont dangereuses, et je ne puis, à ce propos, m'empêcher de rappeler l'exploit vraiment extraordinaire du professeur John Campbell, qui s'imaginait avoir réussi à identifier les Dénés du nord-ouest de l'Amérique avec les Tongouses de l'Asie au moyen de termes qui, pour un homme versé dans les langues dénées, étaient aussi peu dénés que possible (3).

On me permettra d'insister quelque peu sur cette amusante aventure; car l'imperturbable assurance du professeur presbytérien et l'extrême crudité de ses méthodes étaient si inouïes que, bien qu'il m'eût, au cours de son essai, décerné des compliments dont j'aurais bien pu me passer, je ne pus m'empêcher de remettre les choses au point dans quelques pages que je publiai plus tard dans la revue qui avait imprimé son élucubration. Parlant de sa propre étude, j'écrivais alors:

1—*The Origin of the North American Indians;* New York, 1853.

2.—*The Use and Abuse of Philology* (*in Transactions of the Canadian Institute,* vol. VI, p. 85 ; Toronto, 1899).

3—*The Dénés of America identified with the Tungus of Asia* (*Ibid.*, vol., V. p. 167 *et seq.*). Voir à ce propos la dernière partie de mon propre essai sur *The Use and Abuse of Philology,* surtout les pp. 94-96.

"Elle est incontestablement une très remarquable production. De fait, l'audace de ses conclusions est plus que merveilleuse. Je ne m'aventurerai point à examiner l'opportunité de ses différentes propositions. Je dois même m'avouer incapable de suivre l'érudit professeur dans les élans d'imagination qu'il prend gravement pour des points d'histoire indiscutables. Au fur et à mesure qu'on parcourt ses pages, on se voit comme entraîné par un tourbillon irrésistible à travers toute une galerie de noms à l'aspect étrange, et, avant d'avoir eu le temps de s'étonner de l'audace d'une assertion, on en a une autre encore plus téméraire comme jetée à la figure, jusqu'à ce qu'on tombe absolument hors d'haleine.

"Tout ce que j'ai pu saisir des affirmations si pleines d'assurance de notre auteur, c'est que les ancêtres de mes Dénés, après avoir assisté à la défense de Troie, suivirent, au nombre exact de 5,000, Alexandre le Grand dans sa marche triomphale à travers l'orient; puis que, revenant vers l'ouest, ils firent, sous le nom de Huns, trembler l'Empire Romain par leur valeur et les atrocités inhumaines dont ils se rendaient coupables. Ils n'étaient pas alors, paraît-il, ces pauvres hères timides comme des lièvres qui ont aujourd'hui peur de leur ombre. Quoi d'étonnant après cela que le Dr Campbell trouve mes inoffensifs Porteurs une race dégénérée" (4) !

Puis j'entrais dans le détail des incroyables bourdes du professeur écossais (5).

Une condition *sine qua non* de succès, lorsqu'il est question de comparaisons linguistiques, est une conception claire et précise de ce qui est essentiel dans un mot. Celui qui s'occupe de philologie comparée doit rejeter sans pitié ces vulgaires consonnances qui ne sont que des accidents dans la structure matérielle de deux langues, et celui-là seul qui est parvenu à posséder plusieurs dialectes d'une langue a réellement qualité pour distinguer l'essentiel de l'accidentel.

Ainsi, au cours de l'étude où il se signala par des rapprochements si bizarres, le Dr Campbell faisait les assimilations suivantes. Il comparait:

4—*The Use and Abuse of Philology, ubi supra*, p. 95.

5—On me permettra peut-être d'ajouter ici qu'un savant de Toronto m'écrivit alors pour me féliciter d'avoir dit tout haut ce que chacun pensait dans son for intérieur, mais n'osait dire à cause du crédit dont le personnage incriminé jouissait au Canada auprès des gens qui n'avaient qu'une légère teinture des sciences anthropologiques.

le mot déné *ta*tsi, vent,		avec le tongouse *tit* ;	
"	*bongz*il, été,	"	*angawal*;
"	*kont*lan, tous,	"	*pandzi*;
"	*ted*bay, sel,	"	*tak*;
"	kl*in*, chien,	"	*minakin* (6).

Je mets en italiques les parties de ces mots dans lesquelles le brave docteur vit assez de ressemblance pour les proposer comme des termes identiques. Malheureusement pour sa thèse, chacune de ces parties est purement accidentelle, et partant sans aucune importance philologique, la véritable racine se trouvant invariablement dans les syllabes de ces mots qui sont phonétiquement dissemblables.

Ainsi le véritable mot déné pour vent est *–t'si* (avec une explosion linguale, non pas *–tsi*) dans tous les dialectes. Ce qui peut précéder cette syllabe n'est qu'un modificatif qui indique la manière dont le vent se produit, son action sur tel ou tel objet, etc. Quant à *bonzil*, c'est un verbe, pas un substantif, qui signifie "il fait chaud", non pas "été", et l'essence du mot se trouve dans sa désinence *–zil*, qui, naturellement, ne ressemble en rien à l'élément *–awal* du tongouse. De même pour le synonyme déné de notre adjectif "tous". Il se dit *tłan* (avec une *l* sibilante), et le *kon–* du commencement indique simplement que cet adjectif se rapporte à un objet de vaste contenance, comme une maison, un village, etc.

Ainsi de suite pour les autres mots.

Un autre auteur compare le verbe déné *adi* avec notre propre "a dit", qui est synonyme en même temps qu'homonyme. Je me demande si pareil essai d'assimilation est réellement sérieux. Il me semble que le simple bon sens requiert que les termes comparés soient, sinon des racines reconnues comme telles, au moins des mots d'âge pas trop inégal, c'est-à-dire qu'il faut remonter autant que possible à l'origine des langues et ne pas s'occuper de ces développements dus à l'action du temps qui ne peuvent causer que des consonnances fortuites. Dans le cas présent, il va sans dire que, après s'être

6—Voici la valeur de certaines lettres employées dans la transcription des mots indiens au cours de cet essai: *œ* équivaut à *e* dans *je, te, le*; *u* est le même qu'en italien, c'est-à-dire qu'il se prononce *ou ; c* égale le français *cb* dans *cbat ;* **s** est intermédiaire entre l's ordinaire et le *c; ł* a un son particulièrement sibilant qu'il faut entendre pour pouvoir comprendre; *rb, kb* contiennent un son très guttural; *tb* équivaut à *t* plus *b;* l'explosion linguale ou glottale est rendue par l 'apostrophe ('), et le point en haut (·) exprime l'hiatus.

assuré que *adi* n'est pas le simple résultat de la croissance normale de la langue, le véritable philologue doit le comparer non pas avec "a dit", qui n'est que le développement analytique, et tout à fait moderne, du latin moyen-âge *babet dictum* (qui se disait autrefois "ha dict"), mais avec la souche latine d'où dérive cette expresssion moderne, en supposant que cette souche ait été à peu près contemporaine du terme déné.

De plus, il est si rare de rencontrer un homme qui ne puisse jamais confondre des mots avec d'autres, les défigurer en les transcrivant, ou bien leur assigner une signification qu'ils n'ont jamais eue!

Citons un exemple. Tout en répudiant une intention quelconque de voir en Amérique autre chose que des apports asiatiques à une population qu'il estimait probablement avoir été autochtone, le Norvégien Lewis-H. Daa donnait, dans les "Transactions" d'une société de Philologie pour 1856, quelque vingt-deux pages remplies de ce qu'il regardait comme des termes à structure et signification identiques en Asie et en Amérique. Or quelques-unes, au moins, de ses prétendues assimilations ne sont rien moins que sûres.

Pour ne parler que de celles dont je puis juger, *sikkane* n'a jamais voulu dire homme dans aucun dialecte déné. C'est une corruption par d'ignorants traiteurs de fourrures du mot composé *tsé-'kéb-ne* qui signifie: gens sur les roches, ou les montagnes Rocheuses (c'est-à-dire montagnards).

Le même auteur donne (p. 265 des "Transactions") le mot *ninastsa* comme le "takkali", ou porteur pour mère, tandis qu'à la page suivante il cite *skaka* comme ayant le même sens. Ni l'un ni l'autre de ces mots n'a jamais été synonyme de mère en porteur. Le premier est absolument inconnu dans cette langue; le second n'est autre chose que le babine *skbakba*, qui correspond à notre pluriel: enfants.

S'il faut en croire le même philologue, *sak* est l'équivalent porteur du français épouse. Or ce terme signifie en réalité: seul, à part (latin *seorsum*), et fait partie de l'adjectif *sak-œsta*, qui veut dire précisément le contraire d'épouse, c'est-à-dire célibataire, ou vierge. Le transcripteur de ce mot avait peut-être en vue *s'at*, qui correspond non pas à épouse en général, mais à mon épouse.

Le terme qu'il donne comme synonyme de jeune fille, *cekwi*, est évidemment *t'sekbwi*, qui veut dire femme, et non jeune fille, de la

même manière que son *anna* (ou mieux *œnna'*) est l'équivalent porteur non pas de mère, qui se dit *nellu* dans cette langue, mais du vocatif maman (7).

De son côté, un savant plus récent et certainement non moins éminent, Sir Daniel Wilson, a ce qui suit dans son grand ouvrage sur l'homme préhistorique:

" Les Romains se servaient du mot *mamma* pour désigner le sein de la mère; le *ma* hindou et perse a la même signification, et partout où l'influence aryenne a prévalu, ces racines familières réapparaissent. Or c'est aussi ce qui arrive parmi les Tlatskanis d'Athabaska, les Tahalics de la Colombie Britannique et un grand nombre d'autres tribus sauvages du Nouveau-Monde. Dans quelques-uns des dialectes américains, *ma* est la désignation masculine; dans d'autres ce monosyllabe retient un sens féminin. Chez les Tlatskanis et les Tahalics *mama* veut dire père et *naa* mère" (8).

Comptons maintenant les inexactitudes. Tout d'abord, les Tlatskanis, ou Tlascanais, au lieu d'être riverains du lac Athabaska, ont, ou plutôt avaient (car ils sont éteints comme tribu), leur habitat à plus de mille milles de là, c'est-à-dire dans l'Etat du Washington. En second lieu, par Tahalics Sir Daniel Wilson veut désigner mes anciens Porteurs, auxquels les auteurs anglais d'il y a soixante ans avaient donné le sobriquet de Takhalies, Tacullies, etc., vocable par lequel ils s'imaginaient rendre le nom de Takhelhne que ces Indiens se donnent à eux-mêmes—il n'y a rien de tel qu'un Anglais pour être bouché, obtus, lorsqu'il s'agit d'exprimer des sons qui n'appartiennent point à sa langue. Mais ne le blâmons point: prenons-nous en plutôt à la baroque orthographe, ou plutôt au manque d'orthographe, auquel il est habitué.

Donc par Tahalics Sir Daniel voulait évidemment dire Tahalies, et le changement de l'*e* en *c* doit probablement être imputé à son imprimeur. Mais ces Indiens rendent-ils, comme il le dit, le mot mammelle par la racine du mot mère? Aucunement; c'est *t'sû* qu'ils emploient en pareil cas.

En troisième lieu, ainsi que nous l'avons vu, mère se dit chez eux *nellu*, et non point *naa*, bien que le premier mot fasse *œnna'* au

7—*Op. cit.*, p. 264.
8—*Prehistoric Man*, vol. II, p. 373; Londres, 1876.

vocatif. Enfin *mama* n'a jamais voulu dire père en porteur (ou "tahalic"). C'est *nepa* qui remplit cette fonction, et papa se rend pas *œpa* ou *apa*, selon la partie de la tribu qui parle.

On peut maintenant se rendre compte de l'inanité des rapprochements linguistiques lorsqu'ils sont le fait de personnes peu ou point versées dans les langues qu'ils comparent—je ne voudrais pas dire peu judicieuses, car Sir Daniel Wilson n'était certainement pas le premier venu, et son nom est, à juste titre, resté en honneur parmi les anthropologues.

Il ne paraît pas non plus que même les philologues de profession, renommés pour leur perspicacité linguistique, puissent toujours tirer un parti satisfaisant de la comparaison de langues qu'ils ne parlent point. Du moins c'est ce que nous sommes autorisés à conclure d'un travail présenté en 1894 au Congrès international des Américanistes par le Dr. Daniel-G. Brinton "sur les affinités entre les langues othomi et athabaskaine". Au cours de cette étude, le grand anthropologue américain comparait quatre-vingt-six mots, dont il prétendait que "cinquante-quatre présentent dans les deux stocks une grande similarité qui, dans plusieurs cas, peut être considérée comme une véritable identité; huit se ressemblent légèrement, mais une investigation ultérieure pourrait nous les révéler comme plus ou moins semblables, et quatre n'ont entre eux aucune similarité" (9).

Or je regrette d'avoir à écrire que, après les longues années que j'ai passées à étudier cinq dialectes dénés (ou athabaskains), l'un desquels j'étais parvenu à parler avec plus de facilité que ma langue maternelle, je ne puis, avec la meilleure volonté du monde, découvrir absolument aucune analogie entre les termes que Brinton cite et leurs équivalents dans n'importe quel idiome déné—même pas entre les mots déné et othomi pour père qui, ainsi que le remarque fort bien Alcide d'Orbigny, appartiennent pourtant à la série de "termes qui sont la propriété universelle du genre humain" (10).

Car le monosyllabe *ta*, qu'il donne comme la contrepartie dénée de notre mot père, n'a cette signification dans aucun dialecte déné. Il est plutôt synonyme de lèvres, et, aux yeux d'un Déné, il y a

9—*Op. cit.*, p. 162.
10—"L'homme Américain", vol. I, p. 162 ; Paris, 1839.

tout autant de différence entre ce mot et celui qui signifie père qu'on en trouve entre lui et *me*, que Brinton assure vouloir dire mère.

Ce que le savant docteur avait en vue était *-tba* (*œtba* ou *netba*). Ce mot, qui est commun aux Chilcotins, aux Sékanais et à d'autres tribus du nord, contient une aspiration (*t* plus *ba*) qui différencie complètement cette particule du monosyllabe non aspiré *ta*.

La source de la difficulté dans le cas présent consiste en ce que Brinton prit pour base de ses comparaisons de prétendus termes dénés empruntés à un ouvrage par un Allemand nommé J.-C.-E. Buschmann, qui parut en 1856. Je ne puis m'imaginer où cet auteur puisa ses matériaux. Des mots dénés, alors même qu'ils sont défigurés par le manque des aspirations ou explosions linguales ou glottales propres à cette langue, se reconnaissent facilement comme tels, qu'on les trouve dans les œuvres des docteurs Matthews, Goddard ou Sapir, ou bien encore sous la plume de n'importe quel missionnaire du nord. Quant aux matériaux de Brinton, ils sont plus que de l'hébreu pour moi: je n'en comprends pas un traitre mot.

Le Dr D. Brinton fut d'autant plus malheureux dans son choix qu'il avait à sa disposition mon propre vocabulaire de racines dénées, que j'avais publié quatre ans auparavant. Je ne saurais dire si ce petit travail parvint jamais à sa connaissance; mais non seulement le fameux anthropologue était au courant de mes humbles écrits—nous échangeâmes même quelques lettres—mais encore il me cite comme autorité au cours de son essai.

Il ne faudrait pas non plus oublier que l'essence d'une langue consiste moins dans son vocabulaire que dans sa grammaire et sa syntaxe, sa structure particulière, ou sa morphologie. Ses mots peuvent être considérés comme son corps; mais son âme se trouve dans sa grammaire.

Un anthropologue de l'école matérialiste française, Abel Hovelacque, a ce qui suit dans son ouvrage sur *La Linguistique :*

"Si l'aptitude spéciale à la connaissance pratique des langues n'est point une science, *l'étymologie*, par contre, telle qu'elle est pratiquée le plus souvent, ne peut être regardée ni comme une science ni comme un art. L'étymologie, par elle-même, n'est qu'une jonglerie, une sorte de jeu d'esprit, si bien que le grand ennemi de l'étymologiste, son ennemi implacable, c'est le linguiste. En un mot,

l'étymologie par elle-même et pour elle-même n'est que de la divination; elle fait abstraction de toute expérience, néglige les facultés et se contente des apparences spécieuses de ce qui n'est qu'à peine probable ou à peine vraisemblable" (11).

Par étymologie, l'auteur français entend ici les assimilations verbales.

Parfaitement applicables aux philologues amateurs ou aveuglés par l'enthousiasme, ces observations, si on les prenait à la lettre, pourraient être considérées comme des exagérations aux dépens de l'école terminologique. Elles ont évidemment été suggérées par des excès dont beaucoup de ses champions se sont rendus coupables; mais on pourrait les considérer elles-mêmes comme un excès du côté opposé. *In medio stat virtus*, et il n'y a pas le moindre doute que des comparaisons terminologiques conduites avec jugement et discrétion puissent avoir beaucoup de valeur.

Dans tous les cas, c'est une remarque qui a maintenant la force d'un axiome ethnologique que, de toutes les sciences anthropologiques, c'est la philologie comparée qui est du plus grand poids lorsqu'il est question de remonter à l'origine d'une race ou d'en rechercher les affinités.

Témoin le cas des racines sanscrites que nous trouvons également sur les lèvres des populations noirâtres de l'Asie méridionale et sur celles des blondes nations de l'Europe du Nord; témoin, plus près de nous, les radicaux monosyllabiques de la langue dénée dont font usage les timides Peaux-de-Lièvre des solitudes septentrionales non moins que les farouches Apaches des plaines ensoleillées du sud, les progressifs Montagnais et Porteurs de l'Amérique Britannique tout aussi bien que les Navajos plus routiniers des Etats-Unis—et cela en dépit du fait que nombre de stocks hétérogènes interviennent entre ces deux sections de la même famille aborigène.

Mu par cette considération et animé de la pensée que la dite famille ne pouvait être autochtone en Amérique, je publiai il y a vingt-deux ans un vocabulaire de mots racines représentant à peu près deux douzaines de dialectes dénés, dans le but avoué de susciter parmi les philologues des investigations dont le résultat, pensais-je,

11—*Op. cit.*, p. 16 ; Paris, s. d.

serait des identifications authentiques avec des équivalents du Vieux-Monde (12). Bien que certains correspondants ayant qualité pour le faire se soient efforcés de m'aider dans la tâche que je m'étais imposée, il me faut admettre aujourd'hui que les résultats n'ont pas répondu à mon attente. Ils ont été absolument futiles; car quelques rares synonymes qui sont en même temps homonymes ne peuvent être regardés comme une base suffisante pour établir les assimilations ethniques.

A en juger uniquement par le lexique, ce serait au chinois plutôt qu'à n'importe quelle autre langue de l'Asie qu'il nous faut rattacher le déné. Certains des mots racines de ce dernier rappellent des termes synonymes en usage parmi les habitants du Céleste Empire. Voici ceux que j'ai pu trouver :

Français	Chinois	Déné
Visage	men	–nen, –nîn
Yeux	nan	–na
Pieds	kerhk, gea	-khè
Pierre	tserhk, tse	tsé
Bois	tci , tcai	tci (bas-porteur en composition)
Feu	hwo	khwon
Maison	kung	khong
Lac	hon	pœn
Cadavre	lezi, klezie	–ezie
Sable	ca	cai
Brouillard	ha	'a
Etoile	sen	sœn (chilcotin)
Os	kwat	–kwœt (chilcotin)
Grand'mère	tsu	tsu
Mouillé	tsil	–tsœl
Toi	ne	nîn
Aïe!	œya!	œya!

Ces dix-sept mots paraissent identiques dans l'une et l'autre langue. Ebloui, apparemment, par ces quelques rapprochements, l'un de mes amis, ethnologue anglais que je ne nommerai point, alla jusqu'à avancer publiquement que la moitié des racines dénées sont du pur chinois, déclaration que, sur ma protestation, ce savant retira ensuite.

Peut-on voir dans ces similarités linguistiques une preuve de contact antérieur entre nos Indiens et les Chinois? Peut-être. Je

12—*Déné Roots* (*Transactions Can. Institute*, vol III, p. 145 *et seq.*).

n'oserais pourtant l'affirmer catégoriquement, et certains traits morphologiques de la langue des premiers, dont j'aurai l'occasion de parler plus loin, me paraîtraient plus convaincants.

Puisque nous en sommes aux rapprochements verbaux, je pourrai, une fois pour toutes, ajouter les suivants à ceux qui précèdent :

Japonais: mâle, *yu*, *osz;* chilcotin, *tæyosz*; japonais: bébé, *yaya*; porteur, *yaz*; japonais: frère aîné, *ani*; porteur, *una*; thibétain: eau, *tcû*; sékanais, *tcû*; thibétain: bois, *cbeng*; porteur, *cbœn;* mongol, frère cadet, *acba*; porteur, *æcbæl.*

Si l'on ajoute à ceci quelques rares termes qui paraissent identiques en déné et dans l'une ou l'autre des langues sibériennes, on aura la somme totale des ressemblances terminologiques que j'ai pu découvrir entre l'Amérique et l'Asie. C'est, on le voit, un bien maigre résultat, dont je me garderai bien de me prévaloir pour les besoins d'un argument ethnographique quelconque.

Mais si la philologie comparée nous refuse son aide dans la solution du problème de l'origine de nos Indiens, il y en a sans doute qui ne verront dans cette circonstance qu'une simple preuve négative. Ils pourront remarquer que si ces tribus n'ont laissé ni ancêtres ni parents en Asie, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elles ne sont point venues de là, malgré la prétention contraire de Lord Kaimes (13). Une tribu entière, toute une nation, sous la poussée de puissants ennemis ou mue par tout autre motif, peut n'avoir pas laissé plus de traces après elle que les Omokis dont nous avons déjà parlé.

Mais elle aurait emporté avec elle, par delà l'obstacle qu'on appelle le détroit de Behring ou le long de la chaîne des îles Aléoutiennes, des gages incontestables de son séjour en Asie, sous forme de coutumes semblables à celles de ses voisines des jours d'antan, une technologie identique, ou même une mythologie analogue (14).

13—*Sketches of the History of Man*, vol. II, p. 71 ; Edimbourg, 1734.

14—Du nom national des Yakoutes le Dr Latham conclut à des relations préhistoriques quelconques entre les Américains et les Aléoutes, d'une part, et les indigènes asiatiques qui le portent, de l'autre. "A moins d'avoir recours à la doctrine bien commode de l'accident", écrit-il, le nom de *Yakut* ne peut avoir été pris par ceux qui l'appliquèrent les premiers aux Sokhalars à aucune autre langue que l'esquimau, ou une langue apparentée. A une époque ou à une autre, il y eut quelqu'un dans les environs de la Léna qui en appela un autre *Yakut*. Or les Esquimaux américains de la Basse-Kwikpak ont le mot *tsagut* comme synonyme d'hommes, gens. Dans l'archipel aléoutien, ce mot devient *tagut* ou *yagut*.

Je me propose donc d'examiner, d'abord, s'il y a quelque possibilité qu'au moins les Dénés d'Amérique aient émigré du continent à l'ouest de celui où ils ont maintenant leurs pénates. En cas d'une solution affirmative, nous verrons si cette simple possibilité ne peut pas se transformer en probabilité, ou même en une espèce de certitude morale. (15)

Je crois que nous avons là la racine du nom *yakut-at* dans la baie du prince Guillaume (*Prince William Sound*).

"En sorte que *yagut, yakut* est un mot esquimau et en même temps un nom en usage dans une région aussi éloignée de l'Amérique et des îles Aléoutiennes que la vallée de la Léna. Comment se trouve-t-il là? Ce nom est exotique. Il n'est ni koriak ni yukahiri, *autant que nous pouvons en juger*.

"Dans l'état présent de notre information, il n'y a que les dialectes esquimaux qui nous fournissent cette explication. C'est donc apparemment une preuve qu'une langue alliée à l'esquimau fut autrefois parlée en Asie aussi à l'ouest que la Léna. Les Yakuts eux-mêmes sont évidemment là depuis peu; les traditions koriaks les font venir du sud. La langue yukahiri est remarquable par son isolement, et l'isolement implique un déplacement" (*The Native Races of the Russian Empire*, pp. 183-84; Londres, 1854).

15—Il doit être bien entendu que lorsque je conclus dans ce chapitre à l'"insuccès de la philologie dans la solution du problème" de l'origine des Dénés, je parle au point de vue terminologique, et prends surtout le lexique, la morphologie, des langues américaines et asiatiques comme points de comparaison. Nous verrons au chapitre XVII de ce travail que la grammaire et la syntaxe dénées font rentrer ces idiomes dans la catégorie des langues touraniennes, catégorie dont on aimerait pourtant à voir les limites un peu moins vastes, plus resserrées, ce qui nous fixerait davantage sur l'origine de nos Indiens.

CHAPITRE V.

POSSIBILITÉ DE MIGRATIONS D'ASIE EN AMÉRIQUE

A la lumière des conditions géographiques actuelles, il paraît presque oiseux d'essayer de prouver la possibilité de migrations d'Asie en Amérique. Sans remonter aussi loin que l'époque où les géologues prétendent que les deux continents étaient réunis par une isthme là où nous avons aujourd'hui le détroit de Behring, nous voyons qu'ils ne sont séparés de nos jours que par le plus insignifiant des obstacles, à savoir une nappe d'eau qui n'a pas plus de trente-six milles de large et qui gèle parfois en hiver, en sorte qu'on connaît des blancs qui l'ont traversée à pieds.

Nous savons en outre que cette modeste pièce d'eau est parsemée d'îles qui deviendraient autant de points de relais pour celui qui reculerait devant la tâche de la traverser en une fois.

Que dis-je? la traversée de ce détroit est nonseulement possible, quoi qu'on ait pu en écrire, mais nous sommes en mesure d'affirmer qu'elle est habituellement effectuée par les Asiatiques aussi bien que par les Américains aborigènes, et cela même en embarcations de proportions des plus modestes (1). En effet, le voyageur Frédéric Whymper écrit à ce propos: "Les Tchuktchis.... traversent de la côte sibérienne par la partie étroite du détroit de Behring et s'abouchent généralement avec les Kareaks et les Malemutes à port Clarence".

Cet auteur ajoute que "le commerce de tribu à tribu fleurit à tel point que des habits qui sont portés des centaines de milles en amont du Yukon.... sont d'origine tchuktchie", et sont faits par les femmes des tribus de la côte qui cousent mieux que celles de l'intérieur. Ce commerce consiste surtout en peaux de renne domestique, dont les Tchuktchis ont un surplus, et en échange desquelles ils reçoivent des os, de l'huile et des pelleteries de petits animaux. A force de m'enquérir, je m'assurai que les peaux de martre, de castor et de renard originaires du Yukon supérieur, échangées chez les Co-Yukons, puis chez les naturels de la côte et de là chez les Tchuktchis,

---

1—V. Sir Georges Simpson, *An overland Journey round the world*, vol. II pp. 202-202. de l'édition anglaise.

finissaient par tomber entre les mains des traiteurs russes de la rivière Anadyr, en Sibérie orientale" (2).

D'après R.-J. Bush, "on se procure des castors des Tchuktchus qui, à leur tour, les reçoivent des indigènes du côté oriental du détroit de Behring" (3).

Bien qu'émanant d'un explorateur qui comme Whymper fut sur les lieux, cette assertion n'est que l'écho inconscient de celle de Wrangell, d'après lequel "le passage est si aisé de cette partie du rivage asiatique sur le continent américain que les Tchouktchis franchissent chaque année le détroit pour aller chercher en Amérique les pelleteries qu'ils viennent vendre dans les villages de Sibérie" (4).

Ce sont là les paroles d'un navigateur qui observa lui-même il y a près de cent ans les conditions qu'il décrit. Un témoin oculaire plus récent, Frédéric Schwatka, atteste les rapports commerciaux qui existent entre les peuplades asiatiques et les tribus américaines(5).

De son côté, un voyageur encore plus récent, de fait un contemporain, nous apprend que, peu après avoir atteint une certaine place sur la côte américaine, "une bande de naturels de la Sibérie partis du cap Oriental (*East Cape*), le point de l'Asie le plus à l'est, à quelque deux cent cinquante milles, arriva dans une "baidara" chargée de pelleteries, de peaux de renne et d'autres objets de traite" (6).

Peter Dobell nous fournit un témoignage analogue lorsqu'il écrit à propos de ses "Tchooktchees": "Mon interprète, qui parlait leur langue, les questionna en mon nom sur la traite qu'ils faisaient sur la côte américaine. Ils dirent que leurs gens allaient en bidaroos aux îles du détroit et que les insulaires faisaient la traite sur la côte opposée, et que par leur intermédiaire ils obtenaient les fourrures américaines" (7).

L'ouvrage de Dobell fut publié en 1830. Un auteur bien plus ancien, qui écrivit à une époque où la distance entre les deux continents n'était pas encore connue, dit au cours de ses *Voyages from Asia to America* : "Il est certain que les Tschuktschis se procurent des habits en peaux de martre d'ici [*i. e.* en Amérique]: on en a

2—*Travel and Adventure in the Territory of Alaska*, p. 138; Londres, 1868.
3—*Reindeer, Dogs and Snow-Shoes*, p. 308; New-York, 1871.
4—Voyages, vol. I, p. 249.
5—*Along Alaska's Great River*, p. 323; Saint-Louis, 1893.
6—H. de Windt, *Through the Gold-Fields of Alaska to Bering Straits*, p. 177; Londres, 1898.
7—*Travels in Kamtchatka and Siberia*, vol. I, p. 144; Londres, 1830.

apporté de temps en temps d'Anadirskoi [île dans le golfe d'Anadir] à Jakutzk, ainsi que chacun le sait dans ces parages-là" (8).

Enfin Sir Georges Simpson, célèbre magnat de la compagnie de la baie d'Hudson, dont il était le gouverneur en Amérique dans la première moitié du dix-neuvième siècle, nous apprend que l'objet d'une certaine expédition dont il parle "était d'occuper le pays au moyen de postes de traite, afin de protéger le commerce contre les Tchuktchis de la Sibérie qui, chaque été, traversent le détroit pour trafiquer avec les Indiens d'Amérique, et emportent leurs pelleteries, leur ivoire, etc., à la foire d'Ostrovnoye" (9).

Dire que les relations commerciales entre les naturels de l'Asie et de l'Amérique étaient si fréquentes qu'elles en troublaient le sommeil jusque des puissants commerçants de la grande compagnie de la baie d'Hudson !

Du reste, au dire d'Elliott, les uns et les autres ont dans la personne des habitants des îles Diomède, des intermédiaires très utiles qui facilitent encore ces relations commerciales (10).

Indépendamment de ces insulaires, il va sans dire que, surtout pour des races primitives et plus ou moins nomades, une pièce d'eau dont un individu peut voir à l'œil nu le rivage opposé à celui sur lequel il se tient n'est certainement pas un obstacle sérieux à des relations et rencontres mutuelles (11). Et si pareil passage s'effectue communément lorsqu'il est question de gratifier sa propre cupidité, ou même simplement ses caprices, il est tout aussi possible en cas de nécessité personnelle ou nationale.

Cela est si vrai que, d'après Waldemar Bogoras, lorsque, vers le milieu du dix-huitième siècle, les Tchouktchis étaient persécutés par les représentants de l'Empire russe à cause de leur refus de payer le tribut, l'idée leur vint de passer en Amérique pour se soustraire à leurs exactions, et ils l'auraient fait sans la défaite opportune de Pavlutsky, qui changea la face des choses (12).

Or, à cette époque la connexion géographique de l'Amérique avec l'Asie n'était pas encore connue des blancs, tandis que les

8—S. Muller, *Voyages from Asia to America*, p. XXIX; Londres, 1764.
9—*Op. cit.*, vol. II, p. 201.
10—*An Arctic Province*, p. 432; Londres, 1886.
11—Hooper, *The Tents of the Tuski*, p. 168; Londres, 1853.
12—*The Chukchi of Northeastern Asia* (*in American Anthropologist*, vol. III, p. 81.)

aborigènes asiatiques étaient parfaitement au courant et du détroit de Behring et de la conformation de ce que nous appelons aujourd'hui l'Alaska. De fait, ainsi que l'écrit Sir Daniel Wilson, c'est des indigènes de la Sibérie que les Russes apprirent la proximité du continent américain (13).

Il y a déjà presque deux cents ans qu'un auteur hollandais écrivait: "Depuis des temps reculés, les habitants de chacune de ces parties du monde ont connaissance les uns des autres" (14).

Parlant des naturels échelonnés le long de l'immense presqu'île d'Alaska, un Ecossais qui échappa au naufrage sur la côte de leur pays décrit leurs minuscules krayaks qui ne tiennent qu'un homme et dansent sur les vagues de la mer comme une feuille morte sur un étang. Puis il ajoute: "Il est surprenant de voir les longs voyages qu'ils font avec ces frêles esquifs. Plusieurs d'entre eux vinrent d'Ounalaska à Kodiak pendant mon séjour dans cette île" (15). Or entre ces deux points il n'y a pas moins de douze degrés de longitude, et le voyage se fait en biais, c'est-à-dire du sud-ouest au nord-est, soit plus de deux cents milles, distance bien autre que celle qui sépare l'Asie de l'Amérique à la latitude du détroit de Behring.

Que penser après cela d'une déclaration comme celle-ci : "Il est *tout à fait impossible* que des peuplades disposant exclusivement de pirogues du genre de celles dont font usage les habitants de l'Australie et des îles de la Polynésie aient pu faire le trajet d'Asie en Amérique, à une latitude aussi boréale que l'est celle des régions où les côtes du Nouveau-Monde et de l'Ancien sont le plus rapprochées" (16)?

Les italiques ne sont pas de moi, et n'en rendent que plus difficile à comprendre pareille assertion, surtout si l'on considère qu'elle émane d'un homme comme le Dr Rink, qui est la grande autorité sur les Esquimaux et les Groenlandais avec lesquels il a passé de longues années comme missionnaire protestant. Chacun sait, en effet, qu'avec leurs immenses canots les Polynésiens non seulement peuvent tenir la haute mer, mais entreprennent des voyages qui les

13—*Prehistoric Man*, vol. II, p. 350; Londres, 1876.
14—S. Muller, *op. cit.*, p. XXVII.
15—Archibald Campbell, *A Voyage round the World*, p. 114 ; Edimbourg, 1816.
16—Compte-rendu du Congrès internat. des Américanistes, vol. II, p. 328: Luxembourg, 1878

font visiter des îles situées à de grande distances les unes des autres. Ici peut se placer un autre raisonnement. Si le passage d'Asie en Amérique offre les difficultés insurmontables auxquelles le Dr. Rink voudrait nous faire croire, comment expliquer la présence d'Indiens absolument congénères avec ceux du continent américain, par exemple, dans les îles de la Reine Charlotte, qui sont au moins deux fois plus éloignées de la terre ferme que l'Asie ne l'est de l'Amérique à la latitude du détroit de Behring?

Aussi un auteur anglais, qui n'avait pourtant point à sa disposition les nombreux faits énumérés ou à énumérer dans ce chapitre et le suivant, avait-il raison d'écrire que "la possibilité de communications entre les deux continents ne repose plus sur de simples conjectures, mais est établie par des preuves irréfragables. La distance entre les îles Marion ou aux Larrons (*Ladrone*) et les côtes les plus proches de l'Asie est plus grande que celle qui existe entre la partie de l'Amérique découverte par les Russes et le littoral du Kamtschatka, et pourtant les habitants de ces îles sont manifestement d'extraction asiatique. Si, malgré leur éloignement, on admet que les îles Marion furent peuplées par des gens venus du continent, la distance n'est donc point en elle-même une raison qui doive nous faire hésiter à admettre que les aborigènes américains puissent avoir une origine identique" (17).

Un voyageur italien qui écrivait d'Amérique, où il se donna le crédit d'avoir découvert les sources du Mississipi, Constantin Beltrami, a dans le même but recours à un argument d'un tout autre caractère. Il écrit à ce sujet :

"La facilité de passer des territoires asiatiques en ce pays par l'étroit détroit de Behring, alors que d'immenses océans s'agitent entre lui et les autres parties du monde, toutes ces circontances, il faut en convenir, trahissent l'origine asiatique [des Indiens], et une récente découverte du plus haut intérêt doit être considérée comme fournissant une preuve qui ne peut qu'engendrer une conviction presque absolue.

"On a constaté que les squelettes de mammouths trouvés dans les Etats du Kentucky et du Missouri, ainsi qu'en d'autres parties de l'Amérique, ressemblent à s'y tromper à ceux qu'on a découverts

17—Robertson, cité par Mme Simon, *Tbe Ten Tribes of Israel*, p. 30.



TCHOUKTCHIS DU DÉTROIT DE BEHRING.

en Sibérie et dans les parties orientales de l'Asie... C'est un fait communément admis que ces mammouths sont d'origine asiatique.

"Vous voyez donc que cette intéressante découverte dans le règne animal n'est pas moins précieuse par le fait qu'elle projette une certaine lumière sur l'origine des tribus de l'Amérique" (18).

Beltrami n'était point un paléontologue. Ses remarques ne nous ont pas moins mis sur la piste d'un argument qui a sa valeur, et nous sommes heureux de trouver un contemporain versé dans la science des êtres anciens, James-W. Gildey, qui écrit à son tour :

"Toutes les espèces [de mammifères modernes] introduites dans l'Amérique du Nord ressemblent davantage à leurs congénères des provinces asiatiques qu'à ceux de l'Europe, tandis que les genres du Vieux-Monde qui ont des représentants en Amérique sont, ou bien des types purement asiatiques, ou bien, s'ils se rattachent à ceux d'Europe, ils étendent aussi le périmètre de leur distribution au travers de la Sibérie jusqu'au détroit de Behring. Cela est vrai non seulement des grands mammifères, comme l'orignal et le renne, qu'on trouve à partir de l'Europe septentrionale jusque dans la Sibérie tout entière, à l'est, et l'élan, ou wapiti, ainsi que le moufflon des montagnes, qui sont d'origine asiatique, mais encore de formes animales aussi diverses que le castor, les petits rongeurs, le lièvre, la martre, la belette, la loutre, le carcajou, le loup, le gros ours brun et probablement aussi le renard rouge" (19).

Or nous apprenons d'une autre source que ce qui se fit dans les temps préhistoriques continue à se produire de nos jours. En effet, William-H. Dall dit avoir appris des indigènes que, bien que la glace du détroit de Behring soit rarement stationnaire en hiver, "le caribou d'Amérique la traverse parfois même aujourd'hui..... Des renards, le lièvre arctique et l'ours polaire errent sans difficulté sur la glace, et on les voit quelquefois sur des glaçons flottants lorsque la mer redevient libre au printemps. Si la glace du détroit était stationnaire, comme il est très possible que ce fût le cas dans le passé (puisque les grandes étendues de glace sont par moments tout près de toucher le fond), elle a bien pu fournir à l'homme primitif un

---

18—*A Pilgrimage in Europe and America*, vol. II, pp. 259-60; Londres, 1828.
19—*American Anthropologist*, vol. XIV, p. 21.

chemin tout aussi solide que celui qu'elle offrait aux animaux dont il se nourrissait" (20).

Il paraît pourtant plus probable à cet auteur que les émigrés asiatiques suivirent de préférence la voie des canots pour se rendre d'Asie en Amérique, même par le détroit de Behring. Ce qui n'empêche nullement que si les monstres préhistoriques dont parle Beltrami et les différents animaux qui vivent encore en Amérique aussi bien qu'en Asie ont pu passer sur la glace d'un continent à l'autre, il est difficile de comprendre pourquoi pareille possibilité aurait été refusée à l'homme armé de tous les appareils nécessaires à la navigation.

Je n'ignore pas que d'aucuns prétendent que ces migrations de représentants du règne animal arrivèrent à une époque très reculée, alors que les extrémités des deux continents étaient reliées par un isthme au lieu d'être séparées par un détroit. Mais ce détroit n'a jamais été beaucoup plus difficile à traverser à un homme muni d'un bon canot que l'isthme préhistorique ne pouvait l'être aux animaux en question.

Ensuite il faut aussi tenir compte des accidents, pour lesquels la question de distance n'a jamais, on le comprend, la moindre importance. Pour n'en citer qu'un seul exemple, une jonque montée par neuf hommes se rendit en 1833 du Japon aux îles Sandwich, après après avoir été dix ou onze mois ballottée par les vagues, et finit par atteindre le port de Waiaba, Cahu. On rapporte que, à la vue de ces étrangers qui leur ressemblaient de bien des manières, les insulaires ne purent s'empêcher de s'écrier: "Il est maintenant bien évident que nous venons de l'Asie" (21).

On admettra pourtant qu'il y a une certaine différence entre la distance qui sépare l'Asie de l'Amérique au détroit de Behring et celle qui existe entre le Japon et les îles Sandwich !

Du reste, qu'il ait vu le jour dans la yourte enfumée d'un Asiatique ou dans la tipi de cuir d'un Américain, le primitif n'a-t-il pas

20—*Ibid.*, *ibid.*, p. 17.—Henry-W. Elliott dit dans son magistral ouvrage, *An Arctic Province*, que 1° les eaux du détroit de Behring n'ont une profondeur moyenne que de vingt-six brasses (p. 431) ; que 2° l'Amérique peut être vue des côtes de l'Asie (p. 430), et que 3° une distance de seulement trente-six milles les sépare (p. 428).

21—F. Whymper, *op. cit.*, p. 251.

une connaissance au moins rudimentaire du cours des astres, qui lui permet de se guider en tous temps? Tant que le soleil ne lui fait point défaut, il ne saurait se perdre, et, comme je l'écrivais il y a plus de vingt ans, "lorsque cet astre a quitté ses sombres forêts et disparu derrière ses montagnes couvertes de neige pour aller illuminer d'autres mondes, c'est encore le firmament que l'Indien interroge pour savoir combien de temps il sera privé de ses rayons bienfaisants. La Grande Ourse devient alors pour lui comme les aiguilles d'une horloge qu'il doit au Créateur, et la distance qu'elle a parcourue autour de son pivot, l'étoile polaire, sur le cadran que nous appelons le ciel, n'est point un mystère pour lui; il lui arrive rarement, ou même jamais, de la mal calculer" (22).

Le voyageur allemand Adolf Erman nous montre que les Ostiaks se guident absolument de la même manière quand il est question de temps. "A moitié chemin", écrit-il, "je demandai à notre serviteur ostiak s'il pouvait me dire qu'elle heure il était. Il répondit très correctement qu'il n'était pas encore tout à fait minuit, et il m'assura qu'il pouvait le voir à la position de la Grande Ourse" (23).

Quant à la direction à suivre en voyage, il va sans dire que de fins observateurs de la nature comme le sont toutes ces races primitives ne peuvent s'égarer ni le jour ni la nuit.

Pour en revenir aux Asiatiques, il convient de ne point oublier non plus la chaîne ininterrompue des îles Aléoutiennes, qui paraissent avoir été jetées par la main du Créateur dans le but exprès de rendre encore plus faciles pareilles migrations inter-continentales. Leurs propres habitants montrent par leur intrépidité sur la haute mer ce que d'autres pourraient faire sous l'impulsion de la nécessité. "Il est", dit Sir Georges Simpson, "assez commun pour les Aléoutes de faire de longs voyages dans leurs petites baidarkas, et de se rendre souvent à cinquante ou soixante milles du rivage pour y chasser la loutre de mer" (24).

D'un autre côté, parlant des habitants des îles aux Renards (*Fox Islands*), W. H. Hooper remarque qu'ils "semblent émigrer d'île

---

22—*Notes on the Western Dénés*, p. 193.
23—*Travels in Siberia*, vol. 1, p. 456; Londres, 1848.
24—Geo. Simpson, "*An Overland Journey round the World*, vol. II, p. 220.

en île et beaucoup d'entre eux paraissent se rendre jusqu'à la terre d'Amérique " (25). Stæhlin avait déjà été plus positif dans un petit ouvrage publié en 1774, et avait donné ces incessantes migrations comme une excuse pour ne pas fournir le chiffre de la population des différentes îles (26).

Quant aux Asiatiques mêmes, A. Erman, que nous avons cité plus haut, dit que "les Chukchis racontaient à la foire d'Ijiginsk qu'ils avaient vu en Amérique, où ils passaient quelquefois (par le détroit de Behring), des blancs portant la barbe qui se signaient devant des images de bois" (27). C'est en 1827 que ce voyageur se rendit d'Europe en Sibérie.

Enfin, un auteur qui écrivit il y a cent cinquante ans, ou plutôt qui publia alors la traduction anglaise d'un livre composé longtemps auparavant, relate ainsi la présence en Asie d'un natif d'Amérique— je regrette de ne pouvoir rendre en français la naïve originalité du texte anglais :

"On dit qu'en l'an 1715 [par conséquent il y a juste deux cents ans] vivait au Kamtschatka un homme d'une nation étrangère qui, entendant parler de noix de cèdre de ce pays et des petits arbustes qui les portent, dit qu'il venait d'un pays où il y avait de plus grands cèdres, qui produisaient de plus grosses noix que ceux du Kamtschatka; que son pays était situé à l'est du Kamtschatka; qu'on y trouvait de grandes rivières qui se jetaient dans la mer du Kamtschatka à l'ouest; que ses habitants s'appelaient Tontoli; qu'ils ressemblaient par leur genre de vie aux gens du Kamtschatka et se servaient de bateaux de cuir, ou baidares, comme les Kamtschadales; qu'il se rendit il y a bien des années avec d'autres de ses compatriotes à Karaginskoi Ostrow, où ses compagnons furent massacrés par les habitants, et qu'il s'enfuit seul au Kamtschatka" (28).

De plus, nous pouvons conclure d'un autre passage du même auteur que la traversée d'un continent à l'autre peut être quelquefois considérablement facilitée par la nature. Il écrit donc :

25—*The Tents of the Tuski*, pp. 9-10.
26—*An Account of the New Northern Archipelago lately discovered by the Russians*, p. 25; Londres, 1774.
27—*Op. cit.*, vol. II, p. 531.
28—S. Muller, *op. cit.*, p. XXVIII.

"Sur Karaginskoi Ostrow, île en face de la rivière Karaga qui lui donne son nom, on dit que, dans les résidences souterraines des habitants, on voit de grosses poutres de pin et de sapin (*fir*) dont ces caves sont partiellement lambrissées. Lorsqu'on demande aux habitants d'où viennent ces madriers, puisqu'on ne trouve point cette espèce de bois au Kamtschatka ou dans les îles avoisinantes, ils répondent que quelquefois elles sont poussées au rivage par les vents de l'est, et qu'alors, à défaut de bois dans l'île, ils ont l'habitude de s'en emparer et d'en faire usage".

Or le même élément qui charrie ainsi le bois dans une direction peut certainement pousser un canot dans un sens contraire, lorsque l'influence d'une saison différente contribue à le faire changer de direction.

Mais il y a plus. Si nous pouvons en croire le P. de Charlevoix, l'historien si estimé du Canada français, un de ses confrères, Jésuite du nom de Grellon, aurait trouvé sur les plaines de la Tartarie une femme huronne qui s'y était rendue par le détroit de Behring après avoir été vendue d une tribu à l'autre (29) !

E. Boudinot cite un autre cas de ce genre. " Il y avait," dit-il, " un autre missionnaire qui, passant par Nantz à son retour de la Chine, racontait l'histoire d'une femme de Floride qu'il avait vue en Amérique. Elle lui apprit qu'elle avait été prise par certains Indiens et donnée aux habitants d'une contrée éloignée, et par ceux-ci à encore une autre nation, jusqu'à ce qu'elle eût ainsi passé successivement de pays en pays. Elle avait traversé des régions excessivement froides et s'était finalement trouvée en Tartarie, où elle s'était unie à un Tartare qui était passé en Chine avec les conquérants, et s'y était établi " (30).

La question de la simple possibilité de migrations individuelles d'Asie en Amérique se trouve donc toute résolue. Nous voyons que ces migrations ne sont pas simplement possibles, mais faciles, et nous sommes même certains qu'elles ont été effectuées par des particuliers.

Mais sont-elles probables lorsqu'il est question de grandes foules

---

29—*Cf.* Sir Daniel Wilson, *Prehistoric Man*, vol. II. p. 351.
30—*A Star in the West*, p. 235; Trenton, 1816.

quittant le pays de leurs ancêtres pour les régions inconnues d'un monde nouveau? Est-ce que les indigènes de l'Amérique n'auraient réellement pu avoir leur origine dans les contrées, ou du moins sur le continent, qu'ils habitent actuellement?

La considération de quelques faits incontestables relativement à l'état primitif de cette hémisphère nous aidera à résoudre ces problèmes. Quelques-uns d'entre eux pourront même nous faire entrevoir, au moins d'une manière vague, les parages d'où sont originairement venus nos Indiens.

CHAPITRE VI

PAREILLES MIGRATIONS EN MASSE SONT PROBABLES

On admet généralement qu'il n'y a point de continent dont la population ait jamais été si clairsemée que l'Amérique pré-colombienne. Est-ce à cause de la stérilité du sol ou de la sévérité du climat que ses habitants étaient si peu nombreux? Les races blanches qui s'y trouvent aujourd'hui établies donnent une réponse absolument négative à la première partie de cette question. Quant à la seconde, la configuration géographique de ce continent lui assure des zones aussi tempérées, ou même chaudes, qu'il y en a de froides.

Alors au nom de quel principe allons-nous nous imaginer que, après avoir été le berceau du genre humain, l'Amérique aurait été laissée presque déserte par sa population primordiale qui, dans cette supposition, dut se précipiter vers les tristes steppes de l'Asie septentrionale et les massifs montagneux de son centre, les immenses forêts et les marais interminables qui recouvraient alors l'Europe, ou les sables brûlants de l'Afrique? De pareilles hypothèses ne peuvent se prendre au sérieux.

De ce premier fait que personne ne conteste, à savoir le peu de densité de la population indigène de l'Amérique, nous devons donc conclure non seulement qu'elle n'a pas toujours occupé ce continent, mais encore que son arrivée dans les régions qu'elle habitait du temps de Christophe Colomb datait d'une époque relativement récente, puisqu'elle n'avait pas encore eu le temps de s'y multiplier suffisamment pour pouvoir être comparée, je ne dis pas à celle de l'Europe, mais même à celle de l'Asie non civilisée.

Le nombre des Indiens dans ce qui est aujourd'hui les Etats-Unis et le Canada, à l'arrivée des blancs, a fait l'objet des assertions les plus contradictoires. Tandis que quelques rares auteurs l'ont représenté comme si minime qu'il a depuis considérablement augmenté, l'opinion contraire a généralement prévalu, et l'on ne peut guère douter qu'il ne soit aujourd'hui beaucoup moindre qu'autrefois. Est-ce à dire que cette population ait jamais été bien importante, si nous tenons compte du pays occupé ou à occuper? Mille fois non.

Des visionnaires seuls, ou des âmes crédules, qui ajoutaient foi aux protestations enthousiastes de quelques vieux auteurs qui ne visèrent jamais à une précision bien scientifique, ont pu voir des millions dans les aborigènes qui peuplaient autrefois ces deux immenses régions. On en est bien revenu de ces exagérations, et "une étude approfondie de la population de tout le territoire au nord du Mexique, étude qui porte séparément sur chaque division géographique, indique une population totale à l'époque de l'arrivée des blancs de presque 1,150,000 Indiens" (1) !

Or qu'est ce chiffre pour pareilles immensités en comparaison de celui des hordes mongoles, pour ne point parler de pays plus peuplés, qui, au Moyen-Age, faisaient trembler la terre sous le sabot de leurs chevaux? Pourtant le genre de vie était à peu près le même à l'est et à l'ouest, en Asie comme en Amérique, et le sol des Etats-Unis est infiniment plus riche, moins aride et plus productif que les déserts herbeux de la Tartarie.

Le clairsemé reconnu de la population indienne de ce continent suffit donc à lui seul pour rendre au moins très probable une immigration ultérieure à celle qui avait rempli les autres continents. D'un autre côté, lorsque nous parlons Amérique du Nord, il va sans dire que c'est sur la terre la plus proche et de plus facile accès qu'il convient de chercher les quartiers généraux de ceux qui s'y étaient réfugiés avant l'invasion post-colombienne.

Un second fait tout aussi incontestable consiste en ce que, malgré cet éparpillement et le peu d'importance au point de vue numérique de la population aborigène du Nouveau-Monde, il n'y a pas une partie de la terre où, proportions gardées, l'on trouve un si grand nombre de races absolument distinctes au point de vue ethnologique. "Choisissez n'importe quel point de l'Ancien-Monde où vous pensez que se parlent le plus grand nombre de langues; prenez maintenant au hasard un espace égal dans n'importe quel district d'Amérique peuplé par des tribus indigènes, et ce dernier vous donnera assurément un plus grand nombre de langues différentes".

1—J. Mooney, *Hand-Book of American Indians North of Mexico,* vol. II, p. 287 ; Washington, 1910.

Cette remarque est d'un érudit, le cardinal Wiseman, qui se faisait par là simplement l'écho d'une assertion similaire de Humboldt (2).

Rien qu'au nord du Mexique, nous n'avons pas moins de cinquante-huit familles ethniques distinctes (3), dont les langues n'ont de commun que certaines caractéristiques vagues et très générales, qu'on ne peut citer comme base valide d'assimilations raciales (4). Pas un mot d'un stock ne se retrouvera dans un autre, à moins que ce ne soit un mot emprunté par suite de relations commerciales ou sociales; la grammaire et la morphologie de chacun sont irréconciliablement différentes. Seuls quelques rares traits de ressemblance permettent de les classer comme appartenant à la race rouge.

Du temps de Gallatin — 1836 est l'époque de la publication de son livre le plus important sur le sujet—les ethnologues en comptaient soixante-quatre, nombre que des études plus approfondies ont depuis quelque peu réduit. Par exemple, l'identité linguistique des Loucheux avec la grande famille dénée, qui est aujourd'hui incontestée, n'était point encore établie officiellement, et l'on regardait cette tribu comme formant bande à part. Il en était de même des Pieds-Noirs, que même aujourd'hui des missionnaires peu versés dans les sciences anthropologiques nient énergiquement appartenir au stock algonquin, incapables qu'ils sont de percevoir les similarités linguistiques pourtant bien évidentes qui les y rattachent.

La langue de cette importante peuplade, dont le lexique diffère considérablement de celui des Cris, ses voisins congénères, peut être citée comme une nouvelle confirmation de ma thèse qu'un expert seul peut se livrer avec succès à des assimilations ethnographiques basées sur des ressemblances philologiques. Beaucoup de ces missionnaires sont portés à voir de ces ressemblances là où il n'y en a point, tandis que d'autres ne peuvent s'apercevoir de celles qui existent réellement entre la langue des Pieds-Noirs et celles des Cris et des Sauteux.

2—*Twelve Lectures*, pp. 78-79.

3—Je sais parfaitement bien que dans certains quartiers on fait, en ce moment même, des efforts pour trouver des analogies entre quelques-uns de ces stocks dans le but d'en réduire le nombre (V. *American Anthropologist*, vol. XV, pp. 647 *et seq.*). Mais ces prétendues assimilations, basées sur des ressemblances lexicologiques que leurs auteurs seuls peuvent discerner, me laissent incrédule.

4—Le polysynthétisme est la principale de ces caractéristiques.

Or ces stocks, ou familles linguistiques, loin d'être eux-mêmes homophones dans tous leurs éléments constituants, se divisent, au contraire, et se subdivisent bien souvent en nombre de tribus, c'est-à-dire autant de dialectes différents. En sorte qu'on a été jusqu'à déclarer, peut-être non sans une certaine dose d'exagération, que "les langues des continents américains dépassent le chiffre de douze cent soixante, tandis que le nombre de celles qui sont parlées en Europe serait à peine de six cents" (5).

Cette remarque est de Sir Daniel Wilson, qui ne fait que renchérir un peu sur celle d'un auteur plus récent d'après lequel "on compte en Amérique un millier de langues absolument inintelligibles de tribu à tribu, et plusieurs d'entre elles ne sont parlées que par un petit nombre d'individus sur des espaces très restreints" (6).

Cette dernière assertion est parfaitement vraie. On dirait souvent comme des miettes ethnologiques éparpillées sans ordre ni symétrie au grand soleil de la verte Amérique.

Est-ce que cette étonnante variété, surtout celle des groupes principaux ou stocks linguistiques, que ne suffirait pas à expliquer le manque de culture littéraire des aborigènes américains, ne trahit pas une extranéité d'origine pour chacun d'eux, je veux dire comme une importation accidentelle ayant son point de départ en des quartiers distincts les uns des autres?

La réponse est toute prête, et nous la trouvons implicitement dans un troisième fait ethnologique qui n'est pas moins avéré. "Un point remarquable de la distinction des familles linguistiques indiennes au nord du Mexique est la présence, ou existence passée, dans ce qui est aujourd'hui les Etats de la Californie et de l'Orégon, de plus d'un tiers de leur nombre total, tandis que certains autres stocks... couvrent une très grande surface. La côte du Pacifique contraste avec celle de l'Atlantique par la multitude de ses familles linguistiques en comparaison avec le petit nombre de celles de la côte est".

Ces remarques ne sont pas de moi. Je les trouve dans l'esquisse des familles linguistiques d'Amérique contenue dans le *Hand-Book of American Indians* publié par les soins de l'Institution Smithsonienne de Washington (7).

5—Wilson, *Prehistoric Man*, vol. I, p. 12.
6—Dr. H. Clarke, C.-R. Congrès int. Américanistes, vol. I; Luxembourg, 1877.
7—Vol. I, p. 767.

Un autre anthropologue, le Dr Frédéric Wright, est encore plus explicite. Voici, en effet, ce qu'il écrit à ce sujet:

"La multiplicité des familles linguistiques en Amérique se fait surtout remarquer sur la côte du Pacifique, particulièrement dans ces régions où il est le plus facile de subvenir à ses propres besoins et où l'isolement des tribus s'obtient avec moins de peine. M. Horatio Hale ne trouva pas moins de douze familles linguistiques en Orégon lorsqu'il fit le premier relevé ethnographique de ce territoire restreint, tandis que M. Stephen Powers, du Bureau ethnologique des Etats-Unis, en trouva seize autres en Californie; ce qui, ajouté à d'autres qui ont été découvertes depuis, ne fait pas moins de trente stocks distincts avec langues différentes parmi les aborigènes de ce territoire, qui n'est pas plus étendu que celui de la France" (8).

Sans se prononcer formellement là-dessus, cet auteur a presque l'air de mettre cet extraordinaire morcellement de la race humaine dans ces deux Etats du Pacifique au compte de la topographie du pays occupé. Il s'est produit, dit-il, là où l'on peut le plus facilement se procurer de quoi vivre et où les tribus ont le moins de difficulté à s'isoler les unes des autres. Pour s'apercevoir que ces deux points ne sont nullement la cause de cet état de choses, il suffit de se rappeler que 1° le chasseur des grandes plaines qui s'étendent à l'est des montagnes Rocheuses pourvoyait plus facilement à sa propre subsistance, au milieu des innombrables troupeaux de bisons qui les parcouraient dans tous les sens, que le chétif *Digger* des vallées californiennes qui en était réduit à faire sa pâture de misérables vers de terre, et que 2° les montagnes et les vallées ne sont pas le partage exclusif de l'Orégon et de la Californie, pas plus qu'elles ne constituent le seul moyen d'isolement, c'est-à-dire de protection contre un ennemi commun. Cela est si vrai que les riverains du Pacifique ne jouissaient certainement pas d'une plus grande paix que les nomades des grandes prairies américaines ou surtout les pêcheurs des régions subarctiques.

Les deux auteurs précités, Chamberlain et Wright, ont en vue surtout la population aborigène de ce qui est aujourd'hui les Etats-Unis. Si nous nous tournons du côté du Canada, l'apropos

---

8—*Origin and Antiquity of Man*, pp. 83-84; Oberlin, 1912.

de leur assertion ne pourra qu'augmenter considérablement. Comme chacun le sait, au moins les cinq-sixièmes du territoire de ce pays se trouvent à l'est des montagnes Rocheuses. Et pourtant, dans cette immense étendue de terre, il n'y a que trois stocks aborigènes, à savoir les Iroquois, les Algonquins et les Dénés. Je ne mentionne point les Sioux, qui sont des intrus arrivés depuis peu, ni les Esquimaux, qu'on peut difficilement considérer comme une race américaine, puisqu'on les trouve en Asie et dans les îles entre ce continent et l'Amérique. En outre, ils appartiennent aussi bien au versant occidental qu'au versant oriental des Rocheuses.

Or il n'y a pas moins de six familles étrangères les unes aux autres dans l'autre sixième du territoire canadien, c'est-à-dire sur la côte du Pacifique et dans les forêts qui s'étendent entre la mer et les montagnes Rocheuses. Ce sont, du sud au nord, les Koutenays, les Séliches, les Kwakwiutls, les Haidas, les Tsimpsians et les Dénés. A ces six familles ethnologiques je devrais ajouter les Tlingets, ou Kollouches, dont l'habitat est l'étroite bande de terre connue comme l'Alaska méridional qui, au point de vue géographique, appartient au Canada.

Qu'on y pense donc: sept stocks à l'ouest des Rocheuses contre trois à l'est de la même chaîne de montagnes, dans une région qui devrait en contenir quarante-cinq si les proportions normales étaient gardées !

Pourquoi cette extraordinaire inégalité? N'a-t-elle jamais frappé aucun ethnologue comme un fait des plus significatifs? Dans mon humble opinion, une seule réponse peut satisfaire le chercheur dépourvu de préjugés: la plupart des Indiens du Canada ne sont que des épaves apportées du continent voisin, des descendants d'Asiatiques jetés par accident sur les côtes du Pacifique, qui devinrent le refuge d'aventuriers de l'occident—j'ai nommé les tribus maritimes de la Colombie Britannique—ou furent amenés aux régions qu'ils habitent aujourd'hui par le coin nord-ouest du continent ou les îles Aléoutiennes, au cours de migrations volontaires ou forcées: nous avons là les Dénés du Nord-Ouest.

De la même manière, donc, que le peu de densité de la population aborigène de l'Amérique exclut la possibilité de son autochtonie, à moins de souscrire à des principes dont la fausseté a été démontrée,

t qu'elle implique même une immigration relativement récente ur ce continent, ainsi le fait significatif que la plupart des stocks iétérogènes dans lesquels cette population est aujourd'hui divisée ınt leur habitat près du littoral du Pacifique, indique clairement [ue l'Asie, qui est la terre la plus proche, a été leur berceau.

Il n'est pas nécessaire que dans cette terre, c'est-à-dire la Sibérie ›rientale, le souvenir de certaines peuplades disparues se soit conservé pour que nous devions croire à l'origine asiatique d'au moins juelques familles américaines. Et pourtant, ainsi que nous l'avons léjà vu à propos de l'habitat actuel des Yakoutes, il est certain que ette nation y a été précédée par un peuple qui y a laissé les ruines le ses yourtes pour perpétuer le souvenir du passage de ses hordes sur ces plages désolées.

Que dis-je? Le souvenir d'au moins deux peuples, maintenant si bien disparus qu'on n'a même aucune idée des parages qu'ils ont pu gagner, était encore il y a cent ans conservé vivace en Sibérie orientale. J'ai nommé, d'abord les Chelagis, ou, comme les Tchoukchis les appellent, les Tchewany, qui, d'après Wrangell, émigrèrent il y a longtemps et n'ont jamais reparu depuis.

Une peuplade encore plus importante qui a subi le même sort est celle des Omokis. Cette nation était si populeuse que, d'après le même voyageur, il est resté au pays qu'elle habita comme un dicton qui prétend qu'il "y avait autrefois plus de foyers d'Omokis sur les rives de la Kolyma qu'on ne voit d'étoiles dans un ciel pur" (9). A l'encontre des Chelagis, qui étaient nomades et possèdaient des troupeaux de rennes, les Omokis paraissent avoir vécu de pêche et été sédentaires.

Dans le voisinage de Russkoie Ustie, on voit encore, ou l'on voyait lors de la visite qu'y fit Wrangell, des traces nombreuses de fortes colonies qu'on dit avoir appartenu à leur nation, des ruines de forts en troncs d'arbres et des tumuli. Après un séjour plus ou moins prolongé dans cette contrée, ils prirent, comme les Chelagis, le chemin de l'exil et n'ont jamais plus été revus. Lorsque les premiers Russes pénétrèrent dans cette région, "ils trouvèrent dans la vallée de tous les cours d'eau qui se déversent dans l'Indigirka

---

9—Wrangell, *Narrative of an Expedition to the Polar Sea*, p. 53.

un grand nombre de yourtes en ruines et des huttes en boue [durcie] avec foyer. De temps à autre on y recueille encore des haches de pierre et des restes d'armes tout à fait différentes de celles qui sont aujourd'hui [c'est-à-dire il y a cent ans] en usage ; en sorte qu'il ne peut y avoir aucun doute que ce district n'ait été autrefois habité par une population qui a maintenant disparu" (10).

Cette citation est empruntée à l'explorateur Wrangell, qui se demande ailleurs : "Où sont maintenant les restes de cette population naguère si nombreuse" (11) ?

D'aucuns seront peut-être tentés de répondre qu'on pourrait très bien les trouver en Amérique, puisqu'ils ne sont nulle part en Asie. Quant à moi, je me contenterai de faire remarquer que le cas de ces deux nations disparues peut être considéré comme un indice significatif du sort de beaucoup d'autres dont le souvenir ne s'est point conservé en Sibérie. Je ne prétends aucunement voir dans les Chelagis et les Omokis les ancêtres de mes sauvages ; mais je dis qu'il y a tout lieu de présumer que leur disparition et émigration des steppes asiatiques ne furent que la continuation d'une série d'exodes qui avaient précédemment dépeuplé la Sibérie au profit de l'Amérique.

Ne pourrait-on voir dans les nombreuses peuplades hétérogènes qui habitent les abords asiatiques du détroit de Behring comme une confirmation de ces traversées préhistoriques de l'ouest à l'est? H. de Windt nous apprend "qu'il y a un grand nombre de dialectes parlés sur les bords sibériens du détroit de Behring. La langue des Esquimaux d'Alaska, celle des Sibériens pasteurs et celle des natifs de la côte diffèrent assez naturellement ; mais il y a en outre des dialectes propres à de petites colonies presque aussi distincts du tchouktchi que le français l'est de l'anglais. Par exemple, à Oumwaidjik le mot *kamiyak* veut dire traîneau et *kamit* neige. A Tcherénuk, localité qui se trouve à moins de vingt milles au nord-ouest de là, on appelle la neige *pingaigen* et un traîneau *orogosb*. Les habitants des deux places ne peuvent converser ensemble que par signes" (12).

10—*Ibid*, p. 228.
11—*Ibid.*, p. 181.
12—*Through the Gold-Fields of Alaska*, pp. 243-44.

Des déchets de migrations passées, des restes de bandes qui traversèrent en Amérique, des retardataires ou des épaves, volontaires ou forcées, de groupes humains qui se succédèrent dans le passage du détroit et laissèrent avant de s'aventurer dans l'inconnu quelques représentants moins courageux, purent très bien occasionner l'état ethnologique signalé par l'auteur que nous venons de citer.

CHAPITRE VII

LES TRADITIONS DENÉES EN FAVEUR D'UNE ORIGINE ASIATIQUE

Restreignons maintenant le champ de nos recherches et demandons aux Dénés du Canada eux-mêmes ce qu'ils savent de leur origine. Ils paraissent généralement assez ignorants sur ce point; mais chaque fois qu'ils nous donneront une réponse positive, ce sera pour nous apprendre que ceux qui vivent à l'est des montagnes Rocheuses vinrent originairement de l'ouest et du nord-ouest, tandis que ceux de la Colombie Britannique sont, sans le savoir, pour une ancienne émigration par le nord.

A peu près tous ont une tradition plus ou moins confuse à l'effet qu'ils traversèrent, dans un passé lointain, une pièce d'eau parsemée d'îles. Le seul fait qu'ils croient que leur pays actuel est une île semblerait confirmer cette tradition. Selon Sir John Franklin, les Plats-Côtés-de-Chien appellent ainsi la terre. Parlant de l'Etre Suprême tel qu'ils le concevaient, un de leurs vieillards dit : "Il ne connaît point l'état misérable de notre île, ni la condition pitoyable dans laquelle nous nous trouvons" (1).

Cette circonstance est, par ailleurs, pleinement corroborée par le P. Petitot, qui passa presque vingt ans à étudier les langues, coutumes et traditions de ces sauvages (2).

Vitus Behring lui-même, bien qu'il ait été le premier blanc à visiter le détroit auquel son nom fut plus tard donné par le navigateur Cook, ne soupçonna jamais qu'il avait autre chose que des îles dans ce qu'il pouvait apercevoir à l'est de sa course, et la carte qui accompagne *An account of the New Northern Archipelago lately discovered by the Russians*, petit ouvrage allemand par Von Stæhlin dont une traduction anglaise fut publiée en 1774, donne encore comme l'île d'Alaschka l'immense presqu'île qui forme le point le plus occidental du Nouveau-Monde.

1—*Narrative of a Journey to the Shores of the Polar Sea*, vol. II, p. 295; Londres, 1823.

2—"Essai sur l'Origine des Déné-Dindjiè" (qui précède son dictionnaire polyglotte dans le même volume), p. XXVII; Paris, 1875.

Un autre document du même genre dressé l'année précédente, et aujourd'hui dans les archives du ministère des Affaires étrangères à Paris, n'assigne pas moins de 20 degrés de largeur à l'endroit le plus étroit de ce qui est aujourd'hui connu comme le détroit de Behring, et porte comme autant d'îles différents points de l'Alaska.

Quoi donc de plus naturel que cette idée d'insularité chez un peuple primitif qui aurait traversé d'Asie en Amérique par ce bras de mer, alors qu'un homme cultivé comme l'explorateur H. Elliott écrit ce qui suit de l'apparence topographique de cette partie du monde :

"Le côté sibérien est le promontoire haut et escarpé connu sous le nom de Cap Est, qui est relié avec le continent par une basse langue de terre formant une tundra accidentée, remarque qui s'applique également bien au cap Prince de Galles. Chacune de ces deux extrémités des deux glorieux continents présente à une faible distance la *forme d'îles*" (3).

Sir Alexandre Mackenzie nous assure, de son côté, que les Montagnais "ont une tradition d'après laquelle ils vinrent originairement d'un autre pays, qui était habité par de méchantes gens, et traversèrent un grand lac qui était étroit, peu profond et plein d'îles, où ils souffrirent beaucoup, vu que l'hiver y régnait constamment, accompagné de glace et d'une neige épaisse" (4).

Si nous en croyons Franklin, les Indiens des montagnes Rocheuses sont encore plus explicites à ce sujet. Ils prétendent "qu'ils vinrent originairement de l'ouest, où se trouve un pays plat, où il n'y a point d'hiver et qui produit des arbres et de gros fruits maintenant inconnus d'eux. Il était habité par un grand nombre d'animaux étranges, parmi lesquels s'en trouvait un de petite taille dont la figure ressemblait d'une manière frappante à celle de l'homme (5).

"Pendant leur séjour dans ce pays, leurs ancêtres reçurent la visite d'un homme qui guérissait les malades, ressuscitait les morts et faisait beaucoup d'autres miracles, recommandant en même temps

---

3—*Apud* H. de Windt, *Through the Gold-Fields of Alaska to Bering Straits*, p. 243.

4—*Voyages from Montreal through the Continent of North America*, p. CLXIII de sa préface, réimpression de Toronto.

5—Evidemment une espèce de *Simidæ*. On n'en trouve aucune en Amérique. Le P. Petitot rapporte aussi une tradition identique.

de se bien conduire et de ne point manger les entrailles des animaux, ni de se servir de leur cervelle pour tanner les peaux avant le troisième jour; en outre, de ne jamais laisser les têtes de renne par terre, à la merci des chiens et des loups, mais de les suspendre avec soin dans les arbres. Personne ne savait d'où venait cet homme de bien, ni où il s'en alla.

"Ils furent chassés de ce pays-là par la crue des eaux, et, suivant la piste des animaux sur le rivage de la mer, ils dirigèrent leurs pas vers le nord. Enfin, ils arrivèrent à *un détroit* qu'ils traversèrent en radeau; mais la mer s'est gelée depuis et ils n'ont jamais pu retourner " (6).

Si maintenant nous examinons la position géographique des deux tribus qui nous fournissent ces échantillons de leurs traditions, nous ne pourrons nous empêcher de reconnaître que la précision de leurs détails est en parfaite harmonie avec la distance de leur habitat actuel de leur lieu d'origine. Les Montagnais se trouvent à plus de 2,000 milles du détroit de Behring. Ils en ont conservé le souvenir, et se rappellent aussi leur séjour au milieu de ses riverains, ainsi que la rigueur de son climat. Quant aux Indiens des montagnes Rocheuses, dont l'habitat est infiniment plus proche, leurs souvenirs vont considérablement plus loin. Ils se rappellent leur résidence première dans une zône tempérée de l'Asie, là où se trouvent des animaux qu'ils nomment encore aujourd'hui sans en avoir jamais vu de semblables.

La mention de l'homme de bien, dont le passage parmi ce peuple rappelle étrangement Celui qui *transiit benefaciendo*, est, je le sais, pour le moins singulière. Plus d'un savant n'y verra probablement qu'un indice de contact avec une population blanche. De fait, si ces Indiens eussent déjà vu un missionnaire à l'époque où ils rapportaient cette partie de leurs traditions, on ne manquerait pas de la lui attribuer. Il ne faut pourtant pas oublier que lors des voyages de Sir John Franklin dans le Grand-Nord (1819-27), ces Indiens n'avaient encore vu presque aucun blanc, leurs montagnes étant en dehors de toute voie battue alors par les très rares représentants de notre race.

6—*Op. cit.*, vol. I, p. 293.

Laissant maintenant de côté les Montagnais et les sauvages des montagnes Rocheuses, interrogeons les Peaux-de-Lièvre et les Loucheux. Les premiers, ainsi que nous l'avons déjà vu, ont leur territoire à l'est de cette chaîne de montagnes. Peu après 1860, le P. Petitot, qui parlait leur langue, transcrivit la tradition suivante qu'il tenait de leur bouche :

"Ils habitaient jadis bien loin dans l'occident, au-delà de la mer et au milieu d'une nation fort puissante, chez laquelle les magiciens avaient le pouvoir de se transformer en chiens et en loups durant la nuit, tandis qu'ils redevenaient hommes pendant le jour. Ces ennemis avaient pris des femmes parmi les Dénés, mais ces créatures ne participaient en rien aux pratiques occultes de leurs maris" (7).

On se rappelle que l'habitat des Loucheux se trouve dans le bassin du Bas-Mackenzie, à l'est des montagnes Rocheuses, ainsi que dans le Youkon et l'Alaska. On peut donc les considérer comme ceux qui sont probablement arrivés les derniers sur le continent américain, et, à ce titre, ils doivent avoir conservé le souvenir le plus vivace de cette immigration et des circonstances qui l'accompagnèrent. Voici ce que Petitot écrit relativement aux ennemis de race canine des ancêtres de ces Indiens :

"Les Loucheux nous les dépeignent comme très vaillants, mais immoraux et allant presque nus. A la guerre ils portaient des casques de bois, des boucliers en peau très dure suspendus à l'épaule et un vêtement recouvert d'écailles (cuirasses). Leurs armes, disaient-ils, étaient des couteaux tranchants liés au bout d'une perche (lances)" (8).

Cette description des ennemis préhistoriques des Dénés, dans lesquels Petitot semble voir une nation très lointaine (9), convient admirablement bien aux indigènes du nord-est de l'Asie, aux habitants des îles aux Renards et Aléoutiennes, et même aux Kollouches, ou Tlingets, du littoral alaskain.

Pour des gens aux mœurs simples et de caractère réservé comme le sont les Dénés, toutes ces tribus sont de véritables types d'immo-

---

7—"Essai sur l'Origine des Déné-Dindjié," p. XXVIII.
8—*Ibid.*
9—*Ibid.*, pp. XXIX-XXX.

ralité et lascivité. J'ai moi-même entendu maintes fois les Porteurs les qualifier de chiens, et les voyageurs qui les virent avant qu'ils eussent adopté quelques-unes de nos coutumes sont unanimes à noter le manque absolu de retenue qui caractérise ces peuplades.

Ainsi William Coxe dit des habitants des îles aux Renards : "Ils n'observent aucune règle de décence, mais satisfont leurs besoins naturels publiquement et sans la moindre réserve. Ils se lavent dans leur propre urine" (10). Cette dernière pratique se retrouve chez les Tchouktchis d'Asie (11), qui font de ce liquide un usage trop écœurant pour être rapporté ici. D'après les voyageurs modernes, ce qui les rend si dégoûtants vient précisément de ce qu'ils y tiennent aujourd'hui comme il y a deux cents ans.

Quant aux Yakoutes, un auteur contemporain, Waldemar Jochelson, déclare qu'ils ont la réputation d'ignorer le sentiment même de la honte (12). S'il m'était loisible de dire tout ce que je sais des relations sexuelles parmi les peuplades de ces froides contrées, on pourrait voir ce que valent au point de vue moral même celles qui passent pour les moins mauvaises. Le lecteur peut apprendre dès maintenant que, de concert avec d'autres tribus asiatiques, les habitants des îles aux Renards se font un devoir d'hospitalité de faire participer leurs visiteurs aux privilèges du communisme le plus éhonté (13).

Quant au fait de se raser la tête mentionné par Petitot, Gawrila Sarystchew dit que les Aléoutes "se coupent les cheveux de la partie antérieure de la tête" (14). D'une autre tribu dont l'habitat est également situé entre les deux continents, le même voyageur rap-

---

10—*Account of the Russian Discoveries between Asia and America*, p. 175; Londres, 1787.

11—S. Muller, *Voyages from Asia to America*, p. XXVII. Cet usage ne s'est pas perdu avec le temps ou le contact avec les blancs, car H. de Windt, qui écrivait il n'y a guère plus de quinze ans, dit en avoir été témoin (p. 202 de son ouvrage).

12—*The Yukaghir*, p. 79.

13—W. Coxe, *Account of the Russian Discoveries*, p. 198. Martin Sauer, qui accompagna le commodore Joseph Billings dans une expédition au nord-est de la Sibérie (1785-94), mentionne aussi les vices contre nature des habitants des îles à l'ouest de l'Alaska, (*An Account of a Geographical and Astronomical Expedition to the Northen Parts of Russia*, p. 176 ; Londres, 1802). Plus loin, pp. 252 et 254 du même ouvrage, il montre le peu de considération dont jouit parmi les Tchouktchis la morale telle que nous l'entendons.

14—*Account of a Voyage of Discovery to the North-East of Siberia*, vol. II, p. Londres, 1806.

porte qu'ils "se coupent tous les cheveux, à l'exception d'une touffe au sommet" (15). Coxe écrit lui-même des aborigènes d'Ounalaska que "les hommes se rasent avec une pierre aiguë ou un couteau le tour et le haut de la tête" (16), tandis que Grégoire Shelekoff dit des "Konæges" que parmi eux "hommes et femmes se coupent les cheveux autour de la tête" (17).

Il est peut-être nécessaire de remarquer que "se couper" les cheveux signifie dans ces passages se les raser, ou se les couper ras. Un indigène de l'ancien régime ne se coupait jamais autrement les cheveux.

D'après la "Relation du Voyage de Jean du Plan Carpin" (18) et celle du "Voyage de Guillaume de Rubruquis" (19), voyages effectués vers le milieu du XIIIe siècle, les Tartares que ces deux moines visitèrent se rasaient également une partie de la tête, et cette coutume subsistait encore parmi ces nomades en 1733, ainsi qu'il appert de l'intéressant et très rare ouvrage de Gmélin, savant envoyé alors en reconnaissance officielle dans la Sibérie par l'Impératrice Anne Joannovna de Russie (20).

Cette coutume paraît, du reste, si invétérée que, il n'y a pas plus d'une quinzaine d'années, un voyageur chez les Tchouktchis observait que "les hommes et les garçons se rasent de très près le haut de la tête et le sinciput, laissant une frange circulaire de cheveux grossiers qui, à distance, leur donne une apparence curieusement monastique" (21). W.-H. Hooper, qui écrivait en 1848, constata la même coutume, ainsi qu'on peut le voir aux pp. 15 et 37 de son intéressant volume, *The Tents of the Tuski.*

15—*Ibid.*, *Ibid.*, p. 18. V. aussi, Sauer, *An Account of a Geographical and Astronomical Expedition*, p. 244.

16—*Op. cit.*, p. 176. Voyez aussi p. 197.

17—*The Voyage of Gregory Shelekoff, a Russian, from Okhotsk, on the Eastern Ocean, to the Coast of America*, p. 36 (pas de date ou de lieu de publication). Le fameux capitaine Cook dit aussi que les Tchouktchis "ou bien se rasent la tête ou bien se coupent les cheveux" (Voyages, vol. II, p. 332, Londres 1840).

18—P. 155 ; dans les "Voyages autour du monde en Tartarie et en Chine", publiés à Paris en 1830 et formant un volume "imprimé au frais du Gouvernement pour procurer du travail aux ouvriers typographes". Pierre de Bergeron en était l'éditeur, et l'ouvrage est souvent appelé pour cette raison la collection Bergeron.

19—*Ibid.*, p. 263

20—"Voyage en Sibérie", vol I p. 30, traduction française publiée à Paris en 1767.

21—H. de Windt, *op. cit.*, p. 203.

En ce qui est de la circonstance que les ennemis traditionnels des Dénés "allaient presque nus", elle s'applique tout aussi bien aux Aléoutes, Esquimaux, Tlingets et Sibériens orientaux. Une couverture jetée sur les épaules ne peut guère être regardée comme habillant, par exemple, un Tlinget, pas plus que le costume en peaux d'oiseaux des Aléoutes, puisque, sous le moindre prétexte, les hommes de l'une et l'autre tribu se débarrassaient de toute espèce de vêtement.

Des naturels du Kamtchatka les deux associés Grieve et Jefferys écrivent que, "à l'instant que l'étranger entre dans la cabane qui, pour sa réception, est déjà extrêmement chauffée, lui et son hôte se déshabillent et restent tout nuds" (22). A la page suivante de leur naïf opuscule, les mêmes auteurs assurent que non seulement "la cérémonie principale des noces consiste à mettre l'épouse toute nue", mais que celle-ci ne fait à cela "aucune résistance."

C'est à peine si, plus à l'ouest, les Tongouses font preuve de plus de modestie. Gmélin nous apprend, en effet, que "lorsqu'ils dorment à l'entour du feu, soit dans leur huttes, soit à la campagne, ils ne se couvrent avec leur peau que du côté opposé au feu, et se tournent si adroitement qu'ils y présentent toujours le côté nud" (23).

Quant aux Esquimaux de l'Extrême-Ouest, c'est un fait bien connu qu'ils dorment absolument nus. Le Russe G. Shelekoff dit aussi des aborigènes qu'il appelle "Konæges" qu'ils "ne portent point de chemise, vont pieds nus et à la maison sont complètement nus" (24). Même aujourd'hui, H. de Windt nous parle de "chambres à coucher fréquemment bondées d'hommes, de femmes et d'enfants tout nus" chez les Tchouktchis (25), parmi lesquels Hooper dit avoir été témoin d'un sans-gêne identique (26).

Parlant des Koriaks, un autre auteur nous apprend qu'une "famille entière se couchera ensemble toute nue sous un grand couvre-pieds" (27). Le même écrivain mentionne alors certaines autres de leurs coutumes que le français, qui ne brave point l'honnêteté, se refuse à décrire.

22—"Description abrégée du Pays de Kamtschatka", p. 76.
23—"Voyage en Sibérie", vol I, p. 273.
24—*Op. cit., ibid.*
25—*Op. cit.*, p. 205.
26—*The Tents of the Tuski*, p. 49.
27—S. Muller, *op. cit.*, p. IX.

A propos de vêtements faits de peaux d'oïseaux, ils sont propres à tous les Aléoutes tels que les trouvèrent les premiers Russes qui vinrent en contact avec eux. Coxe n'en parle pas moins de dix fois relativement à autant de groupes d'indigènes de leur archipel et des îles aux Renards. De ces derniers il écrit: "Les hommes portent des chemises faites de peaux de cormorant, de plongeons de mer et de mauves" (28), et il dit d'autres peuplades: "Les naturels de ces îles sont très grands et de forte charpente. Ils font leurs habits avec la peau des oiseaux" (29).

L'Ecossais Archibald Campbell, qui fut naufragé en septembre 1807 sur la côte encore mal connue de l'Alaska, dit de son côté que " la partie principale du vêtement [des indigènes de ce pays] consiste en un grand surtout appelé parka. Cet article est fait de fourrure ou de peau, et fréquemment de peaux d'oiseaux aquatiques, qu'ils portent avec les plumes à l'extérieur pendant le jour et à l'intérieur pendant la nuit" (30).

Traitant des "Konæges", Shelekoff mentionne des vêtements de matière identique (31), et on en retrouvait encore de semblables tout près du continent asiatique et à une grande distance de l'Amérique, à savoir sur une île située en face d'Anadyrskoi (ou cap Anadyr) selon Wrangell, qui déclare à ce propos que "cette race a une langue à elle et fait des habits en peaux de canards" (32).

Les Konæges du Russe Shelekoff ne sont autres que les Kanagyst de l'Allemand J. Von Stæhlin, c'est-à-dire les indigènes de la grande île Kodiak. Ce dernier dit aussi des habitants de l'île Amlaï qu'ils "ne portent point d'autres habits que ceux qui sont faits de la peau des oiseaux de mer, surtout d'une espèce de canard noir appelé *arkea* et *torporka*" (33).

Il y a une quinzaine d'années, H. de Windt trouva chez les Tchouktchis comme une survivance de ces habits primitifs. "Un homme, écrit-il, portait une veste composée entièrement de poitrines d'ei-

---

28—*Account of the Russian Discoveries*, p. 197.
29—*Ibid.*, p. 75. Voyez aussi Sarystschew, *Account of a Voyage of Discovery*, pp. 8, 18; aussi S. Muller, *Voyages from Asia to America*, pp. XXII, XXIV; M. Sauer, *Account of an Expedition*, p. 155.
30—*A Voyage round the World*, p. 112.
31—*Op. cit.*, p. 37
32—*Narrative of an Expedition to the Polar Sea*, p. 414; Londres, 1844.
33—*Op. cit.*, pp. 28-29. V. aussi p. 35.

der, qui faisaient un effet merveilleusement beau. Ces vestes ne se font que sur l'île Saint-Laurent, la plus grande de la mer de Behring" (34).

Or les Tsœtsaut, sous-tribu dénée du Pacifique septentrional, et, si je ne me trompe, les Porteurs du centre de la Colombie Britannique, prétendent que leurs ancêtres portaient précisément la même espèce de vêtements (35).

D'après le P. Petitot, les ennemis préhistoriques des Loucheux, dont ils finirent par se débarrasser pour gagner leur territoire actuel, portaient des casques de bois. Or Coxe nous apprend qu'au printemps de 1754 les Russes découvrirent une île qui "paraissait être en face de Katyskoi Noss, dans la péninsule du Kamtchatka", dont les habitants portaient "des couvre-chefs en bois (*wooden caps*), ornés d'une planchette s'avançant en avant, probablement pour se protéger contre les flèches" (36).

Le même auteur rapporte aussi que les gens d'Alaxa [Alaska?], Oumnak, Ounalaska et des îles avoisinantes "portent sur la tête des coiffures de bois ornées de plumes de canards et d'oreilles de l'animal marin qu'ils appellent *scivutcba*, ou lion de mer" (37).

De son côté, le navigateur russe Alexis Tchirikoff décrit ainsi "les habitans trouvez le 9-10 septembre 1741 dans un port auprez du Kamchatka": "Ce sont des hommes d'une grande stature, leur visage est semblable à celui des Tartars, mais pâles, et ils nous paraissoient qu'ils se portoient bien. . Il avoient sur leurs têtes des espèces de chapeaux faits de planches de bouleaux bien minces" (38).

Relativement aux autres armes défensives attribuées aux ennemis préhistoriques des Dénés, on les retrouve aussi, sans un iota de différence, parmi les mêmes peuplades maritimes. Il y a déjà bien des années que je décrivis moi-même minutieusement les deux es-

---

34—*Op. cit.*, p. 204.
35—*Tenth Report on the North-Western Tribes of Canada*, p. 560.
36—*Op. cit.*, p. 56.
37—*Ibid.*, p. 211. V. aussi Sarystschew, *ubi suprà*, vol. II, p. 59, et Sauer. *Account of an Expedition*, p. 156. L'édition de 1840 en deux grands volumes des Voyages de Cook contient, pp. 302 et 354 du second, des représentations graphiques de ces "casques de bois".
38—*Ap.* F.-A. Golder. *Russian Expansion on the Pacific*, p. 320; Cleveland, 1914.

ìces d'armure mentionnées par Petitot (39). Je les donnai alors ımme le bouclier et la cuirasse des Porteurs; mais elles sont communes à tous les Indiens du Pacifique nord. Si nous consultons le ·écieux livre de Coxe, nous les retrouverons parmi les insulaires : l'Extrême-Ouest—et les Asiatiques de l'Extrême-Est en fai-.ient aussi usage.

"Le 4 octobre [1763], environ deux cents insulaires parurent", :rit Coxe des naturels rencontrés par les Russes sur l'île de Kodiak, ; il ajoute: "Ils portaient devant eux des boucliers de bois, et se réparaient à une attaque avec des arcs et des flèches" (40). Un ›écimen de cette armure étant tombé entre les mains des exploıteurs moscovites, ils constatèrent qu'il était composé de trois ıngées de lattes placées perpendiculairement et reliées ensemble ı moyen d'herbes marines et d'osier. Il avait douze pieds de large : à peu près une demi-verge d'épaisseur" (41).

Décrivant les mêmes insulaires, Stæhlin mentionne également ːurs boucliers de bois, qu'il appelle *kujaki* (42).

Quant aux "couteaux tranchants liés au bout d'une perche" dont ırle Petitot, on en trouvait aussi partout dans la même région, 'est-à-dire le long de la côte septentrionale du Pacifique, du côté siatique aussi bien que du côté américain.

39—*Notes...on the Western Dénés* (*Trans. Can. Inst.*, vol. IV, pp. 117 et 149; oronto, 1893).

40—*Op. cit.*, p. 129.

41—*Ibid.*, p. 130. C'est aussi l'armure dont se servaient les Tchouktchis, au ıre de Martin Sauer (*op. cit.*, p. XXVI), à cela près que chez ces aborigènes les .ttes de bois en étaient recouvertes de cuir et entrelacées de nerfs de veau man. Le capitaine Cook parle aussi, à propos d'insulaires de l'océan Pacifique, e cuirasses en cuir renforci qui avaient le même but de protection individuelle ›ntre un ennemi.

42—*Op. cit.*, p. 33. En ce qui est des armes offensives, j'ai moi-même décrit ans mes *Notes* une flèche de caractère spécial dont mes Porteurs se servaient n'y a pas encore bien longtemps, pour se procurer les perdrix, lièvres et autre ıenu gibier dont ils pouvaient avoir besoin. C'est le *thœs*, dont je donne une gure p. 57 du dit ouvrage. Je n'ai pas été peu surpris de retrouver depuis un proıctile de caractère identique employé "contre les petits animaux à fourrure" ar les Ostiaks du Yéniséi, d'après le voyageur anglais Henri Lansdell (*Through iberia*, p. 126 ; Londres, 1883).

De son côté le capitaine Cook, parlant des Tchouktchis, mentionne de semblables flèches "avec tête ronde et émoussée". Il ajoute : "Je ne puis dire à uoi elles peuvent servir, à moins que ce ne soit à tuer de petits animaux sans n endommager la peau" (Voyages, vol. 11, p. 351).

Des insulaires d'Oumanak Stæhlin dit qu'ils "se servent égalemen de lances de bois qu'il appellent *Kujati*". Puis, comme pour donne à entendre que ces aborigènes ne sont pas immobilisés sur leur île il ajoute immédiatement : "Il n'y a aucun bois sur cette île" (43).

Les perruques que portaient les nations dont les Dénés préhisto riques durent traverser le territoire ne sont non plus ni si vieille ni si rares que se l'imaginait le missionnaire du Bas-Mackenzie Elles font encore partie du costume de cérémonie dont se parent le tribus maritimes du Nord-Ouest, et si le lecteur veut bien consulte mes *Notes...on the Western Dénés*, il trouvera, pp. 174 et 176, deu spécimens qui étaient naguère encore en usage chez les Porteurs qui avaient emprunté aux Indiens de la côte la coutume de les por ter (44).

S'il faut maintenant en croire le même P. Petitot, qui dit se fain en cela l'écho fidèle des Dénés du Grand-Nord, après avoir ét longtemps poursuivis par les Têtes Rasées, ces Indiens "habitè rent au bord d'une grande mer occidentale, d'où ils passèrent su le continent américain qu'ils trouvèrent, dirent-ils, complètemen désert. D'étape en étape ils parvinrent en très grand nombre jus qu'aux montagnes Rocheuses, dans les vallées desquelles ils demeu rèrent longtemps cachés, ignorant encore qu'un immense cour d'eau très poissonneux existait par delà les monts dans la vallé orientale...

"Un jour un vieillard nommé *Tchane-zélé* (le Vieux Chauve) en treprit un voyage dans l'est et parvint jusqu'au bord d'un grand cour d'eau, qui fut nommé Naotcha (terre ou rive géante) (45). Il y tendit un filet, y prit une quantité de poisson et s'en retourna tou joyeux pour raconter sa découverte à ses compatriotes. Un gran nombre d'entre eux se rendirent alors sur les bords du fleuve, e

---

43—*An Account of the new Northern Archipelago*, p. 38. D'autres insulaire des mêmes parages, Martin Sauer écrit (*op., cit.*, p. 243) : " Ils avaien aussi des lances longues d'environ sept ou huit pieds, dont quelques-unes, pe nombreuses, étaient munies de pointes en fer; la plupart avaient, au lieu de mé tal, des dents de morse et de cheval marin habilement taillées". A la pag suivante, nous voyons le commandant de son expédition reçu, sur les plage américaines, par des Indiens " armés de lances dont ils dirigeaient la point vers nous".

44—Les originaux de ces spécimens doivent être aujourd'hui au musée d l'Institut Canadien de Toronto.

45—Nom déné du Mackenzie.

s'enfoncèrent même dans les déserts qui bordent le grand lac des Ours et la mer Glaciale. Mais les autres demeurèrent dans les montagnes Rocheuses" (46).

Ainsi que nous l'avons vu au troisième chapitre de ce travail, le pays des Couteaux-Jaunes est tout à fait à l'est, arrosé qu'il est par la rivière au Cuivre. Or il y a déjà cent quarante ans que Samuel Hearne donnait d'après son interprète cris la légende qui décrit les origines de cette région désolée. D'après lui, les premiers morceaux de cuivre natif y avaient été trouvés par une femme qui, ayant été traitée indignement par les hommes auxquels elle avait fait part de sa découverte, s'enfonça graduellement en terre, et le cuivre avec elle (47).

L'explorateur anglais ne parle qu'incidemment de cette importante tradition, et se confine dans les modestes limites d'une note. Le P. Petitot, qui avait l'avantage de pouvoir converser sans interprète avec les indigènes, est plus explicite et rapporte en détail la légende telle qu'elle avait cours parmi eux. En voici le commencement :

"Une fois, un Esquimau enleva une femme et traversa avec elle de l'autre côté de la grande eau. Cette femme s'étant ensuite sauvée loin des Esquimaux, elle cheminait au bord de la mer et pleurait parce qu'elle n'avait absolument aucun moyen de revenir à son pays.

"Tout à coup un loup blanc s'approcha d'elle; alors s'en allant elle partit sur ses brisées, et, voyageant sur la mer, elle aborda à une haute terre" (48).

La légende nous dit alors comment cette femme tomba sur ce qu'elle prit pour de la fiente de castor rouge, c'est-à-dire du cuivre (49), qu'elle se mit à distribuer à ses parents en retour de morceaux

---

46—"Essai sur l'Origine des Dénè-Dindjié." p. XXVIII.

47—Hearne, *A Journey from Prince of Wales's Fort in Hudson's Bay to the Northern Ocean*, p. 175.

48—"Traditions Indiennes du Canada nord-ouest", p. 395; Alençon, 1887.

49—En outre de cette légende dont Petitot nous a donné le texte indien, qui renferme substantiellement le même récit que celle dont Hearne nous a laissé les grands traits, certains Dénés septentrionaux en ont une autre d'après laquelle le même vieillard qui aurait découvert le Mackenzie trouva aussi du fer oligiste dont ses compatriotes se fabriquèrent des alènes de la longueur du petit doigt.

de viande que ceux-ci lui donnaient. A la fin, les Dénés ayant abusé d'elle, elle s'enfonça graduellement en terre et finit par y disparaître.

De la première partie de ce récit, qui est la légende nationale des Couteaux-Jaunes, il appert que celle qui découvrit ce qui devait faire la richesse de cette tribu venait encore de l'ouest, de l'autre côté de la grande eau, et non pas du sud, fait qu'il est important de ne pas perdre de vue.

Nous basant uniquement sur les traditions des Dénés de l'est, l'impression ne peut donc manquer de nous venir que ces aborigènes traversèrent par le détroit de Behring d'Asie en Amérique, après avoir passé au milieu de peuples barbares et immoraux qu'on rencontre encore de chaque côté du Pacifique septentrional. Interrogeons maintenant les Dénés de l'ouest.

———

CHAPITRE VIII

La nomenclature géographique et l'instinct des Dénés confirment cette opinion

La principale division des Dénés qui vivent à l'ouest des montagnes Rocheuses est celle des Porteurs, dont les villages animent quelque peu la région des lacs au centre de la Colombie Britannique. Les Porteurs n'ont point de réminiscence de migration d'un continent à un autre. Ils prétendent même qu'ils ont toujours occupé le pays qui est aujourd'hui le leur. Mais, sans compter qu'une pareille prétention n'est point absolument désintéressée chez eux (1), nous trouvons dans l'une de leurs déclarations, dont l'importance ne paraît point à première vue, une admission implicite que leur habitat actuel n'est point celui de leurs premiers ancêtres.

Leurs vieillards affirment que "autrefois les jours étaient excessivement courts; de fait, si courts que tout ce qu'une femme pouvait faire entre le lever et le coucher du soleil était d'ourler une peau de rat musqué". Cette tradition, dont je garantis l'authenticité, a évidemment trait à un séjour, ou passage, à une époque plus ou moins reculée dans des régions arctiques ou sub-arctiques.

Je trouve dans le dialecte des Chilcotins, leurs voisins immédiats, et les Dénés les plus méridionaux du Canada (2), une nouvelle preuve que ces indigènes viennent réellement du nord. Les Chilcotins appellent une espèce d'herbe très succulente connue des Anglais sous le nom de *bunch-grass*, herbe en touffe, *Œnna-t'lâ*, mot composé qui veut dire: herbe des Etrangers, c'est-à-dire des Chouchouapes.

1—Ainsi qu'on peut le voir par le fait suivant qui arriva parmi leurs voisins immédiats du nord. "Vers 1820, un accident priva de son lieu de pêche la sous-tribu babine cantonnée dans la vallée de la Bulkley (V. ma *History of the Northern Interior of British Columbia*, p. 8). Ces Indiens s'emparèrent alors par force de la pêcherie près de l'embouchure de la même rivière, qui avait jusque-là appartenu à une tribu tsimpsiane, et l'ont gardée depuis. Une difficulté étant récemment survenue entre les deux races, la question du droit à la pêcherie fut portée devant le tribunal de l'Agent, et les Babines protestèrent sans vergogne et très bruyamment qu'elle leur avait toujours appartenu. Dans une génération ou deux, ce qu'on sait encore être faux passera probablement pour une vérité incontestable". (*The Great Dené Race, p. 43.*)

2—A l'exception d'une bande de la même tribu qui, poussée par cet instinct mystérieux qui semble les porter vers le sud, s'établit il n'y a pas bien longtemps dans la vallée de la Nicola, Colombie Britannique.

Nous voyons par là tout d'abord que ces Dénés habitent aujourd'hui une région qui appartenait autrefois à la dernière tribu, et, en second lieu, qu'ils l'atteignirent au cours d'une migration du nord au sud. Les Chouchouapes vivent juste au sud des Chilcotins, et il est inconcevable que ceux-ci aient jamais passé au travers du territoire de ceux-là pour atteindre le pays qu'ils occupent aujourd'hui, surtout si l'on considère que, au nord de ce pays, ne se trouvent que des congénères dénés jusqu'aux glaces des Esquimaux.

En outre, il est à la connaissance même de gens qui vivent encore que la partie principale de cette tribu se porta, il y a cinquante ou soixante ans, de la forêt septentrionale où tout *bunch-grass* est inconnu dans la vallée qui est aujourd'hui le refuge du gros de la nation, et dont la particularité la plus caractéristique consiste dans les excellents pâturages de cette herbe dont se nourrissent leurs bandes de chevaux.

Mais nous avons une preuve encore plus claire, sinon plus forte, que les Dénés sont venus du nord-ouest, c'est-à-dire de l'Asie. Dans le bassin du grand lac des Ours s'étend une steppe très étendue, dont l'extrémité méridionale est connue des Indiens qu'on y rencontre sous un nom de leur langue qui signifie "la Dernière Steppe", tandis que s'élève dans la même région, une montagne appelée "Dernière Montagne" par les naturels de cette contrée. Comme c'est la plus méridionale d'un groupe de montagnes, elle aurait évidemment reçu le nom de "Première Montagne" si les Indiens qui la virent les premiers avaient suivi une direction du sud au nord au cours de leurs migrations préhistoriques (3).

Et puis, comme pour couper court à toute possibilité de malentendu sous ce rapport, la montagne la plus septentrionale du même groupe est connue par un mot déné qui équivaut à "Premier Promontoire". Il est donc évident que, lorsque ces aborigènes découvrirent ce pays, ils voyageaient du nord au sud. D'un autre côté, comme ceux qui vivent sous une latitude encore plus élevée prétendent être venus de l'ouest, et que presque tous les Dénés ont une tradition d'après laquelle ils auraient effectué un passage par eau, au cours de leurs pérégrinations passées, je ne vois pas comment on peut éviter la

---

3—"Exploration de la Région du Grand Lac des Ours", pp. 124 et 313; Paris, 1893.



KOEZI, FEMME PORTEUR.

nclusion qu'ils parvinrent en Amérique par le détroit de Behring u tout au moins les îles Aléoutiennes (ce qui est moins probable), que ceux d'entre eux qui traversèrent les montagnes Rocheuses rirent une direction sud-est, tandis que les autres gagnaient tout e suite le sud (4).

La force de ces conclusions devient encore plus irrésistible lorsu'on considère le fait indéniable que les migrations de tous les Dénés en Amérique ont constamment été du nord au sud. Plusieurs es tribus septentrionales, comme les Sarcis, les Castors, les Chilcotins t d'autres, avaient, il n'y a pas encore bien longtemps, un habiat plus au nord que celui qu'elles occupent aujourd'hui.

Tout d'abord, pour commencer par le nord, en ce qui est des Nahanais, l'explorateur Alexandre Mackenzie qui découvrit, il y a cent vingt-cinq ans, le fleuve qui porte son nom, met leurs terres le chasse par le 65e degré de latitude N., c'est-à-dire dans le bassin lu grand lac des Ours. Aujourd'hui leur habitat se trouve plus de rois degrés au sud de cette mer intérieure. Non seulement ces Indiens ont émigré dans cette direction, mais une fraction de la tribu a même poussé une pointe jusqu'à l'ouest des montagnes Rocheuses, et elle s'est établie sur la Stickine et ses tributaires par 58° latitude nord.

Bien plus, cette même partie de la tribu a elle-même senti le besoin d'essaimer et d'envoyer une avant-garde encore plus au sud. C'est ce qui explique la présence, sur les bords de la baie Portland, par le 55e degré de lat. N., d'une bande de Dénés échoués au beau

---

4—Pour le nom indigène du "Premier Promontoire", voit Petitot, "Géographie de l'Athabaskaw-Mackenzie", p. 74, et "Exploration de la Région du Grand Lac des Ours", p. 313.

Puisque nous en sommes aux noms géographiques en usage parmi les Dénés du Grand-Nord canadien, nous pouvons remarquer en passant que celui de l'important lac Colville, situé par le 67e degré de latitude nord et juste à l'ouest du 124e de longitude, est à lui seul un indice incontestable de la non-autochtonéité de ces Indiens, du moins en ce qui est du pays qu'ils occupent aujourd'hui, puisqu'il signifie "lac où l'on a découvert du poisson" (Petitot, *ibid.*, p. 80).

Une autre preuve de l'*arrivée* des Dénés dans ces parages consiste dans le nom qu'ils donnent à un poisson assez commun dans le Grand-Nord. Je veux parler de l'*inconnu*, qui s'appelle *sis* au grand lac des Esclaves, *su* en peau-de-lièvre, *sio* en loucheux et *si* dans un dialecte apparenté à ce dernier. Tous ces monosyllabes signifient l'être qui n'a pas de nom, l'être inconnu. Les Dénés qui le désignent ainsi montrent bien par là qu'ils viennent d'une contrée où ce poisson ne se trouvait point.

milieu des Kollouches, ou Tlingets. S'il faut en croire le Dr. Franz Boas (5), il y a quelque quatre-vingts ans ce groupe comptait environ cinq cents âmes. Ses membres ont depuis été à peu près assimilés par leurs voisins hétérogènes, qui les tenaient du reste dans une espèce de servitude.

Du côté opposé des montagnes Rocheuses, nous avons la tribu des Castors, dont l'habitat actuel est les plaines immenses arrosées par la rivière la Paix entre le fort Dunvégan et un point à quelque distance du lac Athabaska, c'est-à-dire entre les 55e et 57e degrés de latitude nord. Or si la carte de l'explorateur Alexandre Mackenzie est correcte, ces aborigènes se trouvaient de son temps pas moins de huit degrés plus au nord.

Ils ne formaient originairement qu'une tribu avec les Sékanais qui habitent aujourd'hui les deux versants des montagnes Rocheuses, entre 55° et 53° lat. N. Une autre scission dans la tribu donna naissance au groupe des Sarcis qui, ainsi que nous l'avons vu, ont avec le temps considérablement dépassé même les Castors dans leur course vers le sud, puisqu'ils sont aujourd'hui cantonnés dans une réserve de leur choix au sud-ouest de Calgary, c'est-à-dire pas bien loin de la frontière des Etats-Unis.

Les Sékanais eux-mêmes ont cédé à cette tendance qui porte irrésistiblement tout Déné vers le sud. Du temps du traiteur Daniel W. Harmon, il y a juste un siècle, ils étaient confinés dans les gorges des montagnes Rocheuses entre les 56° et 55° de lat. N., et ils s'y trouvaient d'autant plus à l'étroit qu'ils ne pouvaient s'aventurer ni à l'est, où les Cris et les Castors les massacraient, ni à l'ouest, où Babines, Porteurs et Atnas [de race tsimpsiane] leur faisaient subir le même sort (6). Vinrent les blancs, puis les missionnaires, et les Sékanais, débarrassés de leurs frayeurs, se répandirent jusqu'à la région qui confine au fort Georges, à l'embouchure de la Nétchako avec le Fraser. Ils ont maintenant de nombreux représentants à cette place (7), qui se trouve juste par le 53e degré de latitude nord

---

5—*Tenth Report on the North-Western Tribes of Canada*, pp. 34-35.

6—Harmon, *A Journal of Voyages and Travels in the Interior of North America*, p. 156; réimpression de Toronto, 1904.

7—Ou du moins dans les environs, car leur réserve a été achetée par le Grand Tronc Pacifique.

Quant aux Chilcotins, nous avons déjà vu que leur habitat se trouvait il n'y a pas longtemps au nord de la vallée qui porte aujourd'hui leur nom, c'est-à-dire dans les environs immédiats du lac Nakuntlun, où quelques rares individus sont seuls restés. Leurs bandes plus ou moins nomades vont aujourd'hui jusqu'à la chaîne des monts Lillouet, dans le sud, par 51° 30′ lat. N. Là ils se sont heurtés à des Indiens de race séliche, qui ont arrêté leur marche vers le sud.

Mais peu ne s'en est fallu que leur échec n'ait été que partiel. En effet, bien loin dans l'est, au sud de la rivière Thompson, et dans la vallée de la Nicola, qui appartient aux Chouchouapes, on a retrouvé des vestiges d'un groupe d'étrangers qui n'étaient originairement que de purs Chilcotins. En 1888, on y voyait encore huit hommes avec quelques femmes et des enfants, qui ne se rappelaient plus que quelques mots de leur langue primitive. La plupart de ces mots étaient incontestablement chilcotins.

Comme d'habitude en pareil cas, ces descendants d'aventuriers hétérogènes réclamaient le pays où ils se trouvaient en vertu du droit de priorité d'occupation. Quatre générations auparavant, ils avaient encore trois camps avec deux loges fortifiées. Cette dernière circonstance montre assez clairement que leurs prétentions n'étaient point admises par leurs voisins, chez lesquels ils formaient un îlot chilcotin perdu dans une mer séliche.

Il est donc bien établi que, à moins d'obstacle insurmontable comme, par exemple, un peuple déjà en possession du pays, nos Dénés ont toujours tendu vers des cieux plus cléments, une terre plus hospitalière, et ils ont même parfois cédé à cette tendance en dépit d'une barrière comme celle d'un territoire déjà occupé.

La meilleure preuve que je puisse apporter de cette assertion se trouve dans la présence actuelle dans le Nouveau-Mexique, l'Arizona et d'autres Etats de l'Union américaine, des Navajos et des Apaches, les deux principales tribus dénées au point de vue numérique, ainsi que dans les différents groupes de traînards qui se sont arrêtés en chemin et sont aujourd'hui connus sous les noms de Kwalhioquas, restés dans le Washington, d'Umquas, dans l'Orégon, et de Houpas et d'autres qui se sont attardés dans la Californie.

Que les Navajos soient venus du nord, c'est là ce qui ne peut faire l'objet d'aucun doute. Il est vrai que feu le Dr Brinton a écrit qu'ils "n'ont aucune réminiscence de leur patrie ancestrale dans le nord" (8). Mais alors même que cette assertion serait correcte, il ne faut point oublier qu'il est d'usage pour l'intellect indien de transférer à des places actuellement connues, ou à leur voisinage, la scène des hauts faits dont le souvenir a été légué par les ancêtres.

Mais un de mes correspondants, le P. Léopold Ostermann, O. F. M., qui a travaillé longtemps et non sans succès parmi les Navajos, et à la plume duquel nous devons de précieux renseignements sur cette importante peuplade (9), écrivait il y a quelques années:

"Les Navajos ont une vague tradition qu'il existe, loin dans le nord, d'autres Navajos, ou Dinés, qu'ils appellent "Dénés nahodloni," c'est-à-dire ceux qui sont aussi Navajos.... Ils parlent même d'une bande de Navajos qui partirent une fois à la recherche des nahodlonis, et rapportent que leurs chasseurs trouvèrent effectivement leurs compatriotes, restèrent quelque temps parmi eux, puis retournèrent à leurs foyers dans le sud, après s'être assurés que leurs parents du nord ne les suivraient point" (10).

Dans une lettre privée, le P. Léopold confirme pleinement son assertion telle que publiée, puis ajoute: "La plupart des vieux Navajos, du moins tous ceux de l'ancien temps que j'ai questionnés, savent quelque chose de ces Dénés nahodlonis.... Ils savent que quelque part, à une grande distance, il y a des gens qui sont aussi Dénés, qui parlent leur langue et qui autrefois ne faisaient qu'un avec eux. Par là ils n'entendent point les Apaches, car ceux-ci se sont maintes fois fait clairement et distinctement connaître d'eux (11). Les uns mettent le pays de ces Dénés nahodlonis dans le nord, d'autres dans le nord-ouest; la plupart ne savent point où le placer" (12).

8—*The American Race*, p. 72; Philadelphie, 1901.

9—La plus importante, ainsi que nous l'avons vu, de toutes les tribus américaines au nord du Mexique.

10—*The Catholic Pioneer*, Oct. 1905.

11—Le Rév. Père fait probablement allusion ici aux nombreux démêlés que les Apaches ont eus dans le passé avec à peu près tous leurs voisins.

12—27 décembre 1905.

Il va sans dire que si les Navajos se rendent compte de l'existence de congénères à une grande distance de leur propre territoire, qu'ils mettent leur habitat dans le nord ou ailleurs, c'est qu'ils admettent implicitement les avoir quittés pour se rendre là où ils sont eux-mêmes aujourd'hui, c'est-à-dire dans le sud. Ce serait un non-sens de s'imaginer le contraire, puisque rien ne nous autorise à penser que les Dénés du nord aient jamais été plus au sud qu'ils ne sont de nos jours.

Pareilles déclarations émanant d'un homme comme le P. Léopold, qui est si familier avec la question et peut toujours l'éclaircir en puisant aux meilleures sources possible, ne nous laissent plus aucun doute là-dessus.

Il en est, du reste, ainsi de ces nomades invétérés qu'on appelle les Apaches. Ces Indiens, les plus méridionaux de la grande race qui nous occupe, témoignent en outre par leur propre passé de la tendance pour le sud qui semble innée au cœur déné. L'une de leurs divisions, celle des Lipanes, pénétra même jusque dans le vieux Mexique. Que dis-je? D'après feu le Dr J.-W. Powell, il y a une centaine d'années, des groupes apaches occupaient toute la région entre les 36e et 29e degrés de latitude nord et les 99e et 114e de longitude ouest, c'est-à-dire du Texas central jusque bien avant dans le Mexique (13).

Pour résumer maintenant les traditions dénées, tout en les interprétant à la lumière de ce que nous savons de la géographie et de la sociologie des peuplades établies à l'ouest du territoire actuel des Indiens parmi lesquels elles ont cours, nous pouvons dire que ceux-ci habitaient originairement une partie de l'Asie dénuée de

---

13—*Indian Linguistic Families* (*VIIth Annual Report Bureau of Ethnology*, p. 54).

Il est, je crois, permis de voir dans un détail d'une légende porteur comme une confirmation de l'antipathie que les Dénés paraissent avoir pour le nord, lorsqu'il est question de migrations. Les Porteurs racontent qu'un chasseur ayant rencontré *Yibta* (la Grande Ourse) après s'être aventuré très loin de son pays natal, celle-ci lui donna un bâton magique pour se guider et l'aider à rentrer chez lui. En même temps, elle lui fit cette recommandation : "Quand tu auras besoin de nourriture, tiens-le momentanément debout sur le sol, puis laisse-le tomber et observe quelle direction il prend dans sa chute. S'il tombe dans la direction du vent du nord, ne la suis point, car là t'attend la famine" (Cf. *Notes... on the Western Dénés*, p. 194).

montagnes et de climat tempéré où se trouvaient aussi des singes et des serpents (14).

Pour une raison ou pour une autre, ils émigrèrent vers les côtes de l'Asie, qu'ils suivirent (15) jusqu'à ce que, arrivés au détroit de Behring, ils le traversèrent (16), mais non sans avoir été retenus assez longtemps parmi des peuplaces de l'Est asiatique qui les persécutèrent (17), traitement que leur firent peut-être aussi subir des tribus maritimes arrivées avant eux en Amérique.

Se dirigeant alors vers le sud-est, ils se heurtèrent aux derniers contreforts des montagnes Rocheuses, dans lesquelles la majorité s'enfonça (18), tandis que d'autres groupes descendaient dans le sud et peuplaient graduellement ce qui est aujourd'hui le Youkon et la plus grande partie de la Colombie Britannique du nord au sud (19). Puis un vieillard des montagnes Rocheuses ayant découvert le Mackenzie, un grand nombre d'eux s'y portèrent et se firent pêcheurs (20). De là, avec le temps et par suite de l'augmentation de la population, les Dénés se répandirent dans tout le nord-est, et même jusqu'au cours d'eau qu'on appelle aujourd'hui la rivière au Cuivre, sur les bords duquel une femme avait trouvé du cuivre natif.

Enfin, après de longues années, une partie de la nation, jusqu'alors probablement cantonnée dans l'ouest, se trouvant à l'étroit entre les montagnes Rocheuses et l'océan Pacifique, fit une poussée vers le sud (21), passant par ce qui est devenu le Washington, l'Orégon et la Californie (22), et, après avoir laissé en chemin des escouades de ses gens, atteignit le Nouveau-Mexique, l'Arizona, le Colorado, l'Oklahoma et le Texas, où, après l'arrivée des Espagnols, elle fut peu à peu connue sous les noms de Navajos et d'Apaches.

14—Tradition relatée par Sir John Franklin et le P. Petitot.
15—Petitot.
16—Tous les auteurs.
17—Petitot et Franklin.
18—Petitot.
19—Ainsi qu'on peut le conclure des traditions porteurs et chilcotines.
20—Petitot.
21—Implicitement d'après les traditions des Navajos.
22—Ainsi que le prouve l'habitat actuel des restes de tribus égrénés le long de ces Etats.

Les divisions de notre travail qui vont suivre ne feront que confirmer ces traditions, du moins en ce qui est du passage de ces peuplades d'Asie en Amérique (23).

23—Je venais à peine d'écrire ce qui précède lorsque je reçus de l'Institution Smithsonienne, de Washington, D. C., une carte ethnographique sur laquelle on me demandait de corriger, s'il y avait lieu, la frontière méridionale assignée à la race dénée entre la baie d'Hudson et les montagnes Rocheuses. Or rien n'est plus difficile que la tâche de délimiter exactement l'habitat de cette race, vu que la tendance à s'étendre dans le sud lui a fait occuper nombre de positions que les Cris réclament encore comme leur appartenant. Ainsi que je l'ai dit au deuxième chapitre de cet ouvrage, la limite actuelle de son territoire à partir du fleuve Churchill et du lac de l'Ile à la Crosse, qui en est comme l'une des sources, va à peu près de ce dernier point au col de la Cache Tête-Jaune, dans les Rocheuses. Mais *de jure*, du moins à entendre les Cris, cette ligne est beaucoup trop méridionale. De fait, le bassin du lac de l'Ile à la Crosse est peuplé de Cris (race algonquine) non moins que de Montagnais (Dénés). Que dis-je? La première tribu a des représentants jusque sur les bords du lac Athabaska, qu'elle réclame comme faisant partie de son patrimoine ancestral.

En sorte que, dans cette partie du pays, la frontière internationale irait du lac Granville, expansion du Churchill, au lac Caribou, puis au nord-ouest jusqu'au bout du lac Athabaska, qui porte un nom cris et devrait être assigné à la tribu qui parle cette langue, du moins en ce qui est de sa rive méridionale et à l'exclusion de son extrémité orientale. De la rive septentrionale de cette grande pièce d'eau, la ligne de démarcation irait rejoindre la rivière la Paix, qu'elle suivrait, légèrement au sud de son cours, jusqu'en Colombie Britannique.

C'est-à-dire que, depuis une époque assez récente, les Dénés, représentés par les Montagnais, seraient, dans cette région, descendus de quatre degrés de latitude vers le sud, empiétant d'autant sur le territoire des Algonquins.

CHAPITRE IX

SIMILARITÉS TECHNOLOGIQUES

La physiologie, la sociologie et la technologie s'accordent à nous confirmer dans l'opinion que toute l'importante famille que nous appelons, ou plutôt qui s'appelle, Dénés, est arrivée à une époque relativement récente en Amérique. La technologie est la science qui traite des principes et des faits qui regardent la confection des moyens artificiels dont se sert l'homme pour parvenir à ses fins d'ordre matériel. Elle n'est pas, je le sais, celle des sciences anthropologiques qui puisse fournir les armes les plus sûres à l'ethnologue désireux de se livrer à des comparaisons en vue d'arriver à des conclusions précises. Ses données ne sont pourtant point à mépriser lorsqu'elles se trouvent en qualité et en nombre suffisants pour suggérer des rapprochements ethnologiques.

Pour commencer par les habitations des primitifs que sont les Denés du Canada et de l'Alaska, celles des tribus semi-sédentaires, telles que les Porteurs et leurs voisins de l'ouest, ont leur équivalents exacts en Sibérie. "Les demeures des Jakuts [Yakoutes] sont de deux sortes", écrit Wrangell. "En été, ce sont des Urosses, légères tentes circulaires faites de perches couvertes d'écorce de bouleau, qu'ils arrachent à l'arbre en grandes bandes... A l'approche de l'hiver, ils occupent leurs chaudes Yourtes [comparez le synonyme porteur *yœrh*]. Ces dernières sont des maisonnettes en planches"(1).

Georges Kennan, l'écrivain bien connu sur les choses de Sibérie, fait la même distinction en ce qui est des habitations des Kamtchadales (2), et G. Sarytschew, que nous avons déjà cité plusieurs fois,

---

1—*Narrative of an Expedition to the Polar Sea*, p. 24. S'il faut en croire Hooper, les maisons des Tuskis (Tchouktchis) sont appelées *yarang*. Une petite particularité relativement à ces aborigènes vaut, je crois, la peine d'être rapportée, d'autant plus que, par ailleurs, je n'ai pu trouver la moindre analogie entre leur langue et celles de mes Denés. Hooper écrit: "Nous fûmes très attirés et amusés en même temps par leurs expressions d'étonnement à la vue de n'importe quelle merveille. Kah, kah, kah, était l'éjaculation universelle de surprise" (*The Tents of the Tuski*, p. 21). Or telle est précisément l'interjection dont se servent les Porteurs lorsqu'ils veulent marquer de la surprise. *'Kah, 'kah, 'kah*, s'écrient-ils alors, comme s'ils disaient: voyez donc la merveille !

2—*Tent Life in Siberia*, p. 153; New York, 1910.

parle de même de celles des Tchouktchis (3). De fait, tous les voyageurs qui ont écrit sur le nord-est de l'Asie s'accordent sur ce point.

Or cette distinction s'applique avec le même apropos aux Dénés occidentaux, Porteurs, Babines et autres dont j'ai moi-même décrit le logis d'été et d'hiver dans mes "*Notes archæological, industrial and sociological on the Western Dénés* (4). Le navigateur Etienne Marchand observa lui-même cette ressemblance entre ce point de la technologie des indigènes de l'Asie et celui des Indiens d'Amérique, lorsqu'il écrivit que "la distinction entre les habitations d'hiver et d'été des habitants des îles de la reine Charlotte rappelle la coutume des Kamtschadales, qui ont leurs *balagans* pour l'été et leur *yourts* pour l'hiver (5)".

D'un autre côté, "les loges des Kutchins [Loucheux) ressemblent aux huttes de neige des Esquimaux", dit expressément Sir John Richardson, qui ajoute : "Elles ont la même forme que ces huttes et la même apparence que les *Yourtes* des Anadyrskis d'Asie" (6).

Même plus à l'ouest dans l'immense Sibérie un voyageur récent vit, dans la vallée du lac Baikal, "des groupes de tentes en tout semblables à celles des Peaux-Rouges. Elles appartenaient à des aborigènes mongols de la tribu des Buriats, qui disparaissent devant les Moscovites comme les Peaux-Rouges devant les Saxons" (7).

Chacun connaît la forme particulière des *tipis* des Indiens des plaines canadiennes, qu'on retrouve dans les forêts des Dénés de l'est: des cônes ou pains de sucre gigantesques résultant de longues perches réunies au sommet et formant un grand rond à la base. Nous les retrouvons sous le ciel d'Asie, à savoir dans la vallée de l'Amour, d'après Gérard Fowke. "Le style le plus simple", écrit-il, "suit quelque peu la forme du wigwam indien, avec un certain nombre de perches attachées ensemble au sommet et étendues en bas à distance les unes des autres ; cette charpente est recouverte d'é-

3—*Account of a Voyage of Discovery*, vol. II, p. 49.

4—*Trans. Can. Inst.*, vol. IV, pp. 185-89.

5—Cité par Swan, *The Haidah Indians of Queen Charlotte Islands*, p. 12.

6—*Arctic Searching Expedition*, vol. I, p. 393; Londres, 1851.

7—John-Foster Fraser, *The Real Siberia*, p. 137; Londres, 1904.

corce ou de peaux, ou bien de nos jours de toile à tente" (8). J'en ai moi-même vu des photographies, qu'on prendrait pour des représentations de tipis crises ou montagnaises.

Un autre voyageur, Stæhlin, constate de son côté une pareille similarité dans les habitations permanentes des deux continents. Parlant des naturels de l'île Oumanak, l'une des Aléoutiennes, il dit qu'ils " bâtissent leur jurts de la même manière que celles du Kamtschatka, avec du mélèze, du sapin (*fir*) et d'autre bois charrié par la mer à leurs parages" (9).

Un troisième auteur décrit ainsi les demeures des aborigènes qu'il visita : "Elles sont faites avec un grand nombre de longues perches disposées en rond, liées ensemble par le haut et couvertes d'écorce de bouleau presque jusqu'au sommet, qu'ils laissent ouvert pour le passage de la fumée. Durant l'hiver, ils ferment l'entrée avec un morceau de drap ou une peau. Le feu est au milieu de la hutte, et la famille... s'assied tout autour".

Qui n'a reconnu à cette description la fameuse tipi des sauvages des grandes plaines américaines" Et pourtant il n'est nullement question ici des aborigènes du Nouveau-Monde. L'habitation présentée au lecteur dans cette citation n'est autre chose que la hutte d'été du Tongouse sibérien, et c'est le naturaliste Gmélin qui nous initie aux détails de sa construction (10).

Il n'y a pas jusqu'à la place d'honneur dans l'humble logis de l'aborigène qui ne soit la même en Asie et en Amérique, c'est-à-dire aussi loin que possible de la porte. L'abbé Huc et d'autres voyageurs en font foi en ce qui est des Sibériens, et, relativement aux Dénés de l'Amérique, j'ai vu moi-même, à l'occasion de ces festins d'apparat dont il sera question plus loin, un invité sortir précipitamment parce qu'il se croyait insulté en étant placé trop près de la porte. Les alentours en sont réservés aux femmes et aux chiens, deux espèces de créatures qui jouissent à peu près de la même considération parmi les Américains et les indigènes de la Sibérie.

Parlant des villages porteurs, j'écrivis, il y a vingt-deux ans,

---

8—*Exploration of the Lower Amur Valley* (*American Anthropologist*, vol. VIII, p. 279.)

9—*An Account of the New Northern Archipelago*, p. 38.

10—*Op. cit.*, vol. I, p. 303.

u'ils sont généralement situés "sur la rive nord des lacs, de maière à profiter des rayons du soleil venant du côté opposé" (11), t que les maisons dont ils sont composés n'ont d'autre cheminée u'une ouverture dans le toit. Or Wrangell nous dit que celles des 'choukţchis sédentaires sont bâties de telle sorte que "leur porte, ui est basse, est toujours tournée au sud", et qu'au sommet "se trouve un trou pour laisser échapper la fumée" (12).

Ainsi en est-il des habitations des Tartares, dont la porte est toujours au midi, d'après l'envoyé de saint Louis, Guillaume de Rubruquis (13).

J'ai décrit dans l'ouvrage auquel j'ai fait allusion ci-dessus l'échelle des aborigènes d'Amérique, "c'est-à-dire un tronc d'arbre avec des entailles de distance en distance pour y poser les pieds". C'est là, apparemment, un bien petit détail; il n'en est pas moins significatif, puisqu'il a fallu la culture supérieure des Pueblos pour leur faire penser, par rapport à cet accessoire de toute maison, à une double pièce de bois traversée de nombreux bâtons. Nous trouvons une contrepartie du premier modèle chez les Gilyaks de la Sibérie, grâce à R.-J. Bush qui nous apprend que les plates-formes érigées autour de leurs demeures "sont atteintes au moyen de marches grossières taillées dans un tronc d'arbre" (14).

Peter Dobell dit aussi avoir vu, parmi les Kamtchadales, "un madrier placé contre l'arête du trou avec des coches taillées dedans pour y recevoir les pieds—misérable équivalent d'une échelle" (15), et William-H. Dall, écrivant à propos des anciens habitants des Aléoutiennes, parle aussi d'un toit "muni d'un tronc d'arbre entaillé en guise d'échelle" (16).

Page 355 du second volume des Voyages de Cook (édition de 1840), se trouve en outre une illustration représentant une hutte d'Ounalaska qui contient une de ces échelles primitives.

Tout près de l'habitation des Porteurs et autres Dénés, le voyageur ne manque pas de remarquer des magasins ou dépôts aériens,

---

11—*Notes*, p. 184. 12—*Op. cit.*, pp. 358-59.
13—Voyage, pp. 251, 253.
14—*Reindeer, Dogs and Snow-Shoes*, p. 103.
15—*Travels in Kamtchatka and Siberia*, vol. I, p. 90; Londres, 1830.
16—*On the Remains of later Pre-historic Man obtained from the Caves in the Catherina Archipelago*, p. 6; Washington, 1878.

dont je publiai la représentation, accompagnée d'une description, à la p. 196 des *Notes* déjà mentionnées. C'est ce qu'on appelle une cache dans la langue des traiteurs de fourrures de l'Amérique du Nord. On trouve de semblables dépôts en Sibérie d'après l'explorateur Bush que je cite : "Contiguës à chaque maison et bâties sur des échafaudages tout proche, plusieurs pieds au-dessus de la neige et assez haut pour que les chiens ne puissent les atteindre, se trouvaient des structures coniques et de forme pyramidale dont on se servait en guise de dépôts pour les provisions" (17).

Si maintenant nous pénétrons dans l'humble logis de l'aborigène sibérien, nous y retrouvons absolument les mêmes ustensiles que nous avons pu voir dans la tipi conique ou la loge semi-sphérique de l'Indien de l'Amérique du Nord. J'ai minutieusement décrit avec force figures, dans mes *Notes on the Western Dénés*, ceux dont se servent ces derniers: plats et chaudières, bassins et casseaux, le tout en écorce de bouleau. Sans entrer dans autant de détails à ce sujet, Hearne les a aussi mentionnés en ce qui est des Dénés orientaux qui, eux aussi, n'ont, ou n'avaient originairement, que des vases de même matière.

De leur côté, Grieve et Jefferys nous disent des habitants du Kamtchatka que "tous leurs meubles consistent en plats, en bassins, en auges et en pots, tous fabriqués de l'écorce des bouleaux" (18).

Les occupations propres aux deux sexes, qu'elles se produisent à la maison ou au dehors, sont également identiques en Asie et en Amérique, et nous pouvons très bien appliquer aux naturels du dernier continent ce que les auteurs susmentionnés disent de ceux du premier, à savoir que " l'occupation des hommes c'est la chasse et la pêche ; c'est aussi leur tâche de bâtir leurs cabanes, de couper le bois, de soigner leurs chiens et d'amener les provisions.

"Les femmes sont les seuls et uniques taneurs (*sic*), tailleurs et cordoniers (*sic*). C'est une marque de honte parmi eux si un homme s'abaisse à de tels métiers. Aussi se moquèrent-ils des premiers

17—*Op. cit.*, p. 351. Un autre auteur, Martin Sauer, de l'expédition Billings décrit ainsi les "caches" des Tongouses qu'il rencontra : "Ils laissent là leur stock de poisson sec et de petits fruits dans de grandes boîtes érigées sur les arbres ou des pieux, pour leur propre bénéfice ou celui de leurs congénères en voyage au cours de l'hiver" (*An account of a Geographical and Astronomical Expedition to the Northern Parts of Russia*, p. 47).

18—"Description abrégée du Pays de Kamtschatka", p. 64.



SÉKANAISES REVENANT DU BOIS.

Russes quand ils les virent s'occuper de l'aiguille. Les femmes teignent les peaux ; elles apprennent les exorcismes et la médecine" (19).

Chez les sauvages, il faut bien le dire, le nombre de leurs occupations est bien plus grand ; mais nous savons par d'autres que la liste qu'en donnent les deux auteurs anglais est loin d'être complète en ce qui touche aux Sibériennes dont ils parlent.

Avant de quitter le sujet des habitations aborigènes, je me permets de noter un autre point de ressemblance entre l'Asie et l'Amérique, malgré son insignifiance apparente. C'est de tels détails qu'est faite la vie sociale, ou plutôt ce qui dans la vie sociale a le plus d'importance au point de vue ethnographique. Selon le colonel N. Prjévalski, qui a en vue les Mongols parmi lesquels il fit de longs voyages, même dans l'intérieur de sa yourte, un nomade dira : "Tel objet est placé au nord ou à l'ouest". C'est précisément le cas relativement aux Dénés qui, bien qu'ayant des mots pour indiquer les directions à droite ou à gauche, ne s'en servent jamais comme nous le faisons. Lorsqu'il est question de position, ils ont invariablement recours à des termes qui dénotent les points cardinaux, alors même que la distance est tout à fait insignifiante.

Prjévalski rapporte aussi que "dans la Mongolie orientale, avant de se séparer de son hôte, le voyageur échange avec lui de petites serviettes de soie comme gage de sympathie mutuelle" (20). Les Dénés n'ont point, comme on peut bien le penser, de serviettes de ce genre. Nous n'en pouvons pas moins comparer la coutume des Mongols avec celle du voyageur déné qui, avant de retourner, ou de continuer sa route, échange des habits avec son hôte en signe d'amitié. Venir d'une place avec le même costume équivaut à une admission de mépris de la part de la personne qu'on a visitée. On s'en garde à tel point que cet échange mutuel de vêtements occasionne parfois le plus grotesque accoutrement, d'autant plus que le voyageur tient toujours à porter à son retour ce qu'on lui a donné.

Le lecteur pourra aussi comparer avec cette coutume ce qu'un des compagnons du capitaine Billings rapporte à la page 321 de l'ouvrage de Martin Sauer : "Le chef.... prit alors notre comman-

---

19—*Ibid.*, pp. 64-65.
20—"Mongolie et Pays des Tangoutes", p. 45; Paris, 1880.

dant par la main et le fit passer par-dessus l'un des feux ; puis il enleva sa propre veste et la mit au capitaine Billings, qui en retour revêtit le chef d'une chemise propre. Cet échange d'habits est considéré comme une marque d'amitié et de protection réciproque."

Il est à gager que le chef sibérien se fût cru beaucoup plus honoré s'il eût reçu même l'habit de rebut du voyageur au lieu d'une chemise que celui-ci n'avait point portée. Cette scène, qu'on pourrait croire caractéristique des Dénés américains, se passa chez les Tchouktchis d'Asie.

Un autre explorateur rapporte ce qui suit : "Dans l'une des maisons où nous entrâmes aujourd'hui, je remarquai un enfant emmaillotté dans un sac attaché à une planche, absolument de la même manière que le sont les bébés des Indiens de l'Amérique du Nord" (21).

C'était chez les Yakoutes, et ma citation est empruntée à l'ouvrage de Sir Georges Simpson. A propos d'enfants, il me sera permis de rappeler ici l'interminable allaitement par les mères dénées, qui souvent donnent le sein à deux enfants à la fois, dont l'un marche depuis longtemps. De fait, je me rappelle un petit Porteur qui doit avoir eu six ou sept ans au moins, puisqu'il était assez grand pour apprendre un cantique que je venais de composer et qu'il me chanta moyennant rétribution. Et pourtant il têtait encore sa mère !

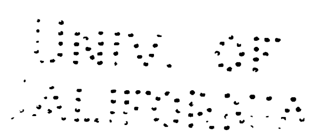
Or une dame anglaise qui voyagea parmi les Kirghiz écrit à propos d'un enfant de trois ou quatre ans, qui courait à sa mère pour en être allaité, et elle ajoute : "Vous seriez surpris de voir des garçons de dix à onze ans têter leur mère" (22).

Quand elles ne leur donnent point le sein, les mères dénées ont une ressource bien connue pour pacifier leur progéniture de mauvaise humeur. Elles lui font sucer un morceau de gras. N'est-il pas quelque peu singulier de retrouver précisément la même pratique sous le ciel gris de la Sibérie orientale? Sarytschew nous apprend, en

---

21—Geo. Simpson, *An Overland Journey round the World*, vol. II, p. 129 de l'édition américaine; Philadelphie, 1847.

22—Mme Atkinson, *Recollections of Tartar Steppes and their Inhabitants*, p. 178; Londres, 1863. A. Erman rapporte la même coutume relativement aux Tongouses (*Travels in Siberia*, vol. II, p. 527,) et H. Lansdell en dit à peu près autant des Manyargs, tribu riveraine de l'Amour central (*Through Siberia*, p. 507).



ffet, que les Tongouses "ressemblent aux Jakuts par leur manière l'apaiser un enfant qui pleure : ils lui donnent un morceau de gras à sucer" (23).

En outre, en Asie tout comme en Amérique, la mousse tient lieu de langes (24).

Enfin, puisque nous en sommes aux nourrissons, une autre analogie non moins significative est l'horreur et la honte que ressentent les parents, asiatiques aussi bien qu'américains, pour la naissance de jumeaux. C'est pour la famille dénée un tel déshonneur que le père se croit désormais incapable de réussir à la chasse. Ainsi que je l'écrivais dans mon premier essai anthropologique en anglais, "l'infanticide a été très rare parmi eux. Néanmoins, une coutume indigène aujourd'hui heureusement tombée en désuétude réclamait une exception dans le cas de jumeaux. On devait se défaire de l'un d'eux, vu que la naissance de deux enfants à la fois était regardée comme le présage de quelque malheur, et rien moins qu'une monstruosité" (25).

Cela est si vrai que, même depuis leur conversion au christianisme et malgré mon intervention personnelle, il ne s'est pas encore produit parmi les Dénés de l'ouest un seul cas de jumeaux, je ne dis pas atteignant l'âge de maturité—je devins pourtant leur missionnaire dès 1882—mais vivant tous les deux l'espace d'une seule année ou même de quelques mois. Toujours l'un deux meurt peu après sa naissance, et on s'en excuse en mettant sa mort au compte de causes d'ordre naturel.

Or que voyons-nous parmi les naturels de la Sibérie? Grieve et Jefferys vont encore nous l'apprendre en deux mots. "Il y en a d'autres qui tuent leurs enfans dès leur naissance", écrivent les auteurs anglais, qui ajoutent : "C'est leur superstition qui les engage à ces cruautés. Car si une femme met des jumeaux au monde, il faut du moins qu'il en meure un" (26).

Des enfants tongouses Mme Atkinson dit qu'en été "ils courent invariablement tout nus, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de

23—*Account of a Voyage of Discovery*, vol. I, p. 15.
24—*Ibid., ibid.*; A.-G. Morice, *Three Carrier Myths, with Notes and Comments* (*Trans. Can. Inst.*, vol. V, p. 5, note).
25—*The Western Dénés; their Manners and Customs*, p. 126.
26—*Op. cit.*, p. 80.

dix ou douze ans" (27), remarque qui ne saurait être plus vraie des enfants, surtout des garçons, des Dénés avant l'arrivée des missionnaires parmi eux.

D'après Sir Georges Simpson, les Yakoutes ont "des canots d'écorce de bouleau de la forme propre à ceux des Indiens de la rivière Pend d'Oreille, près du fort Colville" (28), après quoi ce voyageur rapporte que ces canots "servent aussi de cercueils, ainsi que cela se voit chez les Tchinouks et autres tribus de la côte américaine".

Les embarcations de ces derniers sont naturellement de bois. Elles aussi ont leur équivalent comme forme et manufacture dans les *dug-outs*, ou troncs d'arbres creusés, des Dénés de l'ouest.

Le même style primitif des canots domine parmi les Gilyaks de la vallée de l'Amour, ainsi qu'on le voit mainte et mainte fois dans un livre de voyages par un officier de la marine anglaise (29).

Bush remarque de plus que "dans le but de veiller à leur sûreté personnelle lorsque l'eau est dangereuse, les Kamtchadales assujettissent ensemble deux [canots] ou plus, en les attachant côte à côte au moyen de perches legères passées au travers de leurs bords" (30). J'ai moi-même vu plusieurs fois de ces radeaux improvisés parmi les Babines et les Porteurs, et Hearne nous assure que même les Dénés orientaux avaient l'habitude de recourir à cette pratique en des circonstances analogues, malgré la nature bien plus frêle de leurs embarcations (31).

Pour aider la marche en hiver, les Dénés de l'ouest ont, comme supplément à la raquette, dont l'usage est naturellement universel en Asie comme en Amérique, un bâton spécial avec attachement discoïde qui l'empêche d'enfoncer dans la neige (32). Les Gilyaks

---

27—*Ibid.*, p. 348. Et cette particularité n'est point le propre exclusif des basses classes, puisque le mari de cette dame nous apprend qu'un certain chef kirghiz, qui possèdait plus de trois mille chevaux, presque trois cents chameaux, avec des bœufs et des moutons en quantité, "avait quatre enfants, lesquels allaient nus" (*Oriental and Western Siberia*, p. 258). V. aussi p. 285 du même ouvrage.

28—*Op. cit.*, vol II, p. 127.

29—J.-M. Tronson, *A Voyage to Japan, Kamtschatka, Siberia, Tartary*, pp. 135, 277, 323; Londres, 1859.

30—*Op. cit.*, p. 46.

31—*A Journey from Prince of Wales's Fort in Hudson's Bay to the Northern Ocean*, p. 119.

32—A la p. 154 de mes *Notes*, je donne une description, avec deux figures, de ce bâton tel que nous le voyons aujourd'hui parmi les Porteurs de la Colombie Britannique.

de la Sibérie orientale ont un semblable accessoire qui, d'après Bush, " a près de son extrémité inférieure un petit cercle qui lui est fixé au moyen d'un réseau en lanières de peau de renne [tout comme chez les Dénés] qui l'empêche d'enfoncer dans la neige en hiver" (33).

Les Esquimaux de l'ouest ont aussi adopté ce bâton à neige ; mais, dans son précieux ouvrage, *Primitive Travel and Transportation*, mon excellent ami d'autrefois, le Prof. Otis-T. Mason, le croyait d'introduction récente en Amérique, de même que les lunettes à neige des Esquimaux et des Loucheux, qu'on retrouve également en Asie (34).

Parmi les Porteurs de la Colombie Britannique, ce bâton spécial a un second objet que j'ai ainsi décrit : "La main du chasseur, chaude et tremblante par suite de l'excitation de sa course, peut être soutenue et affermie en la passant dans une boucle en lanière qui accompagne souvent la partie supérieure de l'instrument, et fournir ainsi au canon de son fusil un appui sur lequel il peut compter lorsqu'il fait feu" (35).

Or voici ce que je lis dans un ouvrage assez peu connu : "Il y a un élément de pittoresque introduit par le Samoyède dans la manière de se servir des armes à feu : il tire aidé d'un support qui rappelle le bon vieux temps des fusils à mèche. Ce support est en bois, a près de deux pouces de diamètre et quatre pieds de long. Il ressemble beaucoup à certains supports de queue de billard" (36).

S'il faut en croire A. Campbell (37), les Aléoutes des environs d'Ounalaska, qu'on peut regarder comme intermédiaires entre les Asiatiques et les Américains, font eux-mêmes usage d'un pareil accessoire à leur mousquet.

Je sais fort bien que, au point de vue de l'ethnologue, cette particularité n'a pas grande importance. Je la donne comme un excellent exemple du bien-fondé de l'axiome anthropologique que les

---

33—*Op. cit.*, pp. 134-35.
34—*Op. cit.*, p. 272 ; Washington, D. C.
35—*Notes*, p. 155.
36—*The Great Frozen Land*, p. 80.
37—*A Voyage round the World*, p. 62 ; Edimbourg, 1816. On peut en dire autant des Kamtchadales (V. les Voyages du capitaine Cook, vol. II, p. 485); et même des lointains Thibétains (W.-W. Rockhill, *Notes on the Ethnology of Tibet*, p. 712).

mêmes besoins créent les mêmes moyens. Reste, pourtant, le bâton à neige de nos Indiens, qui est reconnu comme ayant eu son origine en Asie.

Quant à la pêche sur une grande échelle, c'est-à-dire au moyen de pièges, les mêmes systèmes, des combinaisons analogues se font remarquer chez les Kamtchadales et autres Asiatiques du nord-est et les aborigènes de l'Extrême-Nord de l'Amérique. Sir Geo. Simpson l'atteste lorsqu'il écrit : "Pendant un petit tour de promenade j'observai dans un ruisseau un certain nombre de paniers et de barrières à poissons semblables à ceux que j'avais vus sur la Colombie et dans la Nouvelle-Calédonie" (38).

Ces espèces de machines en treillis sont, de fait, si semblables non seulement à celles dont se servent les Indiens de ces régions, mais encore à celles dont font usage mes anciens sauvages, que Bush et moi-même les avons décrites absolument dans les mêmes termes à l'insu l'un de l'autre, à savoir comme de "longs paniers en forme d'entonnoir" (39).

Ce voyageur américain, dont je n'ai connu que longtemps après le livre intéressant, remarque en outre : "Je trouvai plus tard cette espèce de piège parmi toutes les tribus stationnées entre l'Amour et l'océan Arctique".

Cette similarité est si évidente pour quiconque a étudié sur place les habitants de l'un et l'autre continent, que deux anciens auteurs, qui nous les décrivent tels qu'ils étaient à l'époque des premières découvertes russes dans l'Extrême-Nord de l'Amérique, ne peuvent eux-mêmes résister à la tentation de citer quelques-unes des ressemblances qui les avaient frappés.

"Les Américains et les Kamtchadales se ressemblent par les points suivants", écrivent Grieve et Jefferys dans un petit livre très rare dont une traduction française parut en 1768, laquelle était elle-même calquée sur une traduction allemande publiée quelque temps auparavant: "1o. Dans leur physionomie. 2o Dans l'apprêt des mêmes herbes, qui leur servent de nourriture. 3o Dans leur

38—*An Overland Journey*, vol. II, p. 348 de l'édition anglaise. Par Nouvelle-Calédonie les traiteurs de la compagnie de la baie d'Hudson entendaient le pays connu aujourd'hui comme la Colombie Britannique, moins le territoire au sud de la Thompson.

39—Bush, *op. cit.*, p. 172 ; Morice, *Notes*, p. 84.



ALÉOUTES EN COSTUME PRÉHISTORIQUE.

manière de faire du feu. 4o En ce que leurs haches sont ou de pierre ou d'ossemens. 5o Leurs habits et leurs chapeaux sont semblables, et 6o ils teignent les uns et les autres leurs peaux avec l'écorce d'aulne. Ces particularités pourront éclaircir la question, d'où l'Amérique a pu être peuplée. Car quand même on seroit d'accord que l'Asie et l'Amérique n'ont jamais été contiguës, comment pourroit-on soutenir qu'il ait été impossible d'y passer lorsqu'on considère le grand nombre d'Isles situées entre les deux continents, qui facilitent le passage de l'un à l'autre" (40)?

Si je ne me trompe, le lecteur doit être maintenant disposé à admettre qu'il existe une merveilleuse identité entre la technologie des tribus américaines et celle des peuplades asiatiques.

Mais ce n'est pas tout.

40—*Op. cit.*, pp. 18-19.

— — —

CHAPITRE X

SIMILARITÉS SOCIOLOGIQUES

En Asie, tout comme en Amérique, c'est surtout le saumon qui fait l'objet de la pêche. Le traitement qu'on lui fait subir pour le conserver est identique sur les deux continents. Ainsi que nous l'apprend Georges Kennan, "les femmes l'éventrent, le nettoient et lui enlèvent les arêtes avec la plus grande habileté et cela très rapidement ; puis on le suspend en longues rangées pour sécher à des perches disposées horizontalement" (1).

"Dans cette seconde phase de son existence, le saumon prend un nouveau nom, et est appelé *yukala*", continue le même auteur. Même cette particularité se retrouve chez les Dénés de l'Alaska qui nomment *ukali* le saumon sec, et chez les Babines, pour lesquels il devient *pè* dans son état de dessication après avoir été *thallokh* à son état naturel.

La première partie de l'opération qui fait ainsi changer de nom à cet utile poisson avait originairement lieu au moyen d'un couteau de pierre, silex ou augite-porphyrite, à tranchant semi-circulaire, qui rendait le travail très expéditif. Les Dénés du nord ont aujourd'hui pour certaines catégories d'ouvrage, telles que la confection des canots de bois, des traîneaux, des cadres de raquettes, des masques, etc., une sorte d'outil qu'ils appellent couteau-croche, dont j'ai donné la figure p. 144 de mes *Notes on the Western Dénés*. Or nous lisons dans Coxe (2) que les habitants des îles aux Renards faisaient usage, il y a cent trente ans, de "couteaux-croches en silex ou en os au lieu de hachettes".

Le lecteur qui a la moindre teinture de la technologie indienne connaît au moins vaguement les harpons, de taille proportionnée à la nature du poisson, dont se servent les sauvages américains

---

1—*Tent Life in Siberia*, p. 154.

2—*Op. cit.*, p. 198. Le navigateur Cook remarqua aussi de ces couteaux croches entre les mains des insulaires d'Ounalaska (Voyages, vol. II, p. 304).

quand ils ont pour objectif des pièces de choix autres que le saumon. Il n'est probablement pas non plus sans savoir que cette pêche se fait souvent de nuit, alors que l'Indien monte un canot, généralement avec un compagnon qui l'éclaire au moyen d'un flambeau aussi primitif que possible: un morceau de bois résineux enflammé.

Or voici ce que nous lisons des tribus sibériennes dans un ancien auteur qui les étudia soigneusement il y a presque deux cents ans. Sa "fourche" n'est évidemment autre chose que le harpon, c'est-à-dire un instrument avec des branches qui se terminent en crochets d'hameçon, une simple fourche ne pouvant retenir le poisson qu'elle aurait transpercé :

"Nous vîmes ici nos bateliers prendre du poisson à la fourche; c'est une fourche de fer, attachée à une perche dont l'extrémité a aussi trois pointes; ils y mettent leur appât, et lorsque le poisson vient, ils le frappent avec la fourche. Il y en a de grandes et de petites pour les différentes espèces de poisson, de même que des perches longues ou courtes selon la profondeur des rivières, et le plus souvent cette pêche se fait de nuit. On prétend que le poisson vient alors près du rivage ; on y va dans un canot, tenant en main la fourche de fer; on est éclairé par du bois qui brûle sur un gril mis au devant du canot, et au défaut du gril, par une écorce de bouleau enflammée, qui répand dans l'eau assés de lumière pour qu'on y voie distinctement le poisson qu'on veut frapper" (3).

Puisque nous en sommes au poisson et à la pêche, une remarque de Wrangell, que cet explorateur applique aux naturels de la Basse-Kolyma, Sibérie, rappelle un faible du gourmet déné : je veux dire sa passion pour les œufs de poisson. "Comme friandise occasionnelle", écrit-il, "ils ont des gâteaux d'œufs de poisson" (4).

Les indigènes dont il est ici question sont les Yakoutes. Puisque, d'après Pierre Dobell, John Ledyard et Wrangell lui-même, ces nomades ne sont qu'un rejeton de la grande famille tartare (5), il

---

3—Gmélin, "Voyage en Sibérie", vol. I, pp. 332-33.
4—*Narrative of an Expedition to the Polar Sea*, p. 75.
5—Wrangell, *op. cit.*, pp. 23, 171; Ledyard, *Life and Travels*, p. 280; P. Dobell, *Travels*, vol. II, pp. 13, 111.

peut être opportun de rappeler à ce propos certaines analogies entre la manière de se tenir "à table" en honneur chez cette dernière et celle qui se pratique en pareil cas chez les Indiens de l'Amérique du Nord, surtout ceux de l'extrême Nord-Ouest.

Tout d'abord, ces gens se lavent absolument de la même manière, et cette manière ne manque pas d'originalité. Se laver est pour eux se remplir la bouche d'eau qu'ils se lancent ensuite sur les mains (6). Ecoutons là-dessus un voyageur, F.-G. Jackson, qui parle des Samoyèdes. "A certains jours extraordinaires", écrit-il, "ils se lavent légèrement la figure et les mains en se remplissant la bouche d'eau, qu'ils font jaillir dans leurs mains jointes et portent ensuite à la figure" (7).

J'ai maintes fois été moi-même témoin d'une opération identique chez les Chilcotins, Porteurs, Babines, Sékanais et Nahanais.

Ensuite l'un des mets nationaux des Asiatiques aussi bien que des Dénés consiste simplement dans le contenu, à moitié digéré, de l'estomac du renne. Hearne le décrit tout au long dans son précieux journal relativement aux Dénés orientaux (8), et R.-J. Bush n'est pas moins explicite en ce qui regarde les Tchouktchis (9). D'un autre côté, un de nos contemporains, Waldemar Bogoras, confirme pleinement les dires de ce dernier en ce qui est de la même peuplade (10).

En ce qui est des Dénés, le lecteur peut aussi consulter Richard

---

6—"Quand ils veulent laver les mains ou la tête, ils remplissent leur bouche d'eau, puis la versent peu à peu dessus, et se lavent ainsi les mains, la tête et les cheveux" (Voyage de Guillaume de Rubruquis, ou de Rubruk, p. 266). Dénés et Tartares avaient encore en commun l'habitude de ne laver jamais leurs habits. A propos de ces derniers, Jean du Plan Carpin déclare que "pour leurs habillemens, ils ne les lavent et ne les nettoient jamais, ni ne permettent qu'on le fasse, et principalement quand il tonne" (Voyage, p. 170), tandis que Rubruk dit des femmes de la même nation que "jamais elles ne lavent leurs robes" (Voyage, p. 265, collection Bergeron, ainsi que dans les cas précédents).

7—*The Great Frozen Land*, p. 58.

8—*A Journey from Prince of Wales's Fort*, pp. 317-18.

9—*Op. cit.*, p. 344.

10—*The Chukchi of Northeastern Asia* (in *American Anthropologist*, vol. III, p. 90.)

King (11). Sarytschew décrit aussi presque dans les mêmes termes cette recette des cuisiniers sibériens (12).

Une autre friandise très estimée sur l'un et l'autre continent n'est autre chose que les tripes de la victime du chasseur. Je les ai vues je ne sais combien de fois dévorées avec délices par les Dénés, et dans son livre remarquable sur les Tartares, les parents des Yakoutes ainsi que nous l'avons vu, l'abbé Huc montre que les premiers se rendent tout aussi bien compte de la valeur économique de cette partie de l'animal, à laquelle il ne nous arrive guère de penser lorsqu'il est question de nourriture pour nos semblables (13).

Le même auteur déclare ensuite que "tous les Mongols connaissent le nombre, le nom et la place des os qui entrent dans la charpente des animaux ; aussi quand ils ont à dépecer un bœuf ou un mouton, ils ne fracturent jamais les ossements" (14). Tout cela est littéralement vrai des chasseurs dénés.

Mais toute viande ne se mange pas fraîche : il faut bien quelquefois penser au lendemain. En hiver, sa conservation n'offre aucune difficulté dans les neiges du nord. Il n'en va pas de même pendant la saison chaude. Comme le sel est un préservatif inconnu de nos Indiens, ils le remplacent par la dessication, surtout quand il est question de viande de caribou, ou renne, d'orignal ou de chevreuil. Ils la taillent en minces et très longues tranches, des espèces de larges rubans qu'ils font sécher de la même manière que le saumon.

En cela ils suivent sans le savoir l'exemple des aborigènes de la Sibérie qui, au dire de Sarytschew, "coupent la viande en longues tranches minces et la font sécher à l'air" (15).

Cet auteur est plus explicite quatre pages plus loin dans son très rare ouvrage. Parlant des Youkaghirs, il écrit : "La viande de renne forme le principal article de diète des gens du pays. Ils la coupent

---

11—*Narrative of a Journey to the Shores of the Arctic Ocean*, vol. I, p. 153.

12—*Account of a Voyage of Discovery*, vol. I, p. 16. V. aussi Martin Sauer, *An Account of an Expedition to the Northern Parts of Russia*, p. 47, en ce qui est des Tongouses.

13—"Souvenirs d'un Voyage dans la Tartarie", vol. I, p. 360; Paris, 753.

14—*Ibid.*, *ibid.*, p. 361.

15—*Op. cit.*, vol. I, p. 27.

en minces tranches et la font sécher de la même manière que leur poisson. La moëlle et la langue sont pour eux des morceaux recherchés. Une autre friandise consiste dans des myrtilles rouges mélangées avec du poisson sec et de l'huile de poisson, base en été de leurs repas les plus dispendieux".

Or il n'y a pas dans cette dernière citation un seul mot qui ne s'applique à la lettre aux Dénés du nord, surtout à ceux du nord-est, dont le menu ordinaire consiste presque exclusivement en viande de renne.

Sarytschew écrivait dans les premières années du dix-neuvième siècle, et ses minces volumes parurent en 1808. Plus de cinq cents ans auparavant, un voyageur chez les Tartares, dont le seul nom faisait alors trembler les plus braves, consignait cette remarque dans la relation qu'il fit de son voyage : "S'il arrive que quelque bœuf ou cheval meure, ils le sèchent, coupé par petites tranches, le pendant au soleil et au vent; ainsi la chair se sèche sans sel, ni sans aucune mauvaise senteur" (16).

Quant à la manière de manger la viande, elle est aussi non seulement caractéristique de l'état des peuplades qui la pratiquent, mais absolument identique en Sibérie et dans le nord de l'Amérique. Bush dit des Tongouses : "Chacun d'eux, s'emparant d'un immense morceau de venaison, en mit dans sa bouche autant qu'elle pouvait en contenir; puis, par un habile coup de couteau dirigé de bas en haut, la coupa net tout près de ses lèvres, le fil de l'instrument frisant le bout de son nez pendant qu'il tranchait la viande. Je tremblais à chaque instant de voir un de leurs nez coupé" (17).

Avant de connaître le livre de Bush, j'avais moi-même écrit de mes propres sauvages : "La véritable manière indienne de disposer [de la viande] est de s'approcher de la broche à rôtir, mordre dans le morceau qui cuit et couper le morceau avec un couteau. Une fois cette bouchée mangée, l'opération est renouvelée, l'indigène mordant sans cesse dans le morceau de viande et en coupant des bouchées, au risque de tailler dans son propre nez" (18).

16—Guillaume de Rubruquis (ou Rubruk), Voyage, pp. 256-57.
17—*Reindeer*, etc., p. 281.
18—*The Great Déné Race*, vol. I, pp. 157-58 de la réimpression de l'*Anthropos*, Vienne, Autriche.

F.-G. Jackson décrit une semblable manière de manger relativement aux Samoyèdes (19), et Prjévalski en ce qui regarde les Mongols (20).

D'un autre côté, nous lisons des aborigènes dont l'habitat se trouve entre l'Asie et l'Amérique, c'est-à-dire des Aléoutes, que Tchirikoff découvrit en 1741 : "Nous apperçûmes qu'il y avait parmis (*sic*) eux quelques uns qui avaient porté leurs mains à la bouche et avec l'autre ils faisaient comme s'ils coupaient quelque chose, et tout d'un coup ils autèrent (*sic*) leurs mains, ce qui nous fit comprendre qu'ils nous demander (*sic*) des couteaux, parce que les Kamtchadels et les autres nations de ces environs ci coupent les viandes en mangeant au près de la bouche" (21).

Inutile d'ajouter que les naturels américains sont de tout aussi forts mangeurs que les Asiatiques, et qu'ils paraissent munis d'estomacs tout aussi élastiques (22). La dégoûtante habitude d'ab-

---

19—*The Great Frozen Land*, p. 75.

20—"Les Mongols mangent avec leur doigts, et enfoncent dans leur bouche d'énormes morceaux de viande, qu'ils coupent avec leur couteau au ras des lèvres" ("Mongolie et Pays des Tangoutes," p. 40).

21—Golder, *Russian Expansion on the Pacific*, p. 318.

22—Prjévalski, *op. cit.*, p. 39.

"L'imprévoyance de ces aborigènes est aussi surprenante que leur gloutonnerie. Ils mangeront dans une nuit les provisions de presque une semaine et jeûneront pendant les six jours qui restent. Swartz me dit qu'il y a deux ans la compagnie russo-américaine envoya d'Ajan chercher à Yakoutski un certain nombre de chevaux. En chemin l'un d'eux se cassa une jambe par accident et dut être tué, vu qu'il ne pouvait voyager. Pendant la nuit, les six indigènes s'assirent près de la carcasse, et le matin il n'en restait plus que la peau et les os. On n'avait même pas laissé la tête ni les intestins" (Bush, *op. cit.*, p. 230). Voir aussi Simpson, *An Overland Journey*, vol. II, p. 309 de l'édition de Londres.

On rapporte qu'une Apache, par conséquent une Dénée, consomma dans un seul repas les rations qu'elle avait reçues du Gouvernement pour une semaine (V. *Fourteenth Ann. Report Bur. Ethnology*, p. 287). Des Kirghiz de la Sibérie Mme Atkinson écrit ce qui suit : "C'est une singulière race de gens, qui peuvent rester deux, quelquefois trois, jours sans manger. La quantité de nourriture qu'ils absorbent alors est énorme. On me dit qu'un homme pouvait manger un mouton en une seule fois. En m'en enquérant des Kirghiz, l'un d'eux s'offrit à le faire pour moi moyennant finances. Mais je refusai d'être témoin d'un acte si dégoûtant" (*Recollections of Tartar Steppes*, p. 179).

Quant aux Mongols, voici ce que Prjévalski écrit d'eux: "La gloutonnerie de cette race est extraordinaire: un individu consomme dix livres de viande dans une journée, et certains gastronomes font disparaître un mouton de taille moyenne dans le même espace de temps. En voyage, la ration de chaque chamelier est d'une cuisse; il est juste d'ajouter qu'il jeûne vingt-quatre heures si cela est nécessaire, mais quand il mange, il mange comme sept" ("Mongolie et Pays des Tangoutes", p. 39).

Enfin le voyageur Henri Lansdell dit des Yakoutes : "Ils sont les plus grands

sorber les parasites qui pullulent sur leur personne est tout aussi en honneur parmi les deux branches de la grande famille humaine (23).

Aux pages 92-93 de mes *Notes*, j'ai décrit en détail une autre des friandises dénées. Ce sont les têtes de saumon, qu'on laisse dans l'eau—j'aurais pu ajouter: ou bien qu'on enterre dans le sol, car j'ai vu des trous dans lesquels les anciens Dénés les avaient laissées—jusqu'à ce qu'elles atteignent un degré de putréfaction avancé. Dans cet état, on les fait bouillir dans des ustensiles d'écorce au moyen de pierres brûlantes introduites dans le récipient. "L'odeur infecte qui s'en échappe alors n'est rien moins qu'asphyxiante", déclarais-je à ce propos.

Ecoutons maintenant ce qu'un vieil auteur trouve à dire des talents culinaires des Koriaks de la Sibérie : "Au printemps et en été", écrit-il, "ils prennent une grande quantité de poisson et, creusant en terre des trous qu'ils garnissent d'écorce [à l'instar des Porteurs], ils les remplissent de ce poisson, puis recouvrent les trous de terre. Lorsqu'ils pensent que le poisson est pourri et bien tendre, ils en extraient une partie, l'arrosant d'eau, et le font bouillir avec des pierres rouges de chaleur.... et s'en repaissent comme de la plus grande friandise qui se puisse imaginer. Ce mets est d'une puanteur si abominable que les Russes qui traitent avec eux, et qui ne sont pourtant pas des plus délicats, ne peuvent la supporter" (24).

Ce qui précède est de Muller. Ce passage du vieil auteur, qui explora la Sibérie en compagnie du Gmélin déjà connu de mes lec-

---

gloutons qu'on puisse s'imaginer. Dès le temps de Strahlenberg, on disait que quatre Yakoutes pouvaient manger un cheval [en un seul repas]....Malheur au cheval qui a la malchance de se blesser sérieusement en voyage: on le tue et on le mange sur place, les hommes se débarrassant de leur ceinture pour faire de la place à leur estomac, qui s'enfle comme un boa " (*Through Siberia*, p. 301).

En ce qui est des Tartares, voir le Voyage de Jean du Plan Carpin, p. 160 de la collection Bergeron. L'appétit gargantuesque des sauvages américains est trop connu pour que je me croie obligé d'en donner des exemples.

23—Prjévalski, *op. cit.*, p. 38.

24—S. Muller, *op. cit.*, p. IX. S'il faut en croire le comte de Benyowski, les Russes de la Sibérie useraient pourtant d'une boisson qui ne serait autre que l'eau, aigrie par le temps, dans laquelle aurait séjourné ce poisson putréfié (*Memoirs and Travels*, p. 71 de l'édition de Londres, 1904). Mais cet aventurier a tant de flagrants mensonges à son crédit que sa remarque à ce sujet n'est peut-être qu'une nouvelle invention, basée sur les rapports, qui seraient arrivés jusqu'à lui, d'aborigènes qui faisaient leurs délices de poisson pourri.

DES KORIAKS QUI ALLUMENT LE FEU.

urs, est pleinement confirmé par un autre que j'emprunte à Saryt- hew, qui a surtout les Kamtchadales en vue. Ce dernier écrit nc : "A la fin de l'automne et au commencement de septembre, sque le poisson est arrivé à sa pleine maturité, on le capture avec main sans difficulté, et on le jette dans des trous creusés à dessein terre, dans lesquels il aigrit, se corrompt et se dissout. On le stine généralement aux chiens, mais l'homme le mange aussi rfois. Par exemple, les Kamtchadales l'estiment le meilleur et le us délicieux de tous les mets, bien qu'il sente si fort que son odeur répand à beaucoup de verstes du trou qu'on vient d'ouvrir" (25).

Un autre article de diète qui n'est pas si repoussant pour un pa- is ou un odorat civilisé, tout en étant aussi nouveau pour l'un l'autre, consiste dans la sève de certains conifères que dégustent akoutes sibériens et Dénés américains. "Aux mois de février et mars se fait leur moisson, alors que la sève monte dans les arbres", rit des premiers l'auteur que je viens de citer ; "car ils se rendent ns les bois, coupent les jeunes pins, en extraient l'écorce inté- ure, ou tille, qu'ils emportent chez eux et font sécher pour leur ovision d'hiver" (26).

On peut en dire autant des Indiens d'Amérique, avec cette seule fférence qu'ils ne coupent point les arbres, mais râclent avec un strument spécial en os ou en corne la mince couche de tille qui ntient la sève.

Parlant des indigènes américains de la côte nord du Pacifique ls qu'ils étaient à l'époque de leur premier contact avec les Russes, est-à-dire il y a quelque cent soixante ans, Grieve et Jefferys nous itient au menu qui leur était alors habituel. Sans compter le pois- n, ils se nourrissent, disent-ils, "des animaux marins et d'une rbe douce qui est l'acanthe, ou le sphondilium, qu'ils apprêtent la manière des Kamtschadales.... Ils se servent de plus de l'é- rce sèche de peuplier et de pin pour leur nourriture, tout comme s Kamtschadales, les habitans de la Sibérie" (27).

A ce propos, il est vraiment étrange que des parents ethniques de ns qui sont si dégoûtants dans leur menu qu'ils ne reculent pas

---

25—*Op. cit.*, vol. II, p. 19.
26—Muller, *op. cit.*, p. III. V. aussi Gmélin, Voyage, vol, I, p. 388.
27—*Op. cit.*, pp. 17-18.

devant la tâche d'absorber le poisson pourri et d'autres choses à peu près innommables, ne puissent supporter la vue de poisson bien propre ou d'oiseaux aquatiques. Selon Prjévalski, "la répugnance du Mongol à cet égard est telle qu'une fois, sur les bords du lac Koukou-Nor, nos chameliers nous voyant manger une sarcelle furent pris de vomissements" (28).

Comparez cette répugnance d'une tribu asiatique pour un animal qui vit dans l'eau avec la tout aussi grande aversion à cet endroit manifestée par les Navajos et les Apaches. Cette particularité est chez eux si frappante qu'elle fut prise comme sujet d'une étude pour le *Journal of American Folk-Lore* par le Dr. Washington Matthews, qui écrivit entre autres choses :

"Je m'aperçus que les Navahos avaient mis le tabou non seulement sur le poisson, mais sur tout animal qui a quelque chose de commun avec l'eau, les oiseaux aquatiques inclusivement. Parlant de la répugnance des Navahos pour le poisson avec la propriétaire de l'hôtel Cornucopia (baraque en croûtes de troncs d'arbres) au fort Wingate, elle me raconta ce qui suit comme un tour qu'elle avait joué à un Indien. Elle avait à son service un jeune guerrier navaho qui l'aidait dans la routine de sa cuisine. Le guerrier navaho n'a pas assez d'orgueil pour dédaigner les travaux manuels. Il fera presque n'importe quoi qui puisse lui rapporter de l'argent, et celui-là était prêt à tout faire pour elle excepté nettoyer du poisson. Il pouvait aussi manger de n'importe quoi dans sa cuisine excepté du poisson. Remarquant son aversion pour la gent aquatique, elle se divertit un jour en versant sur sa tête un bassin d'eau dans lequel du poisson salé avait trempé. L'Indien lâcha un cri de terreur et, s'enfuyant à une petite distance, déchira en toute hâte jusqu'au dernier pan d'habit qu'il avait sur le corps et le jeta au loin. Elle apprit qu'il avait ensuite pris un bain et fait de la médecine en masse pour se purifier de la souillure qu'il avait encourue. Il ne retourna jamais plus travailler chez elle, en sorte que ce petit tour lui valut la perte d'un bon serviteur" (29).

Les questions de chasse, nourriture et cuisine présupposent naturellement celle de la manière de faire du feu. S. Muller écrit dans

28—*Op. cit.*, p. 40.
29—*Ichthyophobia* (in *Journal of American Folk-Lore*, p. 106).

ı ouvrage que j'ai déjà cité qu'un voyageur nommé Steller "arriva une place où les indigènes [américains] venaient justement de ɑer, mais s'étaient enfuis à sa vue. Là il trouva un arc avec un ıtrument en bois destiné à allumer du feu modelé sur ceux qu'on ɔuve au Kamtschatka" (30).

C'est au coin du feu, ou du moins après l'un de leurs repas homé- ques, que les Tartares ont coutume de se rafraîchir la mémoire r les faits et gestes de leur nation autrefois si terrible. Ils ont à t effet une institution qui rappelle celle des troubadours et des ɔuvères de la France du moyen-âge. Leurs *toolbolos* sont char- s de garder vivace chez eux l'amour sacré de la patrie, ou tout moins d'égayer les convives repus de viande de mouton. Per- ɑne n'a pu lire le "Voyage dans la Tartarie" de l'abbé Huc sans être ıppé de l'invocation à Timour du troubadour qu'il entendit à ıaborté.

"Quand le divin Timour habitait sous nos tentes, la nation mon- le était redoutable et guerrière ; ses mouvements faisaient pen- er la terre ; d'un regard elle glaçait d'effroi les dix mille peuples ıe le soleil éclaire.

"O divin Timour, ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt? Reviens, viens; nous t'attendons, ô Timour" (31).

J'ose proposer comme parallèle à cette institution des toolholos s grandes plaines tartares celle plus modeste et moins exclusive, ais de caractère identique, que je remarquai il y a trente ans dans tribu des Chilcotins. Là nous avons, ou du moins il y avait dans on temps, une certaine classe composée généralement de quel- ıes vieillards, dont à peu près l'unique affaire était de raconter ı feu de bivouac ou dans la loge enfumée les légendes qu'ils te- ıient de leurs ancêtres. Ils allaient ainsi de foyer en foyer, et leurs vi- ɛs pittoresques étaient, on peut le dire, leur unique gagne-pain.

30—S. Muller, *op, cit.*, p. 43. Le même voyageur tomba aussi sur une hutte ıterraine avec un dépôt de saumon rouge, et "une herbe douce qui s'arrange ur la consommation *de la même manière que dans le Kamtscbatka*" (*Ibid., ibid.*).

31—Huc, *op. cit.*, vol. I, p. 103. Dans son livre sur le Thibet, W.-W. Rockhill ɛ qui suit: "Un jeune garçon, chanteur ambulant et opérateur de roue à prier, visita aussi et m'amusa avec ses chants et sa conversation. Bien qu'âgé de ılement dix-huit ans, il avait parcouru la plus grande partie du Thibet, et qu'il ne savait pas sur ce pays ne valait pas la peine d'être su" (*Diary of a urney through Mongolia and Tibet*, p. 300).

Leur existence comme partie intégrale de la société chilcotine était tellement reconnue que cette classe d'individus jouissait, comme chez les Tartares, d'un nom qui lui était propre: *tseka-gounli.*

Si maintenant nous quittons le foyer de l'Indien pour nous mêler à sa vie de chaque jour, un tout petit détail qui n'a guère de valeur au point de vue ethnographique que parce qu'il a sa contrepartie exacte sur les tundras de la Sibérie ne tardera pas à nous frapper. Encore une fois, ce n'est pas grand'chose, mais nous ne devons point perdre de vue que ce sont les petits ruisseaux qui font les grandes rivières. C'est ainsi qu'une série de détails typiques peut très bien servir de base à un argument sérieux.

Si donc il arrive à l'un des membres de la famille indienne de se fâcher contre un autre, ou contre un étranger, l'arme sera vite tirée du fourreau, et dans la majorité des cas elle est identique. "Oh! le vilain crapaud", s'écriera alors la partie offensée, et son adversaire ne manquera pas de sentir la pointe et de réciproquer en répliquant : "Vieux chien pourri", ou bien "carcajou déplumé".

Le premier animal est surtout souverainement odieux aux yeux de l'Indien. Son nom est synonyme de laideur et se prend si souvent "en vain" qu'il est devenu un juron en règle dont se confessent les Dénés d'aujourd'hui.

Or que voyons-nous en Sibérie? W. Jochelson nous l'apprend. "Une fille [youkaghire] qui n'est pas belle est comparée à une grenouille ou à un carcajou du printemps, c'est-à-dire de l'époque où il perd son poil", écrit-il. "On se sert de ces animaux comme de symboles de laideur" (32).

On sait que beaucoup d'Anglais, et peut-être aussi des Russes, comme cet auteur qui écrit pourtant dans la langue de Shakespeare, prennent un crapaud pour une grenouille, et *vice versâ*, ainsi qu'en fait foi le nom de *Toad-eaters*, mangeurs de crapauds, que les premiers donnent aux Français parce que ceux-ci mangent des grenouilles.

Nos Indiens ne sont pas des Adonis, mais on peut en dire autant des peuplades sibériennes. Je n'insisterai point sur la ressemblance du type américain avec celui des habitants du nord-est de l'Asie

---

32—*The Yukaghir and the Yukaghirized Tungus*, p. 66; New York, 1910.

Tous les voyageurs et les ethnologues qui s'en sont occupés, Wrangell, Pierre Dobell, Bush, Latham, Georges Simpson et d'autres, l'ont fait remarquer.

Cette ressemblance physique est si frappante que lorsque, le 15 septembre 1741, un certain lieutenant Waxel, un des tout premiers explorateurs qui suivirent la voie d'Asie en Amérique, eut vainement essayé d'avoir des relations amicales avec les premiers naturels de ce dernier continent qu'il rencontra, il ordonna à trois membres de son équipage d'aborder et d'accoster les étrangers. Or parmi ces trois hommes se trouvait un Koriak dont il avait fait son interprète. Le chroniqueur de son voyage (qui écrivait il y a juste cent cinquante ans) remarque alors : "On a partout observé que les interprètes tchouktchis et koriaks ne comprennent point la langue de ces gens ; mais ils n'en sont pas moins très utiles, parce qu'ils sont hardis et *considérés par les Américains comme identiques à eux-mêmes*" (*as the same as themselves*) (33).

Plus tard, en 1826, deux jeunes chefs tongouses furent amenés à Rome par deux Jésuites qui les avaient convertis à la foi chrétienne. "Il faut reconnaître", dit un auteur contemporain, " que leur teint était plus clair que celui des Indiens—bien souvent il ne l'est point—mais sous tout autre rapport il y avait une coïncidence remarquable".

Le même auteur ajoute : "Cet antiquaire conscientieux qu'était le comte Rosetti, qui voyagea il y a quelques années aux Etats-Unis, était si parfaitement persuadé de leur identité, qu'il publia, à l'arrivée des jeunes princes à Rome, un article de valeur pour la société des Antiquaires tendant à démontrer l'origine asiatique des aborigènes de l'Amérique du Nord. Pour corroborer ses assertions, il amena devant la société des Antiquaires les deux princes asiatiques et un Indien qui l'avait accompagné d'Amérique en Italie. Quelques-uns des premiers hommes de lettres d'Italie étaient présents à cette enquête, et parmi eux se trouvaient deux ou trois ambassadeurs étrangers. La ressemblance de ces gens fut immédiatement reconnue par la société" (34).

33—S. Muller, *Voyages from Asia to America*, p. 46.
34—Cité par John McIntosh, *The Origin of the North American Indians*, p. 92 ; New York, 1853.

CHAPITRE XI

ANALOGIE DE COUTUMES ENCORE PLUS CARACTÉRISTIQUES.

Je sais parfaitement bien que le sceptique m'attend depuis longtemps pour objecter que de pareilles analogies technologiques et sociologiques ont assez peu de poids dans la balance de l'ethnologue sérieux. Car, encore une fois, les mêmes besoins créent les mêmes moyens. Placé dans des conditions semblables, l'homme a instinctivement recours à des méthodes identiques, ou à peu près, pour se procurer ce qui lui manque. En d'autres termes, l'influence du milieu est pour beaucoup dans l'introduction des mêmes outils, de semblables moyens de subsister et, assez souvent aussi, des mêmes coutumes.

J'admets volontiers la force de cette objection et reconnais sans difficulté que, bien que les points de ressemblance entre la vie des Américains et celle des Asiatiques ne puissent manquer de convaincre la grande majorité des lecteurs ordinaires, je ne vois pas dans tous ceux que j'ai énumérés une preuve évidente de communauté d'origine. Des relations ethniques dans le passé n'en paraissent pas moins suggérées par cette similarité de technologie et surtout de sociologie.

Il y a certains points, comme, par exemple, la machine à allumer le feu, qui, à part une identité de détails dans la construction, ne prouvent pas beaucoup plus qu'une similarité de besoins obviés par le même animal intelligent qui, ayant remarqué que la friction développe de la chaleur, puis du feu, cherche à rendre cette friction le plus efficace possible. D'autres, comme la manière de préparer le poisson par la putréfaction, ne sont certainement pas dus à une nécessité si évidente, et peuvent être considérés comme des preuves assez valides en faveur de commerce antérieur entre deux peuples différents, pour ne pas dire plus.

Dans tous les cas,on ne peut nier que, vu leur nombre et la nature de plusieurs, ces analogies nous fournissent au moins une excellente confirmation de l'argument tiré des traditions des sauvages américains relativement à leur origine, non moins que de la preuve incontestable résultant de la terminologie géographique du territoire qu'ils habitent aujourd'hui, deux points que le lecteur est prié de ne point perdre de vue à travers le dédale de détails que nous fournissent la technologie et la sociologie.

Je vais maintenant passer en revue des ressemblances qui n'ont rien à faire avec les besoins de l'homme ou de son milieu, des particularités presque exclusivement psychologiques et sociologiques, qui ne peuvent manquer de trahir une communauté de race ou des relations préhistoriques entre l'Asie et l'Amérique—la Palæo-Asie et l'Amérique; comme c'est maintenant de mode de s'exprimer.

Avant d'en venir à la stricte psychologie ou mentalité de ces peuples, je complèterai donc ce qui précède par de nouveaux faits que je classerai comme occupant une place intermédiaire entre ceux que j'ai déjà fournis et ceux qui feront l'objet des deux prochaines sections de ce travail.

J'ai terminé la dernière en montrant l'apparence physique des Indiens et des Sibériens comme étant d'une similarité frappante—encore une analogie qu'on ne peut mettre au crédit de mêmes besoins chez ces deux divisions du genre humain. Il en va de même en ce qui est de ce que j'appellerai leur apparence artificielle. En Asie tout comme en Amérique, on se tatoue et l'on se peint la figure, et les ornements qu'on porte, pendants de nez et d'oreilles, sont identiques.

Gmélin écrit à propos d'aborigènes tatoués du premier pays que les marques qu'ils portaient "fournirent à M. de la Croyère l'occasion de leur en montrer quelques-unes, de même espèce et de même couleur, que des sauvages d'Amérique lui avaient tracées sur le corps avec trois aiguilles très fines, bien liées ensemble, et noircies par la pointe avec de la poudre à canon. L'on m'assura", continue-t-il, "que celles de ces enfants avaient été formées et cousues avec du fil" (1).

1—"Voyage en Sibérie", vol. I, p. 25.

L'usage du mot coudre est ici suggestif d'une analogie linguistique entre les indigènes de l'Amérique du Nord et ceux de la Sibérie. Nos Dénés emploient, en effet, le même mot (*nœnœskba*, littéralement : je fais une opération prolongée, *nœnœs*–, à la surface,-*kba*) pour tatouer et pour coudre.

Après avoir remarqué au préalable qu'une certaine femme sibérienne "cousait avec des nerfs de rene (*sic*) divisés en fil," et que "c'est un usage des Tongouses et de plusieurs autres peuples " d'en agir ainsi, Gmélin décrit minutieusement le procédé auquel ils avaient recours pour produire ces soi-disant ornements sur la peau humaine. "La femme", dit-il, "avait de la craie noire qu'on trouve sur les rives élevées de la Nijnaïa Tongouska : elle l'écrasa et la délaya avec sa salive sur une pierre à aiguiser, passa un fil ordinaire dans la craie délayée, et cousit point par point sur le visage d'une petite fille les figures qu'elle voulait y faire, en faisant passer dans tous les points le fil noirci" (2).

Or on peut lire dans mes *Notes on the Western Dénés* que, parmi ces Indiens, "le tatouage se faisait, comme chez les autres tribus américaines, en piquant la peau avec de fines aiguilles d'os (ou plus tard d'acier), et un faisant passer en dessous un fil de nerf enduit de charbon broyé ou de suie" (3).

Gmélin ajoute à ce sujet : "J'ai appris de quelques Tongouses, ainsi que des Russes qui ont souvent vu faire cette opération, que la plupart se servent, au lieu de craie, de la suie qui se forme à leurs chaudrons de fer" (4).

Je serais presque tenté de regarder l'identité du costume comme assez peu importante, n'étaient certaines particularités que je crois avoir une certaine valeur au point de vue ethnographique. J'ai déjà mentionné un "antiquaire" du nom de Rosetti. Cet Italien parut une fois à un bal masqué donné à Rome déguisé en Indien d'Amérique, et nous lisons qu'une comparaison entre ce costume et celui que portaient les deux chefs tongouses dont on a déjà parlé eut pour

---

2—*Ibid.*, *ibid.*, p. 428.
3—*Op. cit.*, p. 182.
4—*Ubi suprà*, vol. I, pp. 429-30.

résultat de démontrer d'une manière aussi plausible que possible l'identité d'habillement des deux races (5).

Dans son livre *Tent Life in Siberia,* Georges Kennan donne le portrait d'un Tongouse et d'une femme de cette nation en habits de fête. Bien que considérablement plus orné que celui de nos Dénés, le costume de cette dernière me rappelle par un de ses détails caractéristiques celui des Chilcotines, tel que je le vis pour la première fois il y a trente-deux ans. Les bords inférieurs de l'un et de l'autre sont garnis de clochettes qui, dans le cas des indiennes de la Colombie Britannique, se trouvaient parfois à la ceinture.

Ayant en vue mes anciens Porteurs, j'écrivis ce qui suit dans mes *Notes* relativement à un détail de leur costume préhistorique:

"Pendant la saison froide, l'un et l'autre sexe, mais surtout les femmes à cause du travail extérieur auquel elles étaient soumises, ajoutaient à ce qui précède une espèce de petite couverture faite en peau de n'importe quel petit animal à fourrure, laquelle couvrait la poitrine du cou à la taille. Cette couverture pectorale s'attachait derrière le cou avec des cordons, en même temps qu'elle s'assujettissait à la ceinture extérieure qui passait autour de la taille. Nous avons déjà vu que dans les temps anciens une peau de cygne servait parfois un but identique"(6).

Cette partie originale du costume des Dénés préhistoriques venait évidemment d'une région située au nord-ouest de leur territoire, puisque, parlant des naturels de l'Ounalaska, qui forment comme le trait d'union entre les Asiatiques et les Américains, Sauer écrit que "le vêtement d'hiver consiste dans une peau de chevreuil écrue avec son poil, [plus] une pièce de même matière pour la poitrine qui s'at-

---

5—D'après Abernethy cité par McIntosh (*op. cit.*), le costume primitif des Tongouses, des Koriaks et des Kamtchadales consistait en une espèce de chemise en fourrure, avec un capuchon et des manches, tout comme celle que portaient autrefois les Dénés orientaux (Cf. Petitot, *passim*). "Des genoux aux pieds", dit-il, "ces indigènes étaient revêtus de guêtres en peau de renne ou de buffle et leurs souliers étaient aussi de même matière. Les peaux qui servaient à la confection de ces habits étaient autrefois préparées sans en enlever le poil. Mais les Tongouses, surtout, ainsi que les Coriaks sont devenus si experts dans l'art de tanner, qu'on ne voit le poil dans aucune partie de leur vêtement, à part le capuchon, le col et les manchettes de l'habit supérieur" (*Apud* McIntosh, *op. cit.*, p. 116).

6—*Notes on the Western Dénés*, p. 164.

tache autour du cou et descend jusqu'à la taille, s'élargissant vers le bas et proprement ornée de broderie en rassade" (7).

Naturellement ce costume est souvent plus simple. Parfois il ne consiste guère que dans quelques guenilles, dont la crasse et l'usage ont fait oublier la couleur première. C'est surtout lorsqu'il revient de la chasse ou paraît en vue d'un groupe étranger au sien que le Déné se montre dans toute la splendeur de son costume.

A propos de chasse, il me sera permis de consigner ici en passant un point de l'organisation sociale de chaque tribu que nous retrouvons également sur les deux continents.

Si l'un de ceux sous les yeux duquel les présentes pages pourront tomber a déjà eu l'occasion de lire quelques-uns de mes précédents écrits anthropologiques, il pourra se rappeler que j'y ai dit que les terres de chasse des Dénés occidentaux étaient de temps immémorial délimitées d'une manière des plus précises, et qu'une violation de ces limites constituait dans bien des cas un véritable *casus belli*. Il était toujours permis de tuer au passage et sans lui tendre des pièges, par exemple, un castor ou une loutre qui provoquait l'arc ou le fusil du voyageur le long des voies fluviales ou autres reconnues comme chemins publics ; mais, en dehors de ces cas, chacun devait et doit toujours (car cette loi fondamentale n'a jamais été rappelée), se garder scrupuleusement d'abattre le moindre gibier à fourrure ailleurs que sur les terres assignées à son clan ou à sa famille.

Cette particularité du "gouvernement" de ces grands anarchistes que sont nos Dénés avait même frappé un simple explorateur comme Thomas Simpson bien qu'il ne se rendît point compte de l'universalité de cette loi, lorsqu'il écrivait que "on ne sait peut-être pas généralement que, dans certaines parties du territoire indien [terme qui, sous la plume des traiteurs d'autrefois, comprend toute l'Amérique Britannique en dehors du vieux Canada], les terres de chasse descendent par la loi d'hérédité chez les Indiens, et que ce droit de propriété est appliqué avec rigueur" (8)

Or John Ledyard écrit des Tongouses que "de concert avec les nomades Tartares, ils ont des terres de chasse fixées et délimitées

---

7—*Op. cit.*, p. 48.
8—*Narrative of the Discoveries on the North Coast of America*, p. 75; Londres, 1843.

comme celles des aborigènes de l'Amérique du Nord" (9). Des Tartares proprement dits l'abbé Huc écrit à son tour : "Quoique les Tartares soient nomades, et sans cesse errants de côté et d'autre, ils ne sont pas libres pourtant d'aller vivre dans un pays autre que le leur" (10).

"Chaque capitaine, selon qu'il a plus ou moins d'hommes sous lui, sait les bornes de ses pâturages, et où il doit s'arrêter selon les saisons de l'année", dit de son côté Guillaume de Rubruquis, le voyageur franciscain du XIIIe siècle.

Puisque nous en sommes aux nomades des grandes plaines de l'Asie, je ne puis m'empêcher de noter en passant une coutume assez cruelle qu'ils partagent avec nos Dénés. Parlant d'un loup qu'on avait pris au nœud coulant et traîné à la tente, l'abbé Huc écrivait encore : "Pour le dénouement de la pièce on écorche l'animal tout vif, puis on le met en liberté. Pendant l'été, il vit ainsi plusieurs jours ; mais en hiver, exposé sans fourrure aux rigueurs de la saison, il meurt incontinent gelé de froid" (11).

D'après le P. Petitot, les Dénés orientaux avaient autrefois la même coutume en ce qui était du carcajou, animal très rusé, grand voleur et des plus farouches.

Tongouses et Dénés se servent d'appeaux pour attirer le renne et le chevreuil. Chez les premiers, c'est l'écorce de bouleau qui en fournit la matière première (12), tandis que les Peaux-de-Lièvre, tribu dénée dont nous avons déjà parlé, ont alors recours à un petit faisceau de sabots de renne enfilés dans les lanières qu'ils portent à leur ceinture. En agitant ces sortes de crécelles ou castagnettes, ils éveillent l'attention du gibier, qui se dirige alors vers eux (13).

Si nous passons maintenant du chasseur à sa compagne, nous avons encore dans la manière dont se contracte leur union de nombreux points de ressemblance en Amérique et en Asie. J'ai déjà écrit ailleurs que parmi les Porteurs—et j'aurais pu ajouter les Chilcotins, les Babines et les Nahanais de l'ouest—"la future épouse

---

9—J. Sparks, *Memoirs of the Life and Travels of John Ledyard*, p. 316; Londres, 1828.
10—"Souvenirs d'un Voyage dans la Tartarie", vol. I, pp. 284-85.
11—*Ibid.*, vol. I, p. 135.
12—Gmélin, *op. cit.*, vol. I, p. 317.
13—Petitot, "Exploration de la Région du Grand lac des Ours", p. 386.

n'avait absolument rien à dire pour ou contre l'union projetée" (14), pas plus que ses sœurs parmi les Kirghiz (15) ou les Kamtchadales (16), et que ce soi-disant mariage couronnait deux ou trois années d'un labeur ardu par le jeune homme. Ce travail constant se faisait pour les parents de sa future, avec lesquels il devait vivre comme un fils jusqu'à la consommation de l'événement qu'il convoitait.

Une coutume identique se retrouve chez les Kamtchadales, où l'aspirant à la main de la jeune fille demande à ses parents la permission de les sérvir temporairement dans le but de l'obtenir (17).

D'après P. Dobell, cette pratique est aussi en honneur dans la tribu qu'il appelle Karaikees [Koriaks]. Cet auteur la décrit d'une manière tout à fait graphique : "Si", dit-il, "un jeune homme s'éprend d'amour pour une fille, et qu'il n'est pas assez riche pour l'obtenir autrement, il se constitue immédiatement l'esclave de son père, et le sert trois, quatre, cinq ou dix ans, selon l'arrangement auquel il se soumet avant qu'il lui soit permis de se marier. A l'expiration du terme convenu, on lui permet de s'unir à elle et de vivre avec son beau-père comme s'il était son propre fils. Pendant le temps de sa servitude, il vit du sourire de sa maîtresse, qui doit être bien réconfortant puisqu'il lui permet d'affronter si longtemps le dédain d'un maître impérieux, qui ne lui épargne jamais la moindre corvée ou la plus petite fatigue" (18).

Cet exposé des relations entre futurs beau-père et beau-fils s'applique admirablement à celles qui, hier encore, existaient entre les mêmes individus parmi Porteurs et Babines.

De son côté, Georges Kennan écrivait de la même peuplade asiatique, les Koriaks, longtemps après Dobell : "Les troubles du jeune Korak ne font que commencer à l'aurore de son premier amour.... Il va voir le père de la demoiselle.... qui lui annonce probablement qu'il doit travailler deux ou trois ans pour sa fille.... Il se met gaiement à l'œuvre..et passe deux ou trois ans à couper et à amener du bois, à garder les rennes, à faire des traîneaux et en général à servir les intérêts de son beau-père en perspective" (19).

14—*The Western Dénés; their Manners and Customs*, p. 122.
15—Prjévalski, "Mongolie et Pays des Tangoutes", p. 208.
16—Grieve et Jefferys, "Description abrégée du Pays de Kamtschatka", p. 77.
17—*Ibid., ibid.*
18—*Travels in Kamtchatka and Siberia*, vol. I, p. 82.
19—*Tent Life in Siberia*, pp. 192-93.

Une autre manière de gagner une femme en Amérique est la lutte. Hearne, Mackenzie, Hooper, Richardson, Keith, Masson et d'autres en font foi. D'où l'importance de cet exercice parmi les naturels de ce pays (20).

Si maintenant nous tournons nos regards du côté de l'Asie septentrionale, nous apprendrons que, le jour d'une noce tartare, un combat simulé a lieu qui finit par l'enlèvement de la fiancée. "Les envoyés du futur étant sur le point d'arriver", écrit l'abbé Huc, "les parents et amis de la future se pressent en cercle autour de la porte, comme pour s'opposer au départ de la fiancée. Alors commence un combat simulé qui se termine toujours, comme de juste, par l'enlèvement de la future" (21).

Chez les Kamtchadales, une semblable lutte marque aussi l'occasion ; mais cette fois elle a lieu entre le prétendant et les amies de sa future, ainsi que nous l'apprend le livre curieux des deux anciens auteurs anglais auquel j'ai déjà fait des emprunts. Grieve et Jefferys écrivent donc : "Les femmes qui sont présentes se jettent sur lui, le battent, le tirent par les cheveux, l'égratignent dans le visage, et enfin le maltraitent en toute façon pour l'empêcher de réussir" (22).

D'autres tribus américaines prennent simplement leurs femmes de force tout comme chez les Tangoutes qui, à en croire Prjévalski, "sont dans l'usage d'enlever celle qu'ils désirent avoir pour épouse" (23).

20—*Cf.* Huc, *op. cit.*, vol. I, p. 119. Hooper décrit l'une de ces joutes, d'où dépendait le sort d'une femme même après qu'elle avait été mariée. "Si, dit-il, un homme veut s'emparer de la femme de son voisin, une épreuve physique de caractère curieux s'ensuit: ils se prennent par les cheveux, qui sont longs et flottants, et s'efforcent de l'emporter l'un sur l'autre, jusqu'à ce que l'un d'eux crie *peccavi*. Si le vainqueur est le jaloux, il doit payer un certain nombre de peaux pour la femme qui change de mari, laquelle n'a elle-même rien à dire dans la transaction, mais est passée à l'autre comme n'importe quel article de commerce et généralement avec la même indifférence".

La caravane de Hearne au travers des régions désolées du Grand-Nord ayant trouvé en route une jeune femme qui vivait solitaire depuis un certain nombre de mois, une semblable lutte eut lieu. "La circonstance tout extraordinaire", écrit l'explorateur, "la beauté de la jeune personne et ses grandes qualités occasionnèrent un violent combat entre plusieurs des Indiens de ma suite pour décider qui l'aurait pour femme, et la pauvre fille fut gagnée et perdue à la lutte par une dizaine d'hommes le même soir" (*Op. cit.*, p. 265).

21—*Op. cit.*, vol. I, p. 312.

22—Grieve et Jefferys, *op. cit.*, pp. 77-78.

23—*Op. cit.*, p. 208.

Le traitement d'une nouvelle mère chez les Gilyaks de la vallée de l'Amour est la contrepartie exacte de celui que subit toute femme qui vient d'accoucher dans l'Amérique du Nord. "Pendant l'enfantement", dit Bush des Asiatiques du nord-est, "qu'il arrive en hiver ou en été, l'infortunée mère est bannie de son habitation, mise à la porte, exposée aux intempéries de la saison, et là elle doit s'arranger comme elle peut, seule et ignorée, jusqu'à ce qu'une certaine période de temps se soit écoulée" (24).

Je ne ferai pourtant aucune difficulté d'admettre que ce point sociologique ne tire pas à conséquence. Nous le trouvons chez un grand nombre de races primitives qui ne sont unies par aucun lien ethnologique. Il fait partie d'une série de pratiques qui ont une ressemblance frappante avec les prescriptions de la loi mosaïque, dont nous aurons plus tard l'occasion de dire un mot.

Une autre particularité de la vie sociale des tribus de l'Amérique du Nord, surtout de la côte du Pacifique et d'une partie de la nation dénée, est l'institution du *patlache*, ou banquet de cérémonie, au cours duquel d'immenses quantités de provisions, peaux tannées et autres biens sont distribuées avec grand apparat aux membres de clans étrangers à celui des maîtres de céans. Les tas de vivres qui sont ingurgités pendant les repas proprement dits est quelque chose de phénoménal, et l'étiquette veut que celui qui les donne presse les convives d'une manière qui serait vraiment gênante si la plupart n'avaient un estomac si élastique.

Le lecteur réellement désireux de se pénétrer de la sociologie de nos tribus trouvera sur ces fêtes caractéristiques de l'Extrême Nord-Ouest américain tous les détails qu'il pourrait désirer dans mon étude sur *The Western Dénés; their Manners and Customs*, publiée il y a vingt-six ans par l'Institut Canadien de Toronto (25).

A l'est des montagnes Rocheuses, ces fêtes ont un cachet plus patriarchal, et se donnent surtout à l'issue d'une chasse heureuse.

Or voici ce que les deux auteurs anglais déjà mentionnés ont à dire des Kamtchadales tels que ces indigènes étaient de leur temps, c'est-à-dire il y a environ cent soixante ans : "Les fêtes de réjouis-

---

24—*Reindeer, Dogs and Snow-Shoes*, p. 102.
25—Toronto, 1889.

sance se font à l'occasion d'une noce, ou d'une heureuse chasse, ou d'une pêche abondante, à laquelle un village invite ses voisins fort cérémonieusement. Ils traitent leurs hôtes avec une si grande profusion et ceux-ci mangent avec tant d'excès qu'ils sont presque toujours forcés de rendre" (26).

Les mêmes auteurs-conjoints écrivent en outre des fêtes publiques des Kamtchadales :

"Toutes leurs réjouissances consistent dans la danse, dans le chant et dans divers autres amusemens. Deux femmes qui veulent danser mettent à terre une natte au milieu de la cabane, prennent un peu de filasse dans chaque main, se mettent à genoux sur la natte vis-à-vis l'une de l'autre. Au commencement, elles chantent fort doucement, en faisant un peu mouvoir leurs épaules et leurs mains. Puis elles augmentent peu à peu la vivacité des mouvemens de tout le corps et élèvent leurs voix jusqu'à ce qu'elles tombent enfin hors d'haleine....

"Un autre passetems des femmes de Kamtschatka est de contrefaire les gestes et les paroles des autres, par moquerie...." (27).

Ce qui me frappe le plus dans la première partie de cette citation c'est la part que prennent à leur danse les *épaules* des deux femmes, parce que nous avons là ce que je prends pour la caractéristique des danses des Sékanais et, je crois, des autres tribus orientales de la famille dénée. Tout étrange que cela puisse paraître, ces aborigènes dansent autant avec les épaules—auxquelles ils impriment un mouvement de droite à gauche et *vice versâ*—qu'avec les jambes et les pieds.

En ce qui est de la disposition des Sibériens à "contrefaire les gestes et les paroles des autres par moquerie", rien ne saurait être plus vrai des Dénés de l'est aussi bien que de ceux de l'ouest. L'explorateur Thomas Simpson dit des Loucheux qu'ils contrefaisaient à perfection les manières et les gestes des Esquimaux (28), et j'ai moi-même écrit dans un ouvrage dont une partie seulement a vu le jour : "J'étais sur le point d'ajouter que les Dénés sont par nature des mimes émérites, lorsque je suis tombé sur une remarque

---

26—Grieve et Jefferys, *op. cit.*, pp. 73-74.
27—*Op. cit.*, pp. 74-75.
28—*Op. cit.*, p. 127.

identique de Sir John Richardson qui déclare qu'ils "sont toujours "prêts à singer les particularités de tous les blancs" (29). Les gens de différents villages, ou même de leur propre bande, font bien souvent les frais de ces innocentes railleries. Pendant mes nombreuses tournées apostoliques en compagnie de quatre ou cinq jeunes gens, les soirées et le temps des repas étaient généralement égayés par leurs saillies à propos des Indiens chez lesquels nous avions passé, ou par la mimique de quelque particularité dans le langage ou l'accoutrement d'individus absents" (30).

A l'ouest des montagnes Rocheuses, où les *patlaches* dont nous avons parlé ont un caractère plus cérémonial et se rattachent à l'organisation spéciale des tribus, ils commémorent la plupart du temps quelque individu qui a subi le sort commun à tous les mortels, que la fête ait lieu à l'occasion de ses funérailles ou pour rappeler son souvenir. Quelque chose de semblable paraît se passer en pareille circonstance chez les Kirghiz de la Sibérie, ainsi qu'on peut en juger par la lecture des voyages de l'Anglais Atkinson. Nous y voyons, en effet, que l'une de ces fêtes "continua pendant sept jours [elles durent quelquefois plus longtemps sur la côte septentrionale du Pacifique américain], pendant lesquels d'autres sultans et de nouveaux Kirghiz ne cessèrent d'arriver. On suppose que près de deux mille personnes s'assemblèrent pour assister aux funérailles" (31).

Ce dernier chiffre n'a rien d'extraordinaire. Même en Amérique où la population est plus clairsemée, le double d'étrangers se réunissent parfois pour assister à un *patlache*, surtout s'il est occasionné par le décès d'une personnage influent.

Quant à la manière de disposer des cadavres, elle varie un peu selon la tribu ; mais dans tous les cas on peut dire qu'elle a son équivalent sur les tundras de la Sibérie. Ainsi nous lisons que, parmi les Yakoutes, "les uns placent le corps sur une planche assujettie à quatre pieux, dans les bois, le recouvrent d'une peau de bœuf ou de cheval et le laissent dans cet état... Mais le plus grand nombre des cadavres sont laissés dans leur hutte, d'où leurs parents prennent ce qui a le plus de valeur, ferment la hutte et les y laissent" (32).

29—*Arctic Searching Expedition*, vol. II, p. 13.
30—*The Great Déné Race*, vol. I., pp. 116-117 de la réimpression de Vienne.
31—*Op. cit.*, p. 65.
32—S. Muller, *Voyages from Asia to America*, p. 111.

L'une et l'autre de ces deux espèces de "funérailles" sont en usa-
: parmi les Sékanais et la plupart des nombreuses tribus dénées l'est des montagnes Rocheuses. Des premiers j'écrivis il y a déjà en longtemps que, à l'occasion du décès d'un compatriote, "ils font tomber sa hutte sur lui (33), recouvrant ainsi ses restes, et se ettent immédiatement en route pour une autre localité" (34), ou en les suspendent "sur les fourches formées par les branches de ux arbres contigus", lorsqu'ils n'ont point recours à quatre pieux dépendants les uns des autres, à la manière des naturels de la bérie.

Au dire de Gmélin, ces deux modes de disposer des morts sont alement en vogue parmi les Tongouses de ce dernier pays. "Les orts", écrit cet auteur, "sont mis sur un arbre ou laissés à terre; ais ceux à qui l'on veut rendre des honneurs particuliers sont acés sur un échafaud avec leur arc et leurs flèches et quelques tensiles qui puissent leur servir dans l'autre monde" (35).

L'évêque anglican William-C. Bompas dit de son côté des Dénés : l'est que, au lieu d'enterrer leurs morts, ils avaient autrefois habitude de les placer sur de hauts échafaudages au dessus du sol" 6).

En outre, tous les sociologues américains sont familiers avec les unérailles aériennes" autrefois en honneur parmi les Tchinouks autres tribus de la côte américaine du Pacifique septentrional. était l'habitude de ces aborigènes de confiner le mort dans son not de bois, et de le déposer, bien enveloppé, dans les branches un grand arbre. Or voici ce que nous lisons dans l'ouvrage d'un ficier anglais qui écrivait *de visu* à propos des Gilyaks :

"Leurs enterrements sont différents de ce qui, à ma connaisnce, se pratique ailleurs. Le corps est mis dans un cercueil fait un tronc d'arbre [comme les canots tchinouks], de la même maère que leurs canots, puis recouvert d'écorce assujettie avec de sier. On le place alors entre les branches fourchues d'un arbre

---

33—Il semblerait que c'est là aussi ce que, au fond, l'auteur précédemment é veut dire. *They make the Huts close*, " ils font en sorte que les huttes se ment", dit-il littéralement.
34—*The Western Dénés ; their Manners and Customs*, p. 146.
35—*Op. cit.*, vol. I, p. 309.
36—*Diocese of Mackenzie River*, p. 91; Londres, 1888.

hors de l'atteinte de n'importe quel animal qui pourrait être attiré dans ces lieux" (37).

Avant de clore le chapitre des funérailles, une petite considération sur ce qui peut être considéré comme leurs suites ordinaires. Nous connaissons tous la soif d'immortalité qui est au cœur de l'homme, soif qui se trahit le plus souvent par quelque monument élevé à la mémoire de ceux qui lui sont chers. Les aborigènes de l'Amérique n'échappent point à cette loi de la nature humaine. Seulement ils ont une manière originale, apparemment tout à fait à eux, de la satisfaire. Je fais allusion ici à ces *mounds* ou tertres funéraires dont la plupart récèlent les restes des Indiens préhistoriques de ce continent.

Or il n'y a pas jusqu'à cette institution, pourtant si caractéristique de nos grandes prairies, qui n'ait son équivalent en Sibérie, ainsi qu'on peut le constater aux pp. 86, 151 et 191 des voyages d'Atkinson et dans les ouvrages d'autres auteurs.

Ces monuments ne sont, pour ainsi dire, que l'extension du deuil qui, dans tous les pays du monde, accompagne le départ d'un parent ou d'un ami pour les pays d'outre-tombe. Ce deuil ne peut naturellement varier beaucoup dans la manière dont il se manifeste. Les larmes et les lamentations sont de mode partout; mais certaines autres pratiques qu'on eût pu croire exclusivement propres aux indigènes de l'Amérique se retrouvent encore en Asie.

Leur but est toujours le même : exprimer d'une manière sensible le chagrin ressenti par le survivant et le regret que lui cause la disparition de la personne aimée. La différence dans la manifestation de ce double sentiment est généralement assez minime, et prend surtout la forme de quelque signe extérieur conforme au génie de la race à laquelle appartient l'individu. Chez les nations civilisées l'un et l'autre de ces deux sentiments se trahissent ordinairement par une couleur spéciale qu'affectent les vêtements de celui qui porte le deuil.

Dans l'Europe moderne, c'est le noir. Les Chinois on le sait, lui substituent le blanc, et en Espagne cette dernière couleur fut de mise en pareil cas jusqu'en 1498. En Turquie on préfère le violet

---

37—J.-M. Tronson, *A Voyage to Japan, Kamtscbatka, Siberia, Tartary*, p. 324

et cette nuance est encore en Europe l'indice officiel du deuil lorsque le mort est de sang royal. En Egypte, celui qui pleure un parent ou un ami se met, ou se mettait, en jaune, tandis qu'un Ethiopien revêtait des habits bruns. Dans l'Empire romain, une diversité de couleur correspondait en outre à une différence de sexe. C'est ainsi que pendant que les femmes manifestaient leur deuil en s'habillant de blanc, les hommes portaient alors du noir ou du bleu foncé.

Le nomade des grandes plaines américaines, qui demande son vêtement au règne animal, ne peut naturellement avoir recours à une pareille manière de témoigner sa douleur. Il se rabat alors sur des observances qui, dans les temps primitifs de l'humanité, étaient d'une vogue à peu près générale. S'il ne déchire pas toujours ses habits comme les Juifs, il n'en porte pas moins des loques. Il se coupe les cheveux comme les anciens Grecs, et affecte dans le soin de sa figure et de toute sa personne une négligence étudiée.

Souvent il va même jusqu'à ruiner volontairement son costume. Parlant d'un Montagnais en deuil, le Dr. R. King écrit : "Indépendamment de la destruction de tous ses habits, ainsi que des différents objets à son usage, en conformité avec une coutume malheureusement en honneur parmi toutes les tribus américaines à la perte d'un parent, il s'était rasé la tête afin que les rayons d'un soleil brûlant lui fissent plus de mal" (38).

Je traduis cette dernière phrase sans me porter garant de l'exactitude de l'explication qu'elle contient. Se raser la tête, ou du moins se couper les cheveux court, était simplement une manière conventionnelle d'exprimer son chagrin à la perte de quelqu'un. On y avait recours en toute saison.

Ecoutons maintenant un auteur encore plus ancien, l'explorateur Hearne, qui vit les Dénés de l'est à l'état de pure nature et qui a si bien décrit leurs mœurs et leurs coutumes: "La mort d'un parent les affecte d'une manière si sensible", écrit-il, "qu'ils déchirent tous leurs habits et vont nus jusqu'à ce que des personnes moins affligées les secourent.... Ces périodes de deuil ne sont distinguées par aucun costume spécial, excepté que les cheveux sont coupés" (39).

38—*Narrative of a Journey to the Shores of the Arctic Ocean*, vol. II, p. 87
39—*Op. cit.*, p. 341.

La persistance de ces coutumes sur tous les points de l'habitat déné se prouve par le fait que j'écrivais moi-même en 1888, avant de connaître Hearne et King autrement que de nom, que, chez les Porteurs de la Colombie Britannique, la veuve d'un chasseur avait les cheveux coupés ras par l'un de ses beaux-frères. J'ajoutai qu'elle "devait en outre porter des haillons et que, si elle était jeune et qu'il y eût probabilité qu'elle se remariât, l'étiquette voulait qu'elle se souillât la figure avec de la résine" (40).

Ce défigurement personnel au moyen de résine, charbon mêlé de graisse ou autre matière colorante, est surtout le fait des femmes. On le retrouve, avec la coupe des cheveux, parmi les "Konæges" de Shelekoff qui, après avoir mentionné la manière dont ces indigènes disposent de leurs morts, ajoute : "En témoignage de chagrin, ils se coupent les cheveux et se barbouillent la figure de noir. C'est ainsi qu'ils pleurent leurs parents, père, mère, frère, sœurs, et tous ceux qui leur sont chers" (41).

Le but de ce barbouillage affreux est analogue à celui qui fait agir les femmes du Thibet quand elles sortent. "Les femmes thibétaines se soumettent dans leur toilette à un usage....sans doute unique dans le monde", écrit l'abbé Huc. "Avant de sortir de leurs maisons elles se frottent le visage avec une espèce de vernis noir et gluant. Comme elles ont pour but de se rendre laides et hideuses, elles répandent sur leur face ce fard dégoûtant à tort et à travers, et se barbouillent de manière à ne plus ressembler à des créatures humaines".

"Les mœurs", ajoute le même auteur, "étaient il y a environ deux cent cinquante ans (42) devenues d'un dévergondage qui avait envahi jusqu'aux lamaseries. Afin d'arrêter le progrès d'un libertinage qui était devenu presque général, le Nomekhan publia un édit

---

40—*The Western Dénés*, p. 145.
41—*Voyage from Okhotzk*, p. 38.
42—Il paraît que cet usage est bien plus ancien, car le moine Rubruk, envoyé en 1252 par saint Louis au grand Khan des Tartares, dit en parlant des femmes de la Haute-Asie: *Deturpant se turpiter pingendo facies suas* (Recueil de Voyages et de Mémoires publié par la Société de Géographie, vol. IV, p. 233; Paris, 1852).

par lequel il était défendu aux femmes de paraître en public à moins de se barbouiller la figure de la façon que nous avons déjà dite" (43).

Pour en revenir au deuil des primitifs, il va sans dire que de bruyantes lamentations accompagnaient les marques extérieures de chagrin dont nous avons parlé. Il est à remarquer que la manière dont les Dénés et, je crois, à peu près tous les aborigènes de l'Amérique du Nord, donnaient cours à ce sentiment ressemblait plus à un chant lugubre qu'à de véritables pleurs. En outre, cette manifestation publique d'une douleur dont on était supposé pénétré—et qui dans plusieurs cas était plutôt de commande—se produisait régulièrement au lever et au coucher du soleil. Du moins, tel était le cas chez les Dénés qui, devenus chrétiens, ont judicieusement transformé cette coutume immémoriale en une visite au cimetière après les prières du matin et du soir.

Or Mme Atkinson, mentionnant le veuvage de deux femmes kirghizes, remarque que "c'est l'habitude des femmes d'offrir des prières (44) pendant une heure de temps au lever et au coucher du soleil au cours d'une année entière" (45). Le mari de cette dame fait, à propos d'une circonstance analogue, une réflexion identique, sauf qu'il ne prononce point le mot impropre de "prières" en relation avec ces pleurs rythmés, qu'il appelle à bon droit un chant funèbre (*a dirge*), lequel, dit-il, "se répète à chaque lever et coucher du soleil pendant toute une année" (46).

43—*Op. cit.*, vol. II, p. 254. Chez la veuve indienne ce barbouillage affreux a pour but de montrer qu'elle était si attachée à son défunt mari qu'elle ne veut pas qu'aucun homme puisse seulement penser à elle.

44—Leur description dans le contexte ne ressemble en rien à des prières.

45—*Recollections of Tartar Steppes*, p. 178.

46—*Travels in the Regions of the Upper and Lower Amoor*, p. 65.

CHAPITRE XII

COUTUMES CLAIREMENT AMÉRICAINES EN SIBÉRIE

Je ne veux nullement parler ici de coutumes qui, dans un passé plus ou moins lointain, auraient traversé d'Amérique en Asie. Ce serait donner dans une illusion que je crois évidente et que j'ai déjà répudiée, à savoir cette opinion chimérique qui voudrait que la population du continent à l'ouest de celui que nous occupons soit venue de ce dernier. Mais je crois qu'on ne me contredira point lorsque je ferai remarquer qu'il y a parmi les Indiens d'Amérique, surtout ceux que notre civilisation n'a point encore eu le temps d'entamer et de transformer—c'est-à-dire de gâter—certains usages, des pratiques bien déterminées, qui leur sont propres, des particularités qui n'ont parfois d'autre importance que celle qu'elles empruntent au fait qu'elles sont l'apanage exclusif de la race américaine, ce qui en fait des caractéristiques vulgarisées par les romanciers et partant connues de tout le monde.

J'ai déjà, je crois, énuméré dans les pages qui précèdent assez de points de ressemblance entre les sociologies américaine et asiatique pour qu'on ne puisse guère les attribuer à l'effet du hasard. Que dirait-on maintenant si je montrais au lecteur que même ces coutumes qui passent pour essentiellement américaines ont leur pendant sur les steppes de la Sibérie? C'est ce que je me propose maintenant de faire. Je commencerai par un tout petit détail qui, à première vue, paraîtra insignifiant, mais auquel le caractère exclusif dont j'ai parlé prête une valeur que nul ethnologue judicieux ne peut dédaigner.

J'ai mentionné le costume de nos Indiens, mais ai à dessein omis de faire remarquer un de ses moindres détails qui, à mon point de vue, est d'autant plus important qu'il est caractéristique du peuple chasseur que sont les Dénés du Nord américain, je veux dire les

piquants de porc-épic dont l'usage était autrefois si universel parmi ceux des leurs qui voulaient faire preuve de goût. Ces piquants étaient teints en jaune ou en vert, et servaient à orner les franges ou les coutures de leurs habits, de leurs sacs, etc. En 1892, j'y faisais allusion dans mes *Notes* (1).

Cette ornementation était aussi sauvage et aussi dénée que possible.

On se rappelle sans doute les deux chefs tongouses que le P. Santini avait convertis et amenés à Rome. Or, d'après ce Jésuite, qui était un homme aussi capable que zélé pour la conversion des primitifs, "chaque partie de leur costume était ornée de piquants coloriés de porc-épic" (2) !

Et moi qui, de concert, j'en suis sûr, avec beaucoup d'autres, avais toujours regardé ce genre d'ornementation personnelle comme le propre exclusif des chasseurs du Grand-Nord américain !

Veut-on un autre détail tout aussi caractéristique? Personne n'ignore qu'une des marques distinctives du facies américain est le peu de barbe qu'il porte. Cependant les Dénés d'il y a trente ou quarante ans s'imaginaient que la nature avait été encore trop prodigue sous ce rapport, et ils avaient coutume de se débarrasser des quelques poils qui leur venaient sur la lèvre supérieure et le menton au moyen de pincettes minuscules qu'ils portaient constamment sur eux. D'abord en corne de caribou, ce petit instrument fut fait en cuivre aussitôt après l'introduction de ce métal. P. 138 de mes *Notes*, on trouvera la figure et la description exactes de ces pincettes à barbe.

Même les Navajos du sud des Etats-Unis se servent dans le même but d'un instrument identique, dont ils ne se défont jamais (3). Or voici ce qu'un ancien auteur écrit des Koriaks :

"Pas plus que les Lapons, les Samojeds et les Ostiaks, ils n'ont de barbe ; car, tout d'abord, ils ont naturellement fort peu de poils près de la bouche, mais le peu qui leur vient ils se l'arrachent, à

1—P. 163.
2—*Apud* McIntosh, *The Origin of the North American Indians*, p. 118.
3—*St. Anthony's Messenger*, vol. XIII, p. 7.

l'instar des Jakuhti, des Tungusii et des Kalmucks" (4). De son côté, un auteur tout récent, W. Jochelson, met la même coutume au crédit de la grande majorité des Youkaghirs du cercle arctique (5).

Aux congénères qui suivent la même pratique il faut ajouter les Tartares proprement dits que, dès 1246, le frère Jean du Plan Carpin décrivait comme "n'ayant point de poils à la barbe", mais qui, dit-il, "portent toujours un fer à la main, dont ils s'arrachent tous les poils qui y croissent de nouveau" (6). Gmélin retrouva en 1733 cette même coutume parmi les Tongouses. "Il est rarc", dit-il, "de voir un Tongouse qui ait de la barbe : dès qu'elle paroit, ils l'arrachent et répètent l'opération jusqu'à ce qu'ils n'en aient plus" (7).

Certains de mes lecteurs peuvent n'être encore qu'à demi convaincus, et désireraient peut-être voir en Asie la reproduction de coutumes encore plus caractéristiques des sauvages américains. Si tel est le cas, je suis en état de les satisfaire. Tout le monde connaît le rôle joué en Amérique par le fameux calumet, lorsqu'il est question de décider de la paix ou de la guerre. Qui n'admettra que cet important compagnon de l'Indien des grandes plaines ne soit exclusivement distinctif de la sociologie américaine? Eh bien! je suis en état de montrer que cet apanage de Sioux et d'Algonquins se retrouve, avec absolument la même signification, usité comme symbole de nature identique, sur les tundras de la Sibérie orientale!

Lisez plutôt. Voici la traduction de ce que le P. Santini écrit à ce propos. Cette fois il a les Koriaks en vue.

"Quand", dit-il, "une nation veut faire la paix, elle allume la pipe sacrée, qui est alors offerte par un chef au commandant de la tribu hostile. S'il la reçoit et la fume, la paix est immédiatement proclamée, et ils considèrent cet accord comme si sacré qu'ils l'ont rarement ou jamais violé. Le fourneau en est en terre glaise, et le tuyau, qui consiste en un roseau de trois ou quatre pieds, est décoré de plumes de différentes couleurs" (8).

4—S. Muller, *op. cit.*, p. VIII. V. aussi Erman, *Travels in Siberia*, vol. II, p. 468.
5—*The Yukagbir and Yukagbirized Tungus*, p. 22.
6—*Op. cit.*, p. 178.
7—"Voyage en Sibérie", vol. I, p. 2-73.
8—*Ap.* McIntosh, *op. cit.*, p. 155.



FILLE KORIAKE.

N'est-ce pas là une description bien exacte du fameux calumet américain et du rôle qu'il remplit dans la société aborigène de nos grandes plaines? Il faut vraiment un effort de l'esprit pour se rappeler qu'il est question ici des Koriaks et autres peuplades asiatiques et non des Cris ou des Pieds-Noirs.

Le calumet nous amène naturellement à dire un mot de la guerre. D'après Abernethy, les Tongouses s'y préparent absolument de la même manière que les sauvages des plaines canadiennes. Il écrit à ce sujet :

"Pour s'assurer du courage, de la patience et de la persévérance de leurs guerriers, ils comblent d'insultes et d'injures les jeunes gens qui n'ont jamais fait face à un ennemi. Ils leur font des reproches et les traitent de lâches; ils les battent à coups de bâton et vont jusqu'à leur jeter de l'eau bouillante et si, dans ces circonstances, ils manifestent la moindre impatience ou quelque sensibilité, ils les regardent comme des poltrons indignes du nom de guerriers. Ils vont si loin dans cette épreuve des jeunes gens qu'il serait fastidieux de tout rapporter" (9).

Parmi les Palœo-Asiatiques, les hostilités commençaient et se continuaient de la même manière que chez les Indiens de l'Amérique du Nord, surtout les Dénés. Parmi les Sioux et autres sauvages des Etats-Unis, on voyait encore des batailles rangées, des guerriers qui n'avaient pas peur de se battre en plein jour et face à face avec un ennemi d'égale force ou à peu près. Mais il n'en était point ainsi des Dénés, ni même des Algonquins. Comme je l'écrivais en 1888, "il convient à peine de parler de la guerre comme d'une institution ayant cours parmi les Dénés de l'Ouest préhistorique. Bien que les différentes tribus se méprisassent et n'eussent que de la défiance les unes pour les autres, des combats généraux étaient assez rares, et comme les surprises constituaient la majeure partie de leur système militaire, il s'ensuit que le succès était généralement du côté des assaillants. Parfois la population entière d'un village était massacrée dans une seule nuit " (10).

Cela est si vrai que je n'oublierai jamais l'expression d'indicible surprise qui animait le visage de tous mes Porteurs lorsque, leur

---

9—*Ap. McIntosh, op. cit.*, p. 150.
10—*The Western Dénés*, p. 141.

parlant de la guerre telle que pratiquée chez les nations civilisées, je leur apprenais que des prêtres suivaient les soldats à titre d'aumôniers. Des prêtres à la guerre! Des ministres de Jésus-Christ de connivence avec des gens dont le métier était de tuer leur prochain, voilà qui passait complètement leur compréhension. Et ce n'est pas étonnant, car pour eux guerre et assassinats en gros étaient des termes absolument synonymes.

Lorsque je traçais, il y a vingt-six ans, les lignes que j'ai citées tout à l'heure, je n'avais point encore le journal de Hearne dans ma bibliothèque. De fait, je ne l'avais jamais vu nulle part. Je me permettrai donc de citer ici une partie de son récit d'une "bataille" des Dénés orientaux avec les Esquimaux, dont il fut lui-même le témoin involontaire.

"Lorsque les Indiens eurent achevé de se donner une apparence si complètement horrible, il était près d'une heure du matin du 17 [juillet 1771]. Trouvant alors tous les Esquimaux bien tranquilles dans leurs tentes, ils quittèrent leur embuscade pour foncer dessus, et tombèrent sur les pauvres créatures, qui ne se doutaient de rien, sans avoir été aperçus avant d'arriver aux bords de leurs tentes. Ils commencèrent alors le sanglant massacre, pendant que je me tenais neutre en arrière.

"En quelques secondes, l'horrible scène commença. C'était choquant au-delà de toute expression. Les pauvres infortunées victimes furent surprises au milieu de leur sommeil, et n'eurent ni le temps ni le pouvoir d'opposer la moindre résistance. Hommes, femmes et enfants, plus de vingt en tout, sortirent précipitamment tout nus de leurs tentes et essayèrent de s'échapper ; mais les Indiens étant maîtres de toutes les avenues, les Esquimaux ne purent trouver de refuge nulle part. Une seule alternative restait : celle de se jeter à la rivière ; mais comme aucun d'eux n'y eut recours, ils tombèrent tous en proie à la barbarie indienne" (11).

Ainsi l'on voit que la "guerre" assumait bien le même caractère parmi les Dénés de l'est et ceux de l'ouest. Qu'en était-il en Sibérie? Deux anciens auteurs anglais, Grieve et Jefferys, vont nous l'apprendre. Parlant des Kamtchadales, ils s'expriment ainsi :

11—*A Journey from Prince of Wales's Fort in Hudson Bay to the Northern Ocean*, pp. 152-53.

"Ces guerres se font avec plus de ruse que de bravoure. Ils sont très lâches et n'osent pas paroître avec fermeté devant un ennemi. Ceci est d'autant plus extraordinaire qu'ils méprisent la vie hautement, et que le suicide est fort commun parmi eux. Leur attaque se fait par des attaques nocturnes d'autant plus faciles qu'ils ne tiennent jamais de gardes. Le plus petit parti peut ainsi détruire un village entier. Ils n'ont qu'à mettre un seul homme devant la porte de chaque cabane, et ne laisser sortir personne. Le premier qui s'avise de s'échapper est facilement massacré ou fait prisonnier" (12).

De son côté, un auteur cité par John McIntosh, Abernethy, écrit ce qui suit des Tongouses : "C'est généralement au point du jour qu'ils attaquent leurs ennemis, parce qu'ils les croient alors endormis. Le chef donne le signal, et tous se précipitent en avant, lançant leurs flèches et préparant leurs armes plus mortelles, leurs *tomahawks*. Ils s'adonnent alors sans merci ni compassion à une véritable boucherie et destruction, et les vaincus subissent souvent la pénible opération de l'enlèvement de la chevelure (*scalping*)" (13).

L'esprit populaire associe d'ordinaire cette dernière opération avec la sociologie des sauvages américains, et la *Standard Encyclodia* confirme cette conception de tout le poids de son autorité lorsqu'elle la représente comme le propre exclusif des Indiens de l'Amérique du Nord en guerre (14). Nous venons pourtant de voir que, bien qu'on puisse le regarder comme étant aujourd'hui caractéritique du Nouveau-Monde, le scalpement d'un vaincu se pratiquait il n'y a pas encore bien longtemps sur les tundras de la Sibérie orientale, d'où la mode en était vraisemblablement passée en Amérique.

Bien plus, si nous recherchons la toute première origine de cette coutume barbare, nous ne tarderons pas à nous apercevoir qu'il faut aller plus loin que les déserts des Tongouses pour la trouver. Nous verrons aussi qu'elle ne date pas d'hier. Nous lisons, en effet, dans Hérodote, qui vivait plus de quatre cents ans avant Jésus-Christ :

"Le soldat scythe boit le sang du premier homme qu'il abat au cours de la bataille. Quel que soit le nombre de ceux qu'il tue, il

---

12—"Description abrégée du Pays de Kamtschatka", pp. 67-68.
13—*Op. cit.*, pp. 151-52.
14—Article *Scalping*.

leur coupe la tête et la porte au roi. Il acquiert par là un droit au butin qui se fait, droit qu'il n'aurait point s'il ne produisait une tête. Dans le but de dépouiller le crâne de son enveloppe, il fait une incision tout autour de la tête près des oreilles, et, prenant en main le cuir chevelu, il le sépare du crâne d'un coup sec ; puis, avec une côte de bœuf, il râcle la chair qui peut y adhérer, et, après avoir ramolli ce cuir en le frottant entre ses mains, il s'en sert comme d'une serviette.

"Le Scythe est fier de ces "scalpes", et il les suspend à la bride de son cheval. Plus le nombre de ces serviettes qu'un homme peut exhiber est grand, plus haute est l'estime dont il jouit parmi ses compatriotes" (15).

La question est maintenant de savoir qui étaient ces Scythes dont nous avons tous entendu parler au temps de nos études classiques. Originairement ce nom s'appliquait aux habitants de la steppe qui s'étend entre les Carpathes et le Don. Plus tard, on entendit par Scythie les régions inexplorées de l'Asie septentrionale. Telle était la Scythie orientale de Strabon. Les auteurs classiques comprennent généralement sous ce nom toutes les contrées situées au nord-est de la mer Noire, et appellent ordinairement Scythe tout barbare venant de cette direction.

Cette orientation nous mène aux Mongols et aux Tartares. Or Homère nous montre précisément les Scythes comme des "tireurs de juments" (16), et il n'est personne qui n'ait entendu parler du fameux *koumiss*, qui n'est autre chose que le lait fermenté de la jument, qu'on peut regarder comme la boisson nationale des Tartares.

De son côté, Hippocrate donne des peuples qu'il appelle Scythes une description qui convient en tout aux Tartares que visitèrent officiellement certains Franciscains du moyen-age (17). Tout comme ces barbares, les Scythes des anciens portaient des habits grossiers retenus à la taille par une ceinture, des culottes dont les extrémités, retroussées, étaient emprisonnées dans des bottes de cuir mou, avec un capuchon pour la tête, ou un haut chapeau pointu.

15—*Hist., lib. IV, cap.* 64.
16—Iliade, XIII, 6.
17—*De aere*, 24 *et seq.*

Enfin nous lisons dans un ancien ouvrage, la Vie de Genghis Khan: "C'est ainsi que plusieurs nations scythes qui furent asservies par Temugin en vinrent graduellement à être connues sous le nom générique de Moguls ou de Tartares ; mais ce dernier nom ayant fini par prévaloir, toute la Scythie est aujourd'hui appelée Tartarie" (18).

En sorte que nous n'avons pas besoin d'un grand effort de l'imagination pour voir la coutume de scalper un ennemi passer des primitifs Tartares aux autres aborigènes de la Sibérie, tels que les Tongouses, pendant qu'elle traversait en Amérique avec des émigrés qui la tenaient indubitablement des premiers.

Surprises et massacres, tomahawks et action de scalper, tout cela ajouté à l'usage du calumet de paix ou de guerre, ne se croirait-on pas transporté en Amérique, au lieu de rôder parmi les tribus indigènes de l'Asie? Franchement, il devrait s'avouer bien difficile celui qui ne serait point encore convaincu de commerce antérieur, de relations passées, sinon d'une communauté d'origine au moins partielle, entre les habitants des parties quasi-contiguës des deux continents.

D'autres points sociologiques qui ont jusqu'ici passé pour exclusivement américains se retrouvent encore en Sibérie. Par exemple, la manière de se nommer. Chez les Dénés qui ont gardé intactes leurs coutumes des jours d'antan, c'est tout le contraire de ce qui se pratique chez nous : le fils aîné donne son nom à son père au lieu de prendre celui de ce dernier. Par exemple, un chasseur sékanais peut, avant son mariage, avoir été connu sous ce nom de *Nounta*, le Lynx. Dès que sa tente a été bénie par la naissance d'un fils, que nous appellerons *Karb*, le Lièvre, Nounta cesse d'exister dans la société où il s'était mu pour devenir *Karb-tba*, Père-du-Lièvre.

Or voici ce que W. Jochelson écrit à propos des Youkaghirs : "La coutume survit encore d'après laquelle, après la naissance d'un premier enfant, qui a pris le nom de quelque parent défunt, ses père et mère abandonnent leur propre nom et s'appellent le père et la mère d'un tel ou d'une telle, leur enfant premier-né" (19).

Revenant à la question de la mort et des usages qu'elle occasionne parmi les peuplades primitives de l'Asie orientale, nous lisons dans

---

18—*The Historv of Gengizcan*, par Petis de la Croix, p. 63 ; Londres, 1722.
19—W. Jochelson, *op. cit.*, p. 105.

une étude du Dr. B. Laufer que parmi les naturels de la vallée de l'Amour, "après la mort de sa femme il est défendu à l'homme de prononcer son nom", et de plus que "les enfants ne peuvent dire le nom de leurs parents défunts" (20).

Les Yakoutes sont encore plus scrupuleux sous ce rapport, puisque, d'après Sauer, " il ne mentionnent jamais le nom des morts, à moins que ce ne soit d'une manière allégorique, et laissent tomber en ruines la hutte dans laquelle il y a eu un décès" (21).

Or qu'en est-il parmi les Dénés occidentaux? Non seulement le mari d'une défunte ou les enfants de parents décédés, mais absolument tout le monde doit s'abstenir soigneusement de prononcer le nom d'un trépassé. En cas de nécessité, on doit se servir de paraphrases comme le père de cet enfant, le frère ou la sœur d'un tel, etc. C'est là chez ces Indiens une coutume que personne n'oserait violer, à moins de vouloir offenser grièvement les survivants de la personne disparue. C'est, de fait, la plus grande injure qu'on puisse leur faire, et j'en ai vu qui, après une altercation violente, pleuraient de rage parce qu'on avait été jusqu'à prononcer le nom de leurs parents défunts.

Cette espèce de tabou du nom d'un mort est, je crois, universelle parmi les Dénés. D'une tribu loucheuse, Sir John Richardson écrit: "A la fin de l'année, le plus proche parent donne une fête pour célébrer la mémoire du défunt. A partir de là, son nom ne doit jamais être prononcé en présence de ce parent, et celui-ci change même le nom dont on se servait pour désigner le mort. Si un parent viole cette loi, on l'en reprend ; mais si c'est un ami moins proche, les parents du défunt le provoquent, et il doit se racheter. Des pauvres s'efforcent quelquefois de faire tomber dans le piège un parent riche, et le portent à méconnaître cette coutume afin d'obtenir le montant de l'amende" (22).

Il n'en allait pas autrement chez les Tartares du moyen-âge, puisque Jean du Plan Carpin, parlant d'un de leurs morts, dit qu'ils

---

20—*Preliminary Notes on Explorations among the Amoor Tribes* (*American Anthropologist*, vol. II, p. 320).
21— *Op. cit.*, p. 125.
22—*Arctic Searching Expedition*, vol, 1, p. 409.

"rompent le chariot qui le portait, et sa maison est abattue, et personne n'ose proférer son nom jusqu'à la troisième génération" (23).

Cette destruction de la maison mortuaire se pratiquait aussi chez un grand nombre de tribus américaines et, en ce qui est des Tartares, elle est confirmée par la déposition de Gmélin, qui écrit: "C'est un usage général parmi ce peuple de détruire les maisons de ceux qui meurent" (24).

Il semble qu'il y ait loin entre les coutumes funèbres d'un peuple et la question de ses amusements. En Amérique, il en va autrement et chez un grand nombre de tribus les derniers coïncident souvent avec les premières. Nous avons déjà dit un mot des danses dénées et d'une de leurs caractéristiques qui se retrouve en Sibérie, d'après Grieve et Jefferys. Bien que, par nature, nos Indiens soient moins immoraux que les primitifs décrits par ces auteurs, ils n'en sont pas moins généralement faibles devant la tentation, surtout ceux qui sont semi-sédentaires et vivent en villages réguliers. Là les brèches à la morale sont plus fréquentes que parmi les tribus plus simples qui errent constamment à travers bois.

Tous sont gais et enjoués, par conséquent tous aiment à chanter, et souvent leurs chants, qui sont de facture aussi primitive que possible, ont le sexe opposé pour objet. J'écrivais autrefois qu'ils ne paraissent guère être autre chose que des "cris modulés" (25). Ils ont pourtant un mérite: ils sont originaux. Bien que leur "mélodie" se conforme toujours à un certain modèle propre à toute musique aborigène, l'air et les paroles sont généralement de la composition de celui ou celle qui chante. C'est toujours le cas lorsqu'il est question de chansons d'amour.

"Les femmes", écrit W.-H. Dall des Indiens du Youkon, "aiment à composer des chants qu'elles fredonnent en travaillant. Il y en a qui sont pleins de sentiment et méritent d'être conservés. Le refrain en est toujours la partie principale" (26).

Or Wrangell dit des Youkaghirs de la Sibérie septentrionale: "Ils aiment la musique à la folie.... Leur manière de chanter est toute particulière et très sauvage ; mais une fois que l'oreille s'y est habi-

---

23—*Op. cit.*, vol. I, p. 138.
24—*Voyage en Sibérie*, vol. 1, p. 138.
25—*The Western Dénés*, p. 156.
26—*Travels on the Yukon and in the Yukon Territory*, p. 198; Londres, 1898.

tuée, elle ne déplaît point. Ils improvisent généralement les paroles aussi bien que l'air" (27).

Il en est ainsi des Yakoutes, puisque, au dire de Sauer, "leurs chants sont dépourvus d'harmonie et presque tous sont improvisés sur n'importe quel sujet qui frappe leur imagination" (28).

Des femmes kamtchadales nous lisons aussi que "dans leurs chansons galantes elles découvrent à leurs amans leurs craintes, leurs espérances et d'autres passions ; ce sont encore les femmes qui en composent les airs" (29).

J'oserai faire remarquer que cette circonstance est de nature absolument psychologique, et n'a rien à faire avec l'influence du milieu. En d'autres termes, il n'y a rien en Sibérie, dans le sol, le climat, la configuration du pays ou les occupations qui sont propres aux habitants, qui porte naturellement à composer les airs et les paroles des chansons que l'on y chante. On ne saurait donc exagérer la valeur de cette coutume comme base d'argument ethnographique.

On doit en dire autant de ce point de l'étiquette américaine qui veut que l'on reste quelque temps en silence en abordant un étranger avant de lier conversation avec lui. C'est là un usage universellement reçu et que plus d'un romancier a fait connaître au grand

---

27—*Narrative of an Expedition to the Polar Sea*, p. 182.

28—*Op. cit.*, p. 131.

29—Grieve et Jefferys, *op. cit.*, p. 75. Avant de changer de sujet, un mot sur les relations conjugales de ces peuples ne sera pas hors de propos, si nous voulons avoir une idée adéquate de leur sociologie et de leur mentalité. Hearne écrit à propos des Dénés de l'est : "Il est d'usage parmi les hommes de ce pays d'échanger leurs femmes pour la nuit. Mais cette coutume est si loin d'être considérée comme criminelle qu'on croit, au contraire, l'acte qu'elle autorise la plus grande marque d'amitié possible entre deux familles " (*Op. cit.*, p. 129)

Or nous lisons dans un vieux bouquin, la *History of Gengbizcan the Great*, que ce conquérant ayant promulgué une loi qui punissait de mort l'adultère, "les habitants de Caindu murmurèrent contre cette loi, parce qu'ils avaient une coutume qui leur faisait témoigner leur respect et leur affection pour les amis qui les visitaient en leur offrant la compagnie de leurs femmes" (*Op. cit.*, p. 129). Cette coutume était si invétérée chez ces gens-là que, en réponse à plusieurs pétitions, l'empereur mongol dut abroger son édit en tant qu'il les regardait.

Quant aux Youkaghirs, dont nous avons déjà signalé les mœurs relâchées, c'est encore, en plein vingtième siècle, la coutume parmi eux d'offrir le lit de leurs jeunes filles aux visiteurs qu'ils veulent honorer (Jochelson, *op. cit.*, pp. 62-65). Et pourtant Jochelson nous assure que ces aborigènes sont, au point de vue moral, bien supérieurs aux Yakoutes, qui sont, dit-il, "connus pour leur manque de modestie" (*Ibid.*, p. 67). La même coutume est aussi mise au crédit des Tchouktchis et des Koriaks sédentaires (A. Erman, *Travels in Siberia*, vol. II, p. 530).

CAMPEMENT LOUCHEUX, YOUKON.

blic des lecteurs ordinaires. J'en ai moi-même été témoin des itaines de fois. L'Indien entre chez vous, vous salue et s'asseoit : terre, mais se garde bien de dire un mot. D'un autre côté, il ait contre le bon ton de le presser de parler.

Simplement pour montrer que cette coutume n'est point d'hier, citerai deux anciens auteurs qui ont minutieusement étudié le ire de vie des indigènes de l'Amérique. Le premier, et de beauip le plus important, est Samuel Hearne. Voici ce qu'on lit à sujet dans son précieux ouvrage :

'Lorsque deux groupes de ces Indiens se rencontrent, les cérénies qu'ils observent sont toutes différentes de celles qui ont cours Europe en pareille circonstance. Car lorsqu'ils sont arrivés à igt ou trente verges les uns des autres, ils s'arrêtent tout court ne parlent point pendant quelques minutes. A la fin, l'un d'eux, iéralement un homme avancé en âge s'il y en a dans la bande, npt le silence" (30).

De son côté, le Dr R. King a ce qui suit à propos du principal hé; de son intéressant ouvrage:

'Aussitôt que l'étiquette indienne le lui permit—vu que c'est coutume des sauvages de n'entamer un sujet qu'à l'expiration in certain intervalle de temps après leur arrivée de voyage, moins pas avant d'avoir fumé une ou deux pipes de tabac—aitcho nous posa maintes questions relativement à la rivière" (31).

Dr Wrangell décrit ainsi la rencontre de son interprète avec les houktchis : "Lorsqu'il les aborda, ils se saluèrent gravement et ssirent sans parler. Alors l'interprète bourra leurs pipes, toujours is dire un mot, et ce ne fut qu'après qu'elles eurent été fumées 'il commença son discours" (32). Un autre voyageur, John Ledrd, nous rapporte en outre que les Tartares de ce pays, lorsqu'ils nent la pipe, la passent successivement à chacun des membres la compagnie" (33).

Frédéric Whymper est l'un des rares auteurs anglais qui ont étudié : place les mœurs et coutumes des sauvages américains aussi bien e celles des indigènes de l'Asie orientale. Voici ce qu'il dit des

---

30—*A Journey*, p. 332.
31—*Narrative of a Journey to the Shores of the Arctic Ocean*, vol. II, p. 106.
32—*Op. cit.*, p. 347.
33—*Memoirs*, p. 326.

habitants du village d'Unalachleet, Alaska : "Les vieillards étaient assis sur un banc, ou planchette, disposé tout autour de la bâtisse, et regardaient avec des airs d'approbation tout en *consumant leur propre fumée,* comme c'est l'usage parmi les Tchouktchis, en l'avalant et s'en enivrant partiellement" (34). Les italiques sont de lui.

Plus loin, le même auteur traite des "Ingeletes", et déclare que parmi eux "hommes, femmes et enfants fument", et que "beaucoup avalent la fumée à l'instar des Malemutes et des Tchuktchis" (35).

Ainsi en est-il des Youkaghirs. Landsell nous informe, en effet, qu'ils sont passionnés pour la pipe et que "lorsqu'ils fument, ils ne laissent pas échapper une seule bouffée dans l'air; tout est aspiré et avalé de manière à produire un effet ressemblant quelque peu à celui d'une légère dose d'opium. Ils considèrent le tabac comme le premier et plus grand régal. Toutes les femmes et tous les enfants fument, et ces derniers apprennent à le faire dès qu'ils ont fait leurs premiers pas" (36).

Tel est apparemment le cas des Tartares visités par le naturaliste Gmélin, qui écrit: " Leurs femmes ne sont pas belles, et presque toutes fument du tabac. Une d'elles m'ayant vu charger une pipe, tira la sienne de sa poche et demanda de quoi la remplir. Cela fait elle l'alluma, avala toute la fumée et donna la pipe à une autre qui en fit autant: avaler la fumée du tabac est un usage général parmi ce peuple" (37).

"Les hommes et les femmes tartares aiment beaucoup à fumer", dit encore le même écrivain, "et commencent à prendre cette coutume dès leur dixième ou douzième année. Le tabac chinois est pour eux le plus agréable ; il n'y a que les pauvres qui fassent usage de celui de Circassie : ils y mêlent de petits copeaux très minces d'écorce de bouleau, tant par épargne que pour en diminuer la force" (38).

Comparez cette dernière coutume des Sibériens avec celle des tribus américaines, qui ont l'habitude d'ajouter à leur tabac des

---

34—*Travels and Adventure in the Territory of Alaska,* p. 142.
35—*Ibid.,* p. 154.
36—*Through Siberia,* p. 299 ; Londres, 1883.
37—*Op. cit.,* vol. I, p. 136.
38—*Op. cit.,* vol. II, p. 98.

lures de saule ou de la "kinnikinik", les femmes pour rendre leur bac moins fort, les hommes pour le faire durer plus longtemps.

Bien plus, il n'y a pas un traiteur de fourrures qui ne soit familier rec le ***kbwonzæs***, ***fire-bag***, ou sac à tabac (le mot indien veut dire: c à feu) des chasseurs indiens qui le font vivre. J'ai décrit et figuré, 148 de mes *Notes*, cet indispensable accessoire de l'accoutrement né, qui se retrouve identique chez tous les aborigènes de l'Améque du Nord. Or il n'y a pas jusqu'à ce détail qui n'ait son équilent en Asie! Témoin ce passage de Gmélin, qui écrit de Tongouses core si peu habitués aux blancs que la plupart d'entre eux s'enfuiint à la vue du bateau qui le portait : "Elles fument ainsi que les ommes, et font usage du tabac chinois : chacune de celles-ci avait sa culotte (39) un petit sac de cuir dans lequel étaient le tabac, briquet et la pipe " (40).

Absolument comme chez les Dénés!

N'avons-nous pas dans ces coutumes si caractéristiques de quoi réer l'illusion que nous avons été transportés sur les immenses laines ou dans les sombres forêts de l'Amérique du Nord? L'étiuette du silence en abordant un étranger, l'improvisation des airs t des paroles des chants sauvages qu'on exécute, l'habitude de asser la pipe à chacun des membres de la compagnie, sinon celle e consumer la fumée qu'on en tire, voilà, je crois, autant de couumes distinctement américaines que nous retrouvons en Asie. joutez à cela la coutume de s'épiler la barbe, d'orner ses habits e piquants de porc-épic, d'éviter de prononcer le nom des morts t d'en détruire l'habitation; considérez l'origine des noms de paents asiatiques aussi bien qu'américains, lesquels changent à la aissance de leur premier enfant, l'apprentissage du métier de uerrier et la nature de la guerre sur l'un et l'autre continent, habitude si caractéristique de scalper un ennemi, l'usage du omahawk et le rôle du calumet dans la détermination de la paix u de la guerre, et voyez s'il ne serait pas bien aveugle celui qui ne oudrait voir que l'effet du hasard dans ces coïncidences remarquales.

39—L'auteur parle ici de ce que les Canadiens appellent mitasses, espèce de ambières qui sont encore communes aux hommes et aux femmes parmi les orteurs de la Colombie Britannique.

40—*Op. cit.*, vol. I, p. 329.

Tout lecteur qui a une simple teinture des sciences anthropolo giques saisira sans difficulté la valeur, au point de vue ethno graphique, de coutumes qui ne peuvent assurément être mises a crédit du milieu spécial des tribus parmi lesquelles nous les trouvons D'un autre côté, le hasard, ressource habituelle de ceux dont l'es prit est réfractaire à toute idée de travail intellectuel, ne suffira ja mais à en expliquer la présence à de telles distances, parmi de peuplades qui ignorent aujourd'hui jusqu'à l'existence les une des autres.

CHAPITRE XIII

RESSEMBLANCES PSYCHOLOGIQUES

Et pourtant je crois pouvoir dire qu'il existe des liens encore plus oits entre les peuplades de la Sibérie et celles de l'Amérique du ırd. Grands enfants malgré leur âge sur les deux continents, doués ıne mentalité identique, elles ont le même système religieux, les mes notions psychiques et les mêmes pratiques superstitieuses, ıt autant de points qu'on ne saurait mettre au compte de l'in-ence du milieu, et dont la similarité est d'autant plus frappante e ces points ont toujours passé pour être le propre exclusif des es sibériennes.

Je pourrais appuyer sur la première de ces caractéristiques, et ntrer dans nos Dénés de cinquante et soixante ans de véritables fants, peu portés au travail, ennemis de toute contrainte, qui xtasient devant tout ce qui est nouveau, s'engouent de tout qui brille et se fatiguent de tout ce qui dure. Je pourrais montrer membres de plusieurs tribus qui sont incapables d'habiter une ison permanente, et la quittent pour dresser la tente, comme les rtares que décrit si bien l'abbé Huc. Je pourrais les présenter au teur comme des gens simples et naïfs qui, au retour de la chasse, pâment d'enthousiasme pour toute nouveauté qui est venue s'é-ıuer dans l'humble magasin du traiteur de fourrures, et sont aussi ts à accumuler dettes sur dettes que ceux que je prends pour rs congénères dans la Sibérie orientale.

Mais on pourrait m'objecter que toutes les peuplades primitives sont là, ou peu s'en faut. Je préfère donc avoir recours à un point rement psychologique qu'on ne saurait récuser comme critérium certitude ethnographique, je veux dire le chamanisme qui ca-ctérise les races nord-asiatiques, parmi lesquelles il a pris nais-ıce.

D'après ce système, chaque partie constituante du monde visibl est le refuge d'un esprit. Parmi ces esprits les uns sont bons—d'o les totems— et les autres de nature nuisible—j'ai nommé les mala dies et toute contrariété morale ou physique.

Ainsi que le dit des Tchouktchis un écrivain contemporain, "un pierre ou un arbre, une colline aussi bien qu'un nuage, sans compte les phénomènes de la nature tels que la pluie, le vent, le tonnerre sont considérés comme autant d'êtres animés " (1). Le même au teur ajoute : "Le Tchuktchi s'imagine que chacun de ces objets peu agir, parler et marcher de lui-même."

Nous ne pouvons donc être surpris de lire dans la relation d'u important voyage au travers de la Sibérie, bien que celui qui l'effec tua ne se soit jamais rendu un compte bien exact du système reli gieux qui règne parmi ses aborigènes, que "chaque localité ayan son lutin, ou elfe, lorsque les Yakoutes sont en voyage, ils n'on presque jamais aucun répit, apaisant comme ils le font l'un aprè l'autre chaque objet de terreur" (2).

Cela se fait surtout au moyen d'offrandes. "Dans les branche d'arbres le long du chemin étaient suspendues des offrandes san nombre de crin de cheval", ajoute Sir Georges Simpson, que nou venons de citer.

Un autre voyageur, qui refit en partie l'itinéraire de ce dernie trouva des gages identiques de la foi des indigènes dans l'ubiquit des esprits dans une place appelée Cœil (3), tandis que, traitan des Kamtchadales, un troisième ouvrage bien antérieur à l'un e à l'autre dit ce qui suit : "Dans une vaste plaine ils érigent un haute palissade, autour de laquelle ils attachent des haillons. Quan ils y passent, ils y jettent quelque poisson ou autres vivres" (4).

Le même ouvrage ajoute que " outre ces palissades ou perches il y a encore d'autres lieux saints chez eux, par exemple, les volcans

---

1—Waldemar Bogoras, *Religious Ideas of Primitive Man, from Chukche Material* (*Internationaler Amerikanisten-Kongress*, vol. 1 p. 130 ; Stuttgart 1904). "Les sauvages se persuadent que non seulement les hommes et le autres animaux, mais aussi que toutes les autres choses sont animées" (Rela tion des Jésuites pour 1636, p. 114).

2—Geo. Simpson, *An Overland Journey*, vol. II, p. 115.

3—J. Bush, *Reindeer, Dogs and Snow-Shoes*, p. 351.

4—Grieve et Jefferys, "Description abrégée du Pays de Kamtschatka", p 70.

es sources chaudes et certains bois qu'ils croient être habités par les démons, qu'ils adorent et craignent plus que Dieu (5)."

Cette dernière remarque des vieux auteurs cadre parfaitement bien ıvec la circonstance bien connue que, parmi les peuples chamanistes, n fait infiniment plus de cas des mauvais esprits, dont on redoute 'action délétère, que de l'Etre Suprême, qu'on sait animé uniquement de bonnes intentions vis-à-vis de l'homme et partant incaable de nuire. "Nous demandâmes à ce kamm pour quelle raison ls ne s'adressaient pas à Dieu, qui donne tous les biens", raconte e naturaliste Gmélin. "Il nous dit que c'était pour cela même, et arce qu'ils étoient persuadés qu'il veut le bien de tous les hommes, nais qu'ils avoient bien sujet d'honorer le diable, qui ne leur veut que du mal" (6).

Or qu'étaient les notions psychiques des Dénés préhistoriques? Longtemps avant de connaître les auteurs que je viens de citer, j'écrivais à ce propos: "Dans l'opinion des Dénés, et je crois pouvoir ajouter d'à peu près tous les Indiens de l'Amérique du Nord, chacune des entités qui constituent aujourd'hui la nature était autrefois pourvue de facultés semblables aux nôtres. Même les arbres parlaient, travaillaient et se battaient, et les volatiles de l'air non moins que les animaux qui peuplent la terre étaient des hommes comme nous, bien que doués de forces puissantes que nous ne possédons point. Cette magie, bien qu'aujourd'hui quelque peu réduite, est restée dans la création brute et sert d'intermédiaire entre l'homme et le monde des esprits. C'est grâce à elle que le premier peut aujourd'hui réussir dans sa recherche du bonheur et des nécessités de la vie" (7).

5—Comparez avec ce qui précède ce que Hearne dit avoir vu parmi les Dénés d'Amérique, lors de son grand voyage à l'océan Glacial. "Sur le bord de ce sentier", dit-il, "il y a en plusieurs endroits plusieurs pierres plates comme des tables qui sont couvertes d'une infinité de petits cailloux. Les Couteaux-Jaunes disent que le nombre de ces derniers est graduellement grossi par les voyageurs qui se rendent aux mines [de cuivre natif] ou en reviennent, et comme on nous faisait remarquer que c'était la coutume universelle d'y ajouter une pierre par individu qui passait, chacun de nous en prit une pour en augmenter le nombre et se procurer une bonne chance" (*op. cit.*, pp. 132-33). Dans ce passage Hearne est naïf comme toujours. Par condescendance, il se livra à un acte de superstition, probablement sans même le soupçonner. Il admet pourtant avoir déposé son caillou "pour se procurer une bonne chance".

6—"Voyage en Sibérie", vol. I, p. 142.

7—*The Canadian Dénés*, (*Archæological Report for 1905*, p. 204).

Les Dénés croyaient si bien à l'état animé des parties compo-nentes de la nature que je reproduisais, il y a vingt-six ans, le texte original d'une de leurs traditions dont voici la traduction : "Dans une lutte corps à corps qu'il eut avec l'épinette (*Abies nigra*), le tremble (*Populus tremuloides*) la jeta dans le feu, ce qui lui rôtit l'extérieur. Mais en même temps celui-ci tomba lui-même dans les cendres du foyer, et c'est pour cela qu'il est aujourd'hui couleur de cendre " (8).

Le fait que ce court récit a trait aux caractéristiques actuelles de deux arbres des forêts dénées, pourrait donner à entendre qu'il n'est qu'un apologue et avait aux yeux des natifs la valeur d'un simple conte. Mais il n'en était rien : les anciens Dénés croyaient fermement à la réalité des faits et gestes qu'ils rapportaient ainsi.

Parfois l'objet de leur culte grossier consistait donc simplement dans un répresentant plus ou moins proéminent du règne végétal. Parlant du pays yakoute, le naturaliste Gmélin a ce qui suit dans son "Voyage en Sibérie" :

"Nous vîmes sur la route deux arbres remarquables : l'un était un beau sapin dont toutes les basses branches étoient garnies de toutes sortes de haillons et de petites tresses de crin ; il y avoit aussi sous l'arbre beaucoup de branchages. C'étoit un sapin sacré; tout Iakoute qui passe devant lui croiroit commettre un péché et s'attirer la colère des dieux s'il ne lui faisoit pas un présent ; ainsi les basses branches sont bientôt garnies et l'on met ensuite les présens à terre" (9).

Il n'y a à cela rien d'étonnant pour quiconque connaît la théogonie asiatico-américaine : quelque esprit ayant été désigné comme habitant un arbre, c'est lui qu'au fond honoraient les crédules Sibériens.

L'auteur susmentionné continue :

"Il y avoit auprès du sapin deux bouleaux, dont l'un avoit toutes les branches du milieu coupées, dans l'autre c'étoient celles du haut. Chacun de ces arbres étoit un monument de l'amitié de deux Iakoutes. Lorsqu'un homme de cette nation a quitté son ami pour

8—*The Western Dénés*, p. 166.
9—*Op. cit.*, vol. I, p. 398.

quelque temps, et part pour un long voyage, ils se rendent l'un et l'autre dans un bois. Celui qui reste monte sur un arbre, en coupe les branches tout autour soit au milieu, soit au sommet, et c'est un monument de son amitié pour le voyageur: durant toute sa vie, il se fait gloire d'avoir coupé l'arbre en mémoire de son ami" (10).

C'est là une digression qui nous éloigne quelque peu de la religion des primitifs, telle que nous la voyons en Amérique et en Asie. Je n'ai pourtant pu me résigner à l'omettre; car je trouve pour le moins singulier de tomber inopinément sur un point d'un vieil auteur qui reproduit d'une manière si frappante une des particularités de la sociologie dénée. Qu'on se rende au pays de mes anciens Porteurs, et l'on pourra y remarquer plusieurs arbres aux rameaux ainsi élagués, des mais d'un nouveau genre que, dans un but d'intérêt, d'amitié ou de reconnaissance, des sauvages ont dépouillés de la plupart de leurs branches pour en faire un des monuments qui perpétueront le souvenir du passage d'une personne chère à ceux qui restent.

Depuis qu'ils se servent de caractères syllabiques, ils expriment même parfois sur une entaille pratiquée dans le tronc de l'arbre ce qu'ils se contentaient autrefois de se répéter les uns aux autres. "Ceci est l'arbre d'un tel", vous apprendra alors l'inscription.

Mais revenons à nos esprits.

J'ajoutais dans mon travail sur les Dénés canadiens, auquel j'ai emprunté l'exposé de la théogonie cité plus haut : "Même de nos jours, alors que les notions primordiales de l'Indien ont fait place à un système psychologique supérieur, sa langue, qui est de ses accessoires ou parties constituantes le seul qui soit resté immuable, a gardé certaines traces de ces idées zoothéistiques. S'il ne réussit point dans sa chasse à l'ours ou au castor, le Déné de l'ouest, bien qu'il ait adopté les idées les plus chrétiennes, ne dira point : "J'ai eu de la malchance avec l'ours ou le castor", mais "l'ours ou le castor ne m'a point *voulu*" (11).

Relativement à l'idée que se font les aborigènes de ces relations d'homme à animal, une circonstance rapportée par un voyageur qui décrit ce qu'il a vu sans se préoccuper de son importance au point de vue ethnologique, Warburton Pike, ne pourra que confirmer,

---

10—*Ibid., ibid.*, p. 399.
11—*The Canadian Dénés*, p. 204.

tout en le rendant encore plus clair, ce que j'ai déjà écrit. Il dit donc de ses compagnons couteaux-jaunes :

"Quand la chasse fut terminée, je demandai ce que voulaient dire les cris qu'on n'avait cessé de pousser tant qu'elle durait, et l'on me dit qu'ils étaient nécessaires pour indiquer au bœuf musqué de quel côté se diriger. En partant ils avaient crié: "Oh ! bœufs musqués, il "y a une barrière plantée pour vous là où la rivière tombe dans le "petit lac. Quand vous l'aurez atteinte, mettez-vous à l'eau; il y "a de chaque côté des hommes armés de fusils, et ainsi nous vous "tuerons tous". Quand les hommes étaient hors d'haleine, ils criaient aux bœufs musqués de s'arrêter, et de repartir après qu'ils s'étaient reposés. On dit que ces animaux comprennent chaque mot de la langue des Couteaux-Jaunes" (12).

D'autres tribus vénèrent des rocs de forme plus ou moins curieuse ou saillante dans la forêt ou sur le bord des lacs, et ne voudraient jamais les passer sans leur faire quelque espèce d'offrande, quand même ce ne serait qu'un humble caillou ramassé dans la poussière du chemin. J'ai vu moi-même plusieurs fois des Indiens en faire autant dans les mêmes circonstances avant d'avoir sérieusement embrassé le christianisme.

Le capitaine Cook retrouva la même coutume, sur l'île d'Ounalaska entre l'Amérique et l'Asie, quelquefois en relation avec le culte des morts. Il écrit de son passage sur cette île :

"Les gens d'Ounalaska enterrent leurs morts sur le sommet des collines, élèvent un petit tertre sur la tombe. Dans une promenade que je fis à la campagne, un des indigènes me montra plusieurs de ces récipients de cadavres. Il y en avait un sur le bord du chemin qui allait du port au village, sur lequel on avait élevé un amas de pierres. Je vis à la campagne plusieurs monticules de pierres qui paraissaient être dus à l'action de l'homme. Un grand nombre étaient apparemment d'une haute antiquité" (13).

C'était en octobre 1778. Ce navigateur admettant immédiatement qu'il n'avait pu former aucune idée de la religion des insulaires, s'abstient prudemment d'expliquer le but de ces monticules.

12—*The Barren Ground of Northern Canada*, pp. 168-69; Londres, 1892.
13—Voyages, vol. II, p. 359.

Un autre auteur, M. Sauer, qui écrivit douze ans plus tard relativement aux *obos*, ou monceaux de pierres artificiels, qu'il vit sur la même île intercontinentale, pour avoir été moins réservé en donne une explication qui n'est rien moins que sensée, faute pour lui d'avoir été au courant de la mentalité des indigènes. "Je remarquai en traversant les montagnes des tas de pierres", dit-il. "Ce ne sont point des sépultures, comme on l'a supposé, mais des espèces de phares qui les guident d'une maison à l'autre lorsque le temps est brumeux et qu'il neige ; toute personne qui y passe en ajoute une au tas" (14).

Y pense-t-on? Des aborigènes qui ne peuvent se perdre au cours des plus longs voyages et qui ont maintenant besoin de points de repère pour ne point faire fausse route en allant d'une maison à une autre !

P. Dobell écrit à ce propos : "Nous arrivâmes bientôt à un rocher proéminent, où notre guide nous dit qu'il y avait une caverne... Si, nous assura-t-il, nous la passions sans y laisser quelque chose... nous serions certainement frappés de quelque malheur. Dès que nous fûmes devant le rocher, la caravane s'arrêta, et les Karaikees [Koriaks] jusqu'au dernier, même ceux qui professaient la religion chrétienne, allèrent y déposer une pincée de tabac à priser, une feuille de tabac à fumer, une pipe ou quelque autre chose en guise d'offrande" (15).

T.-W. Atkinson trouva dans le bassin du lac Baikal le même respect superstitieux pour les rochers proéminents. Il écrit à propos de l'un d'eux : "Toutes les personnes qui professent la croyance des chamans le tiennent pour sacré, et ils ne le passent jamais sans lui offrir leurs dévotions. De grossières figures ont été gravées sur sa surface, et autrefois des hommes, des femmes et des enfants furent offerts sur son sommet, ou précipités dans l'abîme" (16).

Le même voyageur trouva ailleurs des rocs et ce qu'on prenait pour une tombe qui étaient, dit-il, vénérés par les Kirghiz. Parlant

---

14—*An Account of a Geographical and Astronomical Expedition*, pp. 161-63.

15—*Travels in Kamtchatka and Siberia*, vol. I, p. 138. Il est dit que dans ce cas l'offrande était faite aux mânes d'un fameux chaman qui avait demeuré là; mais on cite des exemples absolument semblables où c'était l'esprit du rocher lui-même qu'on voulait se rendre propice.

16—*Travels in the Region of the Upper and Lower Amoor*, p. 382.

de ses compagnons, il ajoute que "chacun d'eux laissa sur la tombe un morceau de ses vêtements par manière d'offrande" (17).

Parfois l'objet de ce culte grossier n'est autre chose qu'un monceau de pierres, auquel on ajoute constamment, comme ceux que l'abbé Huc remarqua en Tartarie, où ils sont, dit-il, très nombreux (18). De son côté, Prjévalski écrit des Mongols qu'il rencontra : "Les indigènes ont pour ces *obos* [amas de pierres dédiés à l'esprit d'une montagne] un respect superstitieux, et en passant ils y déposent une pierre, un chiffon ou un flocon de poils de chameau" (19).

Tous ceux qui ont voyagé dans ces déserts hyperboréens ont remarqué ces "lieux saints" qui rappellent à un auteur les "hauts lieux" contre lesquels tonnaient les prophètes d'Israël. Cet écrivain raconte à ce propos :

"Nous inspectâmes l'un des endroits sacrés [des Bouriates] sur une colline avoisinant cette ville. Il consistait en quelques pierres brutes entassées les unes sur les autres, avec des branches d'arbre desséchées, auxquelles se balançaient de petits drapeaux et des bandes de calico portant des vers en langue thibétaine ou mongole. Nous étions passés par plusieurs de ces endroits au sud du Baikal, et les charretiers russes nous avaient généralement dit que c'étaient des tombes bouriates. Il y avait là parfois des bonbons et de la monnaie de cuivre, que les yemstchiks russes ne se faisaient pas faute de recueillir et d'empocher. Quelquefois aussi nous les trouvions jonchés de fers à cheval, et une quantité de houppes de crin étaient presque invariablement attachées aux buissons....

"Je remarquai que ces places étaient d'habitude sur des éminences, comme les "hauts lieux" dénoncés par les prophètes juifs et, après avoir lu les voyages de Huc, Erman et Hill, je n'eus aucun doute qu'ils n'étaient point du tout des tombes de Bouriates, mais de ces *obos* qu'on trouve partout en Tartarie et où l'on adore les esprits des montagnes, superstition des Bouriates chamanistes qui s'étend, au moins partiellement, aux autres tribus aborigènes de la Sibérie" (20).

17—*Ibid.*, p. 118.
18—"Souvenirs d'un Voyage en Tartarie", vol. I, p. 40.
19—"Mongolie et Pays des Tangoutes", p. 51.
20—Henry Lansdell, *Through Siberia*, pp. 404-05. Cet auteur ajoute en note: "Hill affirme que les Yakoutes lui dirent que les rites de leur ancien culte consis-

Notre auteur craint trop de généraliser : la restriction dont il use est parfaitement inutile, puisque toutes les tribus sibériennes partagent cette superstition.

C'est la même croyance à la diffusion universelle des esprits et à leur relation intime avec l'homme qui inspire la révérence dont sont gratifiés les animaux dont l'indigène a besoin, ainsi que le soin minutieux avec lequel ils sont traités par lui. Nous lisons des Yakoutes : "Ils s'inclinèrent respectueusement devant le repaire favori de Maître Martin, avec accompagnement de vers et de prose par lesquels ils portaient aux nues sa bravoure et sa générosité, reconnaissant en lui un oncle bien-aimé et s'efforçant de toutes manières de l'amadouer au point de lui arracher le pardon" (21).

Ce passage est de Sir Georges Simpson.

Que le lecteur veuille bien le comparer avec ce que nota des Dénés orientaux un autre écrivain anglais. Parlant des représentants de la même famille ursine, le Dr R. King dit : "Ils les apaisent fréquemment par des discours et des cérémonies, et s'ils réussissent à en tuer un, ils le traitent avec le plus grand respect, en parlent comme d'un parent, lui offrent une pipe à fumer, et lui font généralement un discours pour s'excuser de l'acte de violence qu'ils ont commis" (22).

Un autre explorateur, Alexandre Henry, l'aîné, raconte ainsi la manière dont ses compagnons indiens traitèrent une ourse qu'ils avaient tuée : "L'ourse étant morte, tous mes assistants approchèrent..., prirent sa tête entre leurs mains, la caressant et la baisant plusieurs fois, demandant à l'animal mille pardons de lui avoir enlevé la vie, l'appelant leur parente et leur grand-mère et la priant de ne point mettre la faute sur eux, vu que c'était bien réellement un Anglais qui l'avait mise à mort" (23).

Encore un autre écrivain dit ce qui suit des Kamtchadales : "Les habitants ont en usage des cérémonies puériles à l'égard des têtes

taient en majeure partie en sacrifices aux esprits invisibles, et que des portions de queues de cheval étaient attachées aux arbres pour notifier les esprits qui pouvaient passer par là que ces rites avaient été accomplis, et que non loin de là ils trouveraient le sacrifice qu'on leur avait offert".

21—Geo. Simpson, *op. cit.*, vol. II, p. 119.

22—*Narrative of a Journey to the Shores of the Arctic Ocean*, vol. II, p. 168.

23—*Travels and Adventures in Canada and the Indian Territories*, p. 136 de l'édition de Toronto, 1901.

de ces animaux [veaux marins] auxquelles ils témoignent autant de respect qu'aux meilleurs amis. L'auteur a vu une de ces cérémonies en 1740."

Après avoir décrit les dites cérémonies, cet auteur remarque que tout cela fut fait "afin que les autres chiens marins puissent voir avec quel respect ils traitent leurs amis et se rendent ainsi d'autant plus volontiers à eux" (24).

Nous avons là une excellente explication d'une particularité relativement aux têtes d'ours que tous les voyageurs en Asie et en Amérique ont remarquée sans pouvoir toujours en saisir la véritable signification. Ainsi Bush dit que, parmi les Gilyaks de la Sibérie, "se trouvaient de tous côtés, éparpillées dans les bois, des têtes, ou crânes, d'ours suspendues aux chicots de petits arbres de quatre à six pieds au-dessus du sol. Elles étaient", ajoute-t-il, "destinées à servir en quelque sorte d'offrande aux dieux de la place" (25).

Je ne me gênerai point pour déclarer que cet auteur se trompe (26). L'intention des naturels doit certainement avoir été la même que celle que nous trouvons en pareil cas parmi les aborigènes d'Amérique (et aussi du Kamtchatka, ainsi que nous l'avons vu). Nos Indiens suivent une coutume absolument semblable: ils mettent les têtes d'ours hors de la portée des chiens et des loups, animaux impurs avec lesquels tout contact est une souillure, et partant une humiliation pour la gent ursine tout entière, qui à l'avenir ne manquerait pas d'éviter de donner au chasseur négligent une autre chance de la traiter aussi cavalièrement.

Et ce ne sont point seulement les ours qui s'offensent de ce contact impur. Je descendais un jour la rivière du lac Stuart lorsque je rencontrai le vieux *Thoûtba*, qui se préparait à retourner chez lui. En réponse à ma demande s'il avait fait bonne chasse, il me répondit qu'il n'avait pris qu'un castor, mais qu'il lui était désormais bien inutile d'essayer d'en prendre d'autres, vu que son chien

---

24—Grieve et Jefferys, "Description abrégée du Pays de Kamtschatka", pp. 43-44.

25—*Reindeer, Dogs and Snow-Shoes*, p. 124. D'après un autre voyageur, H. Lansdell, le but de cette exposition est " d'éloigner les mauvais esprits " (*Through Siberia*, p. 609).

26—Tout d'abord, le fait que Bush parle de "dieux" dénote de sa part bien peu de familiarité avec le système religieux des Asiatiques.

avait eu le malheur de toucher au premier. Il était si sûr que tous les castors devaient être maintenant fâchés avec lui qu'il n'hésitait pas à sacrifier toute sa chasse du printemps et s'en retournait !

Les ours et les castors ne sont pas les seuls animaux à recevoir des marques de considération des indigènes de l'Amérique et de l'Asie. Nous lisons des Kamtchadales qu'ils "prient les baleines, les chevaux marins, les ours et les loups de ne pas leur faire du mal" (27). Le culte qui leur est rendu peut ne pas prendre absolument la forme d'une prière, mais il n'y a certainement pas d'exagération à affirmer que les principaux membres du règne animal avec lesquels les habitants de l'Amérique septentrionale et de l'Asie orientale peuvent avoir affaire, reçoivent à l'occasion des marques non équivoques d'une vénération basée sur la croyance en l'étroite connexion qui existe entre ces animaux et les esprits.

Mais nous voilà loin, apparemment, des chamans et des chamanistes. Tout s'enchaîne pourtant dans leur système, et nous parlons toujours d'eux lorsque nous traitons des esprits, que ceux-ci soient localisés dans les membres animés de la création, ou occupés à rôder dans le monde pour y causer des maladies et autres contretemps.

"Dans l'opinion religieuse des Tartares c'est toujours un *Tchutgour*, ou diable, qui tourmente par sa présence la partie malade" (28), dit l'abbé Huc, et ce diable, ou esprit, est partout chassé au moyen d'exorcismes identiques.

Le rôle des chamans est bien connu. Il est absolument le même sur les deux continents. Ce membre important et très redouté de la société aborigène n'est, en pratique, rien moins qu'un exorciste qui opère en vertu de la puissance supérieure du génie familier dont il se dit possédé une fois entré en fonctions. A cet effet, au bruit redoublé du tambourin et bruyamment accompagné du chant cadencé qui lui est propre, il évoque le dit génie, saute et danse comme un frénétique, s'animant de plus en plus jusqu'à ce qu'il finisse par

---

27—Grieve et Jefferys, "Description abrégée du Pays de Kamtschatka", p.42

28—*Op. cit.*, vol. I, p. 121. Telle est aussi l'opinion des Yakoutes, d'après le voyageur allemand Gmélin qui, parlant d'une épidémie de petite vérole qui affligeait leur contrée, écrit: " Ils dirent : toutes les maladies sont quelque chose de mauvais; donc elles viennent du diable. Comme il y a différentes maladies, il y a différens diables; donc il y a un diable de la petite vérole" ("Voyage en Sibérie", vol. I, p. 420).

assumer toutes les apparences d'une transformation conforme au rôle qu'il joue.

Lorsque la violence de l'exercice auquel il se livre l'a fait entrer dans une espèce de transe, on le croit réellement possédé de son esprit. Alors, à force d'objurgations, de manipulations et de passes sans fin, après bien des cris tous plus féroces les uns que les autres, il parvient à intimider l'esprit qui causait la maladie et à le contraindre à déguerpir. La malade est guéri, ou du moins devrait l'être !

Voyons maintenant en Asie la contre-partie de cette thérapeutique d'un nouveau genre.

Un auteur très au courant des choses de Sibérie nous apprend que "le rôle du chaman, ou prêtre, parmi les Koraks, est de faire des incantations sur les malades, d'entrer en communication avec les mauvais esprits et d'interpréter leurs désirs et leurs décrets à l'homme. Chaque fois qu'une calamité quelconque, telle qu'une maladie, un orage ou la famine, advient à une bande, ce contretemps est naturellement attribué au déplaisir de quelque esprit, et l'on consulte le chaman sur la meilleure manière d'apaiser son courroux" (29).

Le même auteur donne alors de la manière dont ces incantations sont pratiquées en Sibérie une description qui s'applique en tous points à ce qui se pratique en Amérique. De semblables témoignages relativement à la nature des fonctions du chaman de la Sibérie pourraient être multipliés à satiété. Inutile d'insister.

29—Kennan, *Tent Life in Siberia*, p. 208. Pp. 44-46 de ses *Travels* (vol. II). Erman a aussi un excellent exposé du chamanisme asiatique et de la manière dont il se pratique.



CHAMANS TCHOUKTCHIS APAISANT LES VAGUES.

CHAPITRE XIV

TOUJOURS PSYCHOLOGIQUE

Les esprits qui remplissent le monde, au dire d'Indiens et de Sibé-iens, se manifestent aux individus surtout par le moyen des songes.)'où la grande importance que les aborigènes, aussi bien asiatiques u'américains, attachent à cette opération de l'esprit, qui, parmi ous, n'a rien que de naturel. "Ils sont grands observateurs des onges", lisons-nous des Kamtchadales (1). "Ils attachent aussi ux songes la même importance que la plupart des peuples de l'an-iquité", écrivais-je moi-même des Dénés occidentaux. "C'était endant qu'ils rêvaient qu'ils prétendaient communiquer avec le nonde surnaturel, que les chamans étaient investis de leur mer-eilleux pouvoir sur la nature, et que chaque individu recevait son ropre *nagwal,* ou génie protecteur" (2).

De fait, telle est la crainte superstitieuse que les Dénés ont du êve qu'ils l'étendent même au simple sommeil. Pour cette raison, s n'oseront jamais réveiller un individu qu'ils s'imaginent recevoir uelquefois des communications du monde invisible au moyen des onges. Ces idées sont restées ancrées même chez beaucoup de hrétiens, et je ne puis me rappeler sans sourire les bons tours que leur ai joués lorsque, après une rude journée de travail ou de visites lus ou moins appréciées, je m'avisais, pour me débarrasser de celles ue je prévoyais, de faire semblant de sommeiller près de ma table e travail. Les importuns arrivaient bien comme je m'y étais attendu; s brûlaient du désir de me parler, mais aucun d'eux n'était assez rave pour me réveiller.

1—Grieve et Jeffreys, *op. cit.,* p. 72.
2—*The Western Dénés,* p. 161.

Ce sujet m'amène insensiblement à un autre que je crois de même nature, celui des pamoisons. "Il est tombé en faiblesse" se dit en porteur *ukbwa-utbèzœt*, expression qui, étudiée de près, revient à dire: l'esprit s'est abattu sur lui. Il n'est donc pas étonnant de voir le cas que font de cet état des Indiens qui croient comme instinctivement le monde rempli d'esprits plus ou moins nuisibles.

Et pourtant ces cas de défaillance physique sont, chez certaines tribus, on ne peut plus fréquents. J'ignore ce que sont les Chilcotins aujourd'hui ; mais lorsque j'étais leur missionnaire, de 1882 à 1885, il ne se passait probablement pas de jour sans quelque nouvelle "attaque de l'esprit", c'est-à-dire cataménie, sinon catalepsie. L'immense majorité des cas appartenaient au premier de ces deux désordres pathologiques, et c'étaient les femmes, les jeunes filles surtout, qui en étaient le plus souvent victimes. Un mot inattendu, un bruit soudain, une surprise par trop forte, suffisaient pour les faire tomber sans connaissance ; et parfois on aurait été tenté de soupçonner de la supercherie si l'on ne s'était aperçu, aux contorsions effrayantes et souvent même au sang qui leur sortait de la bouche, que la crise était bien réelle. Ces attaques cataméniques étaient alors si fréquentes que, à la fin, je n'y prenais plus garde, et n'en aurais été nullement contrarié n'était qu'elles arrivaient souvent à des jeunes filles que j'interrogeais soudain sur quelque point du catéchisme, et auxquelles la surprise, et peut-être aussi la peur de confesser leur ignorance devant l'assemblée dont elles faisaient partie, faisaient perdre connaissance.

Pour cette raison, un Déné évite scrupuleusement de surprendre n'importe qui, et le mot qu'il emploie pour désigner cet accident, qu'il croit intimement lié à la conservation des sens, trahit l'importance qu'il y attache.

Or Waldemar Jochelson, qui a étudié scientifiquement les peuplades de la Sibérie orientale, a trouvé chez les Tchouktchis, les Tongouses, les Yakoutes, les Koriaks et les Youkaghirs une maladie nerveuse qu'il appelle hystérie arctique et qui me paraît identique, ou du moins assez semblable, à celle dont souffraient mes Chilcotins, mes Porteurs, mes Babines et une partie des Nahanais. Le nom que les Asiatiques donnent à cette affection morbide indique qu'ils croient le patient "possédé de mauvais esprits".

Jochelson parle de deux manières dont elle se manifeste. La remière est accompagnée de chants, puis de violentes contorions du corps. Parlant en particulier du cas d'une jeune fille qu'il it sous l'empire de ce dérangement nerveux, il écrit: "Une fois, près une attaque accompagnée de chants, elle eut des crampes. on corps se plia comme un arc, pendant que ses mains étaient crisées" (3). Rien de plus commun que ces deux phénomènes chez les anciennes ouailles chilcotines.

La seconde manière dont se manifeste cette affection nerveuse n Sibérie coïncide, autant que je puis le voir, avec l'état de l'Indien ui a subi un choc soudain, comme une forte surprise qui lui fait momentanément perdre la tête. Seulement il y a alors en Sibérie n élément d'obscénité dont je n'ai point été témoin parmi mes nciens sauvages. Par ailleurs, c'est la même chose, et, en Asie ussi bien qu'en Amérique, ces manifestations pathologiques nécessitent (?) souvent les services du chaman. Elles sont, croit-on rmement, dues à l'intervention des esprits, et celui-là qui peut eul les maîtriser doit naturellement être appelé.

J'ai cité un contemporain, Waldemar Jochelson. Nous voyons ar un ancien auteur que cette disposition des femmes sibériennes ux dérangements nerveux ne date pas d'hier. Voici ce que Sarytshew écrivait il y a bien longtemps :

"Le 19 novembre, nous atteignîmes la rivière Aldan et les premières yourtes des Yakoutes. En entrant, il se produisit une scène comique qui ne fut pas autant du goût du docteur, qui se vit viommment assailli à la figure sans être capable de découvrir au travers de son masque d'où lui venait cet assaut. Aux cris perçants ui se faisaient entendre, il conjectura sans difficulté que l'auteur evait en être une femme qui, dans un accès d'une espèce de frénésie, s'était précipitée sur le docteur pour lui arracher son masque -et c'était le cas. Après qu'on l'eût arraché de force à son étreinte npétueuse, elle continua à crier jusqu'à ce quelle tombât par terre bout de forces et sans connaissance.

"Les Yakoutes regardent ces attaques nerveuses comme des perurbations qu'il faut mettre au compte d'une terreur à laquelle les

---

3—*Op. cit.*, p. 33.

femmes, surtout celles qui sont avancées en âge, sont très sujettes. Celles qui les subissent reçoivent le nom de miratschkens" (4).

Sarytschew n'était point un homme de science, et son explication de ce phénomène vaut ce que vaut l'opinion d'un voyageur qui, tout bon observateur qu'il puisse être, ne connaît point assez la mentalité des races primitives chez lesquelles il passe pour pouvoir en parler avec autorité. Je répète que ces aborigènes ont toujours vu l'œuvre des esprits dans ces dérangements nerveux, et tous les savants qui les ont étudiés s'en sont bien rendu compte.

C'est aussi cette foi aux esprits qui explique le système des totems, du moins en Sibérie et dans l'Amérique du Nord, malgré tout ce que MM. J.-G. Frazer, André Lang et d'autres savants de l'école anglaise ont pu écrire à ce sujet.

L'essence du totémisme est une question débattue avec acharnement, et qui a donné lieu à deux opinions assez distinctes (5). D'après les Anglais, représentés par Fraser dans son ouvrage monumental *Totemism and Exogamy*, le totémisme est une relation intime qu'on suppose exister entre un groupe de gens apparentés, d'un côté, et une espèce d'objets naturels ou artificiels, de l'autre, lesquels objets sont appelés les totems du groupe humain" (6).

La définition américaine considérant le totem comme uni à son conjoint par un lien plutôt religieux, ne restreint point ce conjoint à un groupe d'individus. Elle admet des totems qui n'ont rien à faire avec l'organisation sociale comme telle, et qui sont exclusivement personnels. Dans ce sens, ce sont comme des génies tutélaires personnifiés par des représentants de la nature non-intelligente, des génies que les tenants de l'école anglaise appellent des manitous.

Or nous lisons à propos des Yakoutes que "chaque tribu de ces gens regarde comme sacrée quelque créature spéciale, comme, par

---

4—*Op. cit.*, vol. IV, pp. 3, 4; Londres, 1910.

5—Ce mot est dérivé, assez irrégulièrement, d'une expression algonquine et dénote par conséquent une institution qui fut d'abord connue comme distinctivement américaine.

6—*Totemism and Exogamy*, vol. IV, pp. 3. 4.

:emple, un cygne, une oie, un corbeau, etc., et cette créature n'est
›int mangée par cette tribu, bien que les autres puissent en manger"
').

Quelle que soit l'école à laquelle on appartient, on a là un exemple
'ident de totémisme asiatique.

Dans le second volume de son grand ouvrage sur cette question,
raser dit que "les deux tribus, les Koriaks et les Tchouktchis, qui
ıbitent la partie de l'Asie la plus proche de l'Amérique, paraissent
avoir absolument ni totémisme ni exogamie, ces deux grandes
stitutions qui sont si caractéristiques de l'Indien de l'Amérique
ı Nord" (8).

Bien que je sois bien des fois cité dans cet important ouvrage,
ıvoue que je n'ai jamais fait de cette question une étude appro-
ındie pendant mon séjour chez les Dénés. J'ai simplement décrit
: mon mieux les institutions basées sur un ordre psychique que
ai eu l'occasion d'observer pendant mon long stage chez ces In-
iens. Je ne puis pourtant m'empêcher de déclarer que le docte
nglais se trompe en ce qui est des Tchouktchis et des Koriaks—du
ıoins si nous prenons le mot totémisme au sens américain du mot,
: probablement même aussi si nous suivons en cela l'école anglaise.
Comme c'est pour lui un système purement social, sans aucune
›nnexion essentielle avec la religion d'un peuple, le totémisme
ıt, dans son opinion, un corrélatif d'exogamie. Mais, tel que je le
›mprends, il n'a pas de relation nécessaire avec la descendance
énéalogique et n'a rien à faire avec les alliances matrimoniales.
ien que nous trouvions en Amérique beaucoup de tribus dans ce
ue je considère comme la seconde étape dans le développement
e l'organisation de la société, le matriarchat, qui pratiquent l'exo-
ımie parce qu'elles ont adopté le système des clans avec les totems
›ciaux qui en découlent, ceux qui en sont restés au premier stage,
ue je crois avoir été le patriarchat, ne connaissent généralement
oint ces totems clannesques, mais n'en sont pas moins familiers
vec les totems individuels ou personnels (9).

7—S. Muller, *Voyages from Asia to America*, pp. III, IV.
8—*Op. cit.*, vol 11, p. 348. Voyez aussi A. Lang, *The Secret of the Totem;* Lon-
res, 1905.
9—Le tenants de l'école anglaise appellent ce totem un manitou.

Or les Tchouktchis connaissent certainement les derniers, et en cela ils ne font que se conformer à tous les primitifs, sans mélange de sang ou organisation empruntée, qui n'ont jamais entendu parler des premiers. C'est Wrangell qui nous l'apprend incidemnent, à propos d'un chef tchouktchi dont il écrit que "son couvre-chef était orné à profusion de rassade et de pendants d'oreilles, et surmonté d'une grosse tête de corbeau, qu'il nous déclara devoir nous assurer un heureux voyage et une réception favorable" (10).

Le corbeau était évidemment le totem personnel de ce chef, et il nous est peut-être permis de déduire des derniers mots de Wrangell qu'il était aussi celui d'au moins un clan des gens chez lesquels il se rendait. C'est un fait bien connu qu'une communauté de clan, trahie par une identité de totem, garantit infailliblement la plus fraternelle réception dans n'importe quelle place.

Quant aux Koriaks, parmi lesquels Fraser ne peut non plus découvrir aucune trace de totémisme, voici ce que je lis dans un ancien auteur, Abernethy, qui écrit à propos de leur costume : "La couverture tannée est généralement peinte avec beaucoup de goût. Les figures représentant ces animaux qui ont été choisis par chaque tribu comme sa marque distinctive" (11).

Nous voilà donc en présence, non seulement du totémisme personnel, mais du totémisme social, ou clannesque.

Le même auteur dit de ces Asiatiques lorsqu'ils sont en état de guerre: "Les Koriaks ont leurs divinités tutélaires, qu'ils emportent avec eux au cours de ces expéditions. Ces symboles par lesquels chacun représente son esprit familier sont peints en différentes couleurs et portés dans des sacs. Lorsqu'ils voyagent par eau, ils mettent ces sacs, leurs présents et tout ce qu'ils ont de précieux dans la partie antérieure de leur canot, où le chef est assis, avec nulle autre intention, je m'imagine, que celle de leur faire honneur" (12).

Que l'on compare maintenant ce passage qui regarde une tribu sibérienne avec celui de Hearne, qui a trait à la manière dont ses

---

10—*Narrative of an Expedition to the Polar Sea*, p. 349.
11—*Ap.* McIntosh, p. 116.
12—*Ibid.*, p. 151.

ompagnons dénés se préparèrent au massacre des chutes Sanglantes *Bloody Falls*), c'est-à-dire à la "bataille", telle qu'ils la concevaient.

"Lorsque nous arrivâmes à la rive ouest de la rivière, chacun eignit sur le devant de sa targe, ou de son bouclier, les uns, l'image lu soleil, les autres celle de la lune, plusieurs différentes espèces l'oiseaux et de bêtes de proie, tandis qu'un grand nombre y repréentaient des êtres imaginaires qui, d'après leurs sottes idées, habient les éléments, la terre, la mer, l'air, etc.

"Sur ma demande pourquoi ils en agissaient ainsi, j'appris que haque individu peignait sur son bouclier l'image de l'être sur lequel l comptait le plus pour réussir dans l'engagement qu'on se propoait de livrer. Quelques-uns se contentaient d'une seule représenation, tandis que d'autres, qui doutaient probablement de la quaité et de la puissance d'un seul objet, avaient leur bouclier couvert usqu'au bord d'un groupe d'hiéroglyphes absolument inintelligibles à tout autre qu'à celui qui les avait peints" (13).

Quant aux Yakoutes, M. Sauer dit formellement que "toute ribu a un objet qu'elle vénère sans lui rendre aucun culte, comme 'aigle, le cygne, l'étalon, etc." (14).

Ne pourrait-on pas aussi voir l'équivalent du totem, ou génie protecteur, des sauvages américains dans ces représentations anthroomorphiques que plusieurs voyageurs du moyen-âge nous montrent omme présidant, en quelque sorte, aux destinées des Tartares

---

13—*Op. cit.*, pp. 148-59. Depuis que j'ai écrit ce qui précède, j'ai trouvé ce qui suit dans le compte-rendu du Congrès international des Américanistes XVIIIe). L'auteur est un Russe qui a étudié scientifiquement les habitants les îles Aléoutiennes et de la Sibérie orientale. "Chacun des anciens Aléoutes vait son animal protecteur, ou *ugdux*, qu'il tenait de son père, de quelque autre parent ou du chaman. Il consistait dans la peau d'un animal, dont il devait se revêtir *pour être transformé en l'animal correspondant*" (W. Jochelson, *Riabouschinsky Expedition to the Aleutian Islands*, p. 340). Les italiques sont de moi.

Or le lecteur se rappellera que, d'après les vieillards qui renseignèrent le P. Petitot sur le passé de leur nation, les Dénés vécurent autrefois parmi un peuple dont les hommes avaient la faculté de se transformer en animaux. Nous avons vu que les autres attributs de ce peuple, tels que ses cuirasses, ses casques de bois, ses perruques, etc., ont leur pendant exact dans ce que nous savons des Aléoutes et de leurs voisins. A la lumière de ce que Jochelson nous apprend maintenant, il paraît plus que vraisemblable que ces gens-là durent se faire passer pour assumer la forme réelle de leur animal protecteur, pour échanger momentanément leur propre personnalité avec la sienne. Il ne serait donc pas téméraire de voir dans ce nouveau détail comme un anneau de plus dans notre identification des ennemis traditionnels des Dénés.

14—*Op. cit.*, p. 124.

sous la tente, ou momentanément stationnés dans leur demeures ambulantes? Voici ce que nous lisons à ce propos dans le récit de Guillaume de Rubruquis :

"Au-dessus de la tête du maître, il y a toujours une petite image comme une poupée faite de feutre, qu'ils appellent le frère du seigneur de la maison, et une autre de même sur la tête de la femme, qu'ils appellent aussi frère de la maîtresse, et cela attaché à la muraille. Entre ces deux, un peu plus haut, il y en a une autre petite fort maigre, qu'ils tiennent comme la gardienne de la maison" (15).

Ce qui pourrait nous porter à répondre affirmativement à la question ci-dessus est le passage suivant du même ouvrage : "Lorsqu'ils s'assemblent pour boire et se divertir, la première chose qu'ils font c'est d'asperger de leur boisson cette image qui est sur la tête du maître, et en font de même à toutes les autres par ordre" (16).

Tous les voyageurs en Sibérie, notamment Gmélin, ont parlé de ces effigies et du culte qu'elles reçoivent, non seulement chez les Tartares, mais chez les Tongouses, les Yakoutes et d'autres peuplades sibériennes.

D'un autre côté, si nous devons prendre le totémisme dans le même sens que M. Fraser, je dirai alors que, en le supposant réellement inconnu des tribus asiatiques les plus proches de l'Amérique comme cet auteur le fait, on aurait simplement dans cette circonstance un autre trait de ressemblance avec les aborigènes de l'Extrême Nord de l'Amérique, qui ignorent ce que j'appelle le totémisme social et le totémisme de clans qui s'ensuit, ainsi que l'exogamie ou l'endogamie.

Si nous passons maintenant du culte des esprits à la conception aborigène du principe vital de l'homme et du rôle qu'il remplit vis-à-vis de l'individu, nous pourrons encore y trouver matière à d'intéressantes comparaisons. La métempsychose, ou la trasmigration des âmes, qui de nos jours passe pour être surtout le propre des races thibétaines et des nations qui ont embrassé le bouddhisme, ne saurait, je le sais, être regardée comme un criterium absolu de certitude ethnographique. Il n'en est pas moins frappant de la

---

15—Voyage, p. 253.
16—*Ibid.*, p. 254.



PÊCHEUR DE LA TRIBU DES PORTEURS.

retrouver jusque sur les steppes glacées de l'Amérique du Nord, où l'on peut la considérer comme une manifestation du système animistique propre à la plupart des peuples primitifs.

Si le lecteur pouvait avoir accès aux livres populaires, aujourd'hui très rares, du P. Petitot, missionnaire pendant vingt ans chez les Dénés de l'est, il y verrait, entre autres choses, comment un enfant qu'on lui présentait à baptiser était reputé le fils d'une certaine vieille sauvagesse, alors qu'il était de notoriété publique qu'il avait été mis au monde par une jeune femme qui en récusait elle-même la maternité, parce que, déclarait-elle, le "fils aîné de cette vieille, décédé l'an dernier, est ressuscité dans mon sein" (17).

Le même missionnaire ajoute à ce propos : "*Ralli*, le Râle d'Eau, m'apprit alors, moitié sérieux moitié plaisant, que, conformément à l'antique croyance danite (*sic*), le premier petit enfant qui est conçu par une femme après le décés de quelqu'un de la tribu est considéré indubitablement comme l'incarnation ou la transmigration du défunt" (18).

Mais d'après la cosmogonie américano-sibérienne l'âme de ces défunts ne se réincarne pas toujours dans un nouveau-né. S'il faut en croire Capell Brooke (19), l'aurore boréale n'est pour les Lapons autre chose que les mânes de leurs parents trépassés dans l'acte de danser, et, d'après le même auteur, les Tongouses la croient formée par les esprits qui se battent dans l'air. Or les Dénés de l'est partagent pleinement l'avis des premiers. "Ils voient en elle leurs amis défunts qui dansent dans les nuages, et lorsque l'aurore boréale est plus brillante que de coutume, alors qu'elle varie le plus en couleurs, formes ou situations, ils disent que leurs amis d'autrefois sont dans l'allégresse" (20).

Il en est ainsi des Cris, leurs voisins du sud, s'il faut en croire Amélia-M. Paget, qui a vécu de longues années dans leur voisinage immédiat. Ces Indiens voient dans ce phénomène "les esprits de leurs morts qui dansent. Aucun sauvage", ajoute cette auteur,

---

17—"Exploration du grand Lac des Ours", p. 276: Paris, 1893.
18—*Ibid.*, p. 277.
19—Cité par R. King, *Narrative of a Journey to the Shores of the Arctic Ocean*, vol. II, p. 104.
20—R. King, *op. cit.*, vol. II, p. 103.

"n'oserait siffler pendant la durée de cette manifestation lumineuse, vu que l'un des esprits pourrait avoir la tentation de revenir sur la terre si ses amis le rappelaient ainsi, et le retour sur la terre ne pourrait lui rapporter que des épreuves et des difficultés" (21).

Je terminerai ce chapitre en mentionnant un moindre point de la cosmogonie américaine pour l'équivalent duquel je dois, cette fois, aller jusqu'au pays des lamas. Dans le but de dérider un peu de lecteur, je reproduis mot pour mot un incident du voyage de l'abbé Huc au Thibet tel que le rapporte cet incomparable conteur:

"Ly-Kouo-Ngan ayant terminé son histoire, nous lui demandâmes quel était l'être puissant qui envoyait cette quantité épouvantable de grêle, de glace et de neige quand on s'avisait de faire du bruit en traversant le mont Wa-Ho.

—"C'est tout simple, nous répondit-il ; ce ne peut être que l'Esprit de la Montagne, le *Hia-Ma-Tching-Chin* (le crapaud divinisé)".

—"Un crapaud divinisé !"

—"Mais oui ; vous savez que sur le sommet du Wa-Ho, il y a un lac?"

—"Nous l'avons lu tout à l'heure dans l'Itinéraire."

—"Eh bien! sur les bords de ce lac, il y a un grand crapaud. On le voit difficilement, mais on l'entend souvent gémir et crier à plus de cent lis à la ronde. Ce crapaud habite les bords du lac depuis l'existence du ciel et de la terre. Comme il n'a jamais quitté ce lieu solitaire, il s'est divinisé et est devenu Esprit de la Montagne. Quand les hommes font du bruit et troublent le silence de sa retraite, il se met en colère contre eux, et les punit en les accablant de grêle et de neige" (22).

Plus loin, le même voyageur parle de cet être monstrueux comme du *Grand Crapaud.*

Or les forêts et les lacs de nos Dénés n'ont rien à envier sous ce rapport aux montagnes du Thibet. Eux aussi ont leur Crapaud Gigantesque (*Tœl'kwah-tco*), dont on m'a même montré l'antre perché très haut sur la pente d'une montagne à pic. J'ai bien vu, de mes yeux vu, à une distance respectable, le repaire (?) de ce

---

21—*The People of the Plains*, pp. 116-17; Toronto, 1909.
22—*Op. cit.*, vol. II, pp. 449-50.

terrible batracien, dont la seule pensée inspire en Colombie Britannique tout autant d'effroi qu'au Thibet. L'amour de la stricte vérité ne me permet pourtant pas d'en dire davantage : le locataire du trou *in excelsis* a toujours eu peur de se montrer à mes yeux de prêtre...

CHAPITRE XV

TROIS VERSIONS DE LA MÊME LÉGENDE.

Une des principales manifestations de l'activité psychologique de l'homme consiste dans ces collections de légendes, apologues ou contes qui sont l'apanage de tous les peuples primitifs. Leur ensemble forme ce qu'on appelle leur mythologie, ou folk-lore, qu'on peut regarder comme la cristallisation des idées religieuses, esthétiques et morales d'une nation. Parfois ces récits s'attachent de préférence à l'histoire d'une peuplade, qu'ils embellissent, idéalisent et entourent de tant de merveilleux qu'elle en devient méconnaissable.

Dans cette transformation magique au souffle de l'imagination populaire, l'esprit national et le genre d'occupations laissent inévitablement leur empreinte. La mythologie d'un peuple pasteur, par exemple, diffère considérablement de celle d'une nation qui se livre surtout à l'industrie, et la différence entre les mythes du nomade et les contes du citadin n'est pas moindre que celle qui existe entre le genre de vie de ces deux représentants de l'humanité.

Parmi les nombreux livres consacrés exclusivement à la mythologie qui ornent les rayons de ma bibliothèque, je pourrais citer les *Tibetan Tales* (1), les *Sagas from the Far East* (2), les *Blackfoot Lodge Tales* (3) et les précieuses "Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest", par le P. Emile Petitot (4). Chacun de ces volumes trahit une mentalité absolument distincte, qui correspond à une diversité radicale d'occupations et de milieu. Dans les deux premiers nous ne voyons que des rois ou des khans, plus ou moins

---

1—Londres, 1906.
2—Londres, 1883.
3—Londres, 1893.
4—Alençon, 1887.

épris de la sagesse bouddhiste, qui commandent en maîtres et reçoivent l'hommage obséquieux de sujets dont les dispositions sont plutôt celles d'esclaves que de gens libres. Les deux autres nous font vivre dans une atmosphère bien différente : ou bien nous respirons à pleins poumons l'air pur des grandes plaines canadiennes, où se meut la fière tribu des Pieds-Noirs, qui sont en rapports journaliers avec les forces de la nature qu'ils se plaisent à personnifier; ou bien encore nous partageons de loin la vie pauvre et souffreteuse du nomade des déserts hyperboréens, et sourions de pitié à la vue de ses conceptions naïves quand elles ne sont point d'une crudité tout enfantine.

Il est donc de la plus haute importance pour quiconque veut comparer les récits de peuples divers de faire la part exacte du milieu dans lequel ils vivent, et de mettre de côté l'accessoire pour ne garder que l'essentiel. En outre, si ces comparaisons ont pour but de servir de base à quelque argument ethnographique, il convient de remarquer que certains mythes sont la propriété du monde entier, et qu'ils ne peuvent prouver autre chose que l'unité de l'espèce humaine. Tels sont, par exemple, ceux qui ont le déluge pour objet. On ne peut ordinairement leur attacher que fort peu de valeur comme critérium de certitude ethnologique.

Bien différents seraient deux mythes à fond identique, bien qu'original relativement à la masse des légendes populaires, et surtout deux versions du même mythe qui se feraient remarquer toutes les deux par des détails frappants et peu ordinaires, tout en restant les mêmes malgré la grande distance qui peut séparer les peuples parmi lesquels elles ont cours. On ne peut concevoir que deux unités si éloignées les unes des autres aient pu, sans contact antérieur, inventer de toutes pièces le même récit, et surtout l'agrémenter, à l'insu les unes des autres, de détails identiques. Ni la nature de l'homme comme telle, ni l'influence du milieu, ni les besoins d'ordre matériel ne peuvent être cités comme la cause de semblable uniformité dans les opérations psychiques de deux peuples qui ne se sont jamais connus.

Nous avons déjà passé en revue au cours de la présente étude maints exemples de pareilles opérations en ce qui touche au système religieux, ou même à la simple sociologie des peuplades améri-

caines et sibériennes, et nous n'avons pu qu'admirer leur parfaite correspondance sur les deux continents. Qu'en est-il de la mythologie de ces mêmes portions de la race humaine?

Au cours de 1895, je publiai dans les *Transactions* de l'Institut Canadien, de Toronto, trois mythes qui font partie de l'héritage traditionnel des Porteurs de la Colombie Britannique. L'un d'eux, que j'intitulai "Poursuivis par la tête de leur mère", raconte le sort d'une femme infidèle qui fut tuée par son mari, et dont la tête courut après ses deux petits enfants pendant qu'ils fuyaient le théâtre de la tragédie. Je me permets d'appeler l'attention du lecteur sur les détails tout à fait typiques de la fuite de ces derniers et, pour faciliter le travail de comparaison qui fait l'objet de ce chapitre, je vais reproduire la partie de cette légende qui a trait à l'hégire des petits fugitifs. La voici aussi fidèlement que possible, d'après le récit que m'en firent les Indiens il y a plus de vingt ans. Naturellement, je traduis maintenant de mon texte anglais.

"Pendant que les deux frères s'en allaient au hasard, le plus jeune, que l'aîné portait sur son dos (5), vit soudain la tête de leur mère qui venait après eux. Il dit alors : Mon frère aîné, la tête de maman nous poursuit. Là-dessus son frère aîné jeta en arrière sans se détourner la tête de flèche en pierre que son père lui avait donnée. Celle-ci se changea immédiatement en une montagne qui, pour le moment, les protégea contre la poursuite de leur mère.

"Mais la tête de leur mère se transforma en vent et continua à les poursuivre. Mon frère aîné, la tête de maman est encore après nous, dit l'enfant dans les langes. Là-dessus, son frère jeta derrière lui, sans se détourner, l'épine de *rbwæstco* (6) que son père lui avait donnée. L'épine transperça la tête et la fit saigner, après quoi elle devint un buisson épineux. Le buisson acquit bientôt une hauteur prodigieuse et barra un moment le passage à la tête de leur mère. Mais cette tête finit par sauter par dessus et se mit à les poursuivre.

"C'est pourquoi l'enfant dans la mousse (7) dit de nouveau :

5—Ne pas oublier que les Porteurs de la Colombie Britannique portent constamment leurs bébés sur le dos, solidement emmaillotés dans une peau tannée qui les tient rigidement debout, la figure tournée dans une direction opposée à celle suivie par la personne qui les porte.

6—Espèce d'aubépine à longs piquants.

7—Les Porteurs se servent de mousse en guise de langes.

Mon frère aîné, la tête de maman revient après nous. Alors le plus vieux des deux jeta en arrière une queue de pic-bois, qui fut instantanément changée en feu (8). Pourtant la tête passa au travers des flammes et continua à les poursuivre" (9).

Nous voilà donc en présence d'un mythe auquel on ne saurait attribuer une diffusion universelle. On y remarque en outre des particularités tout à fait caractéristiques : une tête de femme qui se voit par trois fois barrer le passage par des objets de la vie primitive qui, d'abord insignifiants, se transforment bientôt en obstacles sérieux. Nous avons donc là matière à de fructueuses comparaisons si nous pouvons seulement trouver ailleurs un récit un tant soit peu analogue.

Or il n'y a pas encore un an je tombai accidentellement sur une légende samoyède racontée en anglais, d'après une version allemande, dans un livre peu connu, *The Great Frozen Land,* par F.-G. Jackson. Ce mythe rapporte comment une femme en tua une autre qui avait deux enfants, et comment lorsque celles-ci—chez les Samoyèdes ce sont deux sœurs—eurent pris la fuite elle partit à leur poursuite. Ce récit est apparemment plus ancien que celui des Porteurs; car il est d'allure plus raide, moins élégant, et partant plus primitif.

Ses différentes parties semblent aussi plus logiques. On ne voit pas bien, en effet, pourquoi dans la version dénée une mère voudrait du mal à ses propres enfants qui ne lui ont jamais rien fait, tandis qu'il est très naturel pour la meutrière d'une femme de vouloir tuer aussi la progéniture de celle-ci, comme c'est le cas dans la légende samoyède.

Celle des Porteurs renferme aussi une morale indirecte: la punition de l'infidélité conjugale. Or pareille leçon suppose une action réflexe de l'esprit, un enjolivement de quelque chose qui existe déjà. La version ainsi ornée doit donc être plus récente que celle à laquelle manquent ces détails.

A part cela, les deux récits sont entièrement identiques précisément en ce qui regarde ces faits-là même qui en sont les points les plus caractéristiques. Que le lecteur en juge. La fuite des deux

8—La queue de cet oiseau est rouge. Ce paragraphe est donc allégorique.
9—*Trans. Can. Inst.*, vol. V, pp. 5-6.

petites Samoyèdes est décrite dans les lignes suivantes de l'ouvrage anglo-allemand. La meurtrière de leur mère est après elles.

"Elle court sept jours, et alors les rejoint et va mettre la main sur la plus jeune qui traîne en arrière. Mais l'aînée des filles jette derrière elle une pierre à repasser. De suite une rivière se met à couler et de hautes falaises s'élèvent de chaque côté de la rivière. La vieille femme reste debout de l'autre côté de la rivière, et les enfants lui échappent.

"La rivière coule sept jours, et puis disparaît. En sorte que la vieille femme court de nouveau après les enfants. Elle court pendant sept jours, et alors rattrape les petites filles. Elle va juste mettre la main sur la plus jeune, lorsque l'aînée jette derrière elle un silex, et aussitôt une haute montagne surgit et la vieille reste debout derrière la montagne.

"Après sept jours, la montagne disparaît, et la vieille femme se remet à courir. Elle court sept jours, et alors rejoint les petites filles, et va mettre la main sur la plus jeune. L'aînée jette un peigne derrière elle, et une épaisse forêt s'élève, une forêt si dense que la vieille ne peut la franchir. Mais au bout de sept jours, la forêt disparaît, et alors la vieille femme se remet à courir après elles" (10).

Faisons ici une petite halte pour constater les points de ressemblance. Dans l'une et l'autre des légendes, la mère de deux enfants est tuée, et, par suite de sa mort, les deux petits se trouvent condamnés à fuir et sont poursuivis, dans le premier cas par la tête de leur propre mère, et dans l'autre par sa meurtrière.

Que l'on veuille bien remarquer maintenant les moyens tout à fait typiques adoptés, d'après l'un et l'autre récit, pour entraver le cours de la poursuite : un objet d'apparence insignifiante est jeté par l'aîné, lequel objet se transforme invariablement en un obstacle momentanément insurmontable. Que dis-je? Même l'un de ces moyens de protection personnelle est le même dans les versions sibérienne et américaine. Dans la première c'est un morceau de silex ; dans la seconde, une tête de flèche en pierre, c'est-à-dire en silex—comme le sont la très grande majorité de ces armes—et dans chaque cas cet objet est changé en une montagne.

10—*Op. cit.*, pp. 210-11.



CHAMAN, OU SORCIER, PORTEUR.

Une autre planche de salut à laquelle on a recours a pour résultat un obstacle identique, bien que cette planche soit elle-même de nature quelque peu différente. Dans l'une des versions de la légende c'est une épine ; dans l'autre, un peigne, c'est-à-dire l'équivalent de plusieurs épines (11). Mais dans l'un et dans l autre cas le résultat est le même : une forêt qui obstrue le chemin à la personne qui poursuit

Le fait que, dans les mythes samoyède et déné, les fugitifs sont sauvés en jetant après eux un objet de nature quelconque, qui se transforme en n'importe quel obstacle, suffirait à lui seul pour accuser une origine commune pour les deux récits. Il n'y a ni effort d'imagination, ni étalage de scepticisme qui puisse légitimement faire attribuer cette similarité à l'influence du milieu ni au seul effet du hasard.

Cela est si vrai pour tout esprit non prévenu que je n'insisterai pas sur ce point.

La suite de l'hégire des petits persécutés, ainsi que la fin de leur ennemie, est aussi au fond identique dans les deux récits. Selon la version américaine, les premiers atteignent un grand lac, qu'ils traversent sur une chaussée qui disparaît après eux. Leur persécutrice parvient pourtant encore à les rejoindre ; mais elle finit par être dévorée par deux baleines, ou poissons gigantesques, qui la happent au-dessus de l'eau. Dans la légende asiatique, les fugitifs traversent un détroit grâce aux bons offices d'un castor, et leur ennemie finit par se noyer par suite des artifices d'un esturgeon pendant qu'elle s'efforce toujours de les atteindre.

Les nombres qu'on remarque dans chacune des deux narrations sont ce que les sociologues appellent les nombres sacrés ou mystiques. C'est généralement le nombre quatre pour les aborigènes de l'Amérique. Chez les Porteurs, le chiffre deux joue un rôle analogue—témoin les deux baleines de leur version, alors qu'il s'agit d'une action qui ne peut être faite que par une—tandis que les Samoyèdes remplacent l'un et l'autre par le nombre sept qui, au

11—Le peigne primitif des Dénés se composait simplement de plusieurs petits bois pointus, ou de longues épines, attachés ensemble. V. pour figure p. 117 de mes *Notes on the Western Dénés*.

point de vue de la signification mystique, leur est commun avec d'autres naturels de la Sibérie (12) et les Juifs de l'Ancien Testament.

Il n'y a donc aucun doute que nous ayons là deux versions d'une légende absolument identique. Comment se trouve-t-elle à la fois chez deux peuples si éloignés l'un de l'autre? Evidemment par suite de contact de ces deux peuples dans un passé plus ou moins reculé. Or nous en savons déjà assez pour comprendre que s'il y a eu déplacement, il n'a pu se faire que d'Asie en Amérique, et non *vice versâ*.

Mais ce n'est pas tout. Depuis que la version anglaise d'une partie de ce chapitre a vu le jour, j'ai trouvé dans Schoolcraft (13) l'équivalent sauteux du même mythe. En voici les grandes lignes :

Un chasseur du nom de Mœckwaçakwong avait deux petits garçons dont la mère se conduisait mal avec un étranger. Ayant pris sa femme en flagrant delit d'infidélité, Mœckwacakwong la tua d'un seul coup avec son complice, et les enterra dans le foyer de sa loge. Puis il enjoignit à ses enfants de s'enfuir dans le sud, et leur donna une alène, une dent de castor et une pierre à aiguiser. En même temps, il dit à l'aîné des deux petits de mettre son frère dans un sac de cuir (14) et de le porter ainsi sur son dos ; puis il disparut lui-même.

Ses deux petits garçons partirent donc pour le sud, mais l'esprit de leur mère se mit à les poursuivre. Ils jetèrent alors l'alène qu'ils portaient, et immédiatement celle-ci se transforma en une haie de buissons épineux presque infranchissable qui se dressa en arrière d'eux sur le chemin qu'ils suivaient. Leur mère ne put la traverser qu'à grand'peine et sa course fut ainsi momentanément arrêtée. Ses efforts eurent pour résultat de lui déchirer le corps tout entier, au point que sa tête seule resta intacte. Aussi les deux fugitifs échappèrent-ils le premier jour.

12—Parlant d'une sorcière sibérienne, Gmélin écrit : "Elle but sept tasses de l'eau qui reste après la distillation du lait, fuma sept pipes de gansa, ou tabac chinois, sortit autant de fois.... Ensuite la sorcière avala sept petits copeaux de bois allumé.... Elle dansa de cette manière avec six autres hommes (sept en tout) et avec sept femmes : il n'y en avait pas autant dans l'assemblée, mais elle dansa deux fois avec quelques-unes afin qu'il y eût sept danses" ("Voyage en Sibérie", vol. II, pp. 95-96).

13—*The Indian in his Wigwam*, pp. 109-15 ; New-York, 1848.

14—L'équivalent du maillot déné.

Le second jour, ils jetèrent pour se protéger contre la tête de leur mère la dent de castor qu'ils tenaient de leur père ; ce qui explique, dit le texte sauteux, la quantité de petits lacs et de marais pleins de castors qu'on remarque dans le pays du nord, ainsi que les nombreux accidents de terrain qui retardent la marche dans ces régions.

Le troisième jour, les enfants jetèrent leur pierre à aiguiser, qui "devint une chaîne de hautes collines rocheuses".

Arrivés à une rivière où se trouvait une pêcherie, les deux petits garçons la traversèrent sur le cou et la longue tête d'une espèce d'échassier appelé *ocuggan.*

La tête de leur mère l'atteignit aussi peu après et réclama le même service du mystérieux volatile. Après s'être longtemps fait prier, celui-ci la laissa franchir à moitié le cours d'eau ; puis, comme elle n'observait point les conditions stipulées, il la lança contre les roches du rivage, sa cervelle devenant alors la proie du menu fretin de la rivière. Celui-ci fut bientôt métamorphosé en corégone, ou poisson blanc.

Telle est la contrepartie sauteuse de la légende asiatique, ou plutôt tels en sont les points équivalents ; car elle est embellie d'une foule de détails et explications qu'on ne rencontre ni dans le récit samoyède, ni dans celui des Dénés.

Une double question s'impose maintenant à l'esprit de l'ethnologue : où se trouve l'original de cette légende, et, en second lieu, laquelle les deux versions américaines est la plus ancienne? Nous avons déjà entrevu la réponse. Remarquons une fois pour toutes que là où se trouve le récit le plus simple, le moins orné, en un mot le plus primitif dans sa forme, là aussi nous devons avoir l'original qui a servi de base aux évolutions que sont les deux autres textes. Or, cette simplicité rustique, cette charpente sans aucun ornement, sans essai d'explications ou interprétation, sans l'apport de détails qu'on pourrait considérer comme plus ou moins superflus, l'œuvre du temps et de générations hétérogènes, se font précisément remarquer dans le mythe asiatique.

D'un autre côté, un examen même superficiel des deux versions américaines ne peut que révéler l'antériorité de la narration dénée sur celle des Sauteux. Cette dernière, en effet, est loin de se borner

aux grandes lignes reproduites plus haut. Je les ai extraites d'un amas de détails, explications et excroissances évidentes qui trahissent l'apport successif d'esprits qui n'avaient point cette légende de première main, et ont voulu ajouter à la simplicité première toute une série de circonstances qui lui donnent une physionomie bien plus jeune.

Comme preuve de ce que j'avance, je n'aurais qu'à citer *in extenso*, par exemple, les premiers paragraphes de la version sauteuse. D'après elle, le mari de la femme infidèle, après l'exécution des deux coupables, donne en outre à ses enfants un petit oiseau dont ils doivent faire leur subsistance pendant leurs pérégrinations, ainsi qu'un morceau de charbon qui servira à le faire cuire. Puis il disparaît dans la direction du firmament, d'où il surveille l'exode de sa progéniture, qu'il assiste aussi de ses conseils.

Viennent alors successivement dix parents ou amis du complice de sa femme qui, ayant découvert son sort, finissent par le venger en tuant le chasseur lui-même. La fuite de celui-ci et les efforts des dix visiteurs pour le trouver sont eux-mêmes expliqués avec force détails, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la légende.

Il y a en outre plus d'une preuve que le récit sauteux n'est point calqué sur l'original samoyède, mais qu'il reproduit, tout en l'amplifiant, la version dénée. Comme cette dernière, il contient la morale implicite du châtiment de l'infidélité conjugale inconnue de l'équivalent sibérien; ses fugitifs sont aussi deux petits garçons dont le cadet est encore au maillot, et porté à dos absolument de la même manière que dans la légende porteur, et la dent de castor que leur père leur donne est non moins suggestive des déserts du Canada septentrional. Il n'y a pas jusqu'à la recommandation de celui-ci à ses fils de "s'enfuir dans le sud" qui ne trahisse une provenance septentrionale pour le récit sauteux.

Un indice de la postériorité de ce dernier se trouve dans sa tendance à l'apologue. Ce qui est réellement ancien se contente d'affirmer ; ce qui vient après essaie de voir et d'expliquer la raison de chaque chose. Or le narrateur sauteux ne manque pas d'exposer la configuration physique du Canada nord-ouest et d'en expliquer la richesse en castors par le fait qu'une dent de ces rongeurs y fut jetée par les fugitifs de sa légende. Ce détail laisse aussi à enten-

dre que ce mythe vient du nord; si c'était le contraire, le narrateur décrirait les conditions topographiques du sud, où il se trouve (15) au lieu de celles d'un pays lointain que lui-même n a probablement jamais visité.

Une autre marque de tendance à l'apologue dans la version sauteuse se trouve dans la circonstance que, d'après elle, la cervelle de la persécutrice des deux enfants fut changée en poissons blancs.

Bref, il ne peut y avoir aucun doute que l'équivalent sauteux du mythe en question ne soit considérablement plus récent même que la version dénée, telle que je la publiai après l'avoir recueillie des lèvres mêmes de mes Indiens, et il n'est pas moins certain qu'il faut aller en Asie pour trouver l'original qui a servi de modèle aux deux versions américaines.

15—L'habitat originel des Sauteux était juste à l'ouest-nord-ouest du lac Supérieur, c'est-à-dire considérablement au sud du pays habité par la tribu parmi laquelle a cours la version dénée de cette légende.

CHAPITRE XVI

TÉMOIGNAGES RÉCENTS.

Je me suis attardé à faire ressortir l'accord qui existe entre des versions américaines et l'original asiatique d'une légende, et j'avouerai bien simplement que cette concordance entre les récits populaires ayant cours chez des nations si éloignées les unes des autres m'a tellement frappé qu'elle a été la cause déterminante du présent essai. Elle est venue confirmer dans mon esprit le bien-fondé de soupçons que j'avais déjà de rapports antérieurs, sinon d'affinité ethnique, entre certaines peuplades séparées aujourd'hui par d'immenses espaces.

Je ne me ferai pas faute d'admettre maintenant que si j'avais alors été au courant de certaines remarques d'un ethnologue dont la science déplore aujourd'hui la perte, ma surprise eût été considérablement moindre. Voici, en effet, ce qu'écrivait le Dr Alexandre Chamberlain dans l'*American Anthropologist:*

"Sur 12 épisodes ou contes (extraits d'un total de 139) qui se rencontrent le plus communément dans les mythes koriaks, 83 pour cent se retrouvent dans les mythes des Indiens de l'Amérique du Nord, 29 pour cent dans ceux des Esquimaux, et seulement 18 pour cent dans les traditions des peuples turco-mongols du Vieux Monde. L'élément américain des mythes koriaks ressemble par sa forme aux contes des athapaskains [Dénés], tandis que son contenu se rapproche des légendes tlingites. Jochelson pense que ces ressemblances sont évidemment dues aux étroites relations passées des Indiens avec les peuples de la Sibérie nord-est, sinon peut-être à une communauté d'origine au moins partielle de chacun de ces groupes ethnologiques" (1).

Que le lecteur veuille bien maintenant se pénétrer de ceci : je n'avais aucune connaissance de cette importante déclaration, pas

---

1—*Ubi suprà*, vol. VIII, p. 722.

plus que des autres qui vont suivre, lorsque j'écrivis la substance des pages qui précèdent. Il est vrai que je savais depuis assez longtemps qu'une expédition scientifique dont faisait partie le susdit W. Jochelson, avait été envoyée aux frais d'une dame Morris-K. Jesup étudier sur place les aborigènes du nord-est de l'Asie ; mais je n'avais vu aucune mention du résultat de ses recherches, lequel, du reste, est encore en cours de publication. En sorte que mes propres investigations ayant été conduites indépendamment, et à l'insu du docte corps américain susmentionné, l'identité de nos conclusions n'en devient que plus frappante et devrait créer la conviction.

On a récemment appelé mon attention sur un compte-rendu, ou résumé, des conclusions qu'on est en droit de tirer des travaux de cette expédition. J'ai d'autant plus de plaisir à le communiquer au lecteur qu'il confirme pleinement les contentions énoncées au cours de la présente étude, et cela, je le répète, avant que j'aie moi-même connu ces importantes déclarations.

"Pour résumer les données à notre disposition sur cette question on peut dire sans crainte de se tromper, en s'appuyant sur les faits soumis jusqu'ici, qu'aucun témoignage satisfaisant n'a été produit qui nous autorise à croire que n'importe quelle langue indienne de l'Amérique prise séparément, ou qu'aucun groupe de ces langues, ait jamais été dérivée d'un idiome existant aujourd'hui dans l'Ancien-Monde, ou connu pour y avoir existé dans le passé.

"Quelle qu'ait été la manière dont la multiplicité des langues et dialectes américains a pu se produire, on peut être raisonnablement certain que leur différentiation et leur divergence se sont développées ici en Amérique, et ne sont nullement dues à l'intrusion accidentelle d'idiomes du Vieux-Monde, individuellement ou en masse. On peut dire ici que les langues américaines sont plus jeunes que les Indiens d'Amérique et que, bien que ces derniers aient pu, dans des temps très reculés, atteindre le Nouveau-Monde par le détroit de Béring, leurs dialectes n'accusent aucune trace de provenance asiatique—encore moins européenne—dans des temps récents ou éloignés de nous.

"Il n'y a absolument aucune preuve satisfaisante, au point de vue linguistique, que les aborigènes américains soient, en définitive, venus de l'Asie, pas plus qu'il n'y en a de nature à nous faire adop-

ter une conclusion opposée à cette opinion, qui paraît en somme à la fois raisonnable et probable.

Des rapports (*relationships*) réels entre les Indiens d'Amérique et les peuplades de l'Asie nord-est connues sous le nom de palæo-asiatiques ont pourtant été révélés par les importantes investigations de l'expédition Jesup dans le Pacifique Nord. Ils ont trait à la somatologie, l'ethnologie, la mythologie, folk-lore, linguistique, etc, des nations situées de chaque côté du Pacifique, depuis le fleuve Colombie jusqu'au détroit de Béring et de l'Amur à l'extrémité nord-est de l'Asie" (2).

L'auteur, le Dr. Chamberlain, termine ainsi sa récapitulation :

"La conclusion générale à tirer des dépositions résultant de l'Expédition Jesup est que les peuplades soi-disant palæo-asiatiques du nord-est de l'Asie, c'est-à-dire les Chuckchees, Koryaks, Kamchadales, Gilyaks, Yukaghirs, etc., ne font réellement qu'un aux points de vue physique et culturel avec les aborigènes du nord-ouest de l'Amérique" (3).

Tout est jusqu'ici pour le mieux. Nous avons là une admission aussi explicite que possible au moins de relations dans le passé, sinon presque de communauté d'origine, entre les naturels de l'Asie et ceux de l'Amérique, précisément la conclusion à laquelle je suis moi-même arrivé après une investigation personnelle, et sans que je fusse le moins du monde au courant de celle que suggéraient les travaux de l'Expédition Jesup.

A ne considérer que la nature du terrain qui a été le théâtre de nos opérations respectives, je serais presque tenté de considérer mes propres recherches comme au moins aussi importantes que celles du corps américain susmentionné, du moins en ce qui regarde les con-

---

2—*Ibid.*, vol. XIV, p. 55.

3—*Ibid.*, *ibid.*, pp. 55-56. Sans être aussi précis, ni pouvoir prétendre à l'autorité dont jouissent ces déclarations, qui ne sont au fond qu'un résumé des conclusions de la science moderne représentée par l'Expédition Jesup, un auteur dont l'ouvrage, *Russian Expansion on the Pacific*, vient seulement de paraître, n'en partage pas moins cette opinion, ainsi qu'on peut le voir par une remarque incidentelle que je crois bon de reproduire. Parlant de l'abordage aux côtes d'Amérique du naturaliste Steller, il dit que de ce que cet explorateur vit des restes de l'homme sur ces rivages, "il conclut que l'Amérique doit être bien plus proche de l'Asie que leur présente position [sur les cartes?] l'indiquait" et que les habitants de ces régions étaient proches parents de ceux de la Sibérie, conclusion, ajoute l'auteur américain, "que les recherches modernes n'ont pas modifiée" (Golder, *op. cit.*, p. 194).

clusions ethnologiques qu'elles autorisent. Les natifs de la Sibérie sont aujourd'hui considérablement russianisés, et pour cette raison on peut dire que l'étude de leur genre de vie et de leurs caractères sociologiques et même psychologiques a perdu beaucoup de sa valeur aux yeux de l'ethnologue.

Comme preuve de ce que j'avance, je n'aurais qu'à citer cette admission à propos des Youkaghirs d'un membre de l'Expédition Jesup elle-même : "C'est" dit-il, "une tribu qui a perdu à un haut degré ses particularités originelles, dont", ajoute-t-il, l'étude, est "difficile et, au point de vue pratique, une tâche ingrate" (4).

Prenons, en outre, les Aléoutes : que sont-ils aujourd'hui sinon les restes considérablement métissés des hordes qui reçurent si mal les Russes, dont ils ont fini par partager le sang, non moins que les croyances, le culte religieux et, jusqu'à un certain point, les dispositions d'esprit ?

Waldemar Jochelson, le savant qui se plaint de la disparition des caractéristiques des Youkaghirs, écrit aussi non seulement des Aléoutes, mais encore des Kamchadales, qu'ils "ont un si fort courant de sang russe dans les veines qu'il est maintenant difficile de juger de l'ancien type" (5). Il va sans dire qu'une nouvelle orientation psychologique, et même de notables différences sociologiques correspondent toujours à une infusion un tant soit peu générale de sang hétérogène.

De son côté, Archibald Campbell croyait pouvoir écrire, dès l'année 1807, que "ici [sur l'île Kodiak], ainsi qu'au Kamtschatka, la plupart des Russes sont mariés à des femmes indigènes" (6). Il est à présumer que cette commiscégénation n'a fait qu'augmenter au fur et à mesure que les expéditions russes sont devenues plus fréquentes et les naturels moins revêches à tout commerce avec les étrangers qui s'étaient constitués leurs maîtres.

Mais mon humble travail a eu pour base et guide presque infaillible d'anciens ouvrages, aujourd'hui très rares, par des gens qui virent et étudièrent ces peuplades alors qu'elles étaient encore dans

---

4—W. Jochelson, *The Yukaghir and the Yukaghirized Tungus*, p. 2.

5—Compte-rendu du Congrès internat. des Américanistes, p. 342 ; Londres, 1913.

6—*A Voyage round the World*, p. 190 ; Edimbourg, 1816.

l'épanouissement de leur état primitif. L'avantage paraîtrait donc avoir été de mon côté.

Quoi qu'il en soit, l'identité de nos conclusions en ce qui est de l'unité ethnique de Sibérien et d'Américain doit maintenant être considérée comme consacrant un point définitivement acquis à la science. On entendra probablement encore des tirailleurs plus ou moins bien équilibrés dans le champ de l'ethnographie américaine parler de Juifs, de Chinois, de Tyriens, de Carthaginois, de Phéniciens, d'Egyptiens, ou même d'Européens tels que les Norses, les Basques, ou les Gallois : celui qui ne veut point faire preuve d'ignorance ou de préventions démodées doit maintenant considérer mes Dénés, et très probablement la majorité des naturels de l'Amérique du Nord, comme originaires des déserts de la Sibérie. Aller plus loin dans leur généalogie serait, dans l'état actuel de la science, à la fois présomptueux et imprudent, à moins de se restreindre à des hypothèses que tout le monde peut faire et de s'exposer à bâtir sur le sable de l'imagination et de la supposition.

Tout reconnaissant que je sois à feu le Dr Chamberlain de m'avoir signalé des conclusions si conformes aux miennes, je ne puis pourtant m'empêcher de différer avec lui sur un point important. Ici nous laissons de côté les déclarations des hommes de science attachés à l'Expédition Jesup pour en considérer une qui est propre à ce regretté savant. Tout en admettant l'identité au point de vue ethnologique des aborigènes américains et des peuplades asiatiques dont nous avons parlé, Chamberlain prétend que celles-ci "atteignirent probablement les territoires de l'Asie qu'ils occupent aujourd'hui (ou occupèrent à une certaine époque, car quelques-unes avaient un habitat plus étendu) en venant d'Amérique à une époque postérieure au premier peuplement du Nouveau-Monde par des nations venues d'Asie par le détroit de Béring. Ainsi que les Esquimaux modernes du littoral asiatique, les aborigènes de la Sibérie représentent un reflux d'Amérique en Asie, et non *vice versâ*" (7).

Il est impossible d'imaginer ce qui a pu porter mon savant ami à en venir à cette conclusion. Celle-ci me semble contraire à toute évidence, et partant gratuite—on pourrait presque dire opposée au bon sens. La lecture des pages qui précèdent, et qui n'ont point

7—*American Anthropologist*, vol. XIV, p. 56.

été écrites pour combattre cette opinion, puisqu'en les préparant j'ignorais jusqu'au fait qu'on eût pu l'émettre, a dû, je crois, convaincre tout lecteur de bonne foi qu'on ne peut la soutenir sans faire fi des témoignages les plus respectables.

A ce propos, je ne puis m'empêcher de citer les passages suivants d'une lettre que je reçus d'un physiologue éminent, le Dr. Ales Hrdlicka, de Washington, D. C., alors que j'avais quelque vélléité de présenter un résumé du présent essai à un corps scientifique dont il est le secrétaire. Faisant allusion à mes conclusions, dont je ne lui avais point fait entrevoir la nature, mon savant correspondant écrivait donc :

"Je ne puis qu'espérer qu'elles ne portent point sur la plausibilité que les Asiatiques, ou n'importe laquelle de leurs peuplades, à part les Esquimaux, sont d'origine américaine. J'ai beaucoup étudié cette question depuis plusieurs années, et j'ai fait, comme vous le savez sans doute, un voyage assez long en Sibérie et en Mongolie, dont tous les résultats tendent à confirmer la théorie de l'origine asiatique des Américains, tout en démontrant l'improbabilité absolue d'une migration, à n'importe quelle époque, dans la direction opposée.

"A propos, cette dernière opinion est très ancienne ; vous la trouverez exposée avec beaucoup de force dans Coates (8). Mais elle est toute superficielle, et ne fait aucun cas des lois fondamentales et inflexibles qui gouvernent les migrations humaines, à savoir celles du mouvement dans la direction de la moindre résistance ou de la perspective de plus grands avantages matériels, lois qui indiquent avec infiniment plus de vraisemblance une émigration d'Asie en Amérique que le contraire" (9).

8—*Mem. Soc. Pa.*, III, 2e partie, p. 6.

9—Lettre à l'auteur, Washington, D. C. 1er juin 1914. A la dernière heure, je reçois du même savant une brochure intitulée *Remains in Eastern Asia of the Race that peopled America*, dont voici l'un des principaux paragraphes :

"L'auteur", dit-il parlant de lui-même, "se croit autorisé à avancer l'opinion qu'il y a aujourd'hui sur une notable étendue de la Sibérie orientale, ainsi qu'en Mongolie, Tibet et autres régions de cette partie du monde, de nombreux restes d'une population plus ancienne (peut-être apparentée avec la population palæolithique européenne de la dernière période), lesquels restes font aujourd'hui partie de tribus ou nations plus modernes, et que cette ancienne population était, au point de vue physique, identique avec l'Indien d'Amérique, dont elle est en toute probabilité l'ancêtre".

Venant d'un savant dont, par ailleurs, je ne partage point toutes les opinions, et qui a eu lui-même une si splendide occasion d'étudier la question dont il parle, ces remarques ne peuvent manquer d'être convaincantes. Elles corroborent pleinement ma propre contention que les aborigènes de l'Amérique du Nord, ou tout au moins les Dénés, sont originaires de l'Asie orientale, ainsi que nous l'avons vu dans les pages qui précèdent.

Nous pouvons maintenant récapituler et considérer comme démontré que :

1o Le passage, non seulement d'individus, mais de groupes ou tribus d'aborigènes d'Asie en Amérique est plus que possible: il est probable, puisqu'on sait que plusieurs personnes l'ont effectué et que des relations commerciales entre les deux continents ont existé de temps immémorial.

2o Ce passage doit avoir été accompli par les tribus américaines, puisque nous voyons que, dans la partie de l'Amérique touchant à l'océan Pacifique, le nombre des familles linguistiques indigènes qui sont absolument distinctes les unes des autres est beaucoup plus grand que du côté de l'Atlantique, circonstance qui suppose une immigration d'Asie beaucoup plus qu'elle n'indique des apports d'autres continents.

3o Même les traditions des Dénés et autres peuplades de l'Amérique du Nord accusent une origine asiatique, puisqu'elles parlent constamment de migrations du nord-ouest au sud-est ou au sud et d'une traversée, dans des temps préhistoriques, d'une étroite pièce d'eau.

4o Les nations dont les Dénés prétendent avoir été autrefois comme les esclaves paraissent avoir été celles qui confinent encore au Pacifique septentrional, à l'est et à l'ouest, et qui, à l'instar des premières, se rasaient la tête, portaient perruque et des casques, ou couvre-chefs, en bois, se revêtaient d'armures de même matière sur le champ de bataille, tandis qu'à la maison elles faisaient éta-

---

On verra par cette citation que le Dr Hrdlicka va encore plus loin que moi, et qu'il se prononce nettement pour la descendance asiatique de nos sauvages ; en d'autres termes, qu'il ne croit pas simplement à des rapports de voisinage ou de commerce dans les temps anciens, mais à une véritable parenté ethnique entre Américains et Asiatiques.

lage du même sans-gêne en ce qui est du vêtement (ou plutôt du manque de vêtement) que les ennemis traditionnels des Dénés.

5o Les migrations des Dénés ont toujours été du nord au sud. Comme, à part les Esquimaux, ils forment la peuplade la plus septentrionale d'Amérique, il s'ensuit qu'ils ont dû venir d'ailleurs que de ce continent, à moins qu'ils ne soient sortis de sous terre.

6o La nomenclature géographique des Dénés tant de l'est que de l'ouest, non moins que les traditions des Navajos du sud, sont en faveur de la thèse de pareille origine et de migrations vers le sud.

7o La plupart des points technologiques, tels que la manière dont les habitations humaines et leurs dépendances sont bâties, la forme et la matière des ustensiles du ménage, des berceaux, échelles, canots, pièges à poissons, etc., tendent aussi à confirmer l'origine asiatique de ces Indiens.

8o Le sociologie des Palæo-Asiatiques et celle des peuples de l'Amérique du Nord, surtout en ce qui regarde la manière de se laver, de s'arracher la barbe, de se vêtir et de s'orner la figure et la personne, de manger la viande, de la conserver et de la faire cuire, de préparer le poisson et la sève des arbres, de chasser et de pêcher, de se préparer à la guerre et de s'y livrer, de scalper un ennemi, de disposer des morts, de manifester ostensiblement son deuil, toutes ces coutumes et quelques autres sont identiques en Asie et en Amérique.

9o Des caractéristiques de nature aussi exclusivement psychologiques que le système religieux, le chamanisme, ou culte des esprits, et le *modus operandi* des sorciers, la croyance en la métempsychose et l'explication qu'on donne de l'aurore boréale, les totems ou génies protecteurs, les différentes manières de prendre femme, l'improvisation des chants d'amour, l'étiquette du silence en abordant un étranger, l'usage du calumet comme moyen de déterminer la paix ou la guerre, l'habitude pour un groupe de personnes de fumer successivement la même pipe et la manière de la fumer, le fait qu'une personne mariée se nomme d'après son premier-né, le tabou du nom d'un mort, la honte qui s'attache à la naissance de jumeaux et la destruction constante de l'un d'eux, la fréquence des dérangements nerveux chez les femmes et les scènes burlesques qui s'ensuivent, tout cela, se rencontrant également chez les naturels de la Sibérie

et ceux de l'Amérique du Nord, prouve, sinon une parfaite communauté d'origine, du moins des rapports sociaux d'assez longue durée à une époque plus ou moins rapprochée de nous (10).

10o L'existence de ces relations ou de cette communauté d'origine est de plus rendue absolument certaine par une légende samoyède qu'on retrouve chez les Porteurs et les Sauteux d'Amérique, ainsi que par le fait que beaucoup d'autres similarités mythologiques se rencontrent parmi les Asiatiques et les Américains.

Toutes ces particularités sont plus que suffisantes pour prouver l'origine asiatique de nos sauvages. Quelques-unes, comme, par exemple, les noms qu'ils donnent à certains points géographiques de leur pays, et qui les montrent implicitement comme venus du nord, pourraient à eux seuls créer la conviction dans tout esprit non prévenu.

Est-ce tout? Sont-ce là toutes les conclusions qu'une étude approfondie de ces peuplades nous permet de formuler? Non ; car, à côté de ces données dont la justesse ne peut être révoquée en doute, il y en a au moins deux autres, dont la première paraît aussi certaine, tandis que la seconde est assez probable. Je ne voudrais pas avoir à revenir plus tard sur ce sujet; l'une et l'autre de ces conclusions vont donc faire l'objet des chapitres suivants.

10—C'est-à-dire que les ancêtres d'au moins nos Dénés, ou bien furent autrefois stationnés dans le voisinage des premiers, Samoyèdes, Youkaghirs, Tongouses, etc., ou bien sont leurs descendants directs et partant de même race, ou bien encore seulement leurs parents par affinité, je veux dire les rejetons d'une souche qui leur était apparentée.

CHAPITRE XVII

ORIGINE MIXTE PROUVÉE PAR LA PHILOLOGIE

Après avoir donné une légère esquisse de la fraction des Dénés stationnée en Colombie Britannique, j'écrivais ce qui suit dans ma *History of the Northern Interior of British Columbia* : "Quant à leur origine..., tout ce que nous pouvons dire, après une étude approfondie de leurs langues, manières et coutumes, c'est que 1o ils sont indubitablement d'origine mixte ; 2o ils sont venus du nord-ouest; 3o ils ont eu, dans les premiers temps de leur histoire, peut-être même au moyen d'alliances matrimoniales, commerce avec des peuples de croyance ou d'origine hébraïque" (1). Le second de ces points est maintenant pleinement établi ; restent les deux autres.

Mon argument en faveur du premier, à savoir que nos Dénés sont d'origine mixte, est basé tout entier sur des preuves d'ordre linguistique. C'est un axiome d'ethno-philologie qu'aucune race composée d'éléments disparates ne peut garder sa langue dans toute sa pureté; en d'autres termes, à tout apport étranger dans une famille ethnique correspond invariablement quelque corruption dans l'idiome qu'elle parle. *E converso*, toute langue à caractères contradictoires accuse une origine multiple, dénote un certain mélange dans les sources qui contribuèrent à sa formation. Que sont, sous ce rapport, les langue dénées? Pour pouvoir répondre intelligemment à cette question, il est de toute nécessité d'entrer dans certains détails relativement aux différentes catégories dans lesquelles sont divisés les nombreux idiomes parlés par l'homme.

Dès le début, nous nous trouvons en présence d'une difficulté assez sérieuse. Bien que les philologues s'entendent à peu près sur le nombre des catégories auxquelles tous ces idiomes peuvent être réduits, ils ne sont point d'accord sur la nature, et partant sur la définition, de ces catégories. Ayant de chacune d'elles une conception différente, ils sont trop souvent portés à reprocher à leurs confrères en philologie de ne point comprendre ce qu'est en réalité telle et telle

1—*Op. cit.*, p. 7 ; Toronto, 1904.

classe linguistique, argutient à satiété, et finissent toujours par trouver les autres en défaut.

Il me serait donc bien inutile d'essayer de formuler à ce sujet des définitions et de donner des explications adoptées par tout le monde. Je me contenterai de m'en tenir au sens étymologique des mots.

Au point de vue de leur morphologie, c'est-à-dire de leur structure matérielle, de la manière dont leurs mots sont formés et des altérations qu'ils peuvent subir par suite de leurs relations les uns avec les autres, on peut diviser les langues humaines en monosyllabiques, agglutinantes, incorporantes et inflexionnelles.

Par langues monosyllabiques, on entend généralement celles dont tous les termes sont formés d'une seule syllabe, ou d'agglomérations de syllabes ayant originairement chacune un sens séparé, et qui ne souffrent point la moindre flexion. Le chinois passe pour être le type de ce groupe. Max Muller en restreint encore les limites. D'après lui, les mots d'une langue monosyllabique n'auraient jamais plus d'une consonne et d'une voyelle (2). Ces langues n'ont ni déclinaisons ni conjugaisons, et elles rendent les idées de genre et de nombre, non pas par des modifications internes ou des additions phonétiques qui ne peuvent avoir d'existence indépendante (anglais : *man*, pluriel *men*; français : homme, pluriel hommes), mais par des termes séparés qui laissent intact celui qui désigne l'objet ainsi affecté.

Or cette dernière particularité est précisément le propre des dialectes dénés. Chez eux, le genre se rend toujours par l'addition, ou la juxtaposition à l'état indépendant, de termes distincts signifiant homme ou mari (*tœne* ou *kbei* en porteur) pour le masculin, et femme ou épouse (*t'sèkbè* ou *'at*) pour le féminin. Ainsi loup se dit *yœ*ˢ en porteur; le mâle s'appellera *yœ*ˢ *tœne*, et la louve *yœ*ˢ *'at*. Castor est rendu par *tsa* dans le même dialecte, et ce nom n'a pas d'autre pluriel que *tsa]ai*, castors nombreux.

Qu'en est-il des mots eux-mêmes? Chose digne de remarque, les noms de tous ces êtres, objets ou concepts qui caractérisent la vie primitive de l'Indien sont, comme en chinois, de purs monosyllabes, bien qu'ils ne satisfassent pas toutes les exigences de Muller en ce

2—*Cbips*, vol. I, p. 257 ; Londres, 1869.

qui est de leur structure matérielle. Je considère cette particularité comme assez significative pour me croire autorisé à en donner de copieux exemples. Comme, du reste, dans tout ce chapitre, les termes indiens que je vais énumérer sont empruntés au dialecte des Porteurs de la Colombie Britannique.

Mots se rapportant à la terre et à ses parties componentes : terre, *yœn;* montagne boisée, *cyœs;* montagne plus haute que la limite du bois, *tzœl ;* pierre *tsé* ; silex, *pîs ;* sable, *sai ;* poussière, *liz ;* chemin, *thi* ; herbe, *t'lo.*

Le firmament et ce qui s'y rapporte : ciel, *ya ;* astre, *sa :* étoile, *sœm ;* nuage, *'kwœs ;* pluie, *tcan ;* neige, *yœs ;* chaleur, *sœl ;* froid (en tant qu'il affecte le corps humain), *tli ;* brouillard, *'ab ;* frimas, *sâ.*

L'eau et ses habitants, ainsi que ce qui sert à la navigation : eau, *thû ;* fond de l'eau, *thèrh;* glace, *thœn ;* glaçon, *lœm ;* poisson, *lo,* poisson blanc, *loh;* carpe, *kus ;* truite des grands lacs, *pît ;* canot, *t'si ;* aviron, *tcœs.*

Animaux terrestres et les moyens de les capturer : chien, *li ;* castor, *tsa ;* ours noir, *sœs ;* ours gris, *cyas ;* loup, *yœs ;* lièvre, *kœrh;* oie sauvage, *rhœrb ;* grue, *tel ;* aigle des montagnes, *syœl ;* flèche, *'kra ;* carquois, *'kras ;* piège, *kuh ;* collet, *pil ;* hameçon, *qœs ;* crochet, *sœrh.*

Maisons et leur ameublement : maison, *yœrh ;* caverne, *'an ;* mur, *sih ;* toit, *pœn ;* feu, *khwon ;* fumée, *lœt ;* charbon, *'tés ;* suie, *sœl ;* lit, *thés ;* raquettes, *'aih ;* plat, *t'sai ;* corbeille, *thel ;* bâton, *thœz ;* corde, *t'lul.*

Habits de l'homme : étoffe, *naih ;* veste, *tzût ;* ceinture, *sé ;* manteau-couverture, *t'sœt ;* mitaine, *pat ;* pagne, *tsan ;* tablier de cérémonie, *rhaz.*

Parties du corps : tête, *-tsi* (3), figure, *-nîn ;* yeux, *-na ;* oreilles, *tzo ;* tympan, *-tzéh ;* lèvres, *-ta ;* bouche, *-zé* ; dents, *-ru ;* salive, *-zo ;* bras, *-kran ;* coude, *-t'sil,* main, *-lla ;* genou, *-kwœt ;* pieds, *-khé ;* mamelles, *-t'sû ;* dos, *-ta ;* anus, *-tsœl ;* derrière, *-t'la ;* excrément, *tsan ;* peau fine, *'tûz ;* veine, *-'qûz ;* nerf, *-t'séh ;* poils, *-ra ;* gras, *'kâ ;* graisse fondue, *rhé.*

Termes de parenté : père, *-pa ;* mère, *-llu ;* fils du père, *-yé·;* fils de la mère, *-yaz ;* grand'mère, *-tsû ;* épouse, *-'at ;* mari, *-khei ;* petit-fils, *-tcai,* sœur aînée, *-yat ;* sœur cadette, *-tis ;* frère cadet, *-tcœl.*

Termes plus ou moins abstraits ; esprit, *ni ;* âme, *-zœl ;* double (d'un malade), *-tsen ;* haleine, *-yîz ;* chant, *cœn;* pleurs, *tso ;* rire, *tlo ;* locomotion à pieds, *yal,* en traîneau, *kwœz,* en canot, *kheh,* à la nage, *pih ;* course, *kral ;* vieillesse, *qan;* misère, *zaz ;* famine, *tai ;* obscurité, *rhœl* (4).

3—Ce mot, et les autres qui plus loin sont immédiatement précédés d'un trait d'union, prennent un *œ* initial lorsqu'on leur attribue un sens indéfini ou qu'ils ne se rapportent point à l'homme. Lorsqu'ils font partie du corps humain, ce préfixe se change en *ne* (homme) ; mais dans tous les cas la véritable et seule racine est celle que je donne, et *œ,* tout comme *ne,* peut être considéré comme une espèce de qualificatif qui n'a rien à faire avec le sens particulier du mot,lequel est d'ailleurs monosyllabique.

4—Ces racines monosyllabiques ne sont évidemment pas les seules en porteur. On en trouvera peut-être le double rien qu'aux pp. 57-59 de mes *Minor Essays.* On peut aussi consulter mon étude, *The Unity of Speech among the Northern and the Southern Déné* (*American Anthropologist,* vol. IX, *passim*). Je crois pourtant en avoir donné dans le présent travail un nombre suffisant pour créer l'impression qu'ils forment la règle et non l'exception. Le nom de certaines autres parties du corps est composé de deux racines agglutinées ensemble, comme : gencives, *-ru-tsœn* (dents-chair) ; poignet, *-lla-tcœn* (mains-manche) ; jambes, *-ké-tcœn* (pieds-manche) ; cheveux, *-tsi-ra* (tête-poils), etc.

Il faudrait donc, ce semble, avoir l'esprit bien porté à la chicane pour nier que, en ce qui est de leurs racines primaires, les dialectes dénés soient monosyllabiques, c'est-à-dire de formation semblable à celle du chinois. Une autre particularité propre à cette dernière langue consiste dans le fait que le sens de ces monosyllabes est souvent déterminé par une intonation spéciale, qui les différencie d'autres mots dont les éléments sont par ailleurs analogues. Ne pourrait-on voir comme un reste de cette caractéristique, aujourd'hui à peu près disparue, dans le fait que, par exemple, chez certaines branches de la tribu porteur, le mot *ya* signifie ciel lorsqu'il est prononcé sur un certain ton, et pou si on l'énonce avec une autre intonation?

Ces différentiations toniques sont maintenant très rares en déné. Elles paraissent avoir été remplacées par de légères variantes dans certaines articulations, ou par l'addition ou l'incorporation soit de l'hiatus soit de l'explosion linguale. Ainsi *tsé* veut dire pierre en porteur et *-tsé'* fille (d'un homme) dans la même langue; *t'su* signifie sapin (l'épinette des Canadiens), et *-t'sû* est l'équivalent de mamelle; *t'seb* veut dire moustique et *t'sèb* nerf ; *-ta* équivaut à lèvres, *tba* à trois (choses) et *'ta* à plume.

Les langues monosyllabiques sont aussi appelées langues isolantes.

On pourra objecter qu'en déné certains noms qui semblent désigner des êtres d'ordre tout à fait primaire, comme ceux qui rendent les idées d'homme et de femme, sont dissyllabiques. Homme se dit *tæne* en porteur et femme *t'sèkbè*. Mais dans ces cas l'exception n'est qu'apparente. La véritable racine dénotant l'homme est *-ne*, et l'essentiel dans le mot *t'sèkbè* est, au contraire, la première syllabe. Cela est si vrai que, par exemple, le terme qui signifie chien *ɉi*, devient *ɉi-t'sè* (chien-femme) au féminin.

En voilà, je crois, assez sur le monosyllabisme pour rendre évident le fait que nos langues dénées n'y sont pas étrangères.

La seconde catégorie linguistique est composée de ces idiomes qui ont reçu le nom de langues agglutinantes, parce qu'ils semblent coller ensemble, pour en faire de nouveaux mots, des éléments qui ont déjà une existence séparée et peuvent se tenir debout sans l'aide d'autrui. D'aucuns donnent le mot agglutination comme synonyme de polysynthétisme ; je ne puis les suivre en cela, car une langue peut fort bien être polysynthétique (c'est-à-dire exprimer plusieurs

idées par un seul mot) sans être agglutinante, On verra plus loin que les langues incorporantes sont aussi polysynthétiques, même à un plus haut degré, puisque leurs composés conservent toujours quelque élément qui reste distinct, non digéré, non assimilé, tandis que dans les langues agglutinantes ces éléments, bien qu'originairement distincts au point d'exprimer autant d'idées qu'il y a de syllabes, ou peu s'en faut, finissent par perdre leur originalité pour la confondre dans une seule et nouvelle signification.

On peut dire que, jusqu'à un certain point, toute langue agglutinante et tout idiome incorporant sont polysynthétiques, mais non pas *vice versâ*.

Nos langues dénées sont éminemment agglutinantes, comme le sont, d'ailleurs, toutes les langues touraniennes (5). Dans ces langues chacune des racines qui entrent dans la composition des mots conserve sa forme première; elles sont juxtaposées les unes après les autres, généralement dans l'oidre opposé à celui que ces parties devraient suivre en français. Prenons par exemple, les deux racines *ya*, ciel, et *tbû*, eau. En les agglutinant l'une à l'autre, nous obtenons le mot *ya-tbû*, qui veut dire (en renversant, comme ncus l'avons dit, l'ordre des idées): l'eau du ciel, ou l'eau dont les extrémités touchent au ciel, c'est-à-dire la mer.

Cette manière de former les mots donne donc souvent lieu à des expressions imagées. Employé comme préfixe, *tbû* se change en *tba-*: d'un autre côté, nous avons déjà vu que *-tsi* signifie tête ; *tba-tsi* est donc l'équivalent de : tête de l'eau, et veut dire : vague.

Un cas un peu extrême de cette agglutination est celui du mot *ne-na-pa-ra-'kœz*. Analysons ses éléments. *Ne-* veut dire homme, ou humain ; *na* signifie yeux; *pa*, bord; *ra*, poils, et *'kœz*, (contraction d'*œ'kœz*, moitié) s'emploie pour désigner le singulier de ces objets qui sont par nature duels ou pluriels. Reprenant donc nos syllabes radicales dans l'ordre inverse de ce que nous offre la langue indienne, nous avons : un poil (du) bord (des) yeux (de) l'homme, c'est-à-dire tout simplement un cil.

5—Par langues touraniennes on entendait originairement, par opposition à langues aryennes, tous ces idiomes d'Asie qui ne sont ni sémitiques ni aryens. On restreint aujourd'hui ce terme aux langues finnoises, samoyèdes, tongouses, turques, mantchoues et mongoles. Dans ce dernier sens, cette famille linguistique est maintenant plus communément appelée ouralo-altaïque.

Quelquefois des racines primaires, c'est-à-dire monosyllabiques, s'unissent ainsi à des mots dissyllabiques pour former des composés par le même procédé agglutinatif. *Yezib* signifie élan dans la langue des Porteurs. Lorsque ces Indiens virent pour la première fois un cheval, au lieu de l'appeler gros-chien comme leurs congénères de l'est, ils le nommèrent *yezib-ɬi*, ou élan-chien, c'est-à-dire élan domestique, comparant implicitement le nouvel arrivé au grand fauve de leurs forêts. Puis lorsqu'ils s'en furent procurés, la sévérité de leur climat les força à leur bâtir quelque abri pour l'hiver Alors, par l'effet du génie agglutinant de leur langue, ils désignèrent cette écurie sous le nom composé de *yezib-ɬi-pa-yœrb*, littéralement: maison pour l'élan domestique.

Un autre trait distinctif des langues touraniennes, ou ouralo-altaïques, consiste dans leur caractère postpositif, qui fait que chez elles la préposition suit toujours le mot qu'elle gouverne, au lieu de le précéder. Nous le trouvons bien marqué dans la grammaire dénée. Nous en avons déjà eu des preuves dans la formation des noms composés : il en est ainsi de la phrase entière. J'ai en ce moment présent à l'esprit une phrase porteur de dix mots distincts dont chacun se trouve en sens inverse de l'ordre qu'occupe son équivalent français. Par considération pour le compositeur, je m'abstiendrai de la citer ici. Je me contenterai de faire remarquer qu'il convient de ne pas oublier cette caractéristique, ne serait-ce que parce qu'elle assimile absolument la facture de la phrase dénée avec celle des langues des Asiatiques dont nous avons étudié la sociologie et la psychologie.

Encore un autre trait des langues touraniennes (toutes agglutinantes) qui leur est commun avec le déné, est ce qu'on appelle la loi de la séquence harmonique des voyelles, qui prohibe la répétition immédiate de certains sons. Il va sans dire que, dans les temps préhistoriques, les Dénés ne connaissaient ni le bœuf ni le cochon. La notion du premier animal leur fut apportée par les Cris, à une époque où les prairies de ces derniers regorgeaient de bœufs sauvages, ou bisons, qu'ils appelaient *mustus*. Quant aux habillés de soie, nos Porteurs en doivent le nom aux Iroquois, qui étaient alors au service de la compagnie de la baie d'Hudson. Pour eux ce sont des *kukus*. Mais la répétition immédiate du son *u* (ou) dans le même mot non composé répugne à la phonétique dénée. Ils adou-

cirent donc le premier en *œ*, et ces deux noms furent ainsi transformés en *mœstus* et en *kœkus*.

Enfin, une dernière caractéristique de ces langues agglutinantes qu'on appelle touraniennes consiste dans les nombreuses distinctions nominales et verbales qui s'y font remarquer. Aucune particularité n'est plus en évidence dans les idiomes dénés. Par exemple, ceux de l'est n'ont pas moins de quinze mots pour exprimer l'idée de neige(6); le vocabulaire porteur, propriété d'une tribu de pêcheurs, contient un nombre égal de synonymes pour notre terme saumon, tandis que les Nahanais, peuplade de chasseurs émérites, en ont sept pour le mot marmotte (7).

Synonymes, ai-je dit ; cette expression pourrait être plus juste, puisque aucun de ces vocables ne signifie absolument la même chose que son voisin. Ils ont trait à l'âge, au sexe et à la condition de l'être qu'ils désignent.

Quant aux verbes, qu'il me suffise de dire qu'en 1908 je présentai au Congrès international des Américanistes, qui se tint à Vienne en Autriche, une petite étude qui avait pour but de montrer l'extraordinaire multiplicité des formes de cette partie du langage. Pour le seul verbe mettre, je trouvai quelque chose comme une centaine de mille synonymes ou quasi-synonymes (8). Cette incroyable richesse provient de la nature et de la forme de l'objet qui est mis, de la manière dont il est mis, si c'est pour la première ou la seconde fois, sous l'impulsion de la colère ou de la peur, en commençant ou en finissant, avec tel ou tel outil ou véhicule, par mépris ou en cachette, à tort ou par un effet de l'habitude, etc., etc.

Pour en revenir aux langues agglutinantes, celles des Dénés, tout en étant monosyllabiques dans leurs racines primaires, à l'instar du chinois, n'en sont donc pas moins tout aussi agglutinantes que celles des Tongouses et autres Sibériens. Sont-elles de plus incorporantes? Oui, certes : autrement elles ne seraient pas américaines.

Par langue incorporante j'entends, pour me conformer à l'éty-

---

6—Cf. Petitot, "Géographie de l'Athabaskaw-Mackenzie", p. 107 ; Paris, 1875.

7—Cf. mon essai, *The Nabane and their Language* (*in Trans. Can. Inst.*, vol. VII, p. 530). D'après Ernest Renan ("De l'Origine du Langage", p. 142) le lapon, langue touranienne, n'en compte pas moins d'une trentaine pour désigner le renne, selon son sexe, son âge, sa couleur, etc.

8—"Le Verbe dans les Langues dénées" (*in* C.-R. XVIe Congrès internat. des Américanistes ; Vienne, 1909).

mologie du mot, celle qui incorpore, c'est-à-dire renferme dans le corps (*in corpore*) d'un mot certaines racines sans les digérer ou les modifier, et ajoute alors à ce mot un sens accessoire qui laisse intact le sens primitif, au lieu d'altérer complètement sa signification comme cela arrive dans les composés formés par agglutination. Ce procédé est, je crois, commun à la grande majorité sinon à la totalité des langues indigènes d'Amérique. Un exemple ou deux, toujours empruntés au porteur, éclairciront ma définition.

Je cours se dit en cette langue *nœzkraib* (9). *Nœ* est une particule qui dénote une action prolongée, *-kraib* indique que cette action consiste à remuer rapidement les jambes d'arrière en avant, tout en se déplaçant, et *z* est le crément pronominal de la troisième conjugaison à la première personne singulier. D'un autre côté, *tso* est la racine qui désigne l'action de pleurer. Introduisons tel quel ce monosyllabe entre les deux éléments constitutifs du verbe déné (tout en préfixant au crément pronominal un *d* qui l'empêchera de disparaître sous l'influence de l'*o* de *tso*, qui est plus tenace que l'*œ* de *nœz-kraib*), et nous avons *nœ-tso-dœzkraib*, je cours en pleurant. Voilà l'incorporation. L'idée mère de courir reste intacte, et l'affixe *tso* dénote un état accessoire qui est tout à fait fortuit.

Non seulement pareille incorporation peut s'effectuer au moyen d'autres mots, quelquefois même pas racines (comme *rbœnni*, parole: *nœ-rbœnni-dœz-kraib*, je cours en parlant), mais elle peut encore se doubler de la particule réduplicative *na* (abréviation de *nat*, deux fois). On aura alors *nœ-na-tso-dœzkraib*, je cours de nouveau en pleurant. Que l'on change maintenant la conjugaison de ce verbe intransitif de la troisième en la seconde, et nous aurons un verbe transitif qui nous permettra d'incorporer en outre le pronom personnel. Exemple : *nœ-na-sœ-tso-dœ]kraib*, il me (exprimé par *sœ*) fait de nouveau courir en pleurant.

Tout en étant partiellement monosyllabiques et totalement agglutinantes, nos langues dénées sont donc essentiellement incorporantes.

Restent maintenant les langues inflexionnelles. Elles accusent une étape plus avancée dans la vie des langues et une culture intellectuelle supérieure chez eux qui les parlent. Au lieu de mots auxiliaires

9—Comme, dans la représentation glyphique des langues indiennes, chaque lettre doit se prononcer, *ai* a ici et dans les cas analogues le son de l'*i* dans le mot anglais *mile* (à peu près *aï*).

pour exprimer les relations de temps, de personne, de genre et de nombre, elles modifient certains éléments, généralement vocaliques, des mots qui existent déjà.

La flexion et l'agglutination sont ordinairement regardées comme incompatibles, et à bon droit. On n'en peut pourtant pas moins affirmer que des idiomes aussi essentiellement agglutinants que les dialectes dénés sont tout aussi parfaitement inflexionnels que le grec et le latin, du moins en ce qui est d'une partie très importante de leur grammaire, celle des conjugaisons.

Même certains noms ou adjectifs ont recours à la méthode inflexionnelle pour rendre leurs relations de nombre et de possession, ainsi que pour la transformation de l'inanimé en l'animé, ou plutôt au personnel. Ces flexions portent surtout sur des consonnes en porteur; elles n'en affectent pas moins des voyelles à l'occasion. En anglais le singulier *woman* se change en *women* pour le pluriel: nous avons là une inflexion vocalique. Comparez les mots porteurs *t'sèkbè* et *t'sèkbu*, qui ont respectivement le même sens.

Quelquefois il y a dans ce dernier dialecte inflexion consonantale en même temps que vocalique dans le même mot, ainsi que nous le voyons dans le mot *ꞁi*, chien, qui fait *s-lœk*, mon chien, au possessif. Le plus souvent, pourtant, les consonnes sont seules affectées par ces relations de possesseur à possédé. Exemples : *ꞁo*, poisson ; *s-lo*, mon poisson ; *rbé*, graissé ; *urwé*, sa graisse ; *tbeꞁ*, corbeille ; *ne-tbel*, notre corbeille.

Il y a aussi les flexions causées par le genre de l'objet dont on parle et les transformations d'un adjectif en un adverbe. Ex.: *ꞁai*, beaucoup (de choses); *ꞁan* beaucoup (de personnes) ; *ꞁat*, beaucoup de fois; *ꞁaub*, beaucoup d'espèces. Même cet adjectif modifie encore sa consonne initiale pour devenir verbe, et l'on dira, par exemple, *rbœ-llai*, ils sont nombreux, au lieu de *rbœ-ꞁai* (10).

Mais c'est dans la conjugaison des verbes dénés que s'épanouit dans toute sa pureté le caractère inflexionnel, qui a pourtant toujours été regardé comme l'indice d'une culture exceptionnelle. Qu'on en juge par le verbe suivant, dont les flexions personnelles représentent fidèlement celles d'à peu près tous les verbes porteurs :

10—Ne pas oublier que l'*l* et l'*ꞁ* représentent deux sons absolument distincts.

Porteur	Latin	Français.
œs-'ten	labor-o	Je travail-le
în-'ten	labor-as	tu travail-les
œ-'ten	labor-at	il travail-le
œt'sœ-'ten	labor-amus	nous travail-lons
œh-'ten	labor-atis	vous travail-lez
œrhœ-'ten	labor-ant	ils travail-lent
î-'ten	labor-amus ambo	nous travail-lons tous les deux (11).

Comme on le voit, l'analogie est parfaite. La seule différence consiste en ce qu'en déné la flexion porte sur la première syllabe du verbe, tandis que c'est la désinence qu'elle affecte en latin et en français.

Il n'y a pas jusqu'aux formes passives, d'ordinaire si rares dans les langues agglutinantes et incorporantes que le Dr. D.-G. Brinton ne peut s'empêcher d'en faire remarquer l'absence presque constante dans les idiomes américains (12), tandis que J -W. Powell en nie pratiquement l'existence dans les mêmes langues (13), qui ne se trouvent en déné, ou du moins en porteur, rendues par une nouvelle inflexion qui est l'équivalent de celle qui se voit en latin. Exemple :

œs-tcût	cap-io	œz-tcût	cap-ior
îḷ-tcût	cap-is	îl-tcût	cap-eris, etc.

Bien plus, dans certains cas le dialecte porteur est même plus inflexionnel que le latin, puisque parfois un simple changement de conjugaison suffit chez lui pour causer une modification de sens qui, dans la langue de Virgile et de Cicéron, ne peut résulter que de l'addition au radical d'un nouveau mot légèrement altéré qui exprime la forme transitive ou passive d'un verbe normalement neutre. Nous

11—Par ce duel on voit que le déné est encore plus inflexionnel que le latin, et celui-ci plus synthétique que le français, puisque, pour rendre la même idée, le premier n'a besoin que d'un mot, qui subit d'ailleurs une véritable flexion vocalique, à l'encontre du second qui requiert pour cela deux mots séparés, tandis que le troisième ne peut rendre cette idée sans faire usage de cinq mots distincts.

12—*Essays of an Americanist*, p. 343 ; Philadelphie, 1890.

13—*Introduction to the Study of Indian Languages*, pp. 51-52 ; Washington, 1880.

avons de ceci un exemple frappant dans le verbe porteur *rbœsna*, je vis, qui peut s'inflecter de la première en la deuxième et en la troisième conjugaisons, ainsi qu'il suit:

rhœs-na	viv-o	rhœs-na	vivi-fico	rhœz-na	vivi-ficor
rhî-na	viv-is	rhî]-na	vivi-ficas	rhîl-na	vivi-ficaris
rhœn-na	viv-it	rhœ]-na	vivi-ficat	rhœl-na	vivi-ficatur, etc.

Ici *vivifico* peut être considéré comme l'équivalent de *viv*(*um*) *facio*, je rends vivant, composé qui tient autant du procédé agglutinatif que de la méthode inflexionnelle. En porteur, une simple flexion dans les créments personnels suffit pour opérer ces changements dans le sens.

Le négatif des verbes porteurs se forme aussi par l'introduction ou la préfixation d'une certaine particule ou consonne, ainsi que d'une flexion pronominale, alors que le latin ne s'inflecte aucunement, mais se fait précéder d'un monosyllabe indépendant, tout comme dans les langues agglutinantes. Exemples : *œstcût*, *capio;]œzœstcût*, *non capio; rbœsna*, *vivo;]ozœsnœrb*, *non vivo*.

Dans ce dernier verbe porteur, on voit à première vue que même le radical *-na* est inflecté en *-nœrb* sous l'influence de l'idée négative, tandis qu'en latin ni la racine (*viv-*) ni le crément personnel (*-o*) ne subit aucune modification.

Que faut-il conclure de ce qui précède? La réponse est facile, et je laisse au Dr. Brinton le soin de la donner. "Un mélange dans les langues, surtout en ce qui est de la structure grammaticale, indique un mélange de sang", écrit-il (14). Or nous trouvons dans le déné, développées à un égal degré et non à l'état d'exceptions, deux caractéristiques contradictoires comme l'agglutination et l'inflexion. La conclusion s'impose donc pour tout homme de bonne foi que la peu-

---

14—*Races and Peoples*, p. 66 ; New York, 1890. Se basant sur la seule mythologie de la nation dénée, Petitot en vient à la même conclusion : "Que ce peuple soit mixte et composé de deux éléments hétérogènes, jadis ennemis l'un de l'autre, mais fusionnés ensemble, et que ces éléments divers aient uni en une seule croyance leur contingent de souvenirs, c'est ce dont il est impossible de douter", assure-t-il. ("Six Légendes américaines identifiées à l'Histoire de Moïse et du Peuple hébreu", pp. 649-50 ; Paris, 1877).

plade qui le parle doit avoir été composée à l'origine, ou au cours de son évolution nationale, d'éléments plus ou moins disparates (15).

15—On a beaucoup écrit sur l'origine du langage, comme si l'on ne devait faire aucun cas du récit biblique, qui donne à entendre que le Créateur de l'homme est en même temps l'auteur de sa première langue. Les prétendus esprits forts qui se croient trop au-dessus des "fables" de la bible pour y ajouter foi ont même été jusqu'à se forger de toutes pièces un homme primitif, qui aurait été dépourvu de la faculté de parler, et qu'ils ont pour cette raison doté sans rire d'un nom scientifique (?), *homo alalus*. Je sais que la plupart des savants modernes rejettent le mythe de cet ancêtre muet du genre humain; mais il me semble que disserter sur l'origine du langage et s'efforcer de l'expliquer d'une manière naturelle revient à admettre un homme privé au principe de la faculté de rendre sa pensée par des sons articulés. Autre chose est de traiter de l'évolution des langues à travers les siècles et autre chose de nous faire assister à leur formation pénible et raisonnée par le seul effort de l'intelligence humaine. E. Renan prétend qu'il "est impossible d'admettre en aucune mesure la révélation du langage comme l'entendait M. de Bonald" ("De l'Origine du Langage", p. 8) ce qui ne l'empêche pas d'envisager huit pages plus loin "le langage comme formé d'un seul coup et comme sorti instantanément du génie de chaque race". C'est-à-dire que, tout en refusant de croire au miracle de la révélation d'une langue, il n'a aucune difficulté à admettre la création instantanée de plusieurs.

Une des théories les plus en vogue à ce sujet consiste à prendre le langage primitif de l'homme pour une série d'onomatopées. L'onomatopée, dit encore Renan, est la loi du langage primitif, et l'on a été jusqu'à écrire un livre en règle pour tout ramener à l'onomatopée—non pas seulement les noms d'êtres vivants créés par imitation du cri qu'ils émettent, mais même des idées aussi métaphysiques que possible (De Goddes-Liancourt et Frédéric Pincott, *Primitive and Universal Laws of the Formation and Development of Language : a rational and inductive System founded on the natural Basis of Onomatops;* Londres, 1874). Sans admettre à ce propos la dixième partie des assertions de ces enthousiastes, on ne saurait nier que chaque langue renferme un certain nombre d'onomatopées. Le français a, par exemple, trictrac, coucou, glouglou, cliquetis, flouflou, etc., et l'anglais *whip-poor-will, chicadee, bobolink, bow-wow, splash*, etc.

Or si la prétention de Renan et Cie que l'onomatopée est à la base de toutes les langues primitives est correcte, il nous faudra considérer le déné comme un idiome avec un passé bien lointain, comme une langue bien ancienne—alors que nous avons vu Chamberlain nous déclarer que les dialectes américains sont plus jeunes que les peuples qui les parlent. Car le déné est si pauvre en onomatopées que je ne connais pas un seul substantif porteur dont on puisse attribuer la formation à ce procédé linguistique. La seule partie du discours où il paraisse être en jeu est celle des verbes qui expriment le bruit produit par l'homme ou le cri émis par un animal. Ainsi le mot pour fumer la pipe est *œs-'tœt*, et la racine *-'tœt* dénote le bruit des lèvres qui accompagne cette opération. Il en est ainsi des désinences radicales de verbes imitatifs comme *tœlmuh*, il hulule ; *tœlkrar*, il croasse; *tœl-rwau*, il aboie (comme un dogue), etc., lesquelles ont pour but de reproduire le cri du hibou, du corbeau et du chien respectivement.

———

CHAPITRE XVIII

LES JUIFS EN ASIE ORIENTALE

Non seulement l'origine asiatique de nos Indiens, mais la pluralité des éléments qui contribuèrent à la formation de la souche dont ils sont descendus, sont donc des données qui doivent désormais être considérées comme acquises à la science ethnologique. Ce dernier point reçoit encore comme une espèce de confirmation dans le fait qu'une légende nationale ayant cours chez la plupart des tribus dénées, surtout parmi les Flancs-de-Chien, leur assigne une origine semi-canine (1). Il n'est pourtant que juste d'ajouter que ce mythe est aussi connu des Esquimaux de l'Extrême Nord-Ouest du continent américain, qui l'ont peut-être emprunté à leurs voisins du sud. Nous lisons aussi dans le iécit du voyage que fit en Tartarie le Frère Jean du Plan Carpin :

"Comme les Tartares se retiroient par les déserts, ils vinrent, à ce qu'on dit, à un certain pays où ils trouvèrent des monstres ayant la ressemblance de femme, et comme ils leur demandèrent par divers interprètes où étoient les hommes de cette terre là, elles répondoient que toutes les femmes qui naissoient en ce pays là avoient forme humaine, mais les hommes figures de chien" (2).

Cette idée d'une nation cynanthrope paraît donc trop répandue pour pouvoir servir de base à un argument sérieux, à moins pourtant que nous ne la regardions comme originaire du continent asiatique, dans lequel cas elle viendrait encore ajouter au nombre des similarités que j'ai déjà signalées.

1—Voir mes *Three Carrier Myths* (*Trans. Can. Inst.*, vol. V., pp. 28 *et seq.*); Petitot, "Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest", pp. 301 *et seq.*; Hearne, *A Journey from Prince of Wales' Fort*, p. 342 ; Franklin, *Narrative of a Second Expedition to the Shores of The Polar Sea*, p. 294, etc.

2—*Apud* Bergeron, "Voyages autour du Monde en Tartarie et en Chine", p. 177.

Le troisième point qui me reste à mettre en lumière est le voisinage ou commerce, à une époque antérieure à leur passage en Amérique, et peut-être même quelque mélange de sang comme résultat d'alliances matrimoniales, des ancêtres de nos Dénés avec des populations soit juives, soit judaïzantes.

J'ai conscience d'aborder ici un terrain assez glissant, qui a déjà fait tomber nombre d'explorateurs, de m'aventurer sur un sable mouvant qui peut devenir fatal au chercheur assez peu avisé pour le parcourir les yeux fermés et sans les accessoires nécessaires pour l'empêcher de s'enliser. Nous nous tiendrons donc bien éveillés, réprimerons promptement toute tentative d'enthousiasme, et aurons soin de contrôler sévèrement toutes les données que peuvent nous offrir, à ce sujet, l'histoire et la sociologie.

En d'autres termes, après avoir passé en revue, comme nous l'avons fait dans les chapitres précédents, des particularités et produit des arguments qui ne peuvent qu'engendrer la certitude, nous allons maintenant en attaquer d'autres qui, tout en paraissant de prime abord aussi probants, ne peuvent guère avoir pour résultat qu'une probabilité plus ou moins grande, étant donné certaines circonstances dont il sera fait mention en temps et lieu. Puisque nous en sommes à la question de l'origine de nos Dénés d'Amérique, autant épuiser de suite tout ce qui peut contribuer à mener notre étude à bonne fin.

L'émiettement du peuple juif par suite de ses déportations et captivités successives, puis en conséquence de ses instincts instables et mercantiles, est une chose connue de tout le monde. Chacun sait, en effet, que ce n'est pas seulement depuis qu'il est devenu déicide qu'il est disséminé sur presque toute la surface du globe. Sa première dispersion date de l'an 719 avant Jésus-Christ, alors que Salmanazar, roi d'Assyrie, s'empara de la Samarie, et en transporta les habitants jusque dans les plus lointains villages de la Médie. Plus tard, en 676 avant l'ère chrétienne, Assaraddon dispersa en Asie les habitants des royaumes de Syrie et d'Israël. Les Juifs se trouvèrent par le fait éparpillés en Perse, en Médie et dans les lointaines provinces de l'Orient.

Enfin, en 606, commença la grande captivité de Babylone, sous Nabuchodonozor. La majeure partie de la nation juive, c'est-à-dire

les dix tribus d'Israël, fut alors déportée loin de la Palestine, dans une terre étrangère où ses membres infidèles eurent le loisir de déplorer leurs égarements et de pleurer au souvenir de la patrie perdue.

De la Babylonie, les fils de Jacob se répandirent graduellement, comme un flot lent mais irrésistible, jusqu'aux Indes, au Thibet et même en Chine, emportant avec eux leurs livres sacrés et s'attachant d'autant plus à l'observance de leurs us et coutumes qu'ils se trouvaient plus malheureux pour les avoir négligés au pays de leurs ancêtres (3).

De plus, il est notoire que lorsque Cyrus permit à ceux qui étaient restés en Babylonie et en Chaldée de retourner à la terre qu'ils tenaient de Dieu même, un grand nombre d'entre eux refusèrent de profiter de cette faveur, pour ne point perdre les biens et propriétés qu'ils avaient acquis chez les étrangers. Josèphe et d'autres historiens attestent ce refus (4).

D'autres, en grand nombre, se dirigèrent plutôt du côté opposé, et, quelque deux cents ans après le commencement de la captivité de Babylone, la race juive avait des représentants sur presque tous les points de l'Asie alors connue, ainsi que nous l'apprennent divers passages de l'histoire d'Esther telle que rapportée par l'historien Josèphe. D'après lui, Aman aurait dit au roi Assuérus :

"Il y a une certaine méchante nation qui est dispersée sur toute la terre habitable sous votre domination: race distincte de toutes les autres, insociable et ennemie de votre peuple et de tout le monde par ses manières et ses observances" (5).

Selon le même auteur, Assuérus dit dans son édit de proscription : "Il y a une méchante nation entremêlée avec le genre humain tout entier" (6), c'est-à-dire la nation juive.

Même telle que nous la trouvons dans les livres saints, l'histoire d'Esther nous fournit une preuve de la diffusion des Israélites en Orient dès cette époque, par suite d'une déportation en masse qui les

---

3—Selon un auteur moderne, "les Juifs rapportent que les dix tribus furent déportées non seulement en Médie et en Perse, mais encore dans les régions septentrionales au-delà du Bosphore" (Cf. E. Boudinot, *A Star in the West*, pp. 36, 67 ; Trenton, 1816).
4—Josèphe, *Antiquities of the Jews*, *lib.* XI, *c.* I.
5—*Ibid.*, *lib.* XI, *c.* VI.
6—*Ibid.*, *ibid.*

rejeta jusqu'aux confins de la Médie, c'est-à-dire sur les bords de mer Caspienne. L'empire d'Assuérus était immense, puisqu'il ne comprenait pas moins de cent vingt-sept provinces. Or le livre d'Esther nous apprend que les enfants d'Israël étaient "dispersés dans chacune de ces provinces" (7), au point que, pour se venger du mal que leur avait voulu le premier ministre Aman, ils purent massacrer pas moins de 75,000 personnes (8), sans compter celles qu'ils tuèrent à la capitale.

Aussi ne saurait-on être surpris d'entendre Strabon, contemporain de Pompée et de César, déclarer que de son temps "les Juifs étaient disséminés dans toutes les villes et qu'il n'était pas facile de trouver un endroit de la terre qui ne les avait point reçus et où ils ne s'étaient point établis" (9).

Quoi d'étonnant après cela que leurs croyances, leurs manières et coutumes aient fini par faire impression, surtout sur les peuples barbares que n'atteignait point la civilisation plus ou moins embryonnaire, mais fort prétentieuse, des empires historiques de l'Asie occidentale?

Car il paraît bien certain que, au cours de leurs incessantes pérégrinations, les fils de Jacob franchirent réellement les frontières septentrionales et occidentales des princes qui les avaient transplantés, pour pénétrer dans ce qui était alors une *ultima Thule*, terre inconnue des peuples civilisés, je veux dire ces immenses régions qui se nomment aujourd'hui le Thibet, la Chine, les Indes et même —peut-être surtout—la Tartarie. La Bible et l'historien Josèphe le donnent assez clairement à entendre pour quelques-uns de ces pays, et Sulpice Sévère, qui écrivait vers l'an 400 de notre ère, dit formellement que "les dix tribus dispersées parmi les Parthes, les Mèdes, les Indiens et les Ethiopiens ne retournèrent jamais jouir de leur antique héritage, mais sont sujets au sceptre de princes barbares" (10).

Or la Parthie se trouvait juste au sud-est de la mer Caspienne, qui en recevait les cours d'eau. De là, les uns se dirigeant vers le

---

7—Esther, III, 8.
8—*Ibid.*, IX, 16.
9—Cf., Huc, *Christianity in China*, vol., I, pp. 8, 9.
10—*Lib.* II, *c.* XVI, p. 321.

sud-est gagnèrent les Indes, où on les trouvait encore du temps de l'historien latin, tandis que d'autres caravanes plus nombreuses prenaient insensiblement le chemin du nord-est, et pénétraient avec le temps au Thibet, en Chine et en Tartarie. Quelques faits incontestés vont le prouver.

D'abord en ce qui est du sud. En 1848, des députés furent envoyés à la recherche des tribus perdues et constatèrent, dit le *Jewisb Cbronicle* de l'époque, la présence de 400,000 Juifs dans les Indes orientales, à vingt journées de Sangala. "On signale", dit le *Judische Presse* d'avril 1885, "une population juive importante à Merv, dans le Turkhestan, et à Saraks, qui est le point d'appui de l'armée russe. La plupart sont originaires de la Perse et de l'Afghanistan" (11).

Sur la côte de Malabar se trouve aussi une colonie de Juifs, divisés en blancs et en noirs, qui paraît d'origine plus récente, bien qu'elle date considérablement d'avant le moyen âge. Un grand nombre de descendants des dix tribus paraissent en outre s'être rendus jusqu'en Cochin-Chine (12).

En ce qui est des contrées asiatiques simplement à l'est de l'antique Médie, nous pouvons commencer par le Thibet. Un Russe de bonne famille, le prince Galitzin, de retour d'un voyage dans une partie inexplorée de ce mystérieux pays, décrivait en 1893 une scène dont il avait été témoin oculaire, et à laquelle il avait même partiellement participé, laquelle ne pouvait que rattacher ceux de la région qui en avaient été les acteurs aux enfants d'Israël. Je traduis le récit qu'il en fit alors pour un journal de la Colombie Britannique.

"A mon arrivée dans un certain campement, les gens célébraient une fête religieuse, et je fus juste à temps pour voir "l'esprit du mal" chassé dans le désert sous la forme d'un bouc sauvage. L'animal avait au préalable été pris par les prêtres, qui s'étaient mis à exorciser tous les esprits mauvais dont la population était possédée. Faisant de leur légion une espèce d'esprit composé, ils chassèrent ce démon multiple dans le corps de l'infortuné capricorne ; puis tous les habitants du village se répandirent au dehors, et, armés

---

11—Cf. "La France juive", par Ed. Drumont, vol. I, pp. 45-46 de la 118e édition.
12—Perlmann, *Tbe History of tbe Jews in Cbina*, p. 29; Londres, 1913

de bâtons et de pierres, ils firent prendre au bouc le chemin du désert.

"Le mal une fois disparu, ils se trouvaient sans péché et en état d'assister à la "Pâque". J'étais l'un deux, en habit thibétain. La figure des convives était pâle, sous l'influence d'une émotion religieuse comprimée. Tous étaient silencieux comme la tombe.

"Soudain, un prêtre s'élança vers un agneau qui gisait, gigotant dans de vains efforts pour s'échapper, sur la table où il était garrotté et lui coupa la gorge. En même temps, les convives se levèrent précipitamment en poussant un étrange cri perçant. Ils ramassèrent le sang dans des vases, et, se précipitant hors de la salle à manger, barbouillèrent la porte de chaque tente du camp avec le sang encore chaud de l'animal qu'on venait d'immoler" (13).

Il convient de mettre en regard de cette scène tout hébraïque le fait qu'un certain Thomas Maning, qui visita Lhassa, soutient que la physionomie des Thibétains est plutôt juive que mongole (14). On sait aussi que leur religion est monothéistique.

Quant à la Chine, il paraîtrait que les Juifs la connaissaient dès le temps des prophètes, et l'on croit assez généralement que c'est aux Chinois qu'Isaïe fait allusion lorsqu'il dit : "Voilà qu'ils viendront de loin, du nord et de l'ouest ainsi que du pays des *Sinim*" (15).

La première date enregistrée par l'histoire précise comme étant celle de l'établissement d'une colonie juive autonome en Chine correspond à environ un siècle avant Jésus-Christ; mais cela ne veut nullement dire qu'il n'y ait pas eu de Juifs auparavant dans cet immense pays. C'était sous la dynastie des Khar, et les nouveaux arrivés avaient presque atteint l'extrémité orientale du continent asiatique, puisque, parmi les villes où ils dressèrent leur tente, fut celle de Péking. Ils étaient arrivés dans cette région au nombre de 70 familles, formant un groupe dont les membres portaient le même nom.

Une autre colonie juive bien connue fut celle de Kai-Fung-Fou, qui s'établit dans cette ville sous la dynastie de Han, entre 38 et

---

13—Victoria *Colonist*, 15 septembre 1893.
14—Perlmann, *op. cit.*
15—Is., XLIX, 12.

76 après Jésus-Christ. Des tablettes ou monuments lapidaires, avec des inscriptions qui étaient des professions de foi implicites en même temps que des mémoriaux historiques, éclaircissent un tant soit peu les origines de cette colonie.

Mais ce ne sont là que des cas isolés, qui ne donnent pas une idée exacte du nombre d'Israélites qui, après les captivités nationales, passèrent en Chine. Un petit ouvrage récent par un Juif, *The History of the Jews in China,* prétend qu'un "grand nombre de Juifs" florissaient autrefois en Chine, mais ont fini par être assimilés par les aborigènes (16), les premiers habitants du sol. Cette population ne dut pourtant pas disparaître comme unité ethnique sans laisser à ses descendants, et par eux à leurs voisins hétérogènes, quelques traces de ses us et coutumes, ainsi que de ses notions religieuses.

Un autre livre, *Ancient Account of India and China by two Mohammedan Travellers who went there in the Ninth Century,* déclare que, de temps immémorial, on trouvait des Juifs en Chine. Plusieurs attribuent à leurs instincts mercantiles leur présence dans un pays si éloigné même du lieu de leur première déportation et quelques-uns vont même jusqu'à leur donner crédit de l'importation de la soie en Chine (17).

Les deux voyageurs ci-dessus mentionnés assurent que non seulement ces Juifs étaient établis là depuis fort longtemps, mais qu'ils étaient nombreux et jouissaient d'une grande influence sur la population aborigène. Ils disent même que sur les cent ou cent vingt mille victimes de la révolte de Bai-Tchou, un grand nombre étaient des Juifs qui s'étaient établis dans la région pour des fins commerciales (18). Ce massacre est probablement le même que celui de 878, qui eut lieu alors que la population de Kahn-Fou ayant fermé les portes de cette ville à Hoang-Tchao, fondateur d'une dynastie chinoise, elle fut assiégée pendant longtemps; puis, ayant fini par être prise, ses habitants furent passés au fil de l'épée.

16—Perlmann, p. 54.

17—Un auteur du nom de Basnage rapporte dans son Histoire universelle moderne qu'il trouva à Thèbes 2,000 Juifs occupés à fabriquer la soie et à la teindre.

18—Cf. *Encyclopedia of Religion and Ethics,* article : *China (Jews in).*

C'était avant la conquête de la Chine par les Mongoles, ou Tartares. Or du temps de Genghis-Khan, le fameux empereur qui fut le véritable fondateur de cette puissance qui devait bientôt faire trembler les nations les plus intrépides, les Juifs étaient assez nombreux et assez influents parmi ses hordes barbares pour faire du prosélytisme. Nous lisons, en effet, dans l'une de ses biographies, écrite il y a quelque deux cents ans, que "quelques-uns de ses propres enfants, comme aussi certains princes du sang, étaient chrétiens, tandis que d'autres faisaient profession de judaïsme ou de mahométanisme" (19).

Ceci, qu'on veuille bien le remarquer, nous amène jusque sur les grandes plaines herbeuses de la Tartarie et de la Sibérie.

Genghis-Khan, qui vécut de 1154 à 1227, commença la conquête de la Chine ; mais ce fut son petit-fils, Kublai-Khan, qui la compléta. Or on lit que les Juifs et les Mahométans de son armée avaient l'habitude de rire des chrétiens avec lesquels ils venaient en contact, ce qui donne clairement à entendre que les premiers étaient alors assez nombreux pour n'avoir pas peur de s'affirmer. Les loups ne hurlent qu'en troupe. Ce fut au point que les Tartares en vinrent à se glorifier de leur descendance israélite, et l'on assure même que le fameux conquérant Tamerlan (1336-1405) prétendait appartenir à la tribu de Dan (20) !

Après cela il n'y a pas lieu de s'étonner qu'un auteur comme Ortelius ait vu dans les Tartares les propres descendants des dix tribus d'Israël (21). Un assez grand nombre d'autres écrivains ont partagé son opinion, du moins en ce qui est des hautes classes parmi eux.

On assure, en effet, qu'une partie des Juifs déportés en Médie, ou de leurs descendants, s'établirent parmi les Tartares de Chazar, dont ils formèrent la haute noblesse, à tel point que tous les khans de ce pays étaient choisis exclusivement parmi la postérité des Juifs (22).

S'il faut en croire Forster, "le reste des dix tribus émigra au travers de la Médie et de la Perse dans la direction de la Tartarie

19—Petis de la Croix, senior, *The History of Genghizcan the Great*, p. 80.
20—E. Boudinot, *A Star in the West*, p. 65.
21—Cf. Boudinot, *ibid.*, p. 66.
22—Cf. *Chinese Recorder*, Shanghai, 1885 ; vol. XVI, p. 47.

chinoise, et les tribus de Siméon, Ephraïm et Manassès sont, dit-on, établies dans le pays des Tartares de Chazar, où elles devinrent de féroces nomades, renommés pour leurs chevaux et redoutés pour leur esprit belliqueux. De plus, la famille royale de cette grande tribu tartare était composée de Juifs, et le chagan, ou roi des Chazars, était toujours pris dans ce clan juif" (23).

Quoiqu'il en soit, trois points historiques, qu'il ne faut pas oublier, ne sauraient être révoqués en doute. Premièrement, les dix tribus d'Israël furent déportées en Médie et en Chaldée ; deuxièmement, elles ne se trouvent plus dans ces pays, dont les habitants actuels n'ont rien de commun avec la postérité de Jacob, et, en troisième lieu, ces tribus ne retournèrent point en Judée.

Que sont-elles devenues? Où allèrent-elles? Où trouver aujourd'hui leurs descendants? A l'époque de leur captivité, au commencement de leur exil, elles devaient compter plussieurs millions d'hommes (24), et, par ailleurs, elles n'ont pu ni se fondre, ni disparaître jusqu'au dernier, sans que l'histoire ait enregistré le fait, par suite d'une catastrophe dont l'effet aurait été foudroyant. On ne lit pas non plus qu'elles aient jamais été englouties sous terre. Leur postérité, homogène ou amalgamée avec des peuples étrangers, doit donc se trouver aujourd'hui, en très grand nombre, sur quelque point du globe. Où est-elle?

Tous les auteurs, d'accord avec des traditions respectables, nous assurent que les Israélites se répandirent graduellement vers l'est et le nord-est du siège de leur déportation, c'est-à-dire, au moins en partie, du côté des régions occupées aujourd'hui par les Tartares et tribus congénères. Il paraît fort probable qu'ils finirent par se fusionner avec ces barbares, d'autant plus que le Père de l'Histoire, Hérodote, nous apprend que les Scythes—ainsi qu'on appelait communément les Tartares avant l'an 1227 de notre ère—conquirent l'empire des Mèdes, dans la Haute Asie, peu après l'expulsion de la Palestine des derniers restes des dix tribus d'Israël (25).

23—*Ibid.*

24—Du temps de Jéroboam, roi d'Israël, les deux seules tribus et demie établies à l'est du Jourdain ne comptaient pas moins de "huit cent mille hommes qui étaient aussi choisis et très vaillants pour la guerre" (II Par., XIII, 3).

25—Her., *lib.* I, *c.* CLVII; Prideaux, I, 25-356.

Cet amalgame, cette fusion totale ou partielle, expliquent suffisamment les caractéristiques et observances israélites que plusieurs auteurs ont remarquées chez les Tartares, et qui persistaient même après qu'un genre de vie tout nouveau, conséquence d'un milieu bien différent de celui où s'étaient mus leurs pères, fût venu altérer notablement et leur langue et leur sociologie (26).

D'un autre côté, et par ricochet, ces particularités sociologiques ne purent manquer de laisser leur empreinte sur les peuplades, originaires de la Sibérie, que nous avons retrouvées dans l'Amérique du Nord sous le nom de Dénés. Et voilà pourquoi j'ai cru pouvoir affirmer que les ancêtres de nos Indiens furent probablement, à une époque éloignée, en contact avec des peuples juifs ou judaïzants, dont ils durent inévitablement subir l'influence. Au commerce journalier de deux races, quelque chose de la race supérieure se déteint toujours sur celle qui, consciente de son infériorité, croit se relever en copiant. Reste maintenant à savoir en quoi consista dans notre cas cette influence, et jusqu'à quel point les ancêtres de nos Dénés s'approprièrent la sociologie des Tartares et congénères, déjà modifiée par l'apport de l'élément juif dans leurs rangs (27).

26—Parlant d'une colonie juive, probablement d'origine récente, qui, par extraordinaire, s'adonnait à la culture de la terre en Sibérie, le commerçant-voyageur, sir Georges Simpson, remarque l'influence du milieu, l'effet de ses nouvelles occupations sur le physique de ses membres. "Bien que ces cultivateurs aient gardé leurs traits héréditaires", écrit-il, "cependant, malgré le résultat ordinaire du travail des champs, ils avaient échangé le teint basané et les cheveux noirs de leur race contre une peau blanche et une chevelure de couleur claire" (*An Overland Journey round the World*, vol. II, p. 47).

On sait par ailleurs que, sous l'influence du climat et de la population avec laquelle ils se trouvent mêlés, les Juifs se sont divisés avec le temps en deux types distincts : les Juifs à teint foncé, communément appelés Juifs portugais, et les Juifs dits allemands, qui ont le teint clair des peuples (allemand, autrichien, russe, etc.) parmi lesquels ils se sont établis.

27—J'ai omis à dessein de mentionner dans ce chapitre un argument fort en honneur parmi les partisans de l'origine hébraïque de nos Indiens, théorie qui, comme on doit maintenant le comprendre, n'a presque rien de commun avec la mienne. Je veux parler de la vision d'Esdras, telle que rapportée dans certaines éditions de la Bible au chapitre XIII du second livre de cet auteur. Comme cette vision et son explication sont regardées comme aprocryphes par l'Eglise, et que leur récit date probablement de plus de cent ans après Notre Seigneur, j'ai peine à comprendre comment on pourrait leur attacher la moindre importance au point de vue ethnologique. Un incident si peu frappant rapporté plusieurs centaines d'années après l'époque où il est supposé avoir eu lieu ne saurait être bien authentique.

CHAPITRE XIX

COUTUMES JUIVES CHEZ LES DÉNÉS

Pour mieux se rendre compte de la marche des coutumes juives de l'ouest à l'est, d'un continent à l'autre, et bien que les peuplades dont la sociologie en fut affectée aient pu se transporter en masse d'Asie en Amérique sans laisser de représentants après elles, il peut être bon d'examiner si quelques-unes de ces coutumes ne sont point restées en Asie orientale bien des siècles après l'émigration de ceux que nous appelons aujourd'hui Dénés.

Nous commencerons par une pratique d'autant plus importante pour l'ethnographe, malgré son insignifiance apparente, qu'elle est d'origine exclusivement hébraïque. Nous lisons au verset 10 du dix-neuvième chapitre du Lévitique: "Tu ne porteras point un habit tissu de deux sortes" de matériaux, c'est-à-dire, comme les Juifs l'ont toujours compris, un habit fait à la fois de substance animale et d'un composé végétal. Du reste, le même précepte se retrouve au Deutéronome (1) dans des termes plus explicites: "Tu ne porteras point", y est-il dit, "un habit tissu en même temps de laine et de lin".

On peut donner deux explications de cette prohibition. D'après l'historien Josèphe (2), elle ne s'appliquait qu'au peuple, et avait pour but d'en distinguer les prêtres auxquels le port de vêtements faits de ces deux matières était partiellement permis. Comme cet auteur était lui-même de la caste sacerdotale, on peut raisonnablement présumer qu'il connaissait la raison d'être de cette restriction.

1—*Deut.*, XXII, 11.
2—"Antiquités des Juifs", *lib.* IV. 11, *c.* VIII.

De plus, le Talmud nous apprend que les prêtres juifs avaient la permission de porter un habit, ou une partie de l'habit, la ceinture, fait du mélange défendu aux autres.

Mais un autre auteur, Maimonides, assure que le motif réel de la prohibition mosaïque était d'inspirer aux Juifs de l'horreur pour les rites païens et leurs fauteurs, en les empêchant d'imiter les prêtres des gentils qui avaient l'habitude de combiner les matières susmentionnées dans la composition de leurs vêtements.

Quoi qu'il en soit de cette particularité aussi significative qu'apparemment insignifiante de la technologie hébraïque, il est pour le moins très intéressant de la retrouver en Chine et même, dit-on, au Thibet. En ce qui est du premier pays, un Juif intelligent, qui la reconnaissait comme caractéristique de sa race, voulut en apprendre la raison de ceux qui l'avaient adoptée. Tout ce qu'il put obtenir des Chinois fut : "Nous ne portons point d'habits faits à la fois de substances animales et végétales. Telle est notre coutume." Pour ces routiniers typiques, une coutume nationale ou dont l'origine se perd dans la nuit des temps est chose sacrée. Toute explication devient dès lors superflue.

Je tiens ces détails du petit ouvrage (3) de Perlmann déjà mentionné. Un auteur moins récent signalait aussi cette étrange restriction il y a quelque soixante-quinze ans. Il écrivait alors :

"Un drapier en gros de Stockport apporta récemment des échantillons d'une étoffe de coton et de laine à un commerçant dans la même ligne demeurant à Leeds. Ce dernier n'en ayant pas besoin et remarquant que les couleurs de ces draperies allaient surtout au goût des Asiatiques, suggéra de les expédier en Chine. On lui répondit: "Elles y ont déjà été et on les y a vendues avec un bon profit;
" mais au bout de quelques jours, les marchands de Hong-Kong
" les ont renvoyées, déclarant qu'il était contraire à leur religion de
" tisser ensemble pour les porter des matières d'origine animale et
" végétale" (4).

Rien de plus clair, par conséquent: chez les Chinois comme chez les Juifs, cette prohibition est affaire de religion.

3—*The History of the Jews in China.*
4—James Finn, *The Jews in China ;* Londres, 1843.

Une autre observance autrement importante au point de vue sociologique dont nous pouvons faire remonter l'origine aux prescriptions du code mosaïque, est celle du lévirat. "Quand", dit la loi des Juifs, "des frères habitent ensemble et que l'un d'eux meurt sans enfants, la femme du défunt ne se mariera point à un autre; mais son frère la prendra et suscitera de la postérité à son frère" (5). Or nous retrouvons aussi cette pratique en Chine, du moins dans certaines provinces comme celles du Honan et du Kiansu. Elle est également suivie, au moins partiellement, dans d'autres provinces du Céleste empire. Comme la colonie juive de Kai-Fung, que nous avons déjà mentionnée, se trouve dans celle du Honan, il ne peut y avoir de présomption à attribuer cette coutume à l'influence des étrangers de la race de Jacob.

D'un autre côté, comme elle a été abolie par les Talmudistes, sa présence en Chine est en elle-même un preuve assez plausible que la dite colonie est assez ancienne.

Cette même institution du lévirat, c'est-à-dire la coutume de prendre pour épouse la veuve de son frère, est aussi en vigueur parmi les Mongols, au dire de l'écrivain du Halde (6). Je sais qu'on la rencontre même ailleurs dans des régions à l'abri de toute influence hébraïque, où elle eut probablement pour origine certaines nécessités d'ordre économique. Néanmoins, le fait que, dans l'Asie orientale, elle fleurit surtout là où se trouvaient encore les descendants d'Israël, crée une forte présomption qu'elle est due à l'influence de ceux-ci.

Nous avons également vu des Juifs, et selon toute apparence en très grand nombre, parmi les Tartares. Il est donc naturel de remarquer la même pratique dans la société de ces nomades invétérés. "Les jeunes frères sont tenus d'épouser la femme de leur frère aîné mort", rapporte à leur propos le Frère Jean du Plan Carpin (7). Il y a même plus; cette coutume était si ancrée dans leurs habitudes, qu'ils allèrent jusqu'à forcer des Européens à la suivre.

"Il arriva", écrit le même voyageur, "que comme nous étions en ce pays-là, un certain André, duc de Sarvogle en Russie, étant

---

5—*Deut.* XXV, 5
6—"Description de la Chine et de la Tartarie chinoise", vol. IV.
7—Bergeron, p. 155.

accusé devant Bathy de tirer des chevaux de Tartarie pour les vendre ailleurs, bien qu'on ne pût le prouver contre lui, ne laissa pas d'être mis à mort. Son jeune frère, ayant appris cela, vint avec la veuve du mort vers ce Bathy, pour le supplier de ne leur ôter point leurs terres et seigneuries ; mais l'autre dit qu'il était raisonnable que ce frère prît en mariage la femme de son frère. Il commanda en même temps à la veuve de le prendre pour son mari, suivant la coutume des Tartares. Mais ce frère protesta qu'il aimoit mieux mourir que de faire rien contre sa loi; toutefois Bathy la lui fit prendre par force" (8).

On rencontre la même coutume jusque sur les tundras des Yakoutes, ces parents des Tartares dont nous avons eu si souvent l'occasion de parler au cours de ce travail. "Si un frère aîné meurt, ses femmes deviennent la propriété du plus jeune", écrit à ce sujet Martin Sauer (9), qui nous les montre ainsi comme accomplissant à leur insu les prescriptions de la loi mosaïque. Nous devons donc nous attendre à trouver la même pratique parmi les aborigènes d'Amérique.

Or, avant l'arrivée des missionnaires, une coutume identique florissait effectivement parmi nos Dénés, et même chez la grande majorité des indigènes de l'Amérique. C'est un fait bien connu des Indianologues, et il y a 27 ans que je le notai moi-même lorsque j'écrivis de mes anciennes ouailles : "Dans le cas de la veuve d'un frère, les Dénés la traitaient en conformité avec la loi judaïque" (10).

C'est surtout en ce qui est de la femme considérée comme jeune fille, épouse, mère et veuve, que la sociologie de nos Indiens rappelle celle des Juifs. Avant d'en donner d'autres preuves, certaines remarques d'ordre sociologico-philologique peuvent trouver place ici.

Une étude approfondie de l'Ancien Testament ne peut manquer de révéler l'étroite connexion qu'il y avait chez les Juifs entre le chant ou la musique instrumentale, et soit l'inspiration divine, soit la possession diabolique. Ainsi nous voyons David jouer de la harpe pour faire rentrer dans ses sens le roi Saül tourmenté par l'exprit mauvais (11). De même, lorsque les trois rois d'Israël, de Juda et d'Edom,

---

8—*Ibid.*, p. 160.
9—*Op. cit.*, pp. 129-30.
10—*The Western Dénés*, p. 120.
11—I *Reg.*, XVI, 23.

partis en guerre contre Moab, demandent à Elisée de l'eau pour leurs armées menacées de mourir de soif, le prophète, pour s'attirer l'inspiration divine, fait venir un musicien, et, dit le texte sacré, pendant que celui-ci "jouait, la main du Seigneur vint sur lui" (le prophète), et il se mit à parler au nom de la Divinité (12).

Pour les races dégénérées de l'Amérique du Nord, la magie a remplacé l'inspiration d'en-haut, et le chaman est la contrefaçon des prophètes d'Israël. Comme eux il opère au son des instruments de musique, et le pouvoir surnaturel dont il se dit en possession, la magie, ne se désigne pas d'un autre nom que celui qui dénote le chant. *Cœn*, en effet, a le double sens de chant et de magie en déné. Pour nos Indiens, ces deux idées sont plus que corrélatives; elles s'expriment absolument de la même manière. A leurs yeux, le chaman est possédé d'un esprit, et quiconque jouit de pouvoirs magiques est un *tœyœn*, c'est-à-dire quelqu'un qui "chante"—de la racine *yœn*, qui n'est autre que le possessif du mot *cœn*, chant.

Si l'on y réfléchit, on verra, je crois, dans cette circonstance un point de similarité réelle entre les notions psychiques des Juifs et celles des Dénés. On pourrait y ajouter le fait que les uns et les autres comptaient les jours par chaque retour des ténèbres, et que Juifs et Dénés s'accordent à appeler du même nom le soleil et la lune, les différenciant, lorsque c'est nécessaire, uniquement par la mention du jour ou de la nuit: astre du jour, astre de la nuit (*tzen-is uza, œltzis uza*, en porteur).

Qu'en est-il de leurs langues en tant que langues, ou aggrégats de mots? Avec une certaine dose de bonne volonté, on pourrait trouver une assez forte ressemblance entre l'hébreu *bèten*, ventre, et le porteur *pœt*, qui a la même signification; le *s'bear* et le *sa'barab* des Juifs et le *tˢira* des Dénés, qui veulent tous dire cheveux; le *cémèc* des premiers et le *sœm* des seconds, qui rendent respectivement les idées de soleil et d'étoile; *corèc* et *cœreb*, racine; *bèz* et *tsèz*, bois de chauffage. Mais ce ne sont là apparemment que des analogies fortuites, ou, dans tous les cas, trop peu nombreuses pour tirer à conséquence.

L'identité de certaines manières de parler des anciens Hébreux avec la phraséologie des Porteurs aurait, à mon avis, beaucoup

12—IV *R*r., III, 15.

plus d'importance au point de vue ethnologique. Ainsi les Juifs avaient, et ont conservé, un terme collectif, ou plutôt pluriel, *Goim*, pour désigner toutes les nations ethniquement étrangères à la leur. Il en est de même des Dénés, qui appellent *Œnna*, *Œtna*, *Atna*, etc., selon la tribu, tout peuple aborigène qui n'appartient point à leur race. Pour les uns comme pour les autres, ces parents que nous désignons sous le nom de cousins sont des frères et en portent le nom. Le porteur *'teinanzin* a également le double sens de l'hébreu *iadba'b* (latin *cognovit*).

Un Déné qui veut solliciter une faveur et prévoit que vous serez tenté de ne pas le croire, commencera généralement son discours par la déclaration suivante : "Je ne suis pas comme les autres ; je n'ai pas deux langues dans la bouche, je n'en ai qu'une", c'est-à-dire, je dis toujours la même chose, la vérité, aux uns et aux autres. Or nous n'avons qu'à ouvrir le livre des Proverbes pour y voir le Juif inspiré qui en fut l'auteur nous dire : *Os bilingue detestor*, je déteste la bouche à double langue (13).

Il n'y a pas pour un Déné d'injure plus sanglante que d'être appelé *łiłqœt*, chien pourri. De même, nous lisons au second livre des Rois que, entendant un homme de la maison de Saül maudire le roi David, Abisaï en fut si indigné qu'il demanda à ce dernier la permission de couper la tête à "ce chien mort"; *canis bic mortuus*, dit la version latine (14).

Un petit point de nature plutôt grammaticale, qui pourrait aussi prêter à comparaison, est celui que nous trouvons au chapitre quarante-huitième de la Genèse, alors que le patriarche David parle de Rachel qui *lui* est morte : *mibi mortua est Rachel*, traduit littéralement le latin (15). C'est là une tournure toujours employée par le Déné lorsqu'il parle d'un décès qui l'affecte personnellement: *srœ tazsai*, *mibi*, ou *a me*, *mortua est*, dira-t-il alors.

Enfin, l'un des moyens favoris pour les anciens Dénés de se moquer effectivement d'une personne sous leur dépendance était de mêler du bois à sa nourriture. J'ai raconté dans l'un de mes Mythes Porteurs comment trois frères, qui avaient des obligations vis-à-vis d'une

---

13—*Prov.*, VIII, 5.
14—II *Reg.*, XV , 9
15—*Gen.*, XLVIII, 7.

vieille femme qu'ils appelaient leur grand'mère, lui jouèrent un tour en mêlant du bois pourri avec du sang, et le lui offrirent en disant : "Grand'mère, faites frire ce gras mêlé de sang que nous vous offrons suivant notre habitude" (16).

C'était de leur part un affront qui ne resta point impuni. Ne pourrait-on tirer quelque petite leçon de l'analogie entre cet incident et ce qui paraît avoir été une manière identique de se moquer des faibles autrefois en vogue chez les Juifs? C'est du moins ce que laisse supposer un passage de Jérémie, où le prophète s'écrie : "J'étais un doux agneau qu'on emporte pour être victime, et je ne ne savais pas qu'ils avaient fait des plans contre moi disant : "Met-" tons du bois dans son pain, *mittamus lignum in pane ejus*" (17).

J'avoue que je vois dans ces manières de parler et d'agir un peu plus que de simples coïncidences. Mais revenons à la sociologie proprement dite.

Le lecteur n'est pas sans se rappeler la remarquable reproduction des cérémonies de la Pâque juive dont un voyageur russe fut témoin au Thibet. Naturellement, dans un milieu si différent, au sein d'une société nomade et sans autres animaux domestiques que le chien, qu'elle répute impur tout comme les Juifs, les Dénés du Mackenzie ne peuvent nous offrir des rites d'une ressemblance si frappante avec ceux de la loi mosaïque. Voici pourtant ce que l'un de leurs premiers missionnaires, celui sans contredit qui les étudia le plus au point de vue scientifique, nous apprend d'une fête que ces Indiens célébraient annuellement à la nouvelle lune de l'équinoxe du printemps :

"A la nuit tombante, on hache dans chaque tente de la viande menu et on la met rôtir dans la terre à l'étuvée, puis on en fait des paquets, en l'entassant dans des gibecières, que chaque homme charge sur son dos. Ces préparatifs achevés, tous les adultes mâles de la peuplade se réunissent dans une première tente, les mains armées d'un bâton et les reins ceints, dans l'attirail de voyageurs. Ils s'y placent autour du feu dans la posture de gens harassés par la marche. Puis se relevant l'un après l'autre, et sortant de la tente en procession, à demi-courbés, comme s'ils succombaient sous le faix

---

16—*Trans. Can. Inst.*, vol. V, p. 31.
17—*Jer.*, XI, 19.

de leur viande hachée, ils parcourent les sentiers tracés autour des tentes en chantant:... Hélas! ô souris au museau pointu (musaraigne), saute deux fois par dessus terre en forme de croix! O montagne du bois, arrive!

"Ce disant, les Peaux de Lièvre du fleuve, car c'est d'eux que je parle ici, pénètrent dans la première tente venue, ils y mangent en commun et à la hâte une partie du contenu de leurs gibecières, puis ressortant incontinent, ils reforment leur procession, en parcourant chacune des huttes, dans laquelle ils renouvellent leur festin" (18).

J'ai parlé du chien, ce "fidèle compagnon de l'homme" qui, bien que plus précieux pour l'Indien que pour le blanc, n'en est pas moins considéré comme un animal impur par le premier. La distinction entre animaux purs et animaux impurs était, en effet, aussi marquée chez les Dénés que parmi les Juifs, et, en plus des restrictions concernant les derniers, il y avait en Amérique certains tabous qui ne regardaient que les femmes.

Le chapitre XVII du Lévitique a pour but d'inculquer aux Juifs une horreur salutaire du sang. D'un autre côté, nous lisons dans la Vie de Genghiz Khan qu'avant lui "il était défendu aux Mongols de manger le sang ou l'intérieur des animaux" (19). Chez les Dénés, peuple chasseur et vivant presque exclusivement de gibier et de poisson, l'observation de pareille abstinence était comme une impossibilité physique, ou peu s'en faut. *Primum vivere*, comme chacun sait. Certaines catégories de leur société—si société il y avait réellement parmi eux—comme les femmes à certaines époques de leur vie, en faisaient le plus grand cas. Il doit être aussi permis de voir dans l'une de leurs observances concernant, non pas la manducation, mais l'effusion du sang, surtout du sang humain, comme un écho affaibli de la prescription mosaïque. Nous en avons un exemple frappant dans le journal de Hearne. Voici ce que ce véridique explorateur rapporte des observances de ses compagnons dénés après un massacre d'Esquimaux.

"Ils se considéraient", dit-il, "dans un état d'impureté qui les porta à observer certaines cérémonies très curieuses et insolites.

18—"Essai sur l'Origine des Déné-Dindjié", p. XLI.
19—*Op. cit.*, p. 183.

D'abord tous ceux qui avaient personnellement trempé dans le massacre ne pouvaient faire cuire aucune espèce d'aliments, soit pour eux-mêmes, soit pour d'autres. Comme, par bonheur, il y en avait deux qui n'avaient point répandu le sang, on leur assigna le rôle de cuisiniers, qu'ils jouèrent jusqu'à ce que nous eûmes rencontré les femmes. Cette circonstance vint à mon aide; car s'il n'y avait eu dans la troupe aucune personne de cette description, cette tâche me serait dévolue; ce qui n'eût pas été moins fatigant et embarrassant qu'humiliant et provoquant.

"Lorsque les aliments furent cuits, tous les meurtriers prirent une espèce d'ochre, ou terre rouge, avec laquelle ils se peignirent l'espace entre le nez et le menton, ainsi que la majeure partie des joues, presque jusqu'aux oreilles, avant de goûter à un morceau, et ils ne consentirent jamais à se servir d'un autre vase ou d'une autre pipe que les leurs pour boire et pour fumer, et aucun des autres ne parut disposé à boire et à fumer avec d'autres vases et d'autres pipes que les leurs".

Ces pratiques, ajoute l'explorateur, "furent strictement et invariablement suivies jusqu'à l'entrée de l'hiver, et pendant tout ce temps ils ne se seraient jamais permis d'embrasser leurs femmes ou leurs enfants. Ils s'abstinrent aussi de manger nombre de parties du renne et d'autres animaux, surtout la tête, les entrailles et le sang. Pendant la durée de leur impureté, ils ne trempèrent jamais leurs aliments dans l'eau, mais les séchèrent au soleil, les mangeant crus ou grillés lorsqu'ils pouvaient avoir un feu qui leur permît de les traiter ainsi.

"Lorsqu'arriva le moment de mettre un terme à ces cérémonies, les hommes, loin de toute femme, firent à quelque distance des tentes, un feu dans lequel ils jetèrent tous leurs ornements tuyaux de pipe et vases, qui furent vite réduits en cendres. Après quoi on prépara un festin consistant en ces mets qui leur avaient été longtemps défendus, et chacun eut alors la faculté de manger, boire et fumer comme bon lui semblait" (20).

Le Lévitique condamne à mort toute personne possédée d'un esprit "pythonique ou de devin" (21). Faut-il faire remonter à pareil

20—*A Journey*, pp. 205-06.
21—*Lev.*, XX, 27.

arrêt la coutume qu'avaient les aborigènes américains de faire mourir quiconque avait perdu la raison, par suite d'une possession qu'ils croyaient de nature analogue? Tout Américaniste connaît le *windigo* des races algonquines et le sort qui lui était réservé. Je me rappelle moi-même avoir eu à désabuser certains de mes Dénés, qui croyaient ne devoir commettre aucun crime en exécutant une pauvre femme qui avait perdu l'esprit, et passait par des crises nerveuses que ses compatriotes prenaient pour une espèce de possession ou d'obsession.

Deux autres pratiques connues autrefois des Juifs, puisque la loi mosaïque les prévenait contre elles, et qui sont demeurées en honneur chez les Dénés, sont ainsi mentionnées dans le Lévitique: "Vous ne ferez aucune incision dans votre chair à cause des morts et vous ne ferez point sur vous-mêmes des figures ou des marques" (22). Nous avons dans cette dernière partie du texte sacré une allusion manifeste au tatouage, connu de tous les Indiens, de même que la première a trait à la coutume de se mutiler en signe de deuil, qui ne leur était pas plus étrangère. Je me rappelle, en effet, une femme sékanaise qui s'était coupée une phalange d'un doigt à la perte d'un enfant et une oreille à la mort d'un autre.

Il convient pourtant d'ajouter que, non moins que la coutume de se tatouer, l'habitude de se mutiler sous l'impulsion d'une forte passion était en honneur chez bien d'autres peuples que les Juifs, notamment chez les Huns, puisqu'à la mort d'Attila ses soldats se coupèrent avec des couteaux et se rasèrent la tête (23).

Quant aux observances qui accompagnaient le deuil proprement dit, celles que pratiquaient nos Dénés pouvaient passer pour une seconde édition de celles qui étaient en vogue chez les Juifs. Là encore il faut admettre que ces coutumes n'étaient point l'apanage exclusif de ces deux races. Leur valeur au point de vue ethnologique est donc assez minime.

J'en dirai autant de la peur de tout contact avec un cadavre, basée sur l'impureté légale qui était supposée s'ensuivre. Cette répugnance existait non seulement chez les descendants de Jacob,

---

22—*Ibid.*, XIX, 28.
23—*Chamber's Encyclopedia*, art. Attila.

comme du reste parmi les Dénés, mais encore au sein d'autres nations, comme par exemple, les Kamtchadales (24).

Peut-être faut-il traiter ainsi certaines pratiques dénées qu'on remarquait au cours de ces festins d'apparat qui rappelaient ceux de l'antiquité, païenne aussi bien qu'hébraïque, et ont en même temps la plus grande analogie avec les fêtes données de temps à autres par les souverains mongols. Les livres de la Genèse, chapitre XLII, Judith XII, Esther I, Daniel V, et d'autres passages de la Bible nous offrent des exemples de ces grandes assises de l'hospitalité, ou plutôt de la vanité humaine, dont j'ai moi-même décrit avec force détails (25) l'équivalent déné il y a nombre d'années.

On se rappelle qu'en pareil cas la générosité de l'amphytrion se mesurait à la dignité de l'hôte, ou à l'estime que le premier professait pour lui. En d'autres termes, les portions étaient servies aux convives par le maître de céans, qui les faisait doubles ou triples lorsqu'il voulait honorer spécialement quelque individu. Ainsi Joseph traita-t-il son jeune frère Benjamin (26) ; ainsi en usent encore les Dénés vis-à-vis de leurs hôtes.

Pareilles festivités marquaient également les grandes circonstances de la vie mongole. Elles duraient parfois sept jours de suite, et étaient accompagnées de distributions d'habits qui paraissent l'équivalent des distributions de couvertures et de peaux tannées si connues à l'ouest des montagnes Rocheuses sous le nom de *patlatch* et qui, il faut bien le reconnaître, quoique pratiquées par les Dénés, étaient pour eux un emprunt à la sociologie des races échelonnées le long du littoral du Pacifique septentrional.

Plus caractéristiques de la nation dénée étaient les nombreuses et très strictes observances propres à la vie féminine qu'on remarquait parmi toutes ses tribus sans exception. Leur ressemblance

---

24—"Quand le mort est tiré hors de la cabane", écrivent Grieve et Jefferys des Kamtchadales, "ils se purifient en allant au bois y couper diverses racines desquelles ils font un cercle, au travers duquel ils passent deux fois. Après cela ils le rapportent dans le bois, et le jettent loin vers l'Ouest. Ceux qui ont servi à sortir le cadavre, sont obligés de prendre deux oiseaux, dont l'un est brûlé et l'autre mangé par toute la famille. Cette purgation se fait le même jour, car auparavant ils n'oseroient avoir communication avec personne, ni personne avec eux" (*Op. cit.*, p. 82).

25—*The Western Dénés*, pp. 147 *et seq.*

26—*Gen.*, XLIII, 34.

avec celles du code mosaïque est si frappante que ces pratiques ont, à elles seules, occasionné la thèse de l'origine hébraïque de cette peuplade. Il m'est difficile d'entrer ici dans cet ensemble de détails qui pourraient concourir à créer la conviction. J'en dirai pourtant assez pour mettre le lecteur en position de se former lui-même un jugement sûr.

Pourtant, pour ne point tomber dans l'exclusivisme qui a porté nombre d'auteurs à faire fausse route, ou du moins à aller trop loin dans leurs conclusions, il convient, même à ce propos, de faire remarquer que plusieurs des pratiques dont il va être question paraissent être plus anciennes que le Lévitique, auquel on a l'habitude de les rapporter. L'état de la femme sujette au mal périodique propre à son sexe, mal qui a causé tant de minutieuses prescriptions dans la loi mosaïque, était redouté de l'homme longtemps avant le temps de Moïse. En effet, lorsque Laban, furieux de la disparition de ses idoles, les cherchait parmi les effets de ses filles, dont l'une, Rachel, les avait emportées, il suffit à celle-ci de s'asseoir dessus et de dire tranquillement à son père : "Il m'est arrivé selon la coutume des femmes" (27), pour le voir s'en aller incontinent, et pour détourner de sa tête la sentence de mort que son mari, qui ignorait son larcin, avait implicitement prononcée contre elle.

En principe, l'horreur de la *femina menstruata* n'était donc pas limitée à la nation juive, ou du moins elle ne date pas des prescriptions du libérateur du peuple d'Israël. C'est là un point qu'il faut accorder à ceux qui tombent dans l'excès opposé à celui des crédules et rejettent *à priori* tout essai de comparaison. Mais autre chose est un sentiment plus ou moins généralement répandu, et autre chose les précautions par lesquelles il se manifeste.

Chez les Juifs de l'Ancien Testament, la puberté féminine donnait lieu à au moins six espèces d'observances. Premièrement, la jeune fille qui en subissait les conséquences était légalement impure, et tout contact avec elle occasionnait une souillure. En second lieu, on la séquestrait de la compagnie de ses semblables. Troisièmement, en certaines circonstances spécifiées au chapitre XV du Lévitique, on faisait une offrande pour la purifier. Quatrièmement, même à

27—*Gen.*, XXXI, 35.

la disparition de son mal, elle restait jusqu'à son mariage dans une espèce de séclusion mitigée. Cinquièmement, elle portait alors un costume spécial, et enfin elle était sous la garde d'un proche parent, que l'on tenait responsable de sa conduite et qui avait en outre le devoir de venger toute insulte qui pouvait être faite à sa protégée.

Le livre du Lévitique et certaines autres parties de l'Ancien Testament, non moins que l'historien Josèphe, nous sont garants de ces différents points de la sociologie israélite. Pour les deux premiers, on n'a qu'à consulter le chapitre XV du Lévitique, versets 19-23. Le verset 29 du même chapitre atteste le bien-fondé de ma troisième assertion.

Quant à la quatrième, à savoir que même en dehors de ces périodes menstruelles la jeune fille était, jusqu'à son mariage, plus ou moins séquestrée de la compagnie des étrangers, elle ne paraît pas moins bien établie. Le seul nom par lequel on désignait une vierge en hébreu, *belmah*, ou "cachée", devrait suffire à le prouver. Aux yeux d'un Juif de l'ancienne école, une vierge n'était pas nécessairement une personne absolument pure de cœur et de corps, puisque le texte sacré se croit parfois obligé de mentionner le fait que la dite vierge n'avait point été "connue par l'homme" (28).

Cette désignation s'appliquait à toute fille qui, ayant atteint l'âge nubile, vivait dans des appartements spéciaux, évités par l'homme. Nous voyons, par exemple, qu'Amnon, qui entretenait une passion coupable pour Thamar, déplorait le fait qu'il ne pouvait la voir, vu qu'elle était vierge (29). De plus, lorsque Héliodore vint à Jérusalem pour en dépouiller le temple de ses trésors, nos livres saints ne trouvent rien de mieux pour dépeindre la commotion causée par son arrivée que de citer le fait que même "les vierges qui étaient *renfermées* vinrent, les unes à Onias, les autres aux murs [de la cité], tandis que les autres regardaient par les fenêtres" (30).

En ce qui est du costume propre à ces vierges, Dom Calmet nous apprend qu'elles devaient se voiler, et ne pouvaient être vues que

28—*Gen.*, XXIV, 16; *Num.*, XXXI, 17.
29—II *Reg.*, XXIII, 2.
30—II *Macc.*, III, 19.

de leurs proches parents (31). L'érudit Bénédictin ne donne aucune preuve de son assertion, mais nous n'avons pas à aller loin pour en trouver. Flavius Josèphe dit expressément qu'au temps de David les jeunes filles portaient des vêtements flottants, "attachés aux mains et descendant jusqu'à la cheville du pied, de manière que l'habit de dessous ne parût pas" (32). D'après saint Jérôme, cette partie du costume féminin, ou plutôt virginal, consistait en un voile léger qui couvrait le corps, y compris la tête, devant laquelle se trouvait une ouverture pour les yeux, comme cela se voit encore en Orient (33).

Si je comprends bien la Bible, cet ample vêtement n'était pourtant pas précisément un voile, bien qu'il en tînt lieu pour la tête, puisque nous lisons à propos de Thamar qu'elle "était revêtue d'une longue robe (*posim* en hébreu), vu que les filles du roi qui étaient vierges portaient de pareilles espèces d'habits" (34). C'était plutôt comme un supplément au costume ordinaire des femmes, une addition dont on pouvait se dispenser sans violer formellement les lois de la décence, puisque, après qu'elle eut été déshonorée, Thamar la déchira et s'enfuit.

C'est sans doute de cet appendice à l'habit féminin des Israélites et des tribus circonvoisines que Rébecca se couvrit à la vue de son futur beau-père (35). Bien qu'avant tout un gage de modestie, il n'en était pas moins dans un sens comme l'équivalent de la *prætexta* des Romains, un signe de maturité, et probablement, dans le cas présent, un préservatif contre toute liberté indue par un rappel implicite au danger dont pouvait être le siège la personne qui le portait.

J'ai dit, en sixième lieu, que les jeunes filles juives étaient sous la tutelle de quelque proche parent. C'est ce qui explique pourquoi, d'après Josèphe, Rébecca dit au serviteur d'Abraham: "Laban est mon frère qui, avec ma mère, prend soin de toutes nos affaires de famille et est le *gardien* de ma virginité" (36).

31—"Dictionnaire de la Bible", art. Vierge; Toulouse, 1723.
32—"Antiquités des Juifs", *lib.* VIII, *c.* VIII.
33—*Hier. in Isai.*, III.
34—II *Reg.*, XIII, 18.
35—*Gen.*, XXIV, 65.
36—"Antiquités des Juifs", *lib.* I, *c.* XVI.

C'est là, m'objectera-t-on, un témoignage pré-mosaïque, par conséquent, qui n'a rien à faire avec les Israélites comme tels. Ce à quoi je répondrai que cet exemple trahit une coutume suivie aussi bien par la postérité de Jacob que par ses ancêtres. En effet, après avoir mentionné le massacre de tous les Benjamites des deux sexes, à l'exception de six cents hommes, Josèphe dit que les Israélites se repentirent de leur acte inconsidéré, dont la conséquence ne pouvait être que l'extinction complète de la tribu de Benjamin. Ils permirent donc aux survivants de prendre pour femmes "quatre cents vierges qui n'avaient point connu le lit de l'homme", comme dit l'Ecriture (37). L'historien juif ajoute qu'on fit alors remarquer que si les parents des jeunes filles se plaignaient du procédé, "on leur dirait qu'ils étaient eux-mêmes la cause de ce qui était arrivé en négligeant de *garder* leurs filles" (38).

Josèphe donne en outre comme l'une des raisons pour lesquelles Amnon ne pouvait visiter Thamar le fait qu'elle "était *gardée*" (39).

Or qu'était sous ce rapport la sociologie des Dénés d'Amérique? Il est pour le moins très curieux de voir que chacun des six points que je viens d'énumérer se retrouve clairement et intégralement dans le code social de ces Indiens, et que leur observation ne souffrait aucune exception ou mitigation.

Tous les auteurs qui ont traité de la femme dénée ont fait remarquer la véritable terreur qu'elle inspirait lorsqu'elle se trouvait dans l'état auquel j'ai fait allusion—depuis Hearne jusqu'au P. Petitot et à l'auteur de ces lignes. Ainsi que je l'écrivais il y a bien longtemps, la femme était alors considérée "comme dans un état d'impureté légale fatale à l'homme qui avait commerce, si indirect fût-il, avec elle" (40). Cette personne, ajoutais-je alors, était "immédiatement séquestrée de la compagnie de ses parents et forcée de s'abriter sous une petite hutte en branchages, seule et loin des chemins battus et du regard des passants".

Tout ce qu'elle touchait devenait impur et bon tout au plus pour le feu. Elle ne pouvait même pas se toucher la tête—sans parler

---

37—Juges, XXI, 12.
38—Josèphe, *op. cit., lib.* V, *c.* 11.
39—*Ibid.*, VII, *c.* VIII.
40—*The Western Dénés*, p. 162.

de celle des autres—et avait pour se gratter une espèce de petit peigne en bois destiné uniquement à cet usage. Le contact de ses lèvres aurait également souillé le vase à même lequel elle buvait: un chalumeau fait d'un os de cygne lui permettait d'étancher sa soif sans condamner ce vase au feu. En voyage, elle ne pouvait même pas, cruauté indicible, suivre le chemin tracé par les hommes lorsque, malade, chaussée d'énormes raquettes et chargée du ménage de la famille, elle se rendait d'un campement à un autre. Le contact de ses pieds avec la neige battue par les hommes eût fait perdre à ceux-ci toute chance de réussir à la chasse. Il lui fallait se frayer elle-même un sentier, tâche ingrate qui suffit à elle seule à mettre promptement à bout de forces le plus vigoureux marcheur, alors même qu'il ne porte que son arc et ses flèches.

Arrivée au campement, il était défendu à la femme malade de se laver à la rivière ou au lac, de peur d'en faire mourir les poissons, etc. Bref, on la fuyait comme la peste. Et la frayeur qu'inspirait son état était si enracinée parmi toutes les tribus dénées qu'elle survécut à leur adoption du christianisme, ainsi que j'en ai eu moi-même des preuves sans nombre.

Après sa première maladie, le père de la jeune fille faisait au peuple assemblé à cet effet une distribution d'habits ou de peaux tannées. C'est ce qu'on appelait laver sa "honte". Ce n'était ni plus ni moins que l'équivalent de l'offrande prescrite au verset 29, chapitre XV du Lévitique.

Le nom par lequel nos Dénés désignaient une vierge n'était pas plus approprié que le *belmah* des Juifs et avait à peu près la même signification. Nous avons vu que le mot hébreu voulait dire littéralement "cachée". Les Porteurs appelaient *sak-œ^{s}ta*, ou "séquestrée", toute fille qui avait atteint cette période critique de son existence, tandis que celle qui était affectée du mal propre à son sexe recevait le nom d'*a^{s}ta*, ou "celle qui est dans la cave."

En tant que *sak-œ^{s}ta*, en dehors de ses périodes de maladie, la jeune fille devait passer ses nuits, soigneusement *gardée*, dans une espèce d'alcôve tout près de l'oreiller de son père. "Un *tœneza*, ou noble, avait une fille, et elle était vierge", ainsi commence une légende des Porteurs. "Il lui faisait passer chaque nuit tout près de

son oreiller, car il l'élevait avec le plus grand soin" (41). Or chacun sait que les mythes d'un peuple sont un fidèle miroir de ses coutumes sociales.

Donc, cette "vierge" dénée était tout aussi soigneusement *gardée* que la jeune juive des temps anciens. Enfin, la première, non moins que la seconde, portait un signe extérieur de sa condition. Chez les Dénés de l'Est, c'était au dire de Hearne, "une espèce de voile ou rideau, fait de rassade" (42). Du temps de Harmon, 1812, les jeunes filles porteurs faisaient usage d'une "espèce de voile ou de frange, porté sur les yeux et fait soit de perles enfilées ensemble, soit de minces lanières de peau de chevreuil garnies de piquants de porc-épic" (43).

Cet indice de la puberté féminine était donc pour les *sak-œsta* dénées le parfait équivalent du *posim* des *belmab* juives. Comment des particularités sociologiques si singulières se retrouvent-elles à peu près identiques sous des cieux si différents, dans des régions séparées par de si grandes distances et au sein d'une société si dissemblable?

Mais ce n'est pas tout. Une fois mariée, la Dénée subissait la séparation *a tboro* dans tous les cas où celle-ci était prescrite par le Lévitique. La naissance d'un enfant avait aussi le même résultat. Dans ces cas, Juive et Dénée étaient légalement impures, et leur état inspirait les mêmes précautions (44). Il est aussi à noter que parmi les aborigènes d'Amérique, cette séparation durait plus après la naissance d'une fille qu'après celle d'un fils (45). Chez les Dénés, la coutume voulait que le mari de la nouvelle mère fît une distribution d'habits, dans laquelle il est permis de voir l'accomplissement inconscient d'une autre prescription du Lévitique (46).

41—*Tbree Carrier Mytbs; Trans. Can. Inst.*, vol. V, p. 28.

42—*Op. cit.*, pp. 314-15.

43—*An Account of tbe Indians living West of tbe Rocky Mountains*, p. 246 (Toronto edition).

44—*Lev.*, XII, 2

45—*Ibid.*, XII., 4. 5.

46—*Ibid.*, XII, 6

Jetant en terminant un regard de rétrospection sur les pages qui précèdent, je laisse au lecteur de bonne foi à décider lui-même si les points suivants n'ont point été abondamment prouvés :

1o Les ancêtres des Dénés émigrèrent certainement de Sibérie en Amérique, probablement par le détroit de Behring ; 2o les éléments qui, à l'origine, coutribuèrent à former leur nation n'étaient point homogènes, et 3o ils eurent probablement commerce, direct ou indirect, avec des Juifs ou des peuples plus ou moins hébraïsants.

BIBLIOGRAPHIE

ADAIR, JAMES.—History of the American Indians. Londres, 1775.

ALBINUS, PETRUS.—On foreign Languages and unknown Islands. Edimbourg, 1884 (réimpression).

ALLEN, PROF. FRANCIS-A.—Polynesian Antiquities; a Link between the ancient Civilisation of Asia and America (*Compte-Rendu du Congrès International des Américanistes.* Copenhague, 1884).

ANONYME.—Sagas from the Far East; or Kalmouk and Mongolian traditionary Tales. Londres, 1873.

Et plusieurs autres publications, encyclopédies, etc.

ATKINSON, MME.—Recollections or Tartar Steppes and their Inhabitants. Londres, 1863.

ATKINSON, THOMAS-W.—Oriental and Western Siberia. Londres, 1858.

ATKINSON, THOMAS-W.—Travels in the Regions of the Upper and Lower Amoor and the Russian Acquisitions in the Confines of India and China. Londres, 1860.

BANCROFT, HUBERT-H.—The Native Races; 5 vols. San Francisco, 1883.

BELTRAMI, CONSTANTIN.—A Pilgrimage in Europe and America Leading to the Discovery of the Sources of the Mississippi and Bloody River; 2 vols. Londres, 1828.

BENYOWSKI, M.-A. DE—Memoirs and Travels; 2 vols. Londres, 1790.

Il y a eu depuis une édition en un seul vol. de ce peu véridique ouvrage.

BERGERON, PIERRE DE—*Voyages autour du Monde, en Tartarie et en Chine.* Paris, 1830.

BOGORAS, WALDEMAR.—Religious Ideas of Primitive Man, from Chukchee Material (Internationaler Amerikanisten-Kongress. Stutgart, 1906).

BOMPAS, WILLIAM-C.—Diocese of Mackenzie River. Londres, 1888.

BOUDINOT, ELIAS.—A Star in the West, or a humble Attempt to find the long lost ten Tribes of Israel. Trenton, 1816.

BOURBOURG, BRASSEUR DE.—*Recherches sur les Ruines de Palenqué.* Paris, 1866.

BOURBOURG, BRASSEUR DE.—*Histoire des Nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale;* 4 vols. Paris, 1867-69.

BRADFORD, ALEXANDER.—American Antiquities and Researches into the Origin and History of the Red Race. New York, 1843.

BRINTON, DANIEL-G.—Races and Peoples; Lectures on the Science of Ethnography. New York, 1890.

BRINTON, DANIEL-G.—Essays of an Americanist. Philadelphie, 1890.

BRINTON, DANIEL-G.—The American Race. Philadelphie, 1901.

BROWNELL, CHARLES DE W.—The Indian Races of America, comprising a general View of all the most celebrated Tribes. Boston, 1855.

BUSH, RICHARD-J.—Reindeer, Dogs and Snow-Shoes; a Journal of Siberian Travel and Explorations made in the Years 1865, 1866, and 1867. New-York, 1871.

CAMPBELL, ARCHIBALD.—A Voyage round the World from 1806 to 1812. Edimbourg, 1816.

CAMPBELL, PROF. JOHN.—The Dénés of America identified with the Tungus of Asia (Transactions of the Canadian Institute, vol. V. Toronto, 1896).

CARPIN, DU PLAN.—V. BERGERON.

CATLIN, GEORGE.—Letters and Notes on the Manners, Customs and Condition of the North American Indians; 2 vols. en un. Philadelphie, 1859.

CHAMBERLAIN, PROF. ALEXANDER-F.—Articles dans le "Handbook of American Indians; 2 vols. Washington, 1907.

CHARNAY, DÉSIRÉ.—*Mémoire sur les Analogies qu'on peut signaler entre les Civilisations de l'Amérique du Nord, de l'Amérique centrale et les Civilisations de l'Asie* (*Compte-Rendu Congrès des Américanistes.* Paris, 1892). Voir Viollet-le-Duc.

CLARKE, HYDE.—*Les Origines des langues, de la Mythologie et de la Civilisation de l'Amérique, dans l'Ancien Monde* (*Compte-Rendu Cong. intern. Amér.* Nancy, 1875.)

COOK, CAP. J.—The Voyages of Captain James Cook round the World (édit. de John Tellis en 2 vols in 4o. Londres, 1840).

COTTON, MATHER.—Magnalia Christi Americana; or the ecclesiastical History of New England from its first Planting, 1620 to 1698; 2 vols. Hartford, 1853.

COXE, W.—Account of the Russian Discoveries between Asia and America. Londres, 1787.

CROIX, PETIS DE LA.—The History of Genghizcan the Great, first Emperor of the ancient Moguls and Tartars. Londres, 1722.

DALL, WILLIAM-H.—Travels on the Yukon and in the Yukon Territory in 1866-68 (dans "The Yukon Territory". Londres, 1898).

DALL, WILLIAM-H.—On the geological Aspects of the possible human Immigration between Asia and America (American Anthropologist, vol. XIV. Lancaster, 1912).

DIXON, GEORGE.—A Voyage round the World, but more particularly to the North-West Coast of America, performed in 1785, 1786, 1787, and 1788. Londres, 1789.

DOBELL, PETER.—Travels in Kamtchatka and Siberia, with a Narrative of a Residence in China. Londres, 1830.

DRAKE, SAMUEL.—The aboriginal Races of North America, comprising biographical Sketches or eminent Individuals and an historical Account of the different Tribes. New York, 1880.

DRUMONT, EDOUARD.—*La France Juive. Paris* (*nombreuses éditions.*)

ELLIOTT, HENRY-W.—An Arctic Province: Alaska and the Seal Islands. Londres, 1886.

ERMAN, ADOLF.—Travels in Siberia; 2 vols. Londres, 1848.

FIGUIER, LOUIS—The Human Race. Londres, 1872.

FINN, JAMES.—The Jews in China. Londres, 1843.

FOSTER, J.-W.—Prehistoric Races of the United States of America. Chicago, 1873.

FOWKE, GERARD.—Exploration of the lower Amur Valley (American Anthropologist, vol. VIII. Lancaster, 1906).

FRANKLIN, SIR JOHN.—A Journey to the Shores of the Polar Sea in the Years 1819, 20, 21 and 22; 2 vols. Londres, 1823.
Il y a aussi une édition de cet ouvrage en 4 vols.

FRASER, JOHN-FOSTER.—The real Siberia, with an Account of a Dash through Mandchuria. Londres, 1904.

FRASER, J.-G.—Totemism and Exogamy; a Treatise on certain early Forms of Superstition and Society; 4 vols. Londres, 1910.

GAFFAREL, PAUL.—*Etude sur les Rapports de l'Amérique et de l'Ancien Continent avant Christophe Colomb. 1869.*

GAFFAREL, PAUL.—*Les Phéniciens en Amérique* (*Compte-Rendu Cong. int. Amér.* Nancy, 1875).

GAGNON, ALPHONSE.—*L'Amérique précolombienne; Essai sur l'Origine de sa Civilisation.* Québec, 1908.

GARCIA, GREGORIA.—*Origen de los Indios de el Nuevo Mundo.* Madrid, 1717.

GILDEY, JAMES.—Palæontological Evidence bearing on the Problem of the Origin of the American Aborigines (Amer. Anthropologist, vol. XIV).

GMELIN.—*Voyage Sibéri; 2 vols.* Paris, 1767

GODDES-LIANCOURT, COMTE CALLIXTE-AUGUSTE DE.—Primitive and Universal Laws of Language. Londres, 1874.

GOLDER, F.-A.—Russian Expansion on the Pacific, 1641-1850. Cleveland, 1914.

GRIEVE ET JEFFERYS.—*Description abrégée du Pays de Kamtschatka.* Erlang, 1768.

GRINNELL, GEORGE-B.—Blackfoot Lodge Tales. Londres, 1893.

GROTIUS, HUGO.—On the Origin of the native Races of America. Edimbourg, 1884.

HALDE, DU.—*Description de la Chine et de la Tartari Chinoise*

HARMON, DANIEL-W.—An Account of the Indians living West of the Rocky Mountain (dans "A Journal of Voyages". Toronto, 1904; réimpression).

HEARNE, SAMUEL.—A Journey from Prince of Wales's Fort in Hudson's Bay to the Northern Ocean in the Years 1769, 1776, 1771 and 1772. Londres, 1795.

Une édition en plus petit format de cet important ouvrage fut aussi publiée avec pagination différente.

HILL-TOUT, CHARLES.—Report on the Ethnology of the Okanag'en of British Columbia (dans "Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland", vol. XLI. Londres, 1911).

HOOPER, W.-H.—Ten Months among the Tents of the Tuski, with Incidents of an Arctic Boat Expedition in Search of Sir John Franklin. Londres, 1853.

HORNIUS, GEORGIUS.—*De Originibus Americanis.* La Haie, 1669.

HOVELACQUE, A.—*La Linguistique; Histoire naturelle du Langage.* Paris, s.d.

HOWITT, E.—Selections from Letters written during a Tour through the United States in the Summer of 1819, illustrative of the Character of the native Indians and of their Descent from the Ten Tribes of Israel. Nottingham, 1820.

HRDLICKA, DR. Ales.—The Derivation and probable Place of Origin of the North American Indian (*Conpte-R. XVIII Intern. Cong. Amér.,* Londres, 1913).

HRDLICKA, DR. ALES.—Remains in Eastern Asia of the Race that peopled America (C.-R. XIV Intern. Cong. Amer. Stutgart, 1904).

HUC, abbé.—*Souvenirs d'un Voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, pendant les années 1844, 1845 et 1846;* 2 vols. Paris, 1853. Il y a aussi une autre édition de ce fameux livre.

HUC, abbé.—*Le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet,* Paris 1856.

HUMBOLDT, ALEXANDER VON.—Researches concerning the Institutions and Monuments of the ancient Inhabitants of America, with Description and Views of some of the most striking Scenes in the Cordilleras; 2 vols. Londres 1814.

JACKSON, FREDERICK-G.—The great Frozen Land; Narrative of a Winter Journey across the Tundras and a Sojourn among the Samoyads. Londres, 1895.

JÉRÉMIE, NOEL.—*Relation sur la Baie d'Hudson.* Saint-Boniface, 1912.

JOCHELSON, WALDEMAR.—*Uber Asiatischе und Amerikanischе Elemente in den Mythen der Koriacken* (*Internationaler Amerikanisten-Kongress.* Stuttgart, 1904).

JOCHELSON, WALDEMAR.—The Yukaghir and the Yukaghirize Tungus (Memoir of the American Museum of Natural History. New York, 1910).

JONES, GEORGE.—The History of Ancient America anterior to the time of Columbus; proving the Identity of the Indians with the Tyrians and Israelites. Londres, 1843.

JOSEPHUS, FLAVIUS.—The Works of F. J.; 2 vols. Londres, 1777.

JOSSELYN, J.—Two Voyages to New England. Londres, 1673.

KAIMES, LORD.—Sketches of the History of Man; 2 vols. Edimbourg, 1774.

KEANE, A.-H.—Ethnology. Cambridge, 1909.

KEITH, GEORGE.—*Lettres à l'Hon. R. McKenzie,* 1807-17 (dans Masson, q.v.)

KENNAN, GEORGE.—Tent Life in Siberia, a new Account of an old Undertaking. New York, 1910.

KENNEDY, JAMES.—Probable Origin of the American Indians and Question of the supposed lost ten Tribes of Israel (Ethnological and Philological Essays. Londres, 1855.)

KING, DR. RICHARD.—Narrative of a Journey to the Shores of the Arctic Ocean in 1833, 1834, and 1835; 2 vols. Londres, 1836.

KINGSBOROUGH, LORD.—Antiquities of Mexico; 9 vols. Londres, 1831-48.

LAET JEAN DE.—*L'Histoire du Nouveau-Monde, ou Description des Indes Occidentales.* Leyde, 1640.

LAET, JEAN DE.—*Notæ ad Dissertationem Hugonis Grotii de Origine Gentium Americanarum.* Pgris, 1643.

LAFITAU, J.-F.—*Histoire des Découvertes et Conquestes des Portugais dans le Nouveau Monde*; 2 vols. Paris, 1733.

LANG, ANDREW.—The Secret of the Totem. Londres, 1905.

LANSDELL, HENRY.—Through Siberia. Londres, 1883.

LASSEN, CHRISTIAN.—*Indische Altertbumskunde;* 4 vols. 1844-61.

LATHAM, DR. ROBERT-G.—The Ethnology of the British Colonies and Dependencies. Londres, 1851.

LATHAM, DR. ROBERT-G.—The native Races of the Russian Empire. Londres, 1854.

LATHAM, DR. ROBERT-G.—Opuscula; Essays chiefly philological and ethnographical. Londres, 1860.

LEDYARD, JOHN.—V. SPARKS.

LENOIR, ALEXANDRE.—*Parallèle des anciens Monuments Mexicains avec ceux de l'Egypte, de l'Inde et du reste de l'Ancien Monde* (*Antiquités Mexicaines,* vol. II).

MACKENZIE, SIR ALEXANDER.—Voyages from Montreal through the Continent of North America to the Frozen and Pacific Oceans. Londres, 1801.

MALTE-BRUN, V.-A.—*Un Coup d'œil sur le Yukatan.* Paiis, s. d.

MARCHAND, ETIENNE.—*Voyage autour du Monde pendant les années 1790-92;* 5 vols. Paris, ans VI-VIII (1798-1800).

MASSON, R.-L.—*Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest;* 2 vols. Québec, 1889-90.

MATTHEWS, WASHINGTON.—Ichthyophobia (Journal of Ameiican Folk-Lore).

MCINTOSH, JOHN.—The Origin of the North American Indians. New York, 1853.

MORICE, ADRIEN-GABRIEL.—The Western Dénés; their Manners and Customs (Proceedings of the Canadian Institute, vol. VII. Toronto, 1889).

MORICE, ADRIEN-GABRIEL — The Déné Languages (Transactions of the Can. Inst., vol. I. Toronto, 1890).

MORICE, ADRIEN-GABRIEL.—Déné Roots (*Ibid.*, vol. III. Toronto, 1892)

MORICE, ADRIEN-GABRIEL.—Notes, archæological, industrial and sociological, on the Western Dénés (*Ibid.*, vol. IV. Toronto, 1893).

MORICE, ADRIEN-GABRIEL.—Three Carrier Myths, with Notes and Comments (*Ibid.*, vol. V. Toronto, 1895).

MORICE, ADRIEN-GABRIEL.—The Use and Abuse of Philology (*Ibid.*, vol. VI. Toronto, 1899).

MORICE, ADRIEN-GABRIEL.—A First Collection of Minor Essays, mostly anthropological. Lac Stuart, 1902.

MORICE, ADRIEN-GABRIEL.—The Nahane and their Language (*Ibid.*, vol. VII. Toronto, 1903).

MORICE, ADRIEN-GABRIEL.—History of the Northern Interior of British Columbia. Toronto, 1904.

MORICE. ADRIEN-GABRIEL.—The Canadian Dénés (Annual Archæological Report for 1905. Toronto, 1906).

MORICE, ADRIEN-GABRIEL.—The Unity of Speech among the Northern and the Southern Déné (Amer. Anthropologist, vol. IX. Lancaster, 1907).

MORICE, ADRIEN-GABRIEL.—*Le Verbe dans les Langues dénées.* (C.-R. Intern. Congrès des Américanistes. Vienne, 1909).

MORICE, ADRIEN-GABRIEL.—The great Déné Race (Anthropos. Vienne; non terminé).

MULLER, MAX.—Chips. Londies, 1869.

MULLER, S.—Voyages from Asia to America for completing the Discoveries of the North-West Coast of America. Londres, 1764.

NIBLACK, A.-P.—The Coast Indians of Southern Alaska and Northern British Columbia (Report of National Museum. Washington, 1888).

NOTT ET GLIDDON.—Types of Mankind. Philadelphie, 1854.

ORBIGNY, ALCIDE D'.—*L'Homme américain.* Pari, 1839,

OSTERMAN, LEOPOLD.—Art. dans le "Catholic Pioneer", 1905.

PAGET, AMELIA-M.—The People of the Plains. Toronto, 1909.

PERLMANN, S.-M.—The History of the Jews in China. Londres, 1913.

PETITOT, EMILE.—*Essai sur l'Origine des Déné-Dindjié.* Paris, 1875.

PETITOT, EMILE.—*Géographie de 'Athabaskaw-Mackenzie et les grands Lacs du Bassin arctique.* Paris,1875.

PETITOT, EMILE.—*Six Légendes américaines identifiées à l'Histoire de Moïse et du Peuple hébreu.* Paris, 1877.

PETITOT, EMILE.—*Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest; Textes originaux et Traduction littérale.* Alençon, 1887.

PETITOT, EMILE.—*Autour du Grand Lac des Esclaves.* Paris, 1891.

PETITOT, EMILE.—*Exploration de la Région du Grand Lac des Ours.* Paris, 1893.

PIKE, WARBURTON.—The Barren Ground of Northern Canada. Londres 1892.

PIKE, WARBURTON.—Through the Subarctic Forest. Londres, 1896.

POWELL, J.-M.—Introduction to the Study of the Indian Languages. Wash-ington, 1880.

PRESCOTT, W.-H.—History of the Conquest of Mexico, with a preliminary View of the Ancient Mexican Civilisation. Londres, 1878.

PRICE, J.-M.—From the Arctic Ocean to the Yellow Sea. Londres, 1892.

PRIEST, JOSIAH.—American Antiquities and Discoveries in the West. Albany, 1838.

PRJEVALSKI, N.—*Mongolie et Pays des Tangoutes.* Paris, 1880.

QUATREFAGES, A. DE.—*Unité de l'Espèce humaine.* Paris, 1861.

QUATREFAGES, A. DE.—*Hommes fossiles et Hommes sauvages.* Paris, 1884

RANKING.—Historical Researches on the Conquest of Peru and Mexico. Londres, 1827.

RENAN, ERNEST.—*De l'Origine du Langage* Paris, 1864.

RICHARDSON, SIR JOHN.—Arctic Searching Expedition; a Journal of a Boat Voyage through Rupert's Land and the Arctic Sea; 2 vols. Londres, 1851.

ROCKHILL, WILLIAM-W—Notes on the Ethnology of Tibet. Washington, 1893.

ROCKHILL, WILLIAM-W.—Diary of a Journey through Mongolia and Tibet in 1891 and 1892.

RUBRUQUIS, (ou RUBRUCK,) G. DE.—V. Bergeron.

SARYTSCHEW, GAWRILLA.—Account of a Voyage of Discovery to the North East of Siberia, the Frozen Ocean and the North-East Sea; 2 minces vols. Londres, 1806.

SAUER, MARTIN.—An Account of a Geographical and Astronomical Expedition to the Northern Parts of Russia. Londres, 1802.

SAUSSAYE, CH. DE LA.—*Histoire des Religions.* Paris, 1904.

SCHIEFNER, F.-ANTON VON.—Tibetan Tales. Londres, 1906.

SCHOOLCRAFT, HENRY-R.—The Indian in his Wigwam, or Characteristics of the Red Race in America. New-York. 1848.

SCHOOLCRAFT, HENRY-R.—Archives of Aboriginal knowledge; 6 vols. Philadelphie, 1860.

SCHWATKA, FREDERICK.—A Summer in Alaska. Saint-Louis, 1893.

SHELEKOFF, GREGORY.—The Voyage of Gregory Shelekoff, s Russian Merchant from Okhotz, on the Eastern Ocean, to the Coast of America, in the Years 1783, 1784, 1785, 1786, 1787, and his Return to Russia. s. d., s. l.

SIEBOLD.—*Mémoire relatif à l'Origine des Japonais.* (*Nouveau Journal Asiatique* juin 1829).

SIMON, MME.—The ten Tribes of Israel historically identified with the Aborigines of the Western Hemisphere. Londres. 1836.

SIMPSON, SIR GEORGE.—An Overland Journey round the World during the Years 1841 and 1842; 2 vols. dans un. Philadelphie, 1847.

Il y a aussi de cet ouvrage une édition en deux vols. publiée à Londres.

SIMPSON, THOMAS.—Narrative of the Discoveiies on the North Coast of America effected during the Years 1836-39. Londres, 1843.

SPARKS, JARED.—Memoirs of the Life and Travels of John Ledyard. Londres, 1828.

STOEHLIN, J. VON.—An Account of the new Northern Archipelago lately discovered by the Russians in the Seas of Kamtschatka and Anadir. Londres, 1774.

SWAN, JAMES-G.—The Haidah Indians of Queen Charlotte Islands (Smithsonian Contributions to Knowledge, 2161).

THOROWGOOD, THOMAS.—Digitus Dei; new Discoveries, 1652.

TRONSON, J.-M.—A Voyage to Japan, Kamtschatka, Siberia, Tartary and various Parts of Coast of China. Londres, 1859.

VENEGAS, MIGUEL.—*Noticia de la California y de su conquista;* 3 vols. Madrid, 1757.

VINSON, JULIEN.—*Le Basque et les Langues américaines* (*C.-R. Cong. int. Américanistes.* Nancy, 1875).

VIOLLET-LE-DUC, dans CHARNAY: *Cités et Ruines américaines.* Paris, 1863.

WHYMPER, FREDERICK.—Travel and Adventure in the Territory of Alaska and in various other Parts of the North Pacific. Londres, 1868.

WILSON, SIR DANIEL.—The lost Atlantis and other Ethnographic Studies. Edimbourg, 1892.

WISEMAN, CARDINAL NICOLAS.—Twelve Lectures on the Connection between Science and revealed Religion. Londres, 1842.

WORSLEY, ISRAEL.—View of American Indians, their Character, Cvstoms, Language, public Festivals, religious Rites, and Traditions, showing them to be the Descendants of the ten Tribes of Isiael. Londres, 1828.

WRANGELL, FERDINAND VON.—Narrative of an Fxpedition to the Polar Sea. Londres, 1844.

WRIGHT, G.-FREDERICK.—Origin and Antiquity of Man. Oberlin 1912.

TABLE ANALYTIQUE

G

H

I

J

K

L

M

R

S

T

U

V

W

Y

LISTE DES ILLUSTRATIONS


YC 49449

U. C. BERKELEY LIBRARIES
C057960387

